

002(L41)(05)

B-36

BEDI KARTLISA

revue de kartvélologie

ÉTUDES GÉORGIENNES ET CAUCASIENNES

VOLUME

XIX-XX

PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL
DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

(N° 48-49)

Paris 1965

L'U.R.S.S.

DROIT - ÉCONOMIE - SOCIOLOGIE

POLITIQUE - CULTURE

Ouvrage publié sous la direction de

† M. MOUSKHELY

Professeur à la Faculté de Droit

et des Sciences Politiques et Économiques de Strasbourg

Directeur du Centre

TOME II

Fidèle à sa promesse de suivre les transformations de l'Union Soviétique, le Centre de Recherches sur l'U.R.S.S. et les Pays de l'Est de Strasbourg publie aujourd'hui le tome II de *l'U.R.S.S.*, faisant suite au tome I paru en 1962 (aux Éditions Sirey).

L'ouvrage comporte deux parties, systématiquement présentées sous les rubriques suivantes : Vie économique, Vie juridique, Vie internationale. La première partie est consacrée à l'Est que de savants de l'Est ont traitée de manière originale. Ainsi un tableau synthétique des travaux des études confrontées permet de faire une idée objective de l'état de la recherche.

BEDI KARTLISA

revue de kartvélologie

(Le Destin de la Géorgie)

VOLUME

XIX-XX

3-6448

PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL
DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

(N° 48-49)

Paris 1965

J. ASSFLÄG. — XVI. Deutscher Orientalistentag .	215
D. M. LANG. — Rustveliana	216
Bibliographie des éditions de l'Académie des Sciences de la R.S.S. de Géorgie concernant la caucasologie (1964)	219
Publications récentes	230
Nouvelles de Géorgie	232

† MICHEL (MIXEÏL) TSERETELI (1878-1965)

SES PUBLICATIONS SCIENTIFIQUES

Le 2 mars 1965 s'est éteint à Munich, après une longue maladie, Michel Tsereteli, ancien professeur d'assyriologie et d'histoire des peuples d'Orient à l'Université de Tbilisi, de langue et de littérature géorgiennes aux Universités de Bruxelles et de Berlin, collaborateur de la première heure de la revue *Bedi Kartlisa*.

La Géorgie perd avec lui l'un de ses meilleurs fils, fidèle serviteur de sa cause et le monde scientifique un grand savant, maître incontesté des études géorgiennes à l'étranger, auxquelles il avait consacré toute sa vie avec un total dévouement.

L'intense activité de M. Tsereteli s'est toujours exercée dans le cadre national géorgien, sur un plan tant scientifique que culturel.

Le caractère rigoureusement scientifique de notre revue ne se prête pas à l'illustration de l'activité politique menée pour son pays par le savant disparu. Qu'il nous soit cependant permis de dire qu'il a profondément marqué la vie de la nation géorgienne des premières décennies du XXe siècle par son esprit national et en tant que grand animateur de la lutte pour la libération de son pays du joug étranger.

Connaissant remarquablement le passé et le présent du peuple géorgien, dont il avait à fond pénétré la nature, il a su, parcourant le calvaire de son existence — et souvent au risque de sa vie — défendre en de tragiques circonstances l'âme et la personnalité géorgiennes, se donnant entièrement à ses tâches avec une légendaire abnégation. Chaque pas de M. Tsereteli demeure lié à la vie de son pays, chacune de ses pensées ou de ses espérances vouée à son destin.

C'est cet amour infini de la Géorgie qui l'incita à embrasser la carrière scientifique, afin de rechercher l'origine de ce peuple porteur d'une importante culture, et de faire connaître au monde la valeur de cette culture. Il estimait pouvoir attirer ainsi davantage l'attention du monde sur le sort de son peuple et faire comprendre ses aspirations. Il décida de se consacrer à la recherche, qu'il n'abandonna plus jamais, jusqu'à ce que la maladie fasse tomber la plume de sa main infatigable.

En possession d'une formation scientifique profonde acquise à l'Université d'Heidelberg, M. Tsereteli commence à publier ses études sur le sumérien

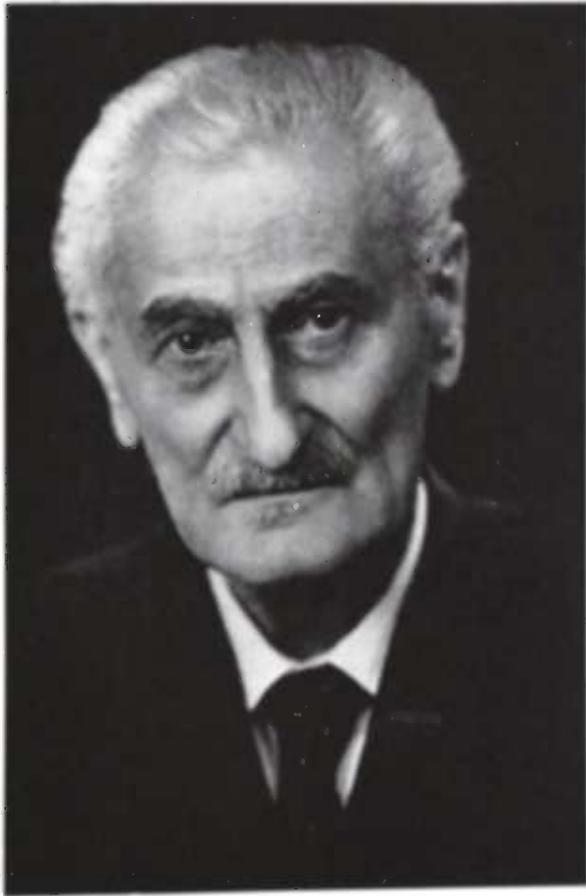
et le géorgien, d'abord en langue géorgienne en 1912, dans le recueil littéraire géorgien « Gvirgvini » (La couronne), puis en anglais, en 1913-1916, dans le « Journal of the Royal Asiatic Society » :

« Sumerian and Georgian : a Study in Comparative Philology. » (1913, pp. 783-831 ; 1914, pp. 1-36 ; 1915, pp. 255-288 ; 1916, pp. 1-58). Il convient de noter ici que le savant tchèque K. Kramar avait publié sept ans plus tôt un travail sur le même sujet intitulé « O sumero-gruzinske jednote jazykove » (Académie royale des Sciences de Bohême, section de philosophie, d'histoire et de philologie, c-r n° 4, année 1905). « Lorsque je pris connaissance de ce travail, j'éprouvai la satisfaction d'être parvenu de mon côté, et sans que nous nous fussions concertés, aux mêmes conclusions que le savant tchèque, à savoir qu'il résulte de la comparaison des mots et des formes grammaticales du géorgien et du sumérien que ces deux langues sont génétiquement apparentées », dit M. Tsereteli. Comme l'auteur le déclare lui-même, il y avait des erreurs dans son travail, et celui de Kramar n'en était pas exempt non plus.

Longtemps après la publication de cette étude, Tsereteli entreprit d'approfondir ses recherches et de corriger ses erreurs. A cette fin, il réunit une documentation sur le sumérien tirée des syllabaires, de textes suméro-babyloniens et sumériens ainsi que tout le matériel linguistique disponible relatif au géorgien, au tchan, au megrélien et au svane. Il compara attentivement les formes grammaticales et les racines verbales sumériennes et géorgiennes et aborda même la phonétique suméro-géorgienne. De ce travail considérable sortit un ouvrage monumental qui était presque achevé lorsqu'éclata la dernière guerre. Le travail n'en fut pas interrompu, mais au cours des hostilités le manuscrit et la documentation furent perdus. Il n'en a subsisté que des fragments.

Le travail de Tsereteli que nous avons publié dans *Bedi Kartlisa* (vol. VI - VII - X) est un abrégé reconstitué d'après l'œuvre disparue. « Bien que ce travail comporte encore des erreurs, écrit l'auteur, je considère qu'il constitue une contribution notable à la solution du vieux problème sumérien ».

Si l'on admet comme indiscutable la parenté du sumérien et du géorgien, on se trouve obligé de renoncer à l'ancienne théorie de la migration des Sumériens de l'Est vers l'Ouest (que celle-ci ait eu lieu ou non par mer) et à l'origine touranienne de leur race. On doit supposer, dès lors, l'existence d'un groupe ethnique qui se serait implanté dès la plus haute antiquité sur un territoire constitué par une partie importante de l'Asie Mineure orientale et de l'ancienne Géorgie et se serait annexé les contrées avoisinantes du côté du sud. Ce groupe aurait appartenu à la famille linguistique à laquelle se rattachent le géorgien, le tchane, le megrélien, le svane et le



M. TSERETELI

sumérien. Quelques milliers d'années avant notre ère, le peuple sumérien se serait détaché du groupe pour se diriger à travers la Mésopotamie vers la Babylone du Sud où il aurait transporté et développé son patrimoine culturel (littéraire, religieux, etc.) et se serait élevé au sommet de la civilisation antique. Les fouilles entreprises naguère et aujourd'hui dans le pays Sumère ainsi qu'au Caucase semblent confirmer cette hypothèse, (voir : Sir Leonard Woolley, *Excavations at Ur*, Londres, 1954.)

« Si les différences que l'on constate entre le sumérien et le géorgien sont invoquées contre la parenté génétique de ces deux langues, écrit M. Tsereteli, on ne manquera pas de faire valoir : 1° qu'après que les Sumères se furent séparés des Géorgiens, il s'écoula des milliers d'années au cours desquelles chacune des langues du groupe primitif poursuivit son évolution et se développa indépendamment en s'éloignant de plus en plus l'une de l'autre, comme ce fut le cas pour d'autres groupes linguistiques, et qu'il n'est pas surprenant, dans ces conditions, qu'on relève des différences entre le sumérien et le géorgien ; 2° qu'au cours de cette longue période, il se produisit tant en pays Sumère qu'en Géorgie de nombreuses incursions d'éléments étrangers et que la cohabitation des Sumères et des Géorgiens avec des populations étrangères devait rendre inévitable une altération de leur langue respective. Dans l'une et l'autre des deux langues, on trouve des vocables auxquels il n'est pas possible d'assigner une origine, attendu que la langue ou les langues d'où ils proviennent ont disparu sans laisser de traces ».

M. Tsereteli nous a laissé la fin de son étude sur le sumérien et le géorgien, un texte inachevé dont nous tenterons la publication.

M. Tsereteli a acquis une renommée internationale par ses études ourartéennes, qu'il publia dans la Revue d'Assyriologie à Paris, entre 1933 et 1958, notamment :

Etudes ourartéennes

- I. La stèle de Kélichine RA 30 (1933) pp. 1-49.
- II. Contributions à la grammaire RA 32 (1935).
pp. 29-50 et 57-85, RA 33 (1936) pp. 91-102 et 117-142.
- III. La stèle de Sidikan-Topzaoua : RA 44 (1950) pp. 185-192 et RA 45 (1951) pp. 3-20.
- IV. La stèle de Kélichine RA 47 (1953) pp. 131-140.
- V. L'inscription de la Meher-Kapussy RA 48 (1954) pp. 67-75 et 192-206.
- VI. L'inscription de la stèle de Haji RA 52 (1958) pp. 29-35 et pp. 63-73.

Et en dehors de cette série :

« Remarques sur les travaux ourartéologiques de J. Friedrich » RA 31 (1934) pp. 31-47.

Ces études contiennent une contribution à la grammaire ourartéenne : transcription, traduction et commentaires des textes, édités par Lehmann Haupt Nikolski et les autres ; traduction différente de celle de Sayce, Lehmann Haupt et Nikolski : transcription et traduction de deux textes bilingues ourarto-assyriens, très mutilés, avec des commentaires ; transcription et traduction des textes unilingues ourartéens des grandes stèles (avec commentaires). En comparant l'ourartéen avec le géorgien, l'auteur ne trouve pas de parenté génétique entre ces langues. Ici encore son opinion diffère de celle des anciens chercheurs et de quelques modernes.

Parmi d'autres publications de M. Tsereteli citons :

Il Georgiano e le sue affinità linguistiche. Oriente Moderno, 1922, Roma.

L'auteur critique les théories de plusieurs savants qui s'attachent à démontrer la parenté du géorgien et des langues indo-européennes, sémitiques et touraniennes, surtout la théorie japhétique du savant géorgien N. Marr, et insiste sur sa théorie de la parenté du sumérien et du géorgien.

Le pays de Hati, ses langues, son histoire, sa civilisation (en géorgien), Constantinople, 1924.

A côté du hittite indo-germanique, l'auteur examine la langue hurrite et la langue proto-hittite découvertes dans les textes cunéiformes de Boghaz-Keni. Il trace quelques parallèles entre le hurrite et le géorgien et entre le proto-hittite et le géorgien. En outre, il croit qu'il y a des éléments asiatiques dans le paganisme géorgien (autant que celui-ci nous est connu des anciennes sources historiques géorgiennes) : noms de divinités, leur caractère, etc.

L'Épopée babylonienne de Gilgameš, traduite en géorgien, Constantinople, 1924.

Dans l'appendice, l'auteur attire en particulier l'attention du lecteur sur la similitude de l'invocation des astres dans l'épopée de Gilgameš et chez le poète géorgien du XII^e siècle Rustaveli.

The Asianic elements in the Georgian paganism (d'après les données littéraires anciennes géorgiennes, *Georgica*, I London).

« *La Sagesse du Mensonge* » de Sulxan Saba Orbeliani (XVII^e siècle), traduit du géorgien en allemand, Berlin, 1933.

Intéressant recueil de fables, contes, etc. Traduction précédée de l'introduction écrite par le savant chercheur Z. Avalichvili, qui contribue puissamment à l'intelligence de l'œuvre de Sulxan Saba Orbeliani.

Die neuen haldischen Inschriften König Sardurs, von Urartu, Sitzungsberichte der Heidelberger Ak. d. Wiss. philosoph.-histor. Klasse, 1927-1928, Abh. 5, Heidelberg, 1928.

Une nouvelle traduction de textes bien conservés découverts par N. Marr et I. Orbeli en Arménie, en 1916. Traduction des textes ourartéens différant entièrement de celle des autres assyriologues. Une nouvelle intelligence de la grammaire ourartéenne...

Sur la critique du texte du poème de Chota Rustaveli « Vepxis Tq'aosani » (Bedi Kartlisa n° 12, 13, 14, 15 et 16, en géorgien).

Texte géorgien restitué de l'histoire du roi David le Constructeur, écrit par un contemporain du roi (XI^e-XII^e siècle) (Bedi Kartlisa n° 29, 1958).

Traduction allemande de l'histoire du roi David le Constructeur (Bedi Kartlisa n° 26-27, 1957).

Sur le texte des « Histoires et éloges des Souverains » (le roi Georges III et la reine Tamar de Géorgie), écrit par un contemporain (Bedi Kartlisa, n° 6, 7, 8, et 9, 1951). En comparant plusieurs passages de cet ouvrage et de « Vepxis Tq'aosani », les épithètes, etc., l'auteur émet l'hypothèse que cette œuvre historique a très probablement été écrite par Rustaveli.

Texte restitué du poème de Rustaveli « Vepxis Tq'aosani » avec un appareil critique (interpolations et additions dégagées, fautes commises par les copistes anciens, corrigées) t. I, édité à Paris par nous - 1962.

Traduction allemande du texte : *L'histoire du roi David le Constructeur*.
Revue de Kartvélogie Bedi Kartlisa n° 2.

Travaux inédits :

1. *Texte restitué* des interpolations et des additions dans le poème de Rustaveli, t. II (en géorgien).
2. *Traduction de Vepxis-Tq'aosani* en géorgien moderne.
3. *Traduction allemande en prose* du texte restitué de *Vepxis-Tq'aosani* ainsi que des passages interpolés, t. I-II.

M. Tsereteli a pris beaucoup de soin, bien des années, pour établir une traduction en prose, littérale et fidèle, du « Chevalier à la peau de tigre ». Il a essayé de reconstituer le texte original en le débarrassant des interpolations, ce qui facilitera la tâche de ceux qui entreprendront désormais l'étude de Rustaveli.

Il a réuni dans la seconde partie de son édition les passages interpolés dont les meilleurs sont dus à la plume du poète qui se nomme Mesxi.

M. Tsereteli a jugé utile de donner la traduction de ces strophes surajoutées pour les raisons suivantes :

1° Le poète Mesxi a intercalé ses strophes dans le poème de Rustaveli afin de le compléter et de l'embellir. Il n'a pas fait œuvre de faussaire mais d'admirateur inspiré. Ses additions ont été introduites sans doute peu après la mort de Rustaveli. Beaucoup des strophes interpolées comme, par exemple, le « code de l'amour », qui ressemble de très près à celui du Moyen-Age occidental, la leçon d'art poétique, etc. offrent un intérêt non négligeable pour l'étude de la civilisation géorgienne et de la littérature de cette période.

Ces interpolations montrent à l'historien littéraire comment procède un pasticheur de talent — ce qu'était le poète Mesxi — pour altérer un chef d'œuvre artistique.

2° Par ailleurs, en traduisant également d'autres interpolations, plus tardives, introduites dans le poème entre le XVIème et le XVIIIème siècles par des versificateurs de moindre qualité — et dont les strophes ont enlaidi et défiguré non seulement l'œuvre de Rustaveli mais les compléments et embellissements du poète Mesxi, M. Tsereteli a voulu montrer jusqu'où peut aller la démesure de pasticheurs sans talent.

4. *Grammatik der altgeorgischen Literatursprache mit Berücksichtigung des Mittelgeorgischen und des Neugeorgischen.* Ouvrage monumental 375 p.

5. *Textes choisis ourartéens*, transcription, traduction, avec notes sur les textes plus ou moins conservés, accessibles à l'auteur; glossaire et liste des noms propre et des idéogrammes.

M. Tsereteli a beaucoup travaillé sur le texte de Kartlis Tsxovreba (Histoire de Géorgie) pour corriger les erreurs des copistes. Il a restitué les textes suivants :

- La vie de Vastang Gorgasal, roi de Géorgie;*
- Les Annales de Kartlie;*
- La conversion de la Géorgie, (VII^e-VIII^e siècles);*
- La vie de Sainte Nino, illuminatrice de la Géorgie;*
- Le livre des rois;*
- La passion de saint Abo de Tbilisi (VIII^e siècle);*
- Les martyres des neuf garçons de Kola (VI^e siècle);*
- L'Histoire de l'époque mongole (XIV^e siècle);*

La sagesse de Balahvar;

La prise de Jérusalem (614);

Sur la nature de l'homme de Nemesius d'Emèse, traduit du grec par Jean Petritsi.

Replié sur lui même, tel un des célèbres moines géorgiens du Mont-Athos

en sa cellule, M. Tsereteli a sans répit ausculté les documents anciens pour en extraire de nouveaux témoignages de l'importance de la culture géorgienne.

Bien que M. Tsereteli ait voué un amour exclusif à la science, qu'il servait avec une scrupuleuse honnêteté, et fait preuve dans ses recherches d'un zèle exceptionnel, cela ne lui a jamais fait perdre une notion qui a toujours primé chez lui toute autre considération : « Il est des devoirs suprêmes, dit-il, au-dessus de tout devoir scientifique : c'est le devoir du citoyen envers la société, envers la nation, celui de l'être humain envers son prochain, et celui qui est capable en toute circonstance de leur accomplissement — même au sacrifice de sa vie — celui-là aura parcouru avec une absolue dignité le chemin de l'existence ».

Ces traits caractéristiques de M. Tsereteli font comprendre la raison de l'immense respect dont il fut toujours entouré par ses compatriotes et ses amis étrangers.

Il laisse dans le cœur de tous ceux, qui l'ont approché de regrets vifs et douloureux.

Sa personnalité restera toujours un symbole impérissable de noblesse, d'intégrité et de dignité humaine.

La Géorgie n'oubliera pas son glorieux fils qui a enduré tant de souffrances et tout sacrifié pour elle, et le monde scientifique lui gardera un souvenir reconnaissant.

Quant à nous, ses disciples et collaborateurs de longue date, à qui il a bien voulu transmettre ses dernières pensées, son testament et ses archives, nous tâcherons d'être à la hauteur de notre devoir national et scientifique en suivant son exemple, en conservant toujours vivante sa mémoire avec l'affection et l'admiration que nous lui avons toujours portées.

K. SALIA

† Dr JAROMIR JEDLIČKA

La revue *Bedi Kartlisa* a la grande tristesse d'annoncer à ses lecteurs le décès subit, à l'âge de 64 ans, de son éminent collaborateur le Dr Jaromir Jedlička, survenu à Prague le 1^{er} août 1965.

Cette perte cruelle sera profondément ressentie par les caucasologues du monde entier, particulièrement en Géorgie, où le disparu s'était acquis une estime unanime par ses nombreux travaux sur la culture géorgienne.

Nous adressons ici à sa famille et à tous ses amis nos sincères condoléances.

Un article spécial sera consacré à sa mémoire dans notre prochain numéro.

La direction

POUR LE HUITIÈME CENTENAIRE DE LA NAISSANCE DE CHOTA RUSTAVELI

Le 25 septembre 1966 la Géorgie célébrera le 800^e anniversaire de la naissance du grand poète Chota Rustaveli. Cette commémoration aura un caractère non seulement officiel, mais national. Tous les Géorgiens, dans leur pays ou à l'étranger communieront dans le même fervent hommage à l'auteur du « Chevalier à la peau de tigre », l'œuvre la plus célèbre de la littérature géorgienne, épopée, roman de chevalerie, d'amour courtois et d'amour charnel, poème lyrique moral et philosophique.

Le « Chevalier à la peau de tigre » intéresse non seulement les Géorgiens et les spécialistes de la langue et de la littérature géorgiennes, mais encore tous ceux qui étudient ou simplement qui aiment les littératures médiévales de l'Europe et du proche et du moyen Orient. Bedi Kartlisa, revue scientifique à collaboration internationale, publiée en France avec le concours du Centre national de la recherche scientifique, se fait un devoir et une joie d'annoncer cet anniversaire à ses lecteurs. Car la France est un des premiers pays où des chercheurs se soient consacrés aux études géorgiennes. Brosset, né à Paris en 1802 et qui s'était établi de bonne heure en Russie, où il mourut en 1880, s'acquit une autorité en tout ce qui concerne la Géorgie. Il publia de nombreux travaux sur la langue et la littérature géorgiennes, notamment dans le Journal asiatique, de 1827 à 1836. Il fut membre extraordinaire, puis membre ordinaire, et enfin secrétaire perpétuel de l'Académie impériale des Sciences de Saint-Pétersbourg.

Bedi Kartlisa s'associe dès maintenant à l'hommage qui sera rendu à Chota Rustaveli, poète cher au cœur des Géorgiens et des amis de la Géorgie et qui, figurant parmi les grands noms de la littérature universelle, ne saurait manquer d'être honoré comme il le mérite lors de la célébration du 8^e centenaire de sa naissance. L'hommage de notre revue s'adressera aussi, à travers la personne et l'œuvre du poète, à la langue, à la littérature et à la civilisation géorgiennes.

Pour le conseil scientifique :

René LAFON,

Professeur à l'Université de Bordeaux.

LE POÈME MÉDIÉVAL GÉORGIEN
« LE CHEVALIER A LA PEAU DE TIGRE » (VEPXIS TQ'AOSANI)

Son importance littéraire et scientifique *

Le roman épique géorgien « Le Chevalier à la peau de tigre » présente un grand intérêt pour les philologues et les historiens, non seulement en tant que monument littéraire d'une valeur universelle, créé en Géorgie, sur la marche orientale de l'Europe, mais aussi et surtout parce qu'il constitue l'un des chefs-d'œuvre de la civilisation médiévale qui, avec l'épanouissement de la société féodale, a donné naissance à une culture qui a atteint en Géorgie son plus haut degré d'expression. Le poème de Rustaveli reflète, tel un miroir, avec étonnante précision la vie politique, culturelle et sociale de cette société. Il nous apporte un précieux témoignage sur l'image du monde de l'époque.

On connaît peu de détails sur la vie de Rustaveli. L'invasion mongole qui suivit la parution du poème détruisit, avec d'autres monuments littéraires, les documents relatifs à la personnalité du poète géorgien et à son œuvre. Le poème lui-même nous apprend qu'il fut écrit pour vénérer la reine Tamar, que l'auteur était originaire du village de Roustavi, en Mesxétie, d'où son nom; il aurait vécu dans la seconde moitié du XII^e siècle et au début du XIII^e, et termina ses jours en Palestine, au monastère géorgien de la Sainte Croix. Il aurait fait ses études à l'Académie de Guelati, fondée par le roi David le Constructeur, puis à Athènes.

Le poème est composé de 1669 quatrains écrits en vers de seize syllabes. Du point de vue de la forme extérieure et de l'élaboration artistique, il constitue un modèle inimitable. Dans le domaine de la versification, son auteur se révèle un maître unique. « La richesse et la diversité des rimes et des métaphores utilisées par le poète, ainsi que les comparaisons bien frappées et les parallélismes liés aux particularités du rythme, lui confèrent une place exceptionnelle dans la littérature mondiale », écrit K. Kekelidzé¹. L'intérêt de l'ouvrage n'est pas seulement dans le charme du récit, qui se lit du début jusqu'à la fin avec un enthousiasme qui ne se relâche pas, mais aussi dans le fait qu'il est pailleté d'expressions imagées, d'aphorismes profonds,

* Nous avons utilisé pour cet article les études d'éminents rustvelologues : K. Kekelidzé, Ch. Nutsubidzé, Al. Baramidzé et M. Tsereteli.

¹ K. Kekelidzé, *Études sur l'histoire de l'ancienne littérature géorgienne*, IX, 1963, p. 151.

de sentences édifiantes et de maximes divertissantes à caractère philosophique, moral et didactique. « La maîtrise poétique dont fait preuve Rustaveli n'a jamais été surpassée. Son vers est puissant et dense : son poème est titanesque », dit Gr. Robakidzé².

Mais résumons d'abord brièvement le sujet :

Le vieux roi d'Arabie Rostévane possède une fille unique, Tinatine, qu'il voudrait voir accéder au trône de son vivant. Tinatine est jeune, intelligente, et d'une éblouissante beauté. Avtandil, jeune héros, chef de l'armée, en a l'âme réjouie et lui voue en secret son amour. A l'occasion du couronnement de Tinatine est organisée une grande chasse, au cours de laquelle le roi aperçoit un étrange chevalier revêtu d'une peau de tigre, assis en larmes au bord d'un torrent. Le chevalier ne répond pas aux questions des serviteurs du roi. Celui-ci, furieux, ordonne aux douze meilleurs soldats de sa suite de le lui amener de force. Le chevalier les abat tous et s'éloigne. Rostévane se lance à sa poursuite. Le guerrier inconnu, ne voulant pas combattre un roi, bondit sur son coursier et disparaît. Le roi est troublé : il a vu de ses propres yeux un homme, qui a disparu comme une vision, et il interprète cette rencontre comme un mauvais présage. Tinatine, elle-même intriguée, demande à Avtandil d'entreprendre des recherches pour retrouver cet homme et tranquilliser son père, et lui promet sa main en récompense. Avtandil erre trois années durant sans trouver la moindre trace. Il a perdu tout espoir quand il fait soudain la rencontre d'hommes couverts de sang : c'est un cavalier d'une force surhumaine, vêtu d'une peau de tigre, qui vient de les blesser. Avtandil découvre enfin celui qu'il cherche au fond d'une grotte qui lui sert de repaire et peut s'en approcher grâce à l'aide d'une servante nommée Asmat.

Le nom de cet inconnu est Tariel ; il est le fils de l'un des sept rois des Indes. Il aime la jeune princesse Nestane-Daredjane, fille du grand roi des Indes, et qu'on voulait marier au prince de Xorezm. A l'instigation de Nestane-Daredjane, Tariel a tué le prince rival. Le roi, furieux, a tout d'abord frappé sa sœur Davar, chargée de l'éducation de Nestane, et a ordonné son exécution. Davar s'est vengée en livrant sa nièce à deux nègres pour la jeter à la mer.

Tariel s'est mis à sa recherche : désespéré, il parcourt le monde et, pour échapper à tout contact humain, il se réfugie dans les forêts, revêtu de la peau de tigre qui lui rappelle sa bien-aimée. Avtandil, profondément ému par cette tragique histoire, jure à Tariel de retrouver Nestane. Mais il rejoint d'abord Tinatine, pour lui annoncer que son serment l'oblige à retour-

² Gr. Robakidzé, *La littérature géorgienne*, manuscrit inédit.



CHOTA RUSTAVELI
(portrait découvert à Jérusalem en 1960)

ner vers Tariel afin de l'aider. Tinatine n'est nullement surprise; elle approuve entièrement les sentiments chevaleresques d'Avtandil, qui repart à la recherche de Nestane-Daredjane.

Après de nombreuses péripéties en compagnie d'un troisième chevalier, Nouradine Pridon, Nestane est retrouvée. Elle est enfermée chez les Kadjs, dans une forteresse inaccessible. Avtandil, Tariel et Pridone se jettent cependant à l'attaque et réussissent à délivrer la princesse captive. Elle retrouve Tariel, qui l'épouse.

Avtandil, son devoir accompli, revient vers Tinatine, et tout s'achève ainsi heureusement.

Rustaveli déclare dans la dédicace de son poème qu'il a mis en vers une histoire persane. Mais ce n'est là qu'un subterfuge. Il a dédié ce poème à la reine Tamar, pour laquelle il confesse une inclination amoureuse qui n'est pas forcément authentique mais rentre dans la tradition de la poésie épique médiévale, qu'elle soit géorgienne ou occidentale, ce qui révèle qu'il a voulu retracer discrètement et sous le couvert de la fiction certains épisodes historiques du règne du roi George III et de la reine Tamar, sa fille, à la prestigieuse renommée. Il est très vraisemblable qu'il a conté avec beaucoup de précautions et d'affabulation des circonstances de la vie privée de la souveraine que l'Histoire ne nous apprend pas.

«C'est qu'en vérité, il n'existe pas et il ne pouvait exister de «nouvelle» de cette sorte dans la littérature persane, car l'esprit épique et les héros d'épopée sont aussi étrangers que possible à la Perse et aux Persans. Il est clair que Rustaveli a utilisé un procédé de camouflage du sujet très répandu dans la littérature mondiale», écrit M. Tsereteli. Les héros du poème sont prétendument des Arabes, des Indiens, des Musulmans; en réalité, ce sont d'authentiques Géorgiens travestis. Hommes et femmes, rois, chevaliers et grandes dames, ils appartiennent à la société féodale du Moyen-Age, ce sont des Chrétiens imprégnés de culture et d'éducation grecque et chrétienne, bien que familiarisés avec la civilisation arabe et persane, de même que Rustaveli lui-même, formé par la philosophie grecque et par le christianisme, n'est pas étranger à la culture orientale. Le fait est d'autant plus évident que lorsque ces héros font des citations, ils les empruntent aux philosophes grecs et à la Bible, jamais à des auteurs arabes ou persans. «Répétons-le, il n'y a de persan et d'arabe dans cette épopée que l'extérieur, et aucun exégète de Rustaveli ne doit s'y tromper. Sans doute trouvons-nous dans la conception du monde de Rustaveli, gréco-latine et chrétienne par essence, des idées «orientales» aussi, mais celles-ci sont depuis longtemps devenues communes à l'Orient et à l'Occident»².

² M. Tsereteli, *Der Ritter im Pantherfell von Schota Rustaveli*, Uebersetzung (inédit).

Les motifs essentiels du poème de Rustaveli sont l'amitié et l'amour. L'auteur nous offre une combinaison savante des éléments romantique et héroïque. Sur le fond habilement tracé de l'opposition entre les deux manifestations fondamentales de l'âme humaine que sont l'amour passionné et le sens du devoir, qui se manifeste par le dévouement fraternel et l'amitié à toute épreuve, se déroulent tous les épisodes de ce vaste poème.

Sous nos yeux se développe la longue histoire des souffrances ardentes, des tourments, des pérégrinations infinies et des exploits héroïques de deux couples royaux, amoureux jusqu'à l'abnégation : de Tariel et de Nestane-Daredjane de l'Inde, d'Avtandil et de Tinatine d'Arabie, et le but qu'ils visent ne pourra être atteint que s'ils se soutiennent et s'aident mutuellement. Avtandil est l'interprète de l'amitié infinie, prête à tous les sacrifices, et Tariel celui de l'amour. Le motif de l'amitié est le plus fort, l'amitié l'emporte sur l'amour dans ce poème. Ayant accompli les missions confiées par la dame de son cœur, et ayant de ce fait acquis le droit incontestable de l'avoir pour épouse, Avtandil repousse à une époque indéterminée la réalisation de ce rêve tant caressé, car le sentiment d'amitié qui le lie à Tariel exige de lui, conformément à la parole donnée, qu'il aille avant tout au secours de son ami.

La courageuse décision d'Avtandil de renoncer à son propre bonheur à cause de son ami est entièrement approuvée par l'élue de son cœur. En faisant courir des dangers à son bien aimé elle perd elle-même sa tranquillité d'esprit mais, de même que son digne élu, elle est prête à tous les sacrifices au nom de l'amour du prochain.

La fraternité jurée. La plus haute manifestation de l'amitié, dans le poème, est ce que l'on appelle en Géorgie « la fraternité jurée », et celle de l'amour le « midjnouroba » (« midjnour » signifie obsédé par le démon de l'amour). L'une et l'autre sont des institutions originales qui plongent leurs racines dans la fastueuse vie aristocratique de la chevalerie féodale. Elles possèdent leurs statuts et leurs lois.

Comme on l'a indiqué, l'attention du lecteur est enchaînée au motif de l'amitié jurée, unissant par des liens indéfectibles, dans un monde spirituel unique, trois héros de races différentes : Tariel, Avtandil et Pridone. Le sentiment de l'amitié et de la fraternité, qui ne dépend pas des lieux (rappelez-vous l'immense horizon géographique du poème) sort des cadres étroits d'un attachement politique et national ; il oriente les amis qui ont fraternisé vers le « service des idéaux communs aux hommes sans distinction de nationalité et ce contenu idéologique caractérise le créateur du poème en tant que penseur humanitaire et poète ». (N. Marr). Cette disposition d'esprit s'harmonisait incontestablement avec la mentalité politique de la monarchie

féodale géorgienne de l'époque décrite, monarchie qui englobait presque tout l'isthme caucasien et comprenait une quantité d'unités raciales et linguistiques. C'est dans cette situation que pouvait justement surgir la doctrine de fraternité, d'entente au service des idéaux humains, sans distinction de nationalité ⁴.

Le culte de la femme. L'autre institution du « midjnouroba », fondée sur le culte de la femme, sur l'admiration chevaleresque de la femme et son entière adoration, exige du « midjnour » un dévouement total et une entière abnégation au nom de son aimée. Le « midjnour » ne trouve jamais et nulle part de repos, ni le jour ni la nuit, ni en rêve ni éveillé, ni près de son aimée ni loin d'elle. D'après le poème, le midjnour est le vassal de l'aimée, qui est pour lui la maîtresse, la suzeraine, qui exige de lui *service et actions héroïques*. Tinatine donne à Avtandil une pénible et importante mission, elle exige qu'il la *serve* entre autres parce que « tu es mon midjnour ».

L'identité des conditions de la vie sociale, observées en Géorgie et dans le midi de la France, notamment en Provence, permet à certains chercheurs d'établir un parallèle entre le « midjnouroba » géorgien et « l'amour courtois » du midi de la France, aux XI^e et XII^e siècles, et partant, entre la poésie « midjnourienne » et la poésie des troubadours provençaux et des Minnesänger allemands. On observe incontestablement des parallèles. Mais parlant de parallèles et de ressemblances, il ne faut cependant pas oublier les différences. (Voir à ce sujet plus bas : *Similitudes du régime féodal en Occident et en Géorgie*.)

La différence principale est constituée par le fait que l'objet des tourments amoureux et des chants des troubadours est une dame, une femme mariée, jamais une jeune fille; le *midjnour* des troubadours ne rêve pas de l'union conjugale avec la dame de son cœur. *Vepxis-Tq'aosani*, présente un tableau tout à fait différent; les objets de l'amour et de l'admiration sont ici de jeunes princesses ignorant non seulement la couche nuptiale, mais même l'amour. Le mariage avec elles est le but et le couronnement des tourments amoureux. Cette différence doit être expliquée par la liberté relativement plus grande prise par notre poète à l'égard des liens de la scholastique et de la mystique occidentales de cette époque ⁵.

L'opinion du poète au sujet de la femme est élevé, pur, humaniste, ce qui est tout à fait extraordinaire pour le Moyen Age. Alors qu'en Europe occidentale la femme était traitée comme un être faible et passif, Rustaveli

⁴ K. Kekelidzé, *Ouvr. cité*, p. 153.

⁵ K. Kekelidzé, *Ouvr. cité*, p. 156.

créée sous l'aspect de Tinatine et de Nestane-Daredjane des types féminins courageux, inflexibles, qui en tout et partout font preuve d'une activité remarquable. Alors que le poème persan « Baamiani » (écrit en 1120) dit : « Si intelligente et sensée que soit une femme, elle ne saurait être une souveraine », notre poète proclame : « bien qu'elle soit une femme, Dieu l'a créée pour être une souveraine ». Le célèbre Nizami Ghiandjevi, contemporain de Rustaveli, dit dans son poème « Leila et Medjnoun » :

« Confie un glaive à une femme — ce ne sera jamais
Qu'une femme, ...
Qu'elle soit même plus courageuse qu'une lionne,
Elle est née femme, ne sera que femme ».

Rustaveli répond à ceci : « les petits du lion sont égaux, qu'ils soient mâle ou femelle ». On ne pouvait attendre d'autre réplique dans la Géorgie des XII^e-XIII^e siècles, où régnait une femme, Tamar, ayant de son vivant acquis une gloire immense.

« Dans le poème de Rustaveli, l'idée originale de l'admiration de la femme, qui a pris naissance dans les profondeurs des couches populaires, est reflétée de très vive façon. Les conditions sociales et politiques qui s'étaient établies en Géorgie contribuèrent au développement de cette idée. On sait que le mode de vie qui maintenait la femme enfermée au harem était inconnu du peuple géorgien », écrit Al. Baramidzé⁶. Dans le « Martyre de Chouchanik » (V^e siècle) et dans les « Vies de Ste Nino » (VIII^e et IX^e siècles) il est déjà dit que l'homme et la femme sont identiques et égaux devant l'Éternel. Georges Mertchulé (X^e siècle) créa une série d'images remarquables de la femme. Les femmes jouèrent souvent un rôle important dans la vie politique et culturelle de la Géorgie. D'après les traditions ecclésiastiques géorgiennes, la Géorgie était considérée comme l'apanage de la Sainte Vierge, et la conversion du pays au christianisme est attribuée, comme on le sait, à une femme, Nino de Cappadoce. L'écrivain religieux du XII^e siècle Nicolas Gulabéridzé, contemporain de Rustaveli, rédigea un mémoire à la louange de l'honneur féminin et de la dignité féminine. Enfin, il ne faut pas perdre de vue le fait que Rustaveli fut lui-même témoin de la puissance de la Géorgie sous l'autorité d'une femme, la reine Tamar. Le siècle de Rustaveli était parfaitement préparé idéologiquement pour la réception et la diffusion du culte de la femme. Ceci trouve son expression dans l'orientation idéologique générale de l'œuvre du grand poète géorgien, dans son hymne exaltant l'honneur de la femme.

Le poème « Le Chevalier à la peau de tigre » est une œuvre vivifiante.

⁶ Al. Baramidzé, Ch. Radiani, B. Jghenti, *Histoire de la littérature géorgienne*, Tbilisi, 1958, p. 52.

Les héros de Rustaveli aiment la vie humaine, spirituellement riche, raisonnable, belle et digne de l'homme. Mais l'amour de la vie est indéfectiblement lié chez eux à la lutte pour le bon droit. C'est ainsi qu'ils sont courageux, inébranlables, hardis et ne craignent pas la mort dans cette lutte. Rustaveli déclare par la bouche d'Avtandil : « Mieux vaut une mort glorieuse que la honte d'une médiocre existence ».

La vie est une arène pour mettre à l'épreuve les forces physiques et spirituelles de l'homme. Ce n'est qu'en surmontant courageusement les obstacles qu'il peut conquérir une existence digne de lui.

« Celui qui n'a jamais éprouvé de peines ne saurait apprécier le bonheur ».

Rustaveli oppose la noblesse, la droiture, la hardiesse et l'intrépidité de l'homme à la lâcheté et à la trahison.

Le poète exècre particulièrement les ennemis intérieurs qui cachent sous un masque de bienveillance et d'amitié leurs intentions perfides et odieuses.

« Un ennemi déclaré n'est jamais aussi dangereux que celui qui se cache sous le masque de l'amitié ».

L'audace, l'intrépidité et le courage sont les attributs du chevalier et de tout homme qui honore sa dignité.

Le chevalier de Rustaveli, d'une abnégation totale, est un exemple de bonté et de magnanimité. Il est le protecteur et le défenseur des faibles, des infirmes, des indigents et des persécutés.

Puisant les matériaux de son œuvre dans la vie réelle qui lui est contemporaine, Rustaveli a doué ses personnages des meilleurs traits caractéristiques du peuple géorgien en général et de la société militaire chevaleresque d'avant-garde, progressiste pour le XII^e siècle, en particulier. Et bien que nous soyons séparés de huit siècles de l'époque où Rustaveli écrivit son poème, les figures de ses héros continuent à émouvoir profondément le lecteur et conservent leur éclat inaltérable et leur force ?.

« Sur le fond de la vie médiévale, Rustaveli se détache en tant qu'humaniste et dans la sphère de la pensée religieuse », écrit K. Kekelidzé. Il surmonta aussi bien le particularisme religieux que le particularisme national. Il laissa sciemment de côté, dans son œuvre, tout ce qui porte la marque du particularisme confessionnel et de l'intolérance religieuse. Pour être compris et accepté en Géorgie, peuplée de tribus à langues et à religions différentes, Rustaveli, incontestablement chrétien, s'exprime si prudemment que son appartenance confessionnelle reste énigmatique pour certains. Son Dieu n'est pas l'attribut d'une nation quelconque. Il est le soutien de

⁷ Al. Baramidzé, Ouvr. cité p. 56.

tous les habitants de la terre. Il est doux, miséricordieux et secourable. Une telle attitude à l'égard des questions religieuses n'est pas insolite dans une Géorgie qui, dans le domaine religieux, ne partageait pas le point de vue ultra-ritualiste, conservateur et rigoriste des Byzantins, comme cela a été démontré par sa participation aux discussions médiévales sur la séparation des églises »⁸.

*La conception philosophique de Rustaveli **

L'œuvre créatrice que Rustaveli s'est assignée est la poésie philosophique. Cela ne signifie pas qu'il se contente de penser par images ou de traduire les notions philosophiques en langage poétique. En grand artiste, il voile entièrement par de riches images poétiques les lignes de la philosophie classique et, sans indiquer son appartenance ou sa sympathie pour une conception philosophique quelconque, il construit son monde imaginaire avec les matériaux de la réalité, si bien qu'il n'y reste plus de place pour philosopher, car tout ce monde est l'incarnation même de la philosophie. Les grands créateurs de la poésie mondiale furent toujours en même temps de grands penseurs, mais la réalité qu'ils créaient n'avait pas besoin de philosophie pour accompagner et commenter chaque détour de leur pensée. Nizami, Rustaveli, Dante, Pétrarque, Goethe, etc. en sont les exemples en Orient et en Occident. Là où on fait appel à la philosophie pour soutenir le niveau de la création, il faut considérer que le rôle de cette dernière est terminé.

Dans le système poétique qui prélude à son poème, Rustaveli établit une relation entre la poésie et la sagesse, c'est-à-dire la philosophie :

« La poésie est en premier lieu une part de la sagesse divine, destinée aux dieux, pour qui l'écoute un bénéfice ; son chant est un puissant délice même ici-bas pour qui l'entend ».

Il est à peu près impossible d'exprimer plus clairement cette relation. Et ce n'est pas une simple déclaration, mais un idéal sérieusement compris : donner une représentation artistique de la réalité sous l'aspect où elle pourrait être conçue par un sage. Il ne faut pas comprendre ce que dit Rustaveli dans ce sens qu'il s'agit de poétique en tant que partie de la philosophie, ou en tant que l'une des disciplines philosophiques, pour s'exprimer sous une forme plus moderne. Rustaveli ne fait pas de raisonnement théorique au sujet de la poésie mais parle du fait lui-même de la création poétique. Il ne s'agit donc pas ici de l'idée que la création doit être philosophique,

⁸ K. Kekelidzé, *Études*, p. 157.

* Ch. Nutsubidzé, *Rustaveli et la Renaissance orientale*, p. 260, 263, 265, 277, 280.

mais du fait qu'elle est déjà un des aspects de la philosophie. Le poète n'a pas à philosopher sciemment, car en créant la poésie ou en « créant la musique », comme le dit Rustaveli dans ce même prologue, il fait déjà œuvre philosophique.

En parlant de cette unité de la sagesse et de la poésie, Rustaveli n'est nulle part occupé à philosopher, et si l'on exclut quelques aphorismes isolés, quelques rares références ou paraphrases poétiques de thèses philosophiques connues, nulle part dans tout le poème ne filtrent à travers la trame poétique des raisonnements susceptibles de suggérer les opinions philosophiques ou les tendances du poète. C'est pour cette raison qu'il faut deviner les moments de conception du monde de Rustaveli, les identifier sous l'épais voile poétique qu'il projette magistralement d'une main experte de magicien, sur la nature et les événements, les hommes et leur destin.

Ayant donné la formule des rapports mutuels entre la poésie et la sagesse, Rustaveli découvre aussi l'essence de la poésie en disant que l'on doit écouter avec vénération le contenu divin de la poésie, elle est très instructive pour ceux qui l'entendent. Cependant celui qui en est digne, reçoit la satisfaction ici même (dans cette vie).

Ce n'est pas seulement un diapason de poésie ; le ciel et la terre par rapport à la poésie ne sont pas uniquement les limites de son envergure, de son action. L'essentiel, ici, c'est que la poésie appartient aussi bien au ciel qu'à la terre. Elle est céleste et terrestre. Cette façon de poser la question fait découvrir immédiatement que Rustaveli est l'interprète des notions et des sentiments des hommes de la Renaissance déjà formée. De Nizami à Benivieni, la poésie de la Renaissance a constamment ressenti la vive nécessité d'élucider les rapports mutuels entre le céleste et le terrestre. Les moyens de compréhension poétique et les procédés employés pour résoudre cette question déterminent le degré de développement de la Renaissance en Orient et en Occident.

La rupture entre le céleste et le terrestre a déterminé les limites de la poésie de Nizami ; « Leila et Medjnoun » d'une part et « Xevt Peikar » de l'autre ont fractionné le torrent créateur de Nizami en deux courants ; l'un, s'élevant vers le ciel, s'est répandu dans l'atmosphère en fines gouttelettes multicolores et l'autre, serpentant parmi les fleurs, s'est desséché en atteignant le désert de sable de la vie. Unir le céleste et le terrestre s'avéra impossible et le triste carillon de la poésie expira avec un son élégiaque de déclin, dans l'œuvre de Xagani Chirvani.

La géniale tentative de Dante pour lancer un pont entre le céleste et le terrestre aboutit au transfert au ciel de tous les tourments de la vie terrestre.

La lutte entre les images terrestre et céleste de Vénus ne fut tranchée ni dans la pratique poétique de Pétrarque et Benivieni, ni dans les recherches philosophiques de Cristoforo Landino. Giordano Bruno et Torquato Tasso composèrent sur les ruines de ces constructions la triste nouvelle du déclin de la Renaissance italienne.

La poésie est la langue des dieux, proclama également Rustaveli, mais pour en faire ses délices, ajoute-t-il, il n'est pas nécessaire de quitter le monde, de renoncer à la terre. Ici-bas, ceux qui se consacrent à la poésie peuvent s'en délecter.

La beauté et l'amour terrestres aspirent à ressembler à la beauté et à l'amour célestes et la possibilité de leur similitude est fondée sur leur ressemblance initiale, dans la mesure où elles sont une réflexion de l'image céleste. La beauté est répandue dans le monde, les degrés de sa perfection sont les mêmes que ceux du bien, depuis le bien absolu jusqu'au point où ce bien existe au degré le plus faible qu'on puisse concevoir. Mais de même que, suivant la conception aréopagitique, le mal n'existe pas sur terre en tant que réalité, il n'y a sur terre rien qui soit sans rapport avec l'harmonie mondiale et par conséquent avec la beauté. Cette beauté est partout sensible et constitue le support de l'amour : « il existe en toutes choses un vestige de cette origine, qui les rend admirables ».

L'amour est un élan qui s'élève par les degrés terrestres vers le principe suprême, idéal de la perfection. Ces degrés sont eux-mêmes la personification de la perfection, c'est-à-dire de la beauté et de l'amour, et la proximité ou la ressemblance avec ce principe suprême d'amour terrestre ou de beauté se mesurent par l'ascension vers ces degrés.

Rustaveli a créé son œuvre dans un pays qui s'est développé d'après les traditions de l'héritage aréopagitique. L'idée d'amour et de beauté qui avait, en son temps, inspiré les poètes de la Renaissance orientale et occidentale a vécu en Géorgie, avec une interruption relativement courte, au cours de la période de la domination de l'idéologie ecclésiastique.

Les cercles d'avant-garde de Géorgie connaissaient parfaitement, au XI^e siècle, la conception aréopagitique de la beauté et de l'amour célestes et terrestres. Ephrem Mtsiré avait éveillé dans les cercles littéraires et scientifiques géorgiens l'intérêt non seulement pour la mythologie antique, mais également pour les idées aréopagétiques.

L'œuvre de Rustaveli a reflété non pas un néoplatonisme aréopagitique en tant que système philosophique, mais la disposition d'esprit des cercles d'avant-garde de la Géorgie du XII^e siècle, dans lesquels les idées aréopagétiques sur le caractère absolu du bien et l'irréalité, la pérennité du mal, sur la beauté et l'amour, étaient reconnues par tous. Concevoir cette dis-

position d'esprit et la transposer, l'incarner, avec toute l'envergure de sa puissance créatrice, voilà ce que réussit Rustaveli, et c'est en cela que réside sa signification et sa grandeur.

Il est futile, à la lumière de ces circonstances, de chercher les écoles philosophiques auxquelles on pourrait rattacher Rustaveli. Ce serait d'un simplisme inadmissible à l'égard de l'extrême complexité du grand processus de la création⁹.

De son côté K. Kekelidzé écrit : « Rustaveli vécut et créa alors qu'en Europe occidentale régnait la scholastique, avec tous ses aspects négatifs. C'était l'époque où la liberté de pensée philosophique était limitée par la suprême autorité des Saintes Ecritures et des œuvres des Saints Pères. Ce n'était pas mieux en Orient musulman, où on était arrivé à un point tel que les coryphées de la poésie iranienne, sous la pression du clergé, recouvraient d'un voile épais de soufisme mystique les perles précieuses de la poésie romantique : l'attirance des amoureux l'un vers l'autre était représentée allégoriquement comme étant l'attirance de l'âme vers Dieu, comme « un amour divin », une aspiration à la fusion avec la divinité. Rustaveli se sent aussi libre envers la scholastique occidentale qu'à l'égard du soufisme mystique oriental. On le considère comme le représentant tantôt d'une école philosophique, tantôt d'une autre, on trouvera peut-être dans son œuvre des éléments de tel ou tel système philosophique, mais cela ne signifie pas qu'il est admirateur d'un doctrinarisme aride et d'un dogmatisme philosophique, qu'il est absolument le disciple de telle ou telle école philosophique déterminée. Ce n'est pas un penseur qui s'enferme dans les cadres étroits d'une doctrine philosophique déterminée, il prend de chaque système ce qu'il y trouve de meilleur, d'humain, d'acceptable. C'est un adepte de cette orientation synthétique dans le domaine de la pensée philosophique qui, s'étant révélée à Byzance aux X^e-XI^e siècles, trouva en Géorgie des partisans tels que Ephrem Mtsiré et Jean Pétritsi, traducteur en langue géorgienne et commentateur de Proclus Diodoque »¹⁰.

Rustaveli considère qu'il ne faut pas chercher à concevoir la notion abstraite d'amour, qui est détachée de tout ce qui est effectif, concret, terrestre, que l'idée élevée de l'amour, les « sublimes jouissances », sont inaccessibles, prises en elles-mêmes, dans leur détachement de la terre, de la chair. Par conséquent, Rustaveli ne considère pas du tout que l'amour élevé « atteignant les sublimes sommets » soit inconcevable et informulé,

⁹ Ch. Nutsubidzé, *Ouvr. cité*, p. 264.

¹⁰ K. Kekelidzé, *Études*, IX, p. 150.

mais il répudie la voie qui avait été tracée en premier lieu pour l'atteindre. Ce n'est pas par la renonciation à la terre, ni par le détachement de la chair, mais seulement par les liens les plus étroits avec elles que l'on accède à la conception de l'amour, et de l'amour élevé. Il pense que ces liens peuvent et doivent être la source de « sublimes jouissances ».

Dans l'incarnation poétique des idéaux et des aspirations de son temps, Rustaveli occupe une place tout à fait déterminée. Il est absolument clair avant tout que son œuvre, au point de vue tant des problèmes évoqués que des procédés artistiques, est le produit de la Renaissance géorgienne. Et l'inspiration de son œuvre, ainsi que les moyens mis en œuvre pour sa réalisation, rejoignent complètement la force créatrice qui avait animé la poésie de ses prédécesseurs et des plus âgés parmi ses contemporains. Toute l'œuvre de Rustaveli découle intégralement et en totalité, avec une nécessité déterminante, de son milieu historique culturel et littéraire géorgien qui, ainsi que l'a expliqué l'académicien N. Marr et qu'en témoignent avec éloquence les monuments philosophiques et littéraires de l'époque, se situait à un haut degré de développement et soumettait l'artiste à de hautes exigences.

Il est clair, d'après ce qui vient d'être dit, qu'il ne peut être question de rechercher les sources de l'œuvre de Rustaveli quelque part hors de la Géorgie, de sa culture et de sa littérature. Seules une étude insuffisamment approfondie de la culture et de la littérature de la Géorgie des XI^e et XII^e siècles, et surtout de sa poésie, (jointe à l'étude comparée des problèmes culturels et littéraires analogues des autres pays) et l'absence d'une conception d'ensemble historique, culturelle et littéraire (qui contribuerait à la répartition des matériaux et des monuments d'après leur place historique) ont pu pousser à rechercher en dehors de la Géorgie les racines de l'œuvre de Rustaveli.

La vie est le bonheur, un bonheur que l'on acquiert par l'effort et la souffrance, c'est ainsi que Rustaveli comprenait le destin humain. C'est pourquoi il appelait les hommes à saisir la vie dans son intégralité avec la ferme conviction que le malheur est un phénomène passager, momentané, que le « long délai » n'est accordé qu'au bien en langue philosophique et au bonheur en langage poétique réaliste.

La vie est une lutte qui contient aussi des moments d'amertume, mais ce ne sont jamais que des moments et rien d'autre. Il ne faut pas désespérer, il faut voir au-delà de ces moments isolés, aussi amers soient-ils. C'est cela qui constitue l'art de vaincre dans la vie et le point de départ vers le bonheur durable, vers son « seuil impérissable ».

Rustaveli et la Renaissance Orientale

« Les rapports de Rustaveli avec la Renaissance orientale expliquent bien des choses, non seulement du point de vue du développement de la culture géorgienne, mais aussi, comme l'indique justement l'académicien I.A. Orbéli « de tout notre Orient, qui avait alors de beaucoup devancé l'Europe ». ¹¹

Le contenu idéologique et littéraire du processus grâce auquel l'Orient « avait alors de beaucoup devancé l'Europe » se dessine avant tout dans la notion de Renaissance orientale. Dans la mesure où Rustaveli apparaît comme le couronnement, ou le « summum », aussi bien de la Renaissance orientale que de la Renaissance géorgienne, l'éclaircissement de ses rapports avec la littérature de la Renaissance orientale apporte beaucoup, car « celui qui ne comprend pas Rustaveli ne connaît pas réellement et profondément l'Orient » (I. Orbéli).

Les poètes du Schirvan avaient une parfaite connaissance de la Géorgie. Leur vie et leur activité se rapportent à l'époque où leur patrie se trouvait sous la protection de l'État géorgien. Le roi géorgien David le Constructeur conquiert le Schirvan (et en général l'ancienne Albanie jusqu'à Derbent) et les réunit à la Géorgie par des liens de vassalité. Il s'ensuit que le centre de la Renaissance dans la sphère de la culture irano-arabe se situait dans les limites de l'influence directe, tant politique que culturelle, de la Géorgie. Dans la science de la littérature et des civilisations, on a souvent posé la question : pourquoi est-ce justement en Schirvan, dans cette région lointaine située au nord du monde de civilisation irano-arabe, que s'est développée une poésie comportant des motifs nouveaux et un état d'esprit qui allait à l'encontre de tout ce qui fut produit, aussi bien avant qu'après, par la poésie irano-arabe ? Nous avons déjà rappelé qu'une certaine perplexité a tout d'abord été suscitée par le fait que ce n'étaient pas les Arabes, mais les Iraniens qui avaient développé une poésie contenant la mystique soufiste, poésie qui « trouva une expression plus complète chez les Persans que chez les Arabes ».

Dans les limites de la civilisation iranienne, c'est au Schirvan, sur le territoire de l'ancienne Albanie, liée à la Géorgie, qu'apparaît et se développe la Renaissance.

On ne saurait passer sous silence la question posée ci-dessus. Ce n'est pas dans l'existence de conditions spécifiques quelconques, comme le développement des villes, et par suite de la modification des rapports entre les diverses classes sociales qu'il faut rechercher les causes de l'apparition et

¹¹ Ch. Nutsubidzé, Ouvr. cité, p. 270-280.

du développement de la Renaissance, car toutes ces conditions existaient à un point beaucoup plus développé en d'autres lieux du monde irano-arabe. Néanmoins, on n'a observé dans ces lieux aucun symptôme de cette flambée d'idées et de poésie nouvelles.

L'explication du fait que la poésie de la Renaissance, ayant à sa tête Xagani et Nizami, soit apparue et se soit développée justement en Schirvan et non dans un autre lieu quelconque du vaste monde de la civilisation irano-arabe, doit être recherchée dans le fait que le Schirvan appartenait au nombre de « ces pays indéfectiblement liés à la Géorgie et au Caucase, qui leur devaient beaucoup dans le domaine culturel, et qui avaient masqué... et la Géorgie et le Caucase aux regards des chercheurs européens et russes d'avant la révolution ». C'est dans ces paroles de l'académicien I.A. Orbéli que se trouve la clef de l'énigme posée ci-dessus, conclut Ch. Nutsubidzé.¹²

*Similitudes du régime féodal en Europe et en Géorgie **

Il est de fait que le régime féodal géorgien ressemblait beaucoup à celui de l'Europe occidentale et était à peu près le même que celui qui s'était institué dans les pays francs et allemands. On est même étonné de l'identité des termes désignant les conditions sociales. La chevalerie et la vie de cour géorgiennes étaient identiques à celles d'Europe et la belle littérature géorgienne de l'époque puise son inspiration aux mêmes sources que les littératures provençale et allemande. Aussi le lecteur européen évoquera-t-il moins, en lisant « le Chevalier à la peau de tigre », les poètes orientaux que les troubadours provençaux et les Minnesänger allemands, en dépit des orientalismes que l'on découvre dans le roman de chevalerie géorgien. Le poème de Rustaveli célèbre tout comme ces derniers la courtoisie galante, la fidélité du vassal envers son suzerain, la noblesse chevaleresque, le culte de la « Dame », le zèle de son dévouement envers elle comme envers le suzerain suprême qu'est le roi. Il exalte aussi l'amitié et l'amour, qui doivent aller jusqu'au sacrifice de soi-même à l'ami, à l'allié et à la bien-aimée.

Le destin du féodalisme en Géorgie et son évolution, les raisons pour lesquelles la vie de cour, la chevalerie, les belles lettres profanes et toute la civilisation médiévale de ce pays sont plus marquées du caractère européen occidental que du caractère byzantin, persan ou, de façon générale, oriental, c'est là un problème capital qui se pose à l'historien, tant dans le domaine de l'histoire générale que dans celui de l'histoire de la littérature et de la civilisation. L'évolution de la vie sociale et de la vie politique fut, en effet,

¹² Ch Nutsubidzé, *Roustaveli et la Renaissance orientale*, p. 294-295.

* M. Tsereteli, préface à la traduction en allemand (inédite) du poème de Rustaveli.

toute différente à Byzance, en Perse et dans les pays d'alentour de ce qu'elle fut en Géorgie, d'où la différence entre la civilisation médiévale géorgienne et celle des pays voisins. Il n'y eut pas chez ceux-ci un essor littéraire comparable à celui que l'on voit se produire en Géorgie. Byzance et l'Arménie n'ont laissé que peu d'œuvres et de faible intérêt. La Perse fut beaucoup plus florissante sous ce rapport; mais quand on compare les grands poèmes persans de cette époque au «Chevalier à la peau de tigre», on a l'impression, en dépit des orientalismes du poème géorgien, de confronter deux mondes différents. Même dans la version géorgienne du roman d'amour persan «Wis-o-Ramin», version fortement «géorgianisée» et qui est contemporaine de Rustaveli, l'inspiration est toute différente de celle du «Chevalier à la peau de tigre» bien que Rustaveli ait imité ce poème par endroits et qu'il en ait transposé quelques adages et quelques expressions. Dans l'Europe occidentale, le régime féodal, la chevalerie et la civilisation féodales sont des institutions germaniques et franques. Il ne saurait évidemment être question d'une influence exercée sur la Géorgie médiévale par les Germains et les Francs d'Occident, pas plus qu'on ne peut imaginer une influence de la première sur les seconds. D'où vient-il alors qu'ait pu s'instituer et se développer en Géorgie un ordre de choses qui ne s'est rencontré ni à Byzance, ni en Arménie, ni en Perse, ni en Russie et qui ne se retrouve qu'en Occident? Il semble que, sur ce point, on n'ait pas pris assez nettement position contre l'opinion couramment répandue selon laquelle l'influence des Arabes, de leur culture et de leur littérature, se serait propagée d'Espagne sur toute l'Europe occidentale et aurait marqué de son sceau, entre autres littératures du Moyen-Age féodal, celle de l'Allemagne et celle de la Provence. Pourtant la littérature arabe n'a eu que bien peu d'influence sur la littérature espagnole, qui a jalousement conservé à travers les siècles son individualité propre; elle n'en a eu autant dire aucune sur la littérature provençale. La littérature arabe était en quelque sorte hétérogène à celle de l'Occident médiéval, qui s'élaborait dans un tout autre esprit. L'influence arabe s'est exercée bien plus fortement sur d'autres contrées; elle n'y a rien suscité de comparable à la littérature de l'Europe occidentale. Elle s'est exercée en particulier sur la Géorgie — où les Arabes se sont installés pendant près d'un demi-millénaire — et cependant la littérature géorgienne ne lui doit rien. L'influence persane — dans le domaine des belles-lettres s'entend — fut encore plus agissante, et cependant la littérature géorgienne est purement nationale, elle s'apparente à la littérature de l'Occident mais non à celle de la Perse. Sans doute les peuples, à la faveur des rapports qui s'établissent entre eux, s'approprient-ils des éléments culturels étrangers; mais le caractère de la création nationale n'est pas tributaire des circon-

stances extérieures : il procède essentiellement de l'esprit, de l'âme et du sang de la nation, au point que l'élément étranger n'est assimilé qu'à condition d'avoir été préalablement nationalisé par l'action de cet esprit, de cette âme. Le chercheur devra tenir compte de ce fait essentiel lorsqu'il voudra résoudre le problème qui vient d'être évoqué et d'autres du même genre ¹³.

« Le Chevalier à la peau de tigre » de Rustaveli est une œuvre profondément géorgien. « C'est justement son caractère d'indépendance et d'originalité nationale qui lui a conservé son charme et sa popularité à travers les temps mouvementés de l'histoire géorgienne », écrit J. Karst. Sir Oliver Wardrop, traducteur du poème en anglais, dit également : « La cause d'une si extraordinaire popularité se trouve dans le fait que ce poème est foncièrement national jusque dans ses plus petits détails ».

« Le Chevalier à la peau de tigre » exalta huit siècle durant le peuple géorgien. Après avoir été longtemps ignoré à l'étranger, il est traduit aujourd'hui dans toutes les langues du monde cultivé. Souvent c'est le temps qui forme le sort des chefs-d'œuvre du génie humain.

Le poème de Rustaveli appartient désormais au trésor commun de la civilisation de tous les peuples.

Nino SALIA

¹³ M. Tsereteli, La préface à la traduction allemande (inédite) du poème de Rustaveli. Pour plus de détails — Al. Nikuradsé, *Historiographische Betrachtungen über Albanien und seine Nachfolgestaaten Schirwan — Scheki... Bedi Kartlisa* vol. XIII — XIV 1962, p. 82-97.

CHOTA RUSTAVELI ET SES CONTEMPORAINS *

(A propos d'un article du Professeur G. Deeters)

La Géorgie médiévale atteint son plus haut niveau de développement politique, économique, social et culturel au XII^e siècle. Elle est, à cette époque, une forte puissance féodale qui joue un rôle important dans l'histoire des peuples du Proche-Orient. Ce fut une période de puissant essor des forces matérielles et spirituelles du peuple géorgien. On est frappé par la majesté et la beauté des monuments architecturaux qui se sont conservés jusqu'à nos jours, par la finesse et l'élégance de la peinture, de l'orfèvrerie, de l'art de la ciselure, des ouvrages artistiques à l'aiguille, etc.¹ La littérature et l'art oratoire se développèrent particulièrement. Dès la fin du XI^e siècle, la littérature laïque et surtout la poésie firent leur apparition et s'épanouirent somptueusement; quant à la littérature religieuse, qui avait perdu sa suprématie antérieure, elle prit un caractère confessionnel et scholastique de plus en plus accusé.

Le XII^e siècle est la période classique de l'histoire de la culture géorgienne. La littérature laïque de cette époque est marquée d'une vive originalité; elle se développa cependant en liaison étroite avec celle des pays voisins, et en premier lieu avec les littératures perso-tadjike, azerbaïdjanienne et arménienne. On traduisit en langue géorgienne les œuvres des auteurs grecs antiques, les meilleurs ouvrages des écrivains persans-tadjiks et des écrivains azerbaïdjanais de langue persane (Chah-namé, Firdousi, les poèmes de Nizami, Onsori, Gurgani, etc.) Le haut niveau de la culture géorgienne se reflète d'autre part dans les œuvres des grands poètes Xakani et Nizami².

(*) L'auteur de cet article, l'académicien Alexandre Baramidzé, est considéré aujourd'hui en Géorgie comme la plus grande autorité en matière d'étude de la littérature géorgienne depuis la mort de K. Kekelidzé. *N.D.L.R.*

(¹) G.N. Tchubinachvili, *Les monastères troglodytes de David Garedja*. Tbilisi 1948; *l'Art de la ciselure géorgienne du VIII^e au XVIII^e siècles*, du même auteur, Tbilisi 1957; Ch. Amiranchvili, *Histoire de la peinture géorgienne monumentale*, I, Tbilisi 1957.

(²) Iuri N. Marr, *Les mots géorgiens dans les quatrains de Xakani*, édités par K.G. Zaleman (Bulletin KGLI N^o 8, 1930, pages 10-13); du même auteur, *La question des interprétations ultérieures de Xakani* (Xakani, Nizami, Rustaveli L., 1935, pages 7-14); N. Boldyrev, *Deux poètes shirvans*, Nizami et Wakani, (Monumenta de l'époque de Rustaveli, L., 1938, pages 111-138); Iskander-namé, *Traduction et rédaction du professeur E.H. Bertels*, Bakou 1940, p. 18; prof. A. Makovelski, *Le poème de Nizami « Iskander-namé »* (Recueil Nizami, IV, 1947, p. 60).

Bien des éléments précieux de l'héritage littéraire de l'époque classique géorgienne se sont perdus, du fait des événements catastrophiques des siècles suivants (invasions mongoles) mais les monuments qui se sont conservés permettent cependant de rétablir jusqu'à un certain point le tableau d'ensemble de la vie littéraire du pays.

La littérature géorgienne laïque ancienne est variée et riche en genres divers. Ce furent les genres épiques qui atteignirent le plus grand développement. On estime que l'une des toutes premières œuvres de la littérature laïque est le récit d'aventures héroïques « Amiran Daredjaniani » qui s'harmonise jusqu'à un certain point avec le récit héroïque si répandu en Géorgie concernant Amirani le sacrilège. Dans la rédaction géorgienne du poème persan « Vis-o-Ramin » — « Visramiani », il est question d'un amour passionné et profondément humain. Les remarquables monuments de la poésie panégyrique géorgienne du XII^e siècle : « Abdulmessia » de Jean Chavteli et « Tamariani » de Tchaxruxadzé³ de même que les ouvrages des historiens géorgiens et en particulier « Histoire et éloge des Souverains »⁴ sont empreints d'une haute conscience nationale. C'est un curieux destin que celui d'un poète voyageur géorgien inconnu, du XII^e siècle, qui parcourut de nombreux pays d'Orient et d'Occident et obtint du succès en déclamant ses vers, apparemment en langues persane et arabe (on en parle dans « Tamariani »). Le couronnement et le modèle inégalé de la poésie géorgienne de l'époque classique est le célèbre poème de Rustaveli « Le Chevalier à la peau de tigre ».

Tous les monuments de la littérature géorgienne ancienne portent, à un plus ou moins grand degré, la marque de l'humanisme, du patriotisme et l'antidogmatisme. Ces motifs se manifestent avec une force particulière dans le poème de Rustaveli.

Le sujet du « Chevalier à la peau de tigre » se déroule sur un immense espace géographique. Les personnages du poème sont les représentants de peuples divers (parmi lesquels figurent quelques peuples imaginaires). Utilisant avec habileté le procédé de camouflage du sujet, Rustaveli réfléchit avec une sincérité artistique l'actualité diverse et complexe de la Géorgie du XII^e siècle. Le poète exprime avec clarté et précision ses vues religieuses, philosophiques, politiques et sociales. Il révèle avec la finesse d'un grand artiste les caractères de ses héros, nous montrant à travers leurs actes la richesse de leur monde spirituel. La profondeur psychologique du caractère des personnages et la révélation pénétrante de la réalité intérieure des événe-

(3) *Les faiseurs d'odes de la Géorgie antique*. Le texte géorgien a été analysé, édité et doté d'un lexique par N. Marr. (TP, IV, 1902).

(4) *Histoire et éloge des Souverains*. Le texte géorgien a été traduit, préfacé et doté de remarques par le Prof. K. Kekelidzé. Tbilisi, 1964.

ments constituent les caractéristiques éclatantes de l'esprit innovateur et créateur de Roustaveli, maître inégalé de la phrase artistique et de la poésie géorgiennes.

On ne peut qu'être d'accord avec H. Huppert (auteur de la nouvelle traduction allemande du « Chevalier à la peau de tigre ») lorsqu'il dit que le poème de Rustaveli rappelle par sa forme les romans de chevalerie du type qui s'élabora en Europe occidentale⁵. Mais l'opinion, exprimée par Gerhard Deeters, suivant laquelle le charme du poème de Rustaveli est dû, soi-disant, essentiellement à sa forme, alors que son contenu idéologique (Ideengehalt) ne saurait être comparé aux œuvres contemporaines des autres peuples, suscite l'étonnement et des objections⁶.

Pour proclamer cette conclusion, G. Deeters se réfère à son propre article, publié dans OLZ en 1937 (No. 8-9, pages 544-548) dans lequel il se lance dans une polémique avec le professeur Ch. Nutsubidzé au sujet de l'ouvrage de ce dernier « La conception du monde de Rustaveli » (Travaux de l'Université de Tbilisi, 1936, I, pages 1-62). Ayant exprimé l'idée très juste qu'il est dangereux « jeden allgemeinen Satz gleich auf die philosophisch terminologische Goldwaage zu legen »⁷, G. Deeters accuse en particulier le savant géorgien d'exagération démesurée dans sa comparaison de Rustaveli à Dante. Dans l'article de G. Deeters on parle aussi en termes généraux des « éléments orientaux » du poème de Rustaveli. Nous sommes d'accord avec G. Deeters sur le fait qu'en comparant Rustaveli à Dante on s'est parfois permis, effectivement, des libertés et des exagérations excessives. Il nous semble, d'une façon générale, que la comparaison habituelle de ces deux très grands poètes de l'antiquité n'est pas juste en son principe; ces comparaisons ont le plus souvent un caractère non pas historique, mais accidentel et déclaratif. Il ne faut pas oublier que Dante a créé son œuvre presque un siècle après Rustaveli; cette œuvre n'a presque rien de commun avec « Le Chevalier à la peau de tigre », ni en ce qui concerne le thème, ni d'après le genre poétique. Le poème de Rustaveli peut et doit être comparé en premier lieu avec les romans de chevalerie de l'Occident du Moyen Âge et avec les poèmes romantiques de Gurgani et Nizami.

La conclusion extrêmement tranchante de G. Deeters au sujet du contenu idéologique du « Chevalier à la peau de tigre » n'est nullement fondée, bien qu'en apparence elle soit présentée sous une forme extrêmement générale.

(5) Schota Rustaveli, *Der Recke im Tigerfell*. Altgeorgisches Poem. Deutsche Nachdichtung von Hugo Huppert, Berlin 1955, p. 28.

(6) Voir la critique de G. Deeters relative à la traduction allemande du « Chevalier à la peau de tigre » de G. Huppert (*Orientalische Literaturzeitung*, 1958, N° 1-2, p. 58)

(7) Voir réponse de Deeters à l'article de Ch. Nutsubidzé (*OLZ* 1957, N° 8-9 p. 548)

Le critique littéraire anglais M. Bowra fait un raisonnement parfaitement juste quand il dit : « Si l'on compare *Le Chevalier à la peau de tigre* avec les romans poétiques orientaux et occidentaux se rapportant à ce même siècle, nous pouvons y voir beaucoup de choses communes, mais Rustaveli *suit sa propre voie* ». Et ceci parle nettement en faveur du poète géorgien.

D'après l'opinion unanime des médiévistes éminents, Rustaveli se distingue avantagement de tous ses confrères européens (par exemple de Wolfram von Eschenbach et de Chrétien de Troyes) par son indépendance d'esprit sur le plan religieux. Selon les paroles de l'académicien V.F. Chichmarev « A l'opposé des plus grands poètes du Moyen-Age de l'Europe occidentale, Chota est étranger à quelque confession ou doctrine ecclésiastique que ce soit », bien que le poète connaisse parfaitement les textes bibliques⁹. Cette opinion est partagée par les académiciens A. Béletzki¹⁰ et K. Louppol¹¹, par M. Bowra¹² et d'autres. D'ailleurs, G. Deeters lui-même considère comme indiscutable « die undogmatische religiöse Ueberzeugung des Dichters » (c.-à-d. de Rustaveli)¹³. Le poème de Rustaveli est en grande partie exempt d'éléments de contes fantastiques : même les kadjis roustavéliens (littéralement, mauvais esprits) sont humanisés, possèdent des traits matériels réalistes à l'image des hommes.

« *Le Chevalier à la peau de tigre* » est un émouvant poème d'amour et d'adoration de la femme. Dès 1910, l'académicien N. Marr notait que « le culte de la femme, l'amour idéalisé avec l'adoration de la femme était l'œuvre chérie d'une société géorgienne de culture raffinée, de l'époque de Tamar »¹⁴.

Dans le prologue de son poème, Rustaveli définit avec clarté et précision la nature de l'amour et établit son code complexe. Le poète distingue trois aspects fondamentaux de l'amour. Le premier, c'est l'amour divin, « le

(8) *Inspiration and poetry*, by C.M. Bowra, London 1955, p. 52-53.

(9) Prof V.F. Chichmarev, Chota Rustaveli (quelques parallèles et analogies) Ed. de l'Ac. des Sc. de l'URSS, Département des sciences sociales, 1938, N° 3, p. 40-41. « Contrairement aux poètes les plus célèbres du Moyen Age en Europe occidentale, Chota est totalement étranger à toute doctrine religieuse ou ecclésiastique » (Bulletin de l'Institut Marr de langues, d'histoire et de culture matérielle, III, Tb. 1938, p. 266).

(10) A. Béletzki, Le poème immortel du peuple géorgien, «Sotsialistichna Xarkivtchina», 26 grudnia, 1937.

(11) Prof. I.K. Loupol. Images et idées de Chota Rustaveli (Chota Rustaveli et son temps) M., 1939, p. 202.

(12) op. cit. pp. 58-59.

(13) op. cit., p. 545.

(14) Les strophes d'introduction et de conclusion du « Chevalier à la peau de tigre » de Chota Rustaveli (TR, XII, 1910, p. XXXVIII).

rejeton des genres (concepts) élevés ». Il reconnaît que c'est la forme d'amour la plus importante, la plus précieuse, mais « cet amour ne peut être conçu, même par celui que la vie a rendu sage ». Renonçant délibérément à l'amour du premier aspect, Rustaveli préconise le deuxième aspect de l'amour, l'amour terrestre élevé, en disant qu'il n'a chanté lui-même que les sentiments terrestres humains (« charnels »). Bien que « tu atteignes la perfection céleste avec un cœur pur » affirme le poète à son lecteur, en rejetant catégoriquement le troisième aspect de l'amour, — l'amour grossièrement sensuel, vil, semblable à la débauche. L'amour prêché par Rustaveli n'est pas la passion abstraite, spirituelle, sans objet défini, mais un profond sentiment humain et terrestre. La façon de traiter les aspects particuliers de l'amour présente bien des traits communs avec les poèmes de l'Europe occidentale, mais dans ces derniers, l'amour « n'apparaît pas comme un système complet de vie » comme chez Rustaveli ¹⁵. D'après le poème « Le Chevalier à la peau de tigre », l'amour appelle à la vie tout ce qu'il se cache de meilleur dans la nature humaine, il incite l'homme aux actions d'éclat, au sacrifice de soi. La théorie de l'amour exposée dans le prologue reçoit son fondement dans le poème même de Rustaveli : c'est justement l'amour terrestre, mais chevaleresque, qui élève moralement et ennoblit l'homme, qu'il dépeint.

L'amour est pour l'homme et la femme une pénible épreuve. Ce n'est que par une action d'éclat et de l'héroïsme que l'homme peut conquérir le cœur de l'élue, ce n'est que par une abnégation chevaleresque, par l'accomplissement impeccable de son devoir social, par un dévouement à la patrie allant jusqu'à l'oubli de soi, que l'on peut mériter la confiance de l'aimée. Ce qui est particulièrement important, c'est que Rustaveli considère l'amour comme le fondement de la famille et du mariage. Le poète proclame la liberté des sentiments et critique vivement la contrainte et la violence dans le choix de l'épouse. F. Engels dit qu'au Moyen Age « c'était un fait inouï que l'inclination mutuelle des partis prédomine sur les autres considérations pour former la base du mariage » ¹⁶. C'est justement « ce fait inouï » qu'a chanté le grand poète géorgien du XII^e siècle.

« Le Chevalier à la peau de tigre » est un hymne exaltant l'honneur féminin et la liberté d'aimer de la femme. Le poète affirme que l'homme et la femme sont égaux et souligne que, comme les petits du lion sont égaux, qu'ils soient mâles ou femelles, de même les hommes et les femmes sont égaux.

(15) M. Bowra, op. cit., p. 53.

(16) *Origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat*, M., 1948, p. 89. « Dass die gegenseitige Neigung der Beteiligten der alles andere überwiegende Grund des Eheschlusses sein sollte, das war in der Praxis der herrschenden Klassen unerhört geblieben von Anfang an (Der Ursprung der Familie, des Privateigentums und des Staates. Berlin, 1928, p. 68).

Rustaveli a créé une figure impérissable en la personne de la douce et courageuse Nestane-Daredjane (à l'image de Tamar) capable d'étouffer les sentiments personnels qui l'agitent pour défendre la patrie contre ses ennemis. Mais la douce, timide et pudique Nestane-Daredjane est remplie d'une fureur de tigresse, d'un esprit rebelle de protestation pour défendre les droits humains bafoués, les droits à l'amour. Nestane, enfermée dans la forteresse imprenable des Kadjs, ne perd pas son sang-froid, conserve sa force d'âme et son bon sens. Et dans ces conditions exceptionnellement pénibles, faible de corps, mais forte d'esprit, elle prononce des paroles empreintes d'une profonde sagesse :

« Pitoyable est celui qui, accablé et chancelant, veut attenter à ses jours. Le mortel doit de sa raison dominer la douleur de l'épreuve ».

La remarquable lettre de Nestane-Daredjane à son bien-aimé de Kadjétie est la plus éclatante expression poétique de la grandeur de l'amour féminin, du triomphe de la raison sur les passions. C'est la confession inspirée d'une personne prête à tous les exploits et à tous les sacrifices au nom d'idéaux élevés.

Il n'est pas facile de trouver dans la littérature médiévale de l'Occident et de l'Orient un semblable amour et une héroïne telle que Nestane-Daredjane. Le génial poème de Nizami *Leila et Medjnoun* décrit la grande joie de l'amour pur, vertueux, de l'amour plein d'abnégation, mais cet amour aux hautes aspirations n'est pas destiné, pour ainsi dire, au bonheur quotidien des hommes. Un autre remarquable poème du même auteur *Xosrov et Chirine* suscite un intérêt encore plus grand. La figure centrale du poème est Chirine, figure d'une femme remarquable, résolue, intelligente et pleine d'initiative, fine et sagace, hardie, pleine d'esprit de décision, sachant aimer et haïr. Mais la force de la passion amoureuse qui englutit tout semble écraser et étouffer en elle la voix de l'amour-propre et le sentiment de sa dignité féminine; elle se résigne assez facilement et sans douleur aux incartades injurieuses de Xosrov. Xosrov l'a humiliée plus d'une fois et s'est moqué d'elle (la proposition de devenir sa concubine, ses condoléances sacrilèges à l'occasion de la mort de Farkhad, son mariage avec Mariam et Cheker, etc.). Et cependant, au nom de l'amour, tout est pardonné à Xosrov, ce débauché, ce fieffé égoïste.

Nestane-Daredjane est une femme d'un autre caractère et d'une autre tournure d'esprit. Quand, dans un accès de jalousie, il lui semble que Tariel a trahi son serment d'amour et que son honneur de femme est blessé, elle se déchaîne comme une tigresse en furie et prend la décision de punir cruellement son bien-aimé, en le chassant pour toujours de son pays natal.

Il faut en même temps tenir compte du fait que plusieurs savants consi-

dèrent que la reine géorgienne Tamar ¹⁷ est la préfiguration de Chirine et d'après l'opinion scientifiquement fondée du Prof. E.E. Bertels, « il lui fut possible (c.-à-d. à Nizami. A.B.) de créer l'image de Chirine en grande partie grâce à sa proximité des cercles chrétiens. Par suite du caractère mélangé de la population de Gandja et de sa proximité de la Géorgie, le poète ne pouvait pas ignorer que la femme, là-bas, était libre et qu'elle n'était pas en butte aux humiliations qui étaient habituelles dans les pays musulmans » ¹⁸.

Sans doute, chez Nizami et Rustaveli y a-t-il bon nombre de traits communs, mais dans l'ensemble, dans la façon de traiter les éléments fondamentaux de l'« Ideengehalt », en particulier dans l'interprétation de l'amour, ils se séparent et suivent des voies différentes.

Rustaveli pouvait aussi lire en géorgien le poème de Gurgani « Vis-o-Ramine », il fonde cependant son poème sur une base morale et éthique diamétralement opposée.

Constantin Balmont, auteur de la première traduction russe complète du poème de Rustaveli, écrivait : « On ne peut sans doute comparer à aucun poème européen l'incomparable poème du chantre géorgien, si ce n'est au plus beau conte moyenâgeux d'amour et de mort, la légende celtique de Tristan et Iseult, composée approximativement à la même époque que la légende chantée par Rustaveli ¹⁹. » Mais l'amour de Tristan et Iseult fut engendré par des charmes magiques surnaturels (ils burent accidentellement un philtre magique d'amour) ce qui prédétermina leur destin futur.

Enfin, on ne peut s'empêcher d'évoquer la prestigieuse autorité de l'académicien français Edmond Jaloux. Suivant ses paroles « la quête du Graal est ici (c.-à-d. dans le poème de Rustaveli. — A.B.) remplacée par la quête de la beauté purc, et la beauté pure pourrait être le symbole de toutes les femmes de la Géorgie » ²⁰.

Ce serait donc une faute grave que d'affirmer que Rustaveli le cédait à qui que ce soit des poètes médiévaux en ce qui concerne la puissance et l'originalité de la peinture du sentiment d'amour authentiquement humain. Il se peut que C. Balmont n'ait pas trop exagéré en déclarant que

(17) Iuri. N. Marr. *La question des interprétations les plus récentes de Xakani*(Xakani, Nizami, Rustaveli, L., 1935, p. 9-10); A. Boldyrov, *Deux poètes shirvans, « Monuments de l'époque de Rustaveli », L., 1938, p. 119-120.*

(18) *Nizami Ghvandjevi, Xosrov et Chirine*, sous la rédaction de V.V. Goldsev. Article d'introduction et commentaires de E.E. Bertels, M., 1948 p. 16; E.E. Bertels, Nizami, M., 1948, p. 130.

(19) Chota Rustaveli. *Le Chevalier à la peau de tigre*, Traduction de C.D. Balmont. Paris, 1933, p. X.

(20) Un poète géorgien (*Le Temps*, 17. VII. 38).

« Le Chevalier à la peau de tigre » est le plus beau poème d'amour qui ait été créé en Europe à quelque époque que ce soit ²¹ et non pas seulement en Europe, ajoutons-nous pour notre part.

Certains savants (p. ex. les académiciens N. Marr ²² et I. A. Djavachvili ²³, estiment que le motif de l'amitié l'emporte, dans le poème de Rustaveli sur le motif de l'amour. Sans partager cette opinion, nous reconnaissons que dans « Le Chevalier à la peau de tigre » l'amitié joue un rôle extrêmement important, et parfois il peut effectivement sembler qu'elle occupe le premier plan. Dans le poème de Rustaveli ce sont non pas deux (comme cela se présente ordinairement dans les œuvres médiévales) mais trois magnifiques chevaliers (comme cela se produit également dans le folklore géorgien) qui sont unis par les liens de la plus étroite amitié. En même temps, l'amitié des héros de Rustaveli porte le caractère spécifiquement géorgien de l'« amitié jurée ». Cette amitié n'est pas opposée au sentiment d'amour, au contraire, ces deux sentiments — amitié et amour — sont indéfectiblement liés. On peut dire que l'amitié fait partie organique de l'amour élevé, ou même qu'elle est engendrée par lui. L'amitié jurée des héros de Rustaveli est fondée sur la force universelle de l'amour, elle a pour but de sauver l'incarnation de ce sentiment, Nestane-Daredjane. L'amitié jurée des trois héros du « Chevalier à la peau de tigre » symbolise l'amitié des peuples. L'arabe Avtandil, l'indien Tariel et le mulhazar Pridon ne sont pas seulement devenus des amis personnels par l'amitié jurée, mais ils ont réuni par les liens de l'amitié les peuples à la tête desquels ils se trouvent. On se demande dans quelle autre œuvre médiévale se manifeste avec autant d'originalité et de force que chez Rustaveli l'amitié passionnée, courageuse, pleine d'abnégation de frères jurés, amitié personnelle qui se transforme en amitié des peuples ? Chez Rustaveli, l'amitié radieuse entre les représentants des différents sexes (Tariel et Asmat) est sans précédent.

Nous n'allons pas nous attarder sur l'institution du « patronkmoba » (variété de vassalité) clairement dépeinte dans le poème, que N. Marr a qualifiée de « produit de la vie locale, institution propre à la Géorgie » ²⁴. Nous ne parlerons pas non plus des nombreux autres aspects du poème; nous noterons seulement que Rustaveli est l'un des premiers dans la littérature mondiale à avoir brossé un tableau coloré, réaliste, de la vie des

(²¹) Chota Rustaveli. *Le Chevalier à la peau de tigre*. Traduction de C.D. Balmont, Paris, 1933, p. VIII.

(²²) Le poème géorgien « *Le Chevalier à la peau de tigre* » de Chota de Roustavi, et un nouveau problème culturel et historique. Ed. Ac. Sc., 1917, p. 424.

(²³) *Questions de langue et de littérature géorgiennes* (en langue géorgienne) Tb., 1956, p. 18.

(²⁴) TR, XII, p. XXXVII.

marchands, mise en opposition à la vie idéalisée de la société chevaleresque courtoise.

Rustaveli s'imprégna de toutes les richesses de la culture littéraire géorgienne antique, et suivant en même temps les meilleures traditions de la littérature populaire, il développa et éleva à une hauteur sans précédent la poésie géorgienne. Les idées qui se reflètent dans le poème « Le Chevalier à la peau de tigre » sont profondément originales, populaires et nationales. Rustaveli est un poète profondément original, un poète national, le chantre des idéaux et des espoirs les meilleurs du peuple géorgien. Mais toute limitation nationale, toute vie renfermée, quelles qu'elles soient, lui sont complètement étrangères. Le monde des idées de Rustaveli a une signification humanitaire. Les notions d'amour idéalisé, de patriotisme, de fraternisation, d'amitié des peuples, les idées d'audaces héroïques chantées par Rustaveli, sont communes à tous les peuples, aussi bien aux petits qu'aux grands. Mais le poète géorgien réussit à incarner artistiquement ces idées dès le XII^e siècle, dans les conditions d'obscurantisme médiéval, de domination de l'idéologie mystico-religieuse. C'est en cela que consiste le très grand mérite de Rustaveli.

Il découle de ce qui vient d'être dit que Rustaveli est un grand humaniste. Au centre de son attention se trouve l'amour pour l'homme, l'homme avec la totalité et la spontanéité de ses sentiments, de ses tribulations, de ses passions et de ses aspirations. A l'opposé de la réclusion spirituelle médiévale, Rustaveli proclame la liberté de la personne humaine, la liberté de pensée et de toute vie morale. Il chante l'homme au niveau intellectuel élevé, moralement pur, ses idéaux terrestres, matériels, mais en même temps ses idéaux élevés. Son poème est un hymne à la vie humaine parfaite, riche, entièrement orientée vers le but choisi, un hymne à la personnalité humaine. La vie n'est parfaite que lorsqu'elle est remplie d'idéaux élevés.

L'humanisme de Rustaveli se manifeste dans l'idée d'amitié, de fraternité entre les hommes et les peuples, dans son amour sans réserve pour sa patrie, dans son exhortation à l'unification du pays natal, dans sa haine implacable pour tous ses ennemis. Par son indépendance d'esprit, Rustaveli devance de loin ses contemporains et anticipe sur les idées humanitaires du début de la Renaissance. Les idées de Rustaveli sont aussi fraîches, aussi exquises et originales que ses vers sont exaltants et incomparables.

Le génie de Rustaveli s'est élevé bien au-dessus du niveau de développement de la société qui lui fut contemporaine. Son regard mental pénétra dans la profondeur des siècles futurs, et cette pénétration le rendit proche de la société d'avant-garde de chaque époque nouvelle. Il est tout aussi proche des hommes de notre temps.

AL. BARAMIDZÉ

LES SIBILANTES LABIALISÉES DANS LES LANGUES CAUCASIQUES SEPTENTRIONALES

Nous nous proposons d'examiner les correspondances de Troubetskoy (*WZKM*, XXXVII, 1930, p. 76-92) entre les sibilantes labialisées des langues du groupe adyghé-oubykh-abkhaz et des consonnes des autres groupes (centre et nord-est), la plupart du temps pour les confirmer, parfois en y ajoutant des formes nouvellement connues, rarement pour les corriger, enfin pour en proposer de nouvelles. Nous essaierons d'en tirer des formules. Nous y ajouterons quelques correspondances entre les langues caucasiques septentrionales et les langues kartvèles, et quelques-unes entre les langues caucasiques et le basque. Nous utiliserons des travaux dont nous avons déjà rendu compte ailleurs et d'autres plus récents, notamment *Konsonantizm andijskiz jazykov* (Moscou, 1964), de T.E. Goudava, et *Tabasaranskij jazyk* (Tbilissi, 1965) d'A. A. Magométoŭ.

Les faits devant lesquels on se trouve sont doublement complexes, car d'une part certaines langues sont fort riches en sibilantes, et d'autres beaucoup moins (27 en oubykh, 14 en avar, 8 ou 9 en routoul), et d'autre part la labialisation est un phénomène capricieux, au moins en apparence, et dont les conditions sont très mal connues.

Il convient de replacer les sibilantes labialisées de chaque langue qui en possède dans l'ensemble du système de ses sibilantes.

I. *Sibilantes et labialisation en CNO*

L'une des questions les plus compliquées de la phonétique comparée des langues caucasiques septentrionales est celle des sifflantes, mi-chuintantes et chuintantes dans le groupe du NO, c'est-à-dire en tcherkesse, oubykh et abkhaz. L'imprécision, souvent l'inexactitude des notations, parfois leur incohérence aggravaient les difficultés. Il faut dire à la décharge des premiers observateurs qu'en présence de sons et de groupes de sons si complexes et parfois si étranges il fallait avoir une oreille particulièrement fine, et que l'on risquait sans cesse de se perdre dans les nuances ou variétés individuelles, les défauts de prononciation, les mélanges de parlers, si l'on n'avait pas une idée assez juste du système. Or pour se faire une idée assez juste du système, il fallait connaître assez bien ses éléments : cercle vicieux

dont on a eu grand peine à sortir. G. Dumézil, le meilleur connaisseur de l'oubykh et des parlers tcherkesses et abkhaz d'Anatolie, qui a publié ses premiers travaux en 1932, reconnaît avoir eu beaucoup de mal à distinguer, identifier et noter certains sons. Il écrivait récemment (*BSL*, t. LIX, 1964, 2^e f., p. 188) : « L'oubykh est une langue redoutable : ses 83 consonnes, ses deux voyelles se jouent de l'auditeur, même du magnétophone ; il n'y a guère que quatre ou cinq ans que je me sens quelque assurance en écrivant sous la dictée, pourtant nette, de Tefvik Esenç, et je ne publie rien sans des révisions multiples ». Aujourd'hui les faits, en CNO, apparaissent peut-être encore plus complexes qu'ils ne semblaient autrefois. Mais beaucoup d'entre eux sont établis sûrement, et l'on sait avec précision sur quels points il y a doute. On peut donc, en phonétique comparée, faire état de formes notées exactement.

D'autre part, plusieurs observateurs ont pu observer des changements phonétiques d'une date à une autre ou entre des générations différentes. Ainsi, Dumézil dans les parlers tcherkesses d'Anatolie et, sur le domaine abkhaz, Kétévan Lomtaticzé ont saisi des transformations en train de s'opérer et qui ne sont pas encore inscrites dans le système de la langue.

On trouve des sibilantes labialisées dans toutes les langues NO, sauf en tcherkesse oriental, où elles se sont changées en spirantes labiodentales (type *f*).

Pour ne pas accumuler les signes diacritiques, on note ici les consonnes labialisées au moyen d'un petit *o* placé en exposant, sauf quand il s'agit de supraglottales ; dans ce cas, on indique la labialisation au moyen d'un ω (grec) suivant le signe de la consonne : *s^o*, mais *s^o ω* . Les consonnes palatalisées sont notées au moyen d'un *j* placé après le signe de la consonne.

Oubykh

Cette langue qui se meurt possède un système de sibilantes très riche et bien équilibré. La description des consonnes que H. Vogt donne dans l'introduction phonologique de son *Dictionnaire de la langue oubykh* (1963) paraît « excellente » à Dumézil (*BSL*, art. cit., p. 185). Les deux savants sont d'accord pour reconnaître qu'il existe en oubykh 27 sibilantes, dont sept labialisées. Les 20 non-labialisées se répartissent en 4 séries de 5 (2 spirantes et 3 affriquées) : sifflantes ordinaires, sifflantes apicales (ou mi-chuintantes), chuintantes ordinaires, chuintantes palatalisées. Quant aux labialisées, il est établi qu'elles se répartissent en 2 séries, dont l'une comprend 2 spirantes et 3 affriquées, tandis l'autre ne comprend qu'une paire de spirantes. La première va avec les sifflantes, et, d'après Dumézil et Vogt, elle est du même type que les sifflantes labialisées du tcherkesse. Vogt les appelle

sifflantes labialisées. Quant à l'autre série, il la met en parallèle avec les occlusives dentales labialisées. On obtient ainsi le tableau suivant :

sifflantes ordinaires :	2s	3a
» labialisées :	2s	3a
» apicales (mi-chuintantes) :	2s	3a
spirantes dentales labialisées :	2s	
chuintantes ordinaires :	2s	3a
» patalisées :	2s	3a
	12s	15a
	Total : 27	

Dumézil et Vogt notent maintenant les cinq labialisées de la 1re série au moyen des signes pour les sifflantes pourvus du signe de la labialisation, soit s^o , z^o , etc. Quant aux deux spirantes qui constituent l'autre série, Vogt les note en mettant au-dessus des deux signes précédents un petit demi-cercle identique à celui qui sert à marquer les voyelles brèves en latin, et Dumézil, dans ses travaux les plus récents, au moyen d'un accent aigu surmontant s^o et z^o . Nous adopterons ici cette dernière notation, s^o , z^o . Tout n'est pas encore dit sur les sibilantes labialisées de l'oubykh, surtout sur s^o et z^o . On ne voit pas sur quelles non-labialisées elles reposent (cf. Lafon, *JA*, CCLI, 1963, 390). Ce qu'on peut affirmer, avec Dumézil, c'est que oub. s^o , z^o ont en général pour correspondants en tcherkesse s^o , z^o , mais oub. s^o , z^o , des mi-chuintantes non-labialisées (*art. cit.*). Nous reviendrons plus bas sur ce point.

Voici, d'après Vogt, p. 34-36, la distribution des 27 phonèmes sibilants dans les 10.000 premières consonnes des textes publiés dans son livre. En regard de ces 10.000 consonnes on y trouve 8367 voyelles.

	spirantes		affriquées		glottal.
	sonores	sourdes	sonores	sourdes	
série s	306	302	47	16	19
série s^o	37	58	13	55	28
série s^o	18	125	26	12	71
série s^o	37	111			
série ξ	5	69	4	31	28
série ξj	37	264	116	129	42
	440	929	206	243	188
	1369		637		

Total : 2.006, c'est-à-dire le 1/5 des 10.000 phonèmes consonantiques recueillis.

Labialisées : type s^o , 95 spirantes, 96 affriquées, soit 191 ; type s^o , 148 spirantes. En tout, 339.

Chuintantes (non-labialisées). La fréquence des palatalisées l'emporte de beaucoup sur celle des ordinaires : 301 spirantes contre 72, 287 affriquées contre 63. En tout, 588 chuintantes palatalisées contre 135 ordinaires.

Abkhaz

La place que les sibilantes labialisées occupent en abkhaz apparaît nettement grâce aux travaux de Mme Lomtadzé, dont nous avons rendu compte ailleurs (*BSL*, LV, 1960, 2e f., p. 260-261 ; *JA*, CCLI, 1963, p. 389-392). Cette langue comprend quatre dialectes, répartis en deux groupes : le premier constitué par le tapanta, parlé au N du Caucase, le second par l'achkhar, parlé sur le versant N, et le bzib et l'abjou parlés sur le versant S. Le tapanta a formé la base de l'abaza littéraire, l'abjou celle de l'abkhaz littéraire. Seul le bzib, plus précisément un de ses sous-dialectes, a conservé des mi-chuintantes, que certains nomment sifflantes palatalisées. Partout ailleurs, elles se sont transformées en sifflantes ordinaires. D'autre part, seuls le bzib (décrit par Uslar) et l'achkhar (décrit par Mme Lomtadzé) distinguent deux sortes de sibilantes labialisées, que l'on appelle conventionnellement (le terme est de Mme Lomtadzé) sifflantes et chuintantes. Ces sibilantes sont réparties comme celles de l'oubykh : cinq sifflantes, dont deux spirantes et trois affriquées ; deux chuintantes, toutes deux spirantes. Les spirantes oub. s^o , z^o , s^o , z^o correspondent respectivement à abkh. s^o , z^o , s^o , z^o dans plusieurs mots. Le bzib et l'achkhar distinguent as^o « rouge » et as^o « porte », az^o « vache » et az^o « vieux ». Il y a un z^o dans le nom de « 9 », un z^o dans celui de « 10 ». Par contre, en tapanta et en abjou, toute opposition phonologique est abolie entre s^o et s^o , z^o et z^o ; on prononce indifféremment as^o et as^o pour « rouge » et pour « porte », az^o et az^o pour « vache » et pour « vieux ». Cette confusion s'étend même aux affriquées, qui n'existent régulièrement que dans la série sifflante, et l'on prononce ac^o et ac^o « bœuf », ac^o et ac^o « pomme », az^o et az^o « quelqu'un ».

De plus, ce n'est certainement par hasard que, suivant les observations faites par Mme Lomtadzé : 1° dans le tapanta, qui n'a pas conservé l'opposition phonologique des sifflantes et des chuintantes labialisées, les spirantes labialisées se changent souvent en chuintantes fortes labialisées (s^o , z^o) si elles correspondent à des chuintantes labialisées du bzib et de l'achkhar,

mais elles ne subissent pas ce changement si elles correspondent à des sifflantes labialisées (s^o , z^o) de ces deux dialectes; 2° en achkhar même, où cette opposition phonologique s'est conservée, les chuintantes labialisées se changent parfois en chuintantes fortes non-labialisées, alors que les sifflantes labialisées ne subissent jamais ce changement. Enfin, en tapanta, les mi-chuintantes non-labialisées $ś$, $ž$, $š$ qui figurent dans des mots empruntés au tcherkesse occidental ou au kabarde sont rendues par des labialisées, indifféremment sifflantes ou chuintantes, puisque ce dialecte a confondu les deux séries. Ce dernier fait montre qu'il y a une affinité entre la labialisation et l'articulation mi-chuintante.

Enfin, Mme Lomtatidzé a découvert que l'abkhaz a dû posséder autrefois une triade d'affriquées sibilantes labialisées qui n'ont subsisté telles quelles dans aucun dialecte, et qui sont devenues en tapanta des sifflantes non-labialisées, et ailleurs des labiodentales, selon le schéma ci-dessous :

	$*z^o$	$*c^o$	$*c^o\omega$	
z	c	c'		v f f'
(tapanta)				(autres dial.)

On notera que, dans les dialectes du second groupe, les affriquées primitives se sont transformées en spirantes, et que ces labialisées ont subi la même transformation que celles de l'adyghé commun en tcherkesse oriental. La transformation était déjà accomplie en 1771, puisque Gùldenstädt a noté le nom de « 6 » avec une affriquée sifflante non-labialisée. L'hypothèse de Mme Lomtatidzé permet d'expliquer les rapports entre tap. c « 6 », ac « orage », $ac'a$ « petit, mince », aza « côte (partie du corps), côté » et achkh. f -, af -, $af'a$ -, $avara$ (pour le préfixe verbal abkh. va - « à côté », v. Dumézil, *Et.* de 1932, p. 140). Tap. aza , prév. za -, achkh. afa -, $avara$ -, prév. va - proviennent de $*z^oa$. Mme Lomtatidzé pense, avec raison à mon avis, que ce mot abkhaz doit être rapproché de gé. $zval-i$, sv. $žičw$ « os ».

Ces trois affriquées sibilantes qui ont disparu comme telles étaient-elles identiques aux trois actuelles? Les unes et les autres ont-elles coexisté? Dans ce cas, pourquoi les unes ont-elles subsisté telles quelles jusqu'à maintenant, tandis que les autres ont perdu soit leur élément labial soit leur qualité d'affriquées en devenant des labiodentales? On ne sait.

Nombre et répartition des sibilantes dans les dialectes abkhaz

Bzib : comme en oubykh (p. 41) : 12s, 15a. Total : 27.

Abjou :

sifflantes ordinaires	2s	3a
chuintantes ordinaires	2s	3a
chuintantes palatalisées	2s	3a
labialisées (sans distinction de siffl. et de chuint.)	2s	3a

8s 12a

Total : 20

Achkhaz :

sifflantes ordinaires	2s	3a
sifflantes labialisées	2s	3a
chuintantes ordinaires	2s	3a
chuintantes labialisées	2s	

8s 9a

Total : 17

Tapanta :

sifflantes ordinaires	2s	3a
chuintantes ordinaires	2s	3a
labialisées (sans distinction de siffl. et de chuint.)	2s	3a

6s 9a

Total : 15

Tcherkesse occidentale

Le système du kémirgoy, ou témirgoy, qui a servi de base à la langue littéraire, est clair. Le seul point qui me paraît douteux est l'existence de deux affriquées chuintantes sonores, l'une non-palatalisée, l'autre palatalisée, phonologiquement distinctes. Troubetskoy et d'autres étaient d'avis que les sibilantes labialisées du tcherkesse occidental étaient des palatales, en d'autres termes des mi-chuintantes. Mais Dumézil, Vogt et Marguerite Durand ont donné de bonnes raisons de penser qu'il s'agit de sifflantes. Le kémirgoy en possède quatre, trois spirantes, réparties comme les trois spirantes mi-chuintantes, sourde infraglottale, sonore, sourde glottalisée,

et une affriquée, la sourde aspirée c^o . Il ne semble pas que le $ʒ^o$ que l'on rencontre à l'intérieur d'un très petit nombre de mots, après un n , ait rang de phonème : ainsi dans *hanʒ^o* « meule de foin ou de paille », kab. *heve*, avec un v provenant de $ʒ^o$.

sifflantes ordinaires	2s	3a
sifflantes labialisées	3s	1a
mi-chuintantes	3s	
chuintantes ordinaires	2s	2a (ou 3?)
chuintantes palatalisées	2s	3a
	<hr/>	
	12s	9a (ou 10?)
	Total : 21 (ou 22?)	

Ainsi, dans les langues CNO, le système des sibilantes labialisées se présente actuellement de la façon suivante :

tch. occ.	s^o	z^o	$s'w$		c^o	[$ʒ^o$]
oub.	s^o	z^o		$c'w$	c^o	$ʒ^o$
	$ʃ^o$	$ʒ^o$				
ach. et bz.	s^o	z^o		$c'w$	c^o	$ʒ^o$
	$ʃ^o$	$ʒ^o$				

On ne peut pas placer sur ce tableau la série ancienne abkh. $*c'w$, $*c^o$, $*ʒ^o$.

On notera que le tcherkesse possède, dans l'ordre des mi-chuintantes et des sibilantes labialisées, des spirantes glottalisées, qui sont des phonèmes rares dans l'ensemble des langues caucasiques.

Des études sont encore nécessaires pour déterminer la nature exacte de ces diverses labialisées.

Mme Lomtadzé écrit avec raison, dans son livre sur le tapanta, § 8, p. 38, à propos de la question complexe des labiodentales en abkhaz : « Cette question, de même que la question centrale des sons labialisés, demande une étude spéciale. Il est nécessaire pour cela de sortir du cercle des langues abkhaz-oubykh-adyghé. A ce propos, il est très intéressant d'examiner les données des langues kartvèles, ainsi que des autres langues caucasiques ». En d'autres termes, comme nous le disions dans notre compte rendu en citant ce passage, c'est une question de phonétique comparée des langues caucasiques. Le présent article est une contribution à l'étude de cette question.

II. Sibilantes et labialisation en CC et en CNE

En dehors du groupe NO on ne trouve de mi-chuintantes qu'à l'autre extrémité de la chaîne, dans une langue du Daghestan, l'oudi, où elles sont au nombre de cinq (deux spirantes et trois affriquées), et dans quelques parlers tabassarans, où les chuintantes labialisées des autres parlers sont prononcées mi-chuintantes. Dans l'état actuel de nos connaissances, on ne voit pas de correspondances régulières entre les mi-chuintantes de l'oudi et celles des langues NO.

En dehors du groupe NO on ne trouve des sibilantes labialisées qu'en tabassaran et dans le parler de deux villages agouls. Toutes sont chuintantes (sauf l'exception signalée plus haut). Le tabassaran, qui connaît l'opposition phonologique des simples et des « géménées », que les langues CNO ignorent, possède 21 sibilantes : 7 sifflantes, 7 chuintantes ordinaires, 7 chuintantes labialisées. Chacune des séries comprend 3 spirantes (sourde simple, sourde géminée, sonore) et 4 affriquées (sourde simple aspirée, sourde géminée, sourde glottalisée, sonore). Certains parlers n'ont plus de géménées ; alors chacune des séries ne comprend plus que 5 termes (2 spirantes, 3 affriquées). Le parler de deux villages agouls, Bourchag (*Burššayi*) et Arsoul (*Arsulî*), limitrophes de villages tabassarans, possède aussi des chuintantes labialisées : ξ^o , ξ^o , ($\xi\xi^o$), $\xi^o\omega$, ξ^o . Il n'est pas impossible qu'elles soient dues à l'influence du tabassaran.

A. A. Magométoŷ, qui a étudié ces consonnes d'une façon précise dans plusieurs articles antérieurs à son livre, les appelle dentilabialisées et les distingue des bilabialisées, qui sont des consonnes suivies de *w*. On trouve des bilabialisées dans de nombreuses langues du Daghestan, des dentilabialisées dans deux seulement, le tabassaran et un parler agoul. D'autre part, tous les parlers tabassarans ne possèdent pas des bilabialisées ; plusieurs les ont perdues ; ils ne distinguent plus, par exemple, *gwar* « cruche » et *gar* « coquille » ; *gar* subsiste seul avec les deux significations. L'existence des dentilabialisées est caractéristique, au Daghestan, du tabassaran, comme celle des latérales l'est des langues avaro-ando-dido. Tous les parlers de cette langue en possèdent. Uslar s'exprime ainsi dans un manuscrit daté de 1875 et resté inédit : « L'abkhaz abonde en consonnes auxquelles s'ajoute un son très bref comme celui de l'anglais *w*, mais très atténué. Dans les langues du Daghestan qui ont été étudiées jusqu'ici, on n'a pas rencontré de sons semblables. Les Abkhaz et les Tabassarans vivent aux deux extrémités opposées du Caucase ; c'est à peine s'ils connaissent mutuellement leur existence ; leurs langues n'ont presque rien de commun, mais en même temps on observe en tabassaran, en grand nombre, des consonnes semblables aux consonnes

abkhaz dont on a parlé plus haut. Nous ne parlons nullement d'identité des unes et des autres; mais elles ont une nature commune» (cité par Magométoŷ, *Tab.*, p. 54, n. 1).

Il serait fort intéressant de connaître exactement les caractères articulatoires et auditifs respectifs des labialisées chuintantes du tabassaran et des sibilantes labialisées de l'abkhaz, de l'oubykh et du tcherkesse. Ce qui est sûr, c'est que lorsque des sifflantes conservées en agoul et en kuri se sont labialisées en tabassaran, elles se sont transformées en chuintantes. Le même phénomène s'est produit à l'intérieur même du tabassaran.

D'après Y. D. Déchériev, il existe des labialisées en khinaloug, langue qui se parle aussi dans le SE du Daghestan. Il les note en faisant suivre de *v* la consonne correspondante. Mais il s'agit sans doute plutôt d'un groupe «consonne plus *v*» que de vraies labialisées comme celles du NO ou du tabassaran. Ces «labialisées» sont des dorsales, l'occlusive *p* et des sibilantes *s*, *c*, *c'*, *š*, *š'*, *č'*. Elles se rencontrent, dit-il, rarement. Nous les noterons ici de la même façon que l'auteur : *sv*, *cv*, etc.

Dans l'ensemble des langues caucasiennes, la labialisation, son absence ou son contraire apparaissent souvent sans que l'on puisse en déterminer ou même en deviner les conditions, et paraissent, de ce fait, capricieux. Ainsi, dans le mot signifiant «nom», dont la consonne repose en CC et CNE sur **c'c'*, en regard de tchétkh. *c'e*, lak *c'a*, av. *c'c'ar*, oudi *c'i*, on a tab. *zur* et aussi *č'č'our*; le kuri décrit par Uslara *t'ar*, mais le kuri occidental *t'war* (Bouda, in *Orbis*, t. VIII, 1959, p. 176), l'agoul *ttur*, le routoul *dur*.

On a remarqué depuis longtemps (cf. Dumézil, *Etudes*, p. 85, n. 4) l'opposition qui existe entre tcherk. et abkh. *g^oə* «cœur», tcherk. *we* «frapper», tcherk. *k'we* «aller» et oub. *gjə*, *jə-*, *k'ja-*. On sait aussi que tcherk. *š* répond à abkh. *š^o*, oub. *š^o*.

Dans le nom du «cœur», av. *rak'*, lak *dak'*, kuri *rik'*, ag. *irk'w*, tab. *juk'*, andi *rak'wa*, dido *rok'u*, l'avar, seul du groupe avaro-ando-dido, présente un *k'* qui n'est ni suivi ni précédé d'un élément labial ou labiovélaire (Goudava, § 72, p. 129); dans le nom de l'«étoile», on a par contre *c'c'wa* en avar et *c'c'a* en andi. Le nom du nombre deux présente un *k'* sans labiale, parfois palatalisé en *č'*, dans tout le groupe avaro-andi (Goudava, § 73, p. 129), mais *k'w* dans plusieurs autres langues du Daghestan; en lak *k'i*, mais aussi, dialectalement, *k'wi* (Magométoŷ, p. 73, n. 1).

Tableau des sibilantes dans les langues qui ont des sibilantes labialisées

	siffl.	mi-ch	chuintantes		labialisées	
			ordin.	palat.	« siffl. »	« chuint. »
oubykh	+	+	+	+	+	+
abkhaz	bzib	+	+	+	+	+
	akh.	+	+		+	+
	abjou	+		+		confondues
	tap.	+		+		confondues
tcherk. occid.	+	+	+	+	+	
tabassaran	+		+			+

III. Correspondances entre CNO et CC-CNE

1) Correspondances entre spirantes CNO et spirantes CC-CNE.

L'une des concordances les plus remarquables entre CNO et CC-CNE, signalée depuis longtemps, est celle qui concerne le pronom personnel de 2^e pl. Nous complétons ici la liste de Troubetskoï (NW 8) au moyen de quelques travaux récents, notamment d'un article de Magométoï, *Ličnye mestoimenija lezginiskix jazikov, in Vestrnik otdelenija obščestvennyx Nauk Akademii Nauk Gruz. SSR, n° 4, 1963, p. 242-255.*

Dans les trois langues NO, la consonne qui caractérise ce pronom est s^o.

Nous donnons entre parenthèses pour la plupart des langues CNE le pronom de 1^{re} pers. du pl., car l'opposition des formes des deux personnes est souvent intéressante à observer.

tchéitch., ing. et bats *šu*;

av. *nuž* (1^{re} exclusive *niž*); *nuž* provient de *muž*, qui s'est conservé dans une partie des parlers (Tchikobava et Tsertsavadzé, *Xunzuri ena*, § 130, p. 210), et qui est attesté au XVIII^e siècle.

dido : formes de type *miže*, *meži*;

tab. *ič^ou*, gén. *ič^o* (1^{re} excl. *iču*, gén. *ič*);

ag. *čun*, *čoun*, *kün*, gén. *ičw*, *čwe* (1^{re} excl. *čin*, gén. *če*);

kuri *kün*, dat. *kwez* (1 *čun*, dat. *čaz*);

tsakh. *šu* (1 *ši*);

oudi *wän* (1 *jan*);

artchi *žwen*;

kriz *win* (1 excl. *žin*);

boud. *win* (1 *jin*);

khin. *zur*, *sur* (1 excl. *žir*);

lak *zu* (1 *žu*), dial. *žwi*.

On voit clairement que, dans la plupart des langues CC-CNE, s^o du CNO a pour correspondant une spirante chuintante, sourde ou sonore, précédée ou suivie de *u* ou de *w*, par opposition à la 1^{re} pers. du pl., dont l'élément consonantique, souvent identique, est précédée ou suivi de *i*. Parfois la chuintante initiale a disparu, et il n'est resté que *w*. Le tabassaran, l'agoul et le kuri, qui présentent entre eux nombre d'affinités, notamment en ce qui concerne le traitement des consonnes suivies de *w*, ont une affriquée : \mathcal{C}^o en tabassaran et dans un parler agoul; elle est devenue *k* en kuri. L'*u* du nominatif tab. *ičū* « nous » est sans doute analogique de celui de *ič^ou* « vous »; en tout cas, \mathcal{C}^o de la 2^e pers. s'oppose à \mathcal{C} de la 1^{re}, bien que les deux consonnes soient suivies de *u*.

Troubetskoy dit : « wahrscheinlich auch lak. zu ». Le pronom lak de 1^{re} pl. est *žu*. Mais dialectalement on emploie à côté de *zu* la forme *žwi*, avec la consonne labialisée *žw* (Magométoŭ, *Ličnye ...*, p. 251, n. 1). Lak *zu* rappelle khin. *zur*. Dans cette dernière langue, on rencontre aussi, selon Déchériev, aux cas obliques, des formes à *s-*, de type *sur-*; le possessif correspondant est *sva*. En lak et en khin., la chuintante a dû, pour des motifs que nous ignorons, devenir une sifflante. On trouve aussi une sifflante dans andi *bissil* et dans tindi *bissa* « vous », du groupe andi, contre andi *iššil* « nous » (excl.), tindi *išša*.

Les formes citées de 1^{re} pers. du pl. sont caractérisées par une chuintante qui n'est pas labialisée, et qui est précédée ou suivie de *i*, ou par un *j* provenant de \mathcal{Z} . Elles ont pour correspondant oubykh $\mathcal{S}j$ - (chuintante palatalisée).

La correspondance 98 de Troubetskoy doit, comme nous l'avons déjà signalé dans *JA*, 1963, p. 390, être corrigée. Troubetskoy la présente ainsi : Ub. *z^oä*, ad. *z^oe*, (= kab. *ve*, kjach. *z^oe*) « backen, braten, kochen » : aw. *-ežize*, andi *-ežidu*, darg. *irzis / uzis*, tsakh. *[qe]žes* « backen », wahrscheinlich auch artsch. *čaras*, küri *ččurun* (Imper. *ččuruž*) « backen ». Or le verbe oubykh et le verbe adyghé, auxquels il faut joindre abkh. *z^o-*, signifient « bouillir » (r. *varit'*), tandis que les verbes avar, andi et dargwa signifient « rôtir, griller, frire » (r. *žarit'*). Ceux-ci doivent être rapprochés de oub. *ž^o-*, tcherk. *ž-*, qui ont la même signification. Le verbe correspondant se présente, en avar et dans les langues andies, sous la forme *be-ž-* (ou *be-* est un indice de classe), sauf en tchamalal, où \mathcal{Z} est devenu régulièrement *z*. Les formes avaro-andies sont citées par Goudava, *Sravnitel'nyj analiz glagol'nyx osnov v avarskom i andijskix jazykax*, § 39, p. 82, qui renvoie à NW 98 et cite les formes dargwa et tsakhour. Le dargwa présente ici la sifflante sonore *z*, qui est remplacée dans le dialecte koubatchi par la sourde géminée *cc* : *beccij*, *buccij* (Magométoŭ, *Kubačinskij jazyk*, p. 164). Il convient d'ajouter

ag. *už-* « *r žaril', peč'* » (« cuire au four ou sous la cendre ») et tab. *už-* et *urž-*; les deux formes, dont la seconde a conservé l'indice de classe *r*, sont employées l'une et l'autre dans un parler (Magométoŭ, *Relikty grammatičeskix klassov v agul'skom jazyke*, p. 186).

Ici, oub. *ž*^o, tcherk. *ž* ont pour correspondants en CNE des chuintantes, presque toujours spirantes, mais aussi la sifflante *z*, et cela sans labiale appartenant à la racine.

Examinons maintenant les correspondants de la consonne caractéristique de oub. *s^oa*, abkh. *s^oa*, tcherk. (et kab.) *še* « cent » (NW 25). Ce mot n'est pas représenté en CC. Au Daghestan, si l'on met à part av. *nus-*, que Troubetskoy ne cite pas, on trouve une chuintante, le plus souvent spirante, sourde ou sonore. Dans les langues andies on a des formes du type de andi *bešono*, bag. *bešen* (Goudava, § 63, p. 116); dans les langues tsèches, du type *bešon* (E. A. Bokarev, *Cezskie jazyki*, p. 234). Certaines formes contiennent à l'initiale divers indices de classe pétrifiés, et à l'intérieur un *r* (Magométoŭ, *Relikty*, p. 169) : kuri *wiš*, tab. *warž* et *warž*, ag. *barš* et *warš*, rout. *weš*, taakh. *wašš*, artchi *bašša*, darg. *darš-*, lak *uturš* (de **durš*), oudi *báč*. Il faut rattacher, comme le fait Goudava, av. *nus-* à la série ando-dido (p. 116 et 157). *Nus*, il est vrai, diffère notablement de *bešono*. Mais *nus*, en avar, signifie aussi « couteau »; dans cette acception, il a pour correspondant en dargwa *dis*. Il y a parallélisme entre av. *nus*, andi *bešono*, etc., « cent », et av. *nus*, langues andies *bešon* « couteau » (formes citées par Goudava, § 34, p. 83). Goudava est d'avis que le *s* de av. *nus* « cent » provient de *š*. Mais une autre hypothèse est possible : c'est que, en avaro-andi, à date ancienne, certains mots présentaient un flottement entre *s* et *š*. Cette seconde hypothèse n'exclut d'ailleurs pas la première : ce flottement à pu être la cause de la tendance signalée par Goudava à changer *š* en *s* en avar.

Dans ces conditions, on peut retenir le rapprochement que certains ont proposé entre cette série et gé. *asi*, av. *ašir* « cent ».

Ce flottement, au moins apparent, entre *š* et *s* ne s'observe pas seulement à l'intérieur du groupe avaro-andi, mais encore dans l'ensemble CC-CNE, comme le montre la correspondance 33 de Troubetskoy, où, comme dans le nom du nombre « cent » l'oubykh présente un *s^o*.

NW 33 : Ub. *s^oä* « Jahr »; tschetsch. *šuo*, lak. *šin*, andi *rešin* « Jahr » (urostkauk. *-*ššə-n*); vielleicht gehören hierher auch artschi *ssan*, aw. *son*, udi *usen*, dargwa *dus*, agh. *is*, tab. *jiss*, rut. *sen* « Jahr » (urostkauk. *-*ššə-n*).

La consonne du mot oubykh est *s^o*, non *s^o*. On peut ajouter à cette liste ing. *šu*, bats *šo*, kuri *jis*, khin. *uš* « année ». D'autre part, dans la plupart des langues andies, le mot signifie à la fois « année » et « ciel »; parfois il

existe deux formes voisines, mais différentes, dont l'une signifie « année » et l'autre « ciel ». Goudava donne les formes des diverses langues avaro-andies (p. 116) : av. *son* « année », *isana* « cette année » ; andi *rešin* « année, ciel » ; botl. *rešin* « ciel », *reši* « année », *jeršina* « cette année » ; god. *rešin* « ciel », *reši* « année ». Le lien entre les notions de ciel et d'année s'explique par des conceptions liées aux apparences du mouvement diurne. L'année est le temps que le soleil paraît mettre pour décrire un grand cercle (l'écliptique) sur la sphère céleste mobile où les étoiles sont fixées. Il existe un autre nom du « ciel, » qui sera étudié plus bas.

Troubetskoy avait vu juste, et son « peut-être » doit être supprimé. On voit qu'à oub. *śo* correspondent ici les consonnes suivantes : chuintante plus voyelle labiale, chuintante sans labiale, sifflante plus labiale, sifflante sans labiale. Les trois premiers traitements se rencontrent aussi dans le nom de « cent » ; le quatrième également, si l'on doit en rapprocher gé. *asi* « cent ».

On observe les quatre types de correspondant énumérés plus haut en regard de oub. *śo*, dans un mot qui signifie « nuit » : oub. *śowa* ; ag. *euš*, dial. *iśośo* ; tab. *jiśośo*, kuri *jif*, rout. *wuš*, kriz *jurj.*, *jif*, archi *išš*, oudi *uše* (mots CNE rassemblés par MagométoV). Il convient d'y ajouter trois mots à sifflante que Bouda a rapprochés entre eux : khin. *san* « nuit », av. *son* « hier », tab. *san* « hier nuit » (*BRSVAP*, XV, 1960, p. 415). Dans les langues andies, les formes correspondantes sont de type *sun*, *sun* (Goudava, § 31, p. 83). Pour la relation entre « nuit » et « hier », cf. gé. *γame* « nuit », la. *γoma(n)* « hier », mgr. *γuma* « hier nuit ».

Le rapprochement qui suit ne comprend en CNE que des formes à sifflante primitive, car la chuintante labialisée du tabassaran provient d'une sifflante. Le suffixe oub. *-śoa* sert à former, à partir de racines verbales ou de substantifs, des substantifs désignant un endroit où il y a certaines choses ou bien où l'on fait certaines actions : Dumézil, *Etudes* de 1932, p. 99 ; Vogt, *Dict.*, n° 1676. On peut en rapprocher ag. *isw*, *ur*, tab. *jis*, darg. *musa*, koub. *mussa* ; andi *misa* « lieu, endroit, place » ; andi, god., tindi, bag. *misa* « chambre, maison », botl. *musa* « lieu » (formes citées par Goudava, § 34, p. 84). On peut se demander si khin. *sva* « village » appartient à cette série ou à une autre, celle de darg. *ši*, koub. *ššə*.

2) Affriquées en CC-CNE : affriquées ou spirantes en CNO

Jusqu'ici c'était, à de rares exceptions près, des spirantes qui correspondaient à des spirantes. Nous allons considérer maintenant des cas où des affriquées du CC-CNE commun ont pour correspondants des affriquées ou des spirantes dans les langues du NO. Même en dehors des cas où il s'agit de sibilantes, trois faits compliquent les correspondances entre CNO et CC-CNE : désaccords touchant la glottalisation et la labialisation :

1° Occlusive glottalisée en CC-CNE : occlusive sonore en CNO : dans le nom du « cœur » (NW 69), *k'* d'un côté, *g* de l'autre (et aussi en CS);

2° Affriquée glottalisée en CC-CNE : spirante sonore en CNO : « plein » (NW 27), *c'* d'un côté, *z* de l'autre.

3° Plus souvent encore que dans les mots étudiés dans les pages précédentes, on trouve une labialisée dans un mot d'une langue et une non-labialisée dans le même mot d'une autre langue, jusqu'à l'intérieur d'un même groupe. Dans de nombreux cas on peut affirmer qu'il y a eu perte de l'élément labial.

A) Sifflantes en CC-CNE

1° Affriquée labialisée sourde aspirée dans les trois langues CNO (NW 48) : tcherk. *coə*, *coəə*, kab. *va* (de **zoə*), oub. *coə*, abkh. *co(ə)* « bœuf » : av. *oc*, andi *unso*, lak *nic*, darg. *unc*, ag. *wec*, kuri, tab., rout., tsakh. *jac*, artchi *ans*, oudi *us* « bœuf, taureau ». Goudava donne (§ 36, p. 85) les formes des langues andies, qui ont les unes conservé le *c* primitif, les autres changé ce *c* en *s*, *č* ou *š*. Dans les langues dido, on a *is*, *šc* (Bokarev, p. 228, 257, 262). Il est clair que la forme primitive, en caucasique septentrional commun, comportait une affriquée sifflante aspirée avec un élément labial. Av. *oc* fait pendant aux formes CNO. L'élément labial est absent dans une partie des langues du Daghestan, notamment en tabassaran.

Tcherk. *soe* « boire » a un correspondant dans khin. *cv-* « id ». et dans gé. *sv-*, mgr. *šv-*, sv. *šv-*, *š-*. Mais les rapports de tcherk. *soe* avec abkh. *zo-* et avec oub. *zoa-* ne sont pas clairs.

2° Il convient de rapprocher oub. *məšəa*, abkh. *a-məšə*, tcherk. *məšə* « ours » de tab. *šəe'*, tsakh. *swōj* (forme citée par Troubetskoy, *Die Konsonantensysteme der ostkaukasischen Sprachen*, p. 46), que l'on ne peut pas séparer de kuri *sew*, rout. *si*, av. litt. *ci*, dial. *si*, *ši*, *či*, andi *seji*, god. *sihi*, tcham. *sehī*, *sihi*, botl., tindi, bag., kar. *sī* (Goudava, § 36, p. 86); dido *si*, *sə*, *zej*, *se*, lak *cuša*, darg. *ssinka*, dont la consonne initiale repose sur **c*, et de tchéth., ing. et bats *ča*, dont l'initiale repose sur **č*. Nous avons donc ici CC **č*, CNE **c(w)*, en regard de oub. *šo*, abkh. *šo*, tcherk. *š*.

3° CNE **z* : NW 32 : av. *zob*, darg. *zubri* (plur. tant.), kuri *ccaw*, tab. *zaw*, agoul *zaw*, lak *ssaw* « ciel », andi *zubu* « jour » : oub. *zoa* « ciel », abkh. *zəwan* « ciel ». Il faut ajouter abkh., dial. *tapanta zəəand*. L'élément *-əand*, *-wan* est inexpliqué : suffixe ? deuxième élément de composé ? Goudava donne les formes suivantes pour les langues andies, avec la signification de « jour » (§ 35, p. 84) : andi dial. *ziw*, god. *zibu*, botl. *ziu*, tindi *zebu*, bag. *zeb*, kar. *zebu*, *zobi*. Il faut y ajouter khin. *cva* « ciel ». Abkh. et oub. *zo*

répondent ici à des produits de CNE * ζ avec ou sans élément labial. Klimov considère comme possible un lien avec gé. et mgr. *ca*, sv. *dec* «ciel» (*Etimologičeskij slovar' kartvel'skix jazыkov*, 1964, p. 222).

C'est sur une forme à * ζ labialisée que reposent artchi *cor* (*ccor*), tab. *zur*, *ccur*, *čočur* (MagométoV, p. 75), kuri litt. *ccwar*; kuri d'Akhty *ččwar*, rout. *zur*, tsakh. *zej* «urine». Ce mot n'est sans doute pas à rapprocher de adyghé *zə* «filtrer», comme le proposait Troubetskoj (Nw 97). On ne lui connaît pas de correspondant en CNO.

4° CC-CNE **c'* : NW 38, «feu» : tchéth. *c'e*, av., andi, ag., tab., tsakh., darg. *c'a*, kuri et rout. *c'aj*, lak *c'u*, artchi *oc'* : tcherk. *mas'we* (kab. *maf'e*), oub. *mižjā* «feu». Les formes sans élément labial l'ont certainement perdu, car ce nom a pour correspondant les racines verbales gé. *c'v-*, mgr. *č'u-* «brûler» (v. Lafon, *Etudes basques et caucasiques*, 1952, p. 66). L'oubykh ne possède pas de spirantes glottalisées; mais sa sonore chuintante palatalisée est étrange. La spirante glottalisée du tcherkesse provient d'une affriquée glottalisée, qu'il a perdue, mais que l'oubykh possède.

5° NW 24 : «dix» : Troubetskoj cite : tcherk. *p's'ə*, av. *unc'*, andi *hoc'o*, artchi *wic'a*, lak *ac'*, darg. *wic'* kuri *c'u* (de **jic'u*), tab. et rout. *jic'u*, ag. *ic'u* et *jic'u*, tsakh. *jic'ə*, oudi *wic'*. Dans les langues andies, les formes sont de type *hoc'o*, (*h*)*ac'a* (Goudava, § 37, p. 86). En dido, on a des formes de type *onc'i*, *ac'o* (Bokarev, p. 234, 256, 257). En khin., on a *ja'az*, dont le *z* provient de *c'*. *J* et *w* sont d'anciens indices de classe (MagométoV, *Relikty*, 171). Dans la plupart des langues CNE, l'affriquée n'est pas suivie d'une voyelle labiale. Il faut ajouter à tcherk. *p's'ə* oub. *zə* et abkh. *žə*. La consonne a perdu son articulation glottalisée et s'est changée en une spirante sonore. D'ordinaire c'est tcherk. *ž* qui répond à oub. *zə*, abkh. *žə*. Ici c'est *p's'*. Ce groupe doit être ici plus ancien que la spirante sonore de l'oubykh et de l'abkhaz. Il note peut-être une labialisation plus faible que *s'w*.

6° Bouda a rapproché (*BSRVAP*, XVI, p. 13) khin. *c'va* «maison, cabane» de tchéth., ing. et bats *c'a* «chambre, maison» et lak *č'a* «id.». Mais la chuintante de ce dernier pourrait provenir de *k'*. En tout cas, on doit ajouter oub. *c'(ə)ja* «maison», où l'on a une sourde aspirée qui correspond ainsi à une supraglottale du Daghestan.

7° CNE **c'c'* : NW 31 «étoile» : oub. *c'wek'* (abkh. *jac'w?*) : andi *c'c'a*, av. *c'c'oa*, god., kar. *c'c'waj*, akhv. *c'c'wari*, bag. *c'c'wara*, lak *c'uku*, darg. *ur'i*. Vogt donne oub. *c'wank'j*, Dirr la forme sans *n*. Le rapprochement avec le mot abkhaz est justifié; Marr donne abkh. *a-jac'wa*, *a-ec'wa*. Goudava donne (§ 56, p. 104) : av. *c'c'wa*, botl. *c'c'aj*, tcham. *c'c'ā*, dial. *c'c'aka* (cf. *-ku* du lak). Le dido n'a aucune trace de labialisation (Bokarev, 229, 252, 260). Le *w* du mot avar est particulièrement remarquable, car dans cette langue la labialisation a souvent disparu.

8° NW 91 : oub. *c'wăc'wă* (intr.) « faire mal, faire souffrir » : artchi (et non andi : correction manuscrite de Troubetskoy sur un exemplaire de son article qu'il nous avait envoyé) prés. *ac'c'ar* « il fait mal », lak *c'un*, darg. *-iʃis*, tab. *iccuz*, ag. *ittas* « faire mal, faire souffrir, être malade », ag. *ittal*, rout. *jadal*, kuri *t'al* (de **jil'al*) « maladie ». Les finales *-az*, *-is*, *uz*, *-as*, *-al* sont des suffixes. Il faut ajouter en lak la racine verbale *c'uc'* « faire mal, être malade » (en parlant d'un organe), à redoublement comme la racine oubykh, d'où *c'uc'avu* « maladie », *c'uc'abu* au XVIII^e siècle (formes citées par S. M. Khaydakov, in *Ib.-k'avk'*, XIV, 1964, 343 et 349). Pour les produits de CNE **c'c'*, v. Lafon, *Etudes*, p. 35 et 55, et l'article de Bokarev, dans *Voprosy jazykoznanija*, de 1958, *Smyčnogortannye affrikaty pradagestanskogo jazyka*, p. 6-7. Ce dernier a montré (p. 7-8) qu'il a dû exister en CNE un *c'c'* labialisé. On est frappé, dit-il, par le fait que *c'c'* labialisé donne des produits originaux, différents de ceux qui ont été cités plus haut (ceux de **c'c'* non labialisé) en darg., leagh., tab., rout., tsakh., partiellement en agoul; en outre, dans une série de langues, la labialisation s'est conservée, dans d'autres elle a disparu après avoir provoqué la labialisation de la voyelle qui suivait, et enfin, dans un 3^e groupe, elle a disparu sans laisser de traces, si l'on ne tient pas compte du représentant original de la consonne labialisée elle-même ».

9° E. A. Bokarev pense que le **c'c'* du mot signifiant « nom » était labialisé. Il n'y a pas trace de labialisation dans les groupes tchéchéne et avaro-andi (types *c'e*, *c'c'ar*), en lak, en oudi. Mais on en trouve ailleurs. Troubetskoy cite (NW 77) artchi *c'c'or*, tab. *c'c'ur*, kuri *t'ar*, ag. *ttur*, rout. *dur*, tsakh. *do*. Bokarev donne darg. (ak.) *'u*, tsoud. *zu*, kuri *t'var*, tab. *éčuur*, boud. *tur*, khin. *c'u*; par contre, en kriz, *t'är*. Magométoŭ donne (p. 76) tab. *c'c'ur*, *zur*, *ccur*, *č'č'ur*, kuri *t'war* (*t'ar* dans le dialecte décrit par Uslar).

10° C'est sur un **c'c'* labialisé que repose la consonne interne de av. *hoc'c'o*, andi *hunc'c'i* (Goudava, § 56, p. 105), *noco*, *nuce* du groupe dido, artchi *imc'c'*, lak *nic'*, darg. *war'a*, kuri *wirt*, ag. *ittw*, *ül*, tab. *jič'č'o*, tsakh. *ut*, bats *moc'*, tchéché. et ing. *moz* (v. Lafon, *Etudes*, p. 35; Magométoŭ, p. 72). Tcherk. *s'ew*, *s'o* et oub. *s'anə* « miel » contiennent une spirante labialisée, mais c'est une sourde infraglottale. Cela surprend. Mais on trouve un *c*, donc une infraglottale, dans tcherk. *cə* « cheveu, laine » en regard de CNE **c'c'* dans artchi *ic'c'*, rout. *dən* « laine » (NW 61); cf. oub. *č'č'ja* « maison » en regard de khin. *c'va*.

B) Chuintantes en CNE

NW 23 : « 9 » : abkh. *z'o* : av. *ič'*, andi *hoč'o*, kar., bag. *hač'wa*, artchi *uč'a*, lak *urč'*, darg. *urč'im*, kuri *k'ü*, de **jəč'wə*, tab. *wurč'u*, ag. *jarč'o*,

rout. *wuč'u*, tsakh. *jüč'i*. Il faut y ajouter av. dial. de Kéleb *uč'* (Mikailov, *Očerk avarskoj dialektologii*, p. 422), les formes du groupe andi (Goudava, § 80, p. 131), dont beaucoup, p. ex. tcham. *ač'a*, n'ont pas d'élément labial, dido *oč-*, kuri akht. *uč'u*, kriz et boud. *wič'i*, khin. *woz*. Le *z* de ce dernier mot provient sans doute d'une affriquée chuintante glottalisée; le passage à la sifflante est dû à l'action du nom de « dix ». Le tab. a aussi *wč'wu* (Mago-métov, p. 160), l'agoul *jerč'u*, *jerč'wu*, *jerk'ü*. Il faut poser ici un CNE *č' labialisé, dont l'élément labial s'est perdu dans plusieurs langues ou dialectes. C'est une spirante sonore « sifflante » qui lui correspond en abkhaz.

Bouda est d'avis (*JA*, 1960, p. 200) que oub. *ž^oak'j* « puce » contient un suffixe signifiant « petit morceau, grain », qui se trouve aussi dans oub. *t'ak'j* « pou » et dans *c'wank'j* « étoile », et que « la première partie du mot est sans doute apparentée » à la famille CNE de kuri *č'ut'*, tab. *č'ur*, lak *č'aka*, etc. Même si l'on n'adopte pas l'opinion de Bouda sur le *-k'j* de l'oubykh, il faut y voir un élément qui n'appartient pas à la racine. La série CNE comprend aussi (Bokarev, p. 6) av. *č'et'*, andi *č'onnu*, dido *č'iki* (cf. lak *-ka*), darg. *č'ina*, tab. et ag. *č'ud*, rout. *č'ut*, tsakh. et artchi *č'in*, kriz et boud. *č'id*, khin. *č'üt* « puce ». Les langues andies ont, sauf l'andi, la voyelle *a* (*č'ant'i*, *č'and'i*). Ici c'est oubykh *ž^o* qui répond à CNE *č'.

Les correspondances présentées dans les pages 49-56 peuvent être résumées dans le tableau ci-dessous :

	tch. occ.	oub.	abkh.	CNE	tab.
Spirantes CNO : en principe spirantes CC et CNE					
vous	s ^o	s ^o	s ^o	šw, žw	č ^o
rôtir	ž	ž ^o	ž ^o	ž, z	ž, ž
100	š	š ^o	š ^o	š(w), s(w)	ž
année, ciel		š ^o		š(w), s(w)	ss
nuit		š ^o		š(w), s(w)	š ^o š ^o
endroit, lieu		š ^o		s(w)	š ^o

Affriquées CC et CNE : affriquées ou spirantes CNO

bœuf	c ^o	c ^o	c ^o	*c(w)	c
ours	š	š ^o	š ^o	*c(w)	š ^o
ciel, jour		z ^o	z ^o	*z(w)	z
feu	s'w	šj		*c'(w)	c'
10	p's'	ž ^o	ž ^o	*c'(w)	c'u
maison		c ^o		*c'(w)	

	tch.	occ.	oub.	abkh.	CNE	tab.
étoile			c'ω	c'ω	*c'c'(w)	
faire mal, souffrir			c'ω		*c'c'(w)	cc
nom		c'	p'c'		*c'c'(w)	c'c', cc, čəčə, ʒ
miel		s ^o	s ^o		*c'c'(w)	čəčə
9				z ^o	*č'(w)	č', č'ω
puce			z ^o		*č'(w)	č'u

Les correspondances qu'exprime ce tableau manquent d'uniformité et de régularité. Des actions multiples ont dû interférer et s'entrecroiser, sans doute à des dates différentes. Les sibilantes labialisées ne constituent d'ailleurs pas un cas isolé à ce point de vue. Dans des correspondances solidement établies par Troubetskoy, tcherk. *z* correspond à des consonnes variées du CC et du CNE : *c (18), *c' (27), *ʒ (30, 66), *ss (72). Toutefois les faits suivants se laissent dégager :

1^o Il y a, semble-t-il, dans les spirantes une affinité : a) d'une part entre l'articulation chuintante accompagnée d'un élément labial du CC-CNE et celle du type s^o, z^o du CNO ; b) entre une articulation tantôt chuintante tantôt sifflante, avec un élément labial non constant, du CC-CNE et celle des types č^o, č^o, tcherk. š (non labialisé) du CNO. C'est peut-être parce qu'il y a dans č^o et č^o un élément chuintant et un élément sifflant ; pour Uslar, ce que l'on note aujourd'hui č^o en abkhaz donne l'impression de žzv. Quant à la mi-chuintante š, elle tient de la sifflante et de la chuintante, ce qui explique sans doute son affinité avec oub. č^o, abkh. č^o.

2^o On note un contraste entre le domaine des spirantes du CC-CNE, où l'on observe dans certains cas un flottement entre sifflantes et chuintantes, et celui des affriquées, où il n'y en a pas, si l'on réserve le cas de lak č'a « cabane » en regard de CC c'a « maison ».

IV. Correspondances caucasiques-basques

Le système des sibilantes basques est très différent de celui des langues caucasiques. Il ne comporte que des sourdes. Il se compose de sifflantes, de mi-chuintantes et de chuintantes. Celles-ci sont toujours plus ou moins palatalisées ; elles résultent de la palatalisation des autres. La palatalisation a, où du moins avait à l'origine un caractère affectif, souvent diminutif. Si l'on n'a pas d'autre indice, on ne peut pas savoir si une chuintante, en basque, provient d'une sifflante ou d'une mi-chuintante. Le système, selon les notations actuelles, se présente ainsi :

	sifflantes	mi-chuintantes	chuintantes
spirantes	z	s	x
affriquées	tz	ts	tx

Le basque ignore les glottalisées. Il ignorait à date ancienne l'*u* consonne. La ou il existe aujourd'hui, il est d'origine secondaire, ou il appartient à des mots empruntés. Dans les correspondances caucasiques-basques concernant les sibilantes, les mi-chuintantes du basque correspondent à des glottalisées des langues caucasiques, et les sifflantes à des infraglottales, soit sourdes aspirées, soit sonores. Ainsi, le pronom « vous » est *zu*, et le nom du « feu » est *su*. Le basque a éliminé presque tous les *ts* initiaux, en les réduisant à *s*. On n'en connaît qu'un, en roncalais, *tsats*, ailleurs *sats*, « saleté, ordure, fumier », qui est peut-être à rapprocher de tcherk. *c'ə* « faire ses excréments ». Le nom basque du « feu » devait contenir primitivement une affriquée, qui s'est conservée, précédée d'un *i*, dans *itsu arri* « silex », litt. « pierre à feu » (Dict. de Landucci, 1562), en regard de la forme commune *su(h)arri*. (V. Lafon, in *Eusko-Jakintza*, II, 1948, p. 359-370, notamment 364).

Le système basque des sibilantes a été complètement remanié, peut-être sous l'influence de l'ibère. Cette transformation devait être déjà accomplie dans la langue aquitaine, forme ancienne de la langue basque qui était en usage dans le Sud-Ouest de la France aux environs de l'ère chrétienne.

Série de tcherk. *s^o* « vous » : bsq. *zu*, anciennement 2e pers. du pl., depuis longtemps 2e pers. respectueuse du singulier ; il subsiste des traces de l'ancienne valeur. Concordance souvent signalée ; v. Lafon, *Le système du verbe basque au XVIIe siècle*, t. I, p. 374 et 529. Comme préfixe personnel, *zu* se réduit à *z-*, de même que *gu* « nous » se réduit à *g-*.

Série de oubykh *-s^oa* « place, lieu » : bsq. *oz-* et *uz-* « endroit, place », premier élément du composé *ozpel*, *uzpel* « endroit sombre » et aussi « engeluré des pieds, noirceur que causent au corps d'une personne les coups et meurtrissures qu'elle a subis ». Composé de *oz-* et de *bel* « sombre, noir », qui ne s'emploie pas isolément, mais comme deuxième élément de composé, p. ex. dans *arbel* « ardoise », litt. « pierre (*arri*) sombre ». Ce mot *bel* a servi à former *beltz* « noir » et *bele* « corbeau ». V. Lafon, in *Eusko-Jakintza*, IV (1950), p. 304-305.

Tcherk. *s^oe* « boire » : bsq. *ozpin* « vinaigre », de *oz-* plus *min* « aigre », *m* s'étant changé en *p* au contact de la sourde *z* ; ce mot est attesté depuis le XV^e siècle (Luis Michelena, *Apellidos vascos*, n^o 513). On peut l'interpréter comme signifiant « boisson aigre ». *Mozkor* « ivre, ivrogne », qui contient le suffixe *-kor* « adonné à, enclin à » (v. Azkue, *Morfologia vasca*, § 210) et le préfixe *m-*, est sans doute tiré lui aussi de cette racine et doit signifier

« adonné à la boisson ». Nous avons fait part de ces deux rapprochements à Bouda, qui les a approuvés. Il les a cités dans un de ses articles (*BRSVAP*, XV, 1959, 251-253), en en ajoutant un autre, qui est de lui : salazarais *ozker* « vin aigri », dont le deuxième élément est apparenté à *keru*, soul. *kerü* « mauvaise odeur, mauvais goût ».

Il y a peut-être lieu de rapprocher bsq. *ortz-*, *orz-*, *oz-* « ciel », employé uniquement comme premier élément de composé, de la série de oub. 2^{oa} « ciel ». Mais aucun des mots caucasiens ne contient d'*r*.

Tcherk. 2^{oe}-, oub. 2^{oa}- « labourer ». Le basque n'a pas de terme propre pour exprimer cette idée. Il se sert de verbes qui signifient « mettre sens dessus dessous », « retourner », *irauli*, *itzuli* (la racine de ce dernier peut être rapprochée de la racine géorgienne *cval-*, *col-*). D'autre part, dans certaines régions du Pays basque, on se sert, pour retourner le sol, non seulement de bêches et de charrues, mais encore d'un instrument archaïque en fer, à manche en bois, nommé *laya* (v. Julio Caro Baroja, *Los vascos*, 2^e éd., 1958, ch. IX, p. 175-177 et 184-185). C'est une sorte de fourche composée de deux lames affilées dont l'une est dans le prolongement du manche et dont l'autre lui est parallèle ou à peu près. L'outil pèse de 7 à 9 kilos. On travaille à la *laya* par files de trois, cinq ou six. Chaque travailleur tient une *laya* dans chaque main. De *laya* on a tiré le verbe *layatu* « fouir, retourner avec la *laya*, » dont le radical est identique au substantif *laya*. Or le basque possède toute une série de mots concernant le travail à la *laya* et qui contiennent tous l'élément *zo*, qui peut être rapproché de la racine tcherkesse et oubykh citée plus haut. Ainsi, *zogi*, d'où *zo(h)i* et *zori*, veut dire « motte, morceau de terre que détachent les *layas* ou les bêches »; la valeur du suffixe *-gi* n'est pas claire (résultat de l'action ?). *Zotal*, synonyme de *zogi*, est formé de *zo* et de *atal* « fragment d'un corps solide quelconque » : « fragment de chose labourée ». *Zopizka* veut dire « petit morceau de terre soulevé par les *layas* ». *Zo* désigne tantôt l'action de travailler à la *laya* tantôt le résultat de cette action, une chose travaillée à la *laya*. *Zoperrri*, de **zo-t-berri*, avec le *-t* qui figure souvent à la fin d'un premier élément de composé, signifie « guéret, terrain récemment foui »; on dit ailleurs *laya-berri*, où *laya* signifie « travaillé à la *laya* »; *berri* veut dire « nouveau ». Dans *zopakoitz* « action de bêcher seul », de **zo-t-bakoitz* (*bakoitz* « seul », de *bat* « un »), *zo* signifie « action de travailler à la *laya* ». Dans *zoparren*, de **zo-t-barren* « partie basse (*barren*) d'un champ en pente », *zo* signifie « chose (terre) travaillée à la *laya* ». V. Lafon, in *Eusko-Jakintza*, vol. III, 1949, p. 339-342. Ce rapprochement caucasique-basque montre qu'à l'époque où la langue basque s'est séparée des langues caucasiennes, les hommes qui les parlaient pratiquaient le travail de la terre.

Abkh. *-c^oa* est un suffixe qui sert à former le pluriel des noms qui désignent des êtres raisonnables, et aussi à exprimer l'excès avec les adjectifs et les verbes ; il peut enfin exprimer une idée voisine de celle du superlatif (Dumézil, *Etudes* de 1932, p. 86). Oub. *-c^oa* sert à exprimer l'excès avec les verbes (« manger trop ») (Dumézil, p. 213), et avec des adverbes (Vogt, *Dict.*, n° 323). Bsq. *-tzu* est un vieux suffixe de pluriel que l'on trouve dans *batzu* « quelques », ancien pluriel de *bat* « un », *norbaitzu* (*Dict.* de Landucci), pluriel de *norbaiz* « quelqu'un ». On l'ajoute en biscayen aux noms de nombre et aux interrogatifs : nominatif *amartzuk* « dix (*amar*) paires », *nortzuk* « qui ? », pluriel de *nor* « qui ? » Le suffixe *-tzu* figure dans des toponymes où il exprime la pluralité, l'abondance. V. Lafon, *Système*, I, 529-530.

Abkh. **-z^oa*, d'ou tapanta *a-za*, achkh. *a-va-ra* « côte (partie du corps), côté », préverbe tapanta *za-*, achkh. *va-* « à côté » (v. plus haut p. 44) : gé. *zval-i*, sv. *žičw* « os ». Pour la relation sémantique, cf. lat. *costa*, r. *kost'*, gr. *ostéon*. Trombetti et Dumézil avaient déjà rapproché le mot géorgien de basque *ezur* « os ». L'*n* de roncalais *enzur* n'est sans doute pas ancien, car il n'y a pas trace de nasalité dans la forme souletine *ézür*.

Série de tcherk. *mas'we*, lak *c'u* « feu » ; bsq. *su* « feu ». Rapprochement déjà ancien.

Tcherk. *s'ωæc'e* « noir » : bsq. *itsusi* « laid ; malhonnête, immorale ». Pour le rapport sémantique entre « noir » et « laid », cf. lat. *ater* et *taeter*. V. Lafon, in *Eusko-Jakintza*, II, 1948, p. 366.

Bouda a rapproché avec raison bsq. *etse* (en biscayen, dans le *Dict.* de Landucci et en roncalais) « maison » de CC *c'a* « chambre, maison » (v. plus haut, p. 54). La forme basque, comme la forme CC, n'est pas labialisée. Les autres dialectes basques ont généralisé la forme à chuintante, *etxe*, qui n'a plus la valeur diminutive qu'elle a dû avoir autrefois.

René LAFON

UN MONUMENT INCONNU DE LA LITTÉRATURE BYZANTINE EN VERSION GÉORGIENNE *

Importance scientifique du document

La présente étude a pour objet la biographie d'un saint homme de Byzance, du nom de Jean, traitée dans le genre des œuvres hagiographiques. Cet ouvrage ne se rencontre pas dans la littérature des autres peuples chrétiens, ou en tout cas, elle n'est pas encore connue. Elle n'existe que dans la littérature ancienne géorgienne; elle s'est conservée dans un recueil hagiographique du disciple de Syméon Métaphraste, Jean Xiphilin, écrivain de la deuxième moitié du XI^e siècle, qui a été révélé aux milieux scientifiques par les monuments de la littérature géorgienne ancienne¹. Cette circonstance doit d'autant plus augmenter notre intérêt pour le document en question et stimuler son étude.

C'est effectivement un monument digne d'attention : 1) il nous fait connaître un saint homme encore inconnu du Moyen âge byzantin, sans conteste réel et non imaginaire; 2) ce monument apporte à l'histoire de la littérature byzantine une œuvre nouvelle, inconnue jusqu'à ce jour; 3) elle enrichit l'héritage littéraire d'un écrivain byzantin connu, qui est le représentant d'un genre différent de celui du document; 4) nous avons dans cette œuvre le reflet du mouvement politico-religieux de Byzance connu sous le nom d'icoclisme, de même que de certaines mœurs de la vie byzantine; 5) du point de vue de l'histoire de la littérature géorgienne ancienne, il donne un curieux échantillon d'une œuvre traduite, sortie du sein de l'école littéraire de Pétritsoni, célèbre à son époque.

Coup d'œil d'ensemble sur le contenu du document

Les parents de Jean, Théophylacte et Vassilia, étaient de simples travailleurs des champs. Après la mort de son mari, Vassilia quitta le village où ils avaient vécu et trouva refuge dans les montagnes avoisinantes, dans l'église de l'archange saint Michel, où elle termina sa vie. Depuis l'âge de

* Extrait des *Etudes sur l'ancienne littérature géorgienne*, (en russe) VIII, 1955, p. 244-250.

¹ K. KÉRELIDZE, *Jean Xiphilin, disciple de Syméon Métaphraste* dans *Hristianskij Vostok*, I, 3, 1912, p. 325, 347; V. LATYCHEV, *Tchéti-Minéi de Jean Xiphilin* (*Bull. de l'Ac. des Sc.*, 1913, pp. 231-240); A. E(hrhard), dans *Byzantinische Zeitschrift*, 22 (1913), pp. 583-585.

vingt ans, Jean fait paître le bétail dans les montagnes environnantes, où ses tendances ascétiques, apparues dès sa jeune enfance, se donnent libre cours. Un voisin avait l'intention de marier Jean à sa fille et cette dernière eut recours à la ruse suivante : un soir, alors que Jean s'était endormi, après avoir ramené son bétail des montagnes, elle s'approcha furtivement de lui et se glissa dans son lit. Quand Jean se réveilla et qu'il se rendit compte de quoi il s'agissait, il lui dit : « Reste couchée ici, et si tu veux, endors-toi; je n'ai jamais couché et ne coucherai jamais avec une femme ». Sur ces paroles, il se leva et s'éloigna. Honteuse, la jeune fille se leva et regagna ses pénates. Jean quitta alors sa maison et s'éloigna pour mener une vie d'ermite dans les montagnes où il avait auparavant fait paître son bétail et où, dans des grottes, vivaient des anachorètes. La rumeur relative à sa vie et à ses « miracles » se propagea vite, et on venait le voir de régions lointaines. Une fois vint le voir un anachorète du nom de Savva, qui lui prédit qu'il se trouverait un jour à Constantinople, où il revêtirait le saint *skhema* monastique. Et effectivement, il lui arriva après cela de séjourner presque tous les ans dans la capitale, où il acquit l'estime et le respect général. L'empereur Basile l'obligea à rester pour toujours à Constantinople et le nomma higoumène du monastère des Saints-Serge-et-Bacchus. Il y resta de nombreuses années, puis ce même empereur le transféra comme higoumène au monastère de Saint Diomède, où il mourut dans l'extrême vieillesse. Sa mémoire est célébrée le 26 mars.

Lieu et époque de la vie de Jean

L'endroit où vivaient les parents de Jean, et où il naquit, s'appelait « Bania », il était tributaire du thème des Bucellaires. Le terme « thème », à Byzance, désignait, comme on sait, une organisation particulière régionale, caractérisée, tout au moins vers le VIII^e siècle, par la concentration entre les mains d'un seul homme, le gouverneur, de l'autorité militaire et administrative. On fait remonter le début de ce système, sinon avant, du moins au temps de l'empereur Héraclius (VII^e siècle). Le « thème » (τὸ θέμα) désignait au début un détachement militaire stationné dans telle ou telle province; cette dénomination fut appliquée par la suite à la province où se trouvait ce détachement. C'est ainsi que des thèmes à dénominations diverses apparurent tant dans la partie européenne de l'empire de Byzance que dans sa partie orientale, l'Asie mineure ².

² H. GELZER, *Die Genesis d. byzantisch. Themenverfassung* (Leipzig, 1889); DIEHL Ch., *L'origine du régime des thèmes dans l'empire byzantin* (*Etudes byzantines*, Paris 1905); OUSPENSKI F., *Organisation militaire de l'empire de Byzance* (*Bull. de l'Institut russe d'Archéologie de Constan-*

Le « thème des Bucellaires », dont le village de Jean était « tributaire » se trouvait en Asie Mineure. Il englobait l'ancienne Galatie, s'étendait au sud-ouest de la Paphlagonie, à l'est du thème des Optimates et il confinait au nord à la mer Noire. Ce thème, où étaient connues les villes d'Héraclée, de Claudiopolis, d'Ancyre, etc., était arrosé par la rivière Sangarie.

Du fait de la situation géographique du thème des Bucellaires, la partie de notre document qui se rapporte au « miracle » suivant de Jean paraît claire. Jean connaissait des pêcheurs qui pêchaient dans la rivière Sangarie. Un jour où ils n'avaient eu aucun succès dans leurs entreprises, ils se dirigèrent vers les montagnes où Jean vivait, le recherchèrent, le firent descendre vers la rivière, et lui firent toucher les filets, dans l'espoir qu'en tant que saint, il pourrait les aider. Et effectivement, au lever du jour, quand ils tirèrent leurs filets, ils y trouvèrent dix gros esturgeons. Un autre pêcheur, que Jean avait également aidé, pêchait du poisson dans la mer avec une ligne.

La vie agricole des parents de Jean était liée aux montagnes du thème des Bucellaires, où Jean lui-même faisait paître le bétail. De nombreux ermites vivaient dans les grottes de ces montagnes et c'est là que Jean se retira pour se livrer à la vie ascétique.

En se déplaçant d'un endroit à un autre au cours de son séjour dans ces montagnes, il découvrit des reliques de saints, en particulier celles du saint apôtre Fortunat. Il semble que ce dernier soit l'un des 70 disciples du Christ, dont la liste est attribuée à Hippolyte de Rome et à Dorothee de Tyr. On pense que ce Fortunat est le même que celui qui est mentionné par l'apôtre saint Paul dans l'épître aux Corinthiens, XVI, 17 : « Je me réjouis de l'arrivée de Stéphane, de Fortunat et d'Achaïcus ». Mais Eusèbe de Césarée, énumérant les noms des disciples du Christ mentionnés dans les livres du Nouveau Testament (*Historia Ecclesiastica*, I, 12) ne nomme pas Fortunat. On pense que ce nom ne se rencontre qu'à partir du XI^e siècle dans les documents hagiographiques³. Il existe cependant déjà dans notre document, qui parut, comme cela sera indiqué, au IX^e siècle. Et ce qui est le plus intéressant, c'est que nous y trouvons non seulement le nom, mais l'information que les reliques de Fortunat reposaient dans le thème des Bucellaires et furent découvertes par Jean au IX^e siècle.

Dans cette œuvre, certaines données permettent de déterminer exactement l'époque de la vie de Jean. Nous y lisons : « L'humble empereur Basile,

tinople, VI, 1900); cf. Constantin Porphyrogénète, *De thematibus* PG. t. CXIII; (éd. A. PANTŪSI, Rome, 1952)).

³ SERGIE, *Calendrier complet de l'Orient*, II, 1, p. 4.

ayant eu connaissance des actions de Jean, l'obligea à devenir higoumène de monastère des Saints-Serge-et-Bacchus». Il est nettement indiqué ici qu'à l'époque de Jean c'était Basile qui régnait à Byzance, mais lequel? Est-ce le premier, le Macédonien (867-886) ou le second, le Porphyrogenète (976-1025)? Il n'y a pas de doute que c'est du premier qu'il s'agit. L'empereur Basile apparaît en effet, dans cette œuvre, comme un bienfaiteur des monastères, il s'intéresse à leur sort, cherche et désigne lui-même leurs higoumènes. Le monastère de Diomède fut « consolidé » par lui. Tout cela désigne Basile le Macédonien. C'est sous son règne que commence l'épanouissement des monastères, qui deviennent des centres de culture et d'instruction dans l'empire de Byzance. Basile Ier accordait beaucoup d'attention à la restauration et à la « consolidation » matérielle des vieux monastères délabrés. Il suffit de nommer ce même monastère de Diomède. L'empereur, reconnaissant d'avoir trouvé refuge dans ce monastère à une certaine époque, avant qu'il ne monte sur le trône, l'agrandit sensiblement et l'enrichit en lui offrant des terres et des livres précieux. Basile Ier n'est pas seulement connu pour son activité de restaurateur, mais encore en tant que constructeur. Il éleva beaucoup de nouvelles églises et de nouveaux monastères dans l'empire, en particulier à Constantinople ⁴. L'intérêt que Basile Ier portait aux monastères et aux moines se manifesta notamment dans ses relations avec Hilarion le Géorgien et ses disciples, pour lesquels il construisit à Constantinople un monastère géorgien spécial connu sous le nom de « Romana » ⁵.

Jean resta un grand nombre d'années higoumène du monastère des Saints-Serge-et-Bacchus; l'empereur Basile le désigna ensuite comme higoumène du monastère de Saint-Diomède à Constantinople. Le monastère de Serge-et-Bacchus avait été construit par l'empereur Justinien le Grand, presque en même temps que Ste-Sophie. C'était un monastère impérial de première classe, dans lequel, une vingtaine d'années avant Jean, l'higoumène avait été le patriarche Méthode (842-847), le restaurateur de l'iconolâtrie. Un pèlerin russe du XII^e siècle, Antoine, nous raconte : « Au pied même de la montagne il y a l'église des saints martyrs Serge et Bacchus, et leurs têtes y reposent, ainsi que la main de Serge et son sang ⁶ ». Notre document nous

⁴ N. KONDAKOV, *Les églises byzantines et les monuments de Constantinople*, dans *Travaux du XI^e Congrès archéologique à Odessa*, III, 1887, p. 54-58.

⁵ Vie d'Hilarion le Géorgien, édition (en géorgien, dans le recueil du Mont Athos) de 1901, p. 100-102; K. KÉKÉLIDZÉ, *Extrait de l'histoire de l'hagiographie géorgienne* (en géorgien) dans *Moambe de l'Université d'Etat de Tbilisi*, I, p. 39-67; M. Zaborov se trompe lorsqu'il dit : il serait plus juste d'appeler grecque la Vie « géorgienne » d'Hilarion; elle s'est simplement conservée dans la traduction géorgienne (*Chronologie byzantine*, IV, 1951, p. 200).

⁶ N. KONDAKOV, *Les églises byzantines et les monuments de Constantinople*, p. 41, 133.

apprend que les parcelles des reliques de Serge mentionnées par Antoine furent découvertes par Jean pendant son séjour comme higoumène dans ce monastère : « A Constantinople, dans le temple de Serge, il découvrit les reliques de ce saint, enfouies en terre par des gens impies, reliques qui restèrent pendant de longues années sans honneur ni considération ».

C'est ainsi que nous apprenons que Jean était un contemporain et un familier de l'empereur Basile le Macédonien.

L'auteur de l'œuvre, l'époque de la rédaction et analyse de l'œuvre

L'auteur de l'œuvre est un contemporain de Jean, qui connaissait ce dernier et était proche de lui. En ce qui concerne Jean, « je vais vous dire, écrit-il, ce que j'ai vu moi-même, ayant vécu avec lui de nombreuses années ». Et à un autre endroit : « Comme nous le disait à ce sujet Jean lui-même ... ». L'ermite Savva avait prédit à Jean qu'il revêtirait la *skhema* « comme nous le raconta Jean en arrivant chez nous ». Et effectivement, continue l'auteur, « depuis ce moment, s'étant habitué à nous, il venait nous voir chaque année ». Il nous transmet en outre toute une histoire au sujet d'une certaine personne qui lui remit, à lui, l'auteur, pour les distribuer aux pauvres, dix drachmes, qu'il confia à Jean pour les utiliser à sa convenance.

Qui est cet auteur ? Par bonheur, il est nommé dans le titre de l'œuvre : narration « de Joseph le moine, gardien des vases ». « Gardien des vases » était l'un des grades de la hiérarchie religieuse, et il est particulièrement connu dans le personnel de Sainte-Sophie ; il s'appelle *σκευοφύλαξ* en grec, ce qui signifie « cimeliorum ecclesiae custos »⁷. La surveillance des vases religieux et la conservation des trésors de l'église étaient dans ses attributions. Ce Joseph est sans nul doute le célèbre hymnographe Joseph, qui vivait justement à la même époque que Jean. Sous l'empereur Théophile, il fut déporté en tant qu'iconolâtre à Cherson, d'où il fut rappelé par la suite par l'impératrice Théodora. Ce fut le patriarche Ignace qui le nomma gardien des vases ou skevophylax de la Grande Église de Sainte-Sophie (entre 847 et 855). Joseph mourut dans l'extrême vieillesse, en 883⁸.

Les données idéologiques de cette œuvre désignent également Joseph comme auteur. Joseph était un iconolâtre convaincu (adorateur des icônes, des croix, des saints et de leurs reliques). Il avait de ce fait subi des persécutions, et même l'emprisonnement. Cela explique, apparemment, que dans notre document on souligne ce qui suit : « Dans les jours du Grand Carême, il découvrit les reliques de l'apôtre Fortunat, ensevelies pendant de nom-

⁷ DU CANGE, *Glossarium*, II, col. 1386-1387.

⁸ KRUMBACHER K., *Geschichte der byzant. Literatur*, 1897, p. 670-677.

breuses années, qui dispensent à ceux qui y ont recours la guérison de toutes les maladies. Plus tard, le jour de Pâques, il trouva une croix très glorieuse, enfouie en terre, qui répandait un parfum très doux. En allant d'un endroit à l'autre dans les montagnes, il découvrait des reliques de nombreux autres saints, car les élus de Dieu le considéraient en vérité comme un saint homme. De même, à Constantinople, il découvrit dans l'église Saint-Serge les reliques de ce saint, ensevelies par des personnes impies, reliques qui étaient restées sans honneur ni considération pendant de nombreuses années». Qui ne verrait, dans ces lignes, la main et la tendance d'un iconolâtre convaincu et conscient ?

Il ne fait pas de doute que Joseph, hymnographe fécond, composa en son temps des cantiques en l'honneur de Jean, mais si on ne les trouve pas aujourd'hui parmi ses œuvres hymnographiques⁹, cela s'explique de la même façon que l'absence de « Vies » de Jean : ou elles se sont complètement perdues, ou on ne les a pas encore trouvées. Quoi qu'il en soit, notre document montre que Joseph écrivait non seulement dans le genre lyrique (hymnes) mais aussi dans le genre narratif.

Ainsi, l'auteur de cette œuvre récemment découverte est Joseph le skevophylax, célèbre hymnographe byzantin. De ce fait, l'époque de sa parution est également éclaircie : pas plus tard que l'année 883. Quoi qu'il en soit, on ne peut la situer au-delà du IX^e siècle, du fait que Jean était un saint homme du IX^e siècle, et que l'auteur de l'œuvre est son contemporain.

Le document est une œuvre relativement brève. L'auteur dit lui-même qu'il veut faire du bien au lecteur « non par l'étendue des phrases et la beauté du discours, mais par la beauté de l'action ». Il est pauvre d'éléments historiques et biographiques, mais en revanche riche de « miracles ». Pour parler nettement, l'auteur peint son œuvre sur un fond de « miracles ». En soulignant l'élément « merveilleux » dans la vie de Jean, il veut suggérer à la société qui lui est contemporaine, agitée par les tendances iconoclastes, que Jean a trouvé grâce devant Dieu, qu'il est un véritable « saint » et qu'il peut, « par ses prières, conduire les fidèles à travers les flots houleux où se débat l'humanité ». Les tendances de l'iconolâtre transparaissent nettement dans cette intention de l'auteur.

Malgré l'abondance de « miracles », l'auteur a introduit dans son œuvre de nombreux tableaux de mœurs. Tels, par exemple, que les occupations dans les montagnes, la conduite des troupeaux au pâturage, la fabrication

⁹ PHILARÈTE DE TCHERNIGOV, *Revue historique des chantes et des chants de l'Eglise grecque*, pp. 295-302, 3^e éd.

du fromage et du beurre, la récolte des raisins, la pêche en rivière et en mer, les tribulations d'une jeune fille qui aspire au mariage, etc. L'auteur n'est pas privé non plus du don « d'éloquence ». Nous avons, dans son œuvre, des comparaisons heureuses et de jolis tableaux, par exemple : « Séjournant dans les montagnes avec les troupeaux, il exhalait d'abondantes sources de mots ; même les plantes et les rochers répandaient des larmes avec lui » ; « on aurait plutôt pu voir diminuer l'eau de la source que l'abondance de larmes dans ses yeux ». L'œuvre n'est non plus pas privée d'une certaine rhétorique ; elle se fait voir, en particulier, à la fin de l'ouvrage, où l'auteur, s'adressant à son propre personnage, dresse le bilan de ses vertus et de ses succès dans la vie spirituelle.

On peut penser que Jean Xiphilin inclut, au IX^e siècle, dans le recueil de ses métaphrases, la véritable œuvre de Joseph le Skevophylax, sans modification, comme en témoigne le savant écrivain géorgien émigré du XI^e siècle, Ephrem Mtsiré, qui est admirablement bien renseigné sur les questions de la métaphrastique byzantine : aucun écrivain de Byzance, fut-il même métaphraste, n'aurait osé, à moins qu'il ne fût « fou, ou surtout hérétique et renégat de l'Église, modifier et transformer les œuvres des hommes saints, ni ce qui est écrit par les pères orthodoxes »¹⁰. Joseph l'hymnographe, appartenant au nombre des saints et à la foule des pères orthodoxes, possédait une autorité inébranlable ; on ne pouvait se permettre, impunément et sans encourir de réprobation, de modifier son œuvre.

Traduction géorgienne de l'œuvre

Le recueil des métaphrases de Jean Xiphilin, qui comprend le document décrit ici, a été traduit en géorgien dans la deuxième moitié du XII^e siècle¹¹, c.à.d. à l'époque même où fut traduite la Vie de Jean.

On ne connaît qu'un seul manuscrit de la traduction ; c'est le codex 2 du monastère de Ghelati, qui se trouve actuellement au Musée d'État de Koutaïss. Il contient les textes hagiographiques pour le mois de mars (notre document y occupe les pages de 327 à 356). Il a été copié au XVI^e siècle sous le catholicos de Géorgie occidentale Evdémon Ier Tchkrétidzé (1543-1573).

¹⁰ Th. JORDANIA, *Chroniques*, I, p. 217 (en géorgien). Ephrem nous a conservé les renseignements les plus précis au sujet de l'activité hagiographique de Syméon Métaphraste (K. KÉKÉLIDZÉ, *Syméon Métaphraste d'après les sources géorgiennes*, dans *Travaux de l'Ac. Spirituelle de Kiev*, février 1910).

¹¹ K. KÉKÉLIDZÉ, *Jean Xiphilin, disciple de Syméon Métaphraste*, I, 3, dans *Hristianskij Vostok* 1912, pp. 325-347.

La traduction est issue de l'école littéraire de Pétritsoni (en Bulgarie), dont les tendances héliénophiles trouvent leur reflet dans le texte géorgien. Ces tendances sont garantes de l'exactitude de la traduction et de sa fidélité à l'original, qui peut être rétabli à l'aide de cette traduction ¹².

Korneli KEKELIDZÉ

¹² Le texte géorgien de la « Vie » a été publié par nous en 1955 (*Etudes sur l'histoire de la littérature géorgienne ancienne*, III, pp. 251-270).

LA LITTÉRATURE GÉORGIENNE

II

(XIII^e-XIX^e siècles)

Troisième période (1250-1600).

La troisième période de l'histoire de la littérature géorgienne ancienne est marquée par le déclin de la vie littéraire et la diminution sensible de la production poétique, provoqués par un terrible fléau qui s'abattit sur la Géorgie : l'invasion mongole. Le joug mongol (XIII^e-XV^e siècles) entraîna pour le pays une ruine sans précédent : la destruction impitoyable des monuments de la culture matérielle et spirituelle. Le pays florissant fut mis à feu et à sang, les acquisitions littéraires du passé anéanties et toute possibilité de vie culturelle étouffée pour longtemps.

Au XV^e siècle, les Turcs succédèrent aux Mongols et s'emparèrent du berceau de la culture géorgienne, le Tao-Klardžeti-Samcxe, dont ils contraignirent les habitants à embrasser l'Islam.

Les monastères géorgiens à l'étranger, coupés de leur patrie, privés de nouvelles recrues et de ressources, durent peu à peu aliéner leur patrimoine et furent finalement condamnés à disparaître. Il est évident que, dans de telles circonstances, il ne pouvait plus être question d'activité culturelle, ni en Géorgie même, ni en dehors de ses frontières.

Quatrième période (1600-1830).

La quatrième période commence avec le XVI^e siècle et s'étend jusqu'à la troisième décennie du XIX^e siècle. L'histoire littéraire désigne cette période sous le nom de « période de la renaissance » ou encore, par allusion à l'« âge d'or » du XII^e siècle, sous le nom d'« âge d'argent ». Elle est en effet marquée par un renouveau de la littérature géorgienne, qui se manifeste dans tous les domaines : l'enseignement est réorganisé, l'imprimerie fait son apparition, il se forme de nouveaux centres d'activité littéraire, qui découvrent des sources d'inspiration nouvelles, des bibliothèques sont fondées, telles celle de Mcxeta et celle du Catholicos Anton 1^{er} (riche de 7000 volumes). Le nombre des amateurs de lecture va croissant. A la vie littéraire participent non plus seulement le clergé, mais encore des laïques, en particulier des membres des familles royales, y compris les femmes.

Le domaine des rapports littéraires avec l'étranger s'amplifia également. On le voit au développement que prit l'étude des langues dans les programmes d'enseignement et aux rapports culturels qui s'établirent avec les Grecs, les Arméniens et également avec la Russie et l'Europe occidentale. La vigoureuse impulsion culturelle de la Géorgie se manifesta dans ses relations avec les contrées voisines. Ainsi, le roi David II (1703-1722) traduisit les Évangiles du géorgien en langue persane. Les Géorgiens prirent l'initiative de doter les peuples de souche caucasienne qu'ils avaient convertis au christianisme, en particulier les Ossètes, d'une traduction dans leur idiome des Livres saints et d'autres écrits canoniques. Cette entreprise prometteuse qui avait si bien commencé sombra au début du XIX^e siècle dans l'ouragan anti-géorgien venu du Nord, qui balaya impitoyablement tout ce qui avait un caractère géorgien national, Église, école, littérature et indépendance.

La renaissance littéraire s'appliqua essentiellement, sous la conduite de ses érudits, à dégager les œuvres anciennes de la poussière où la période de décadence les avait ensevelies. C'était là le moyen le plus efficace pour rendre sa vertu à la sève de l'âge classique qui n'était pas encore étouffée sous les cendres. Après avoir rassemblé et recopié les textes anciens qui avaient survécu à la destruction, on revint aux ouvrages consacrés à la poésie et à l'hagiographie.

En outre, on s'efforça d'enrichir le patrimoine littéraire géorgien de nouvelles traductions ainsi que d'œuvres originales. Cet ordre d'activité ouvrit la voie à un nouveau genre littéraire : le récit de voyages (voir les *Pèlerinages aux Lieux saints*), dont la valeur littéraire et le mérite scientifique ne le cèdent en rien aux ouvrages du même genre d'autres peuples. Il importe, ici, de souligner un trait caractéristique de cette renaissance littéraire : son éloignement de l'abstraction et de l'ésotérisme, qui l'eussent détournée du peuple et des besoins de la vie religieuse de tous les jours. Tout au contraire, elle a été d'inspiration populaire et ses œuvres furent accessibles à toutes les classes de la population.

La littérature de cette période reflète, aussi bien par son contenu que par sa forme, tous les traits caractéristiques de l'époque, dont les particularités déterminèrent le caractère et l'orientation de la poésie et y apportèrent toutes ces nouveautés qui sautent aux yeux :

1. Le renforcement du motif national et de la production originale. Toute une série d'écrivains apparaissent, qui pénètrent profondément dans l'esprit de la vie contemporaine et la reflètent avec une précision photographique; les traductions elles-mêmes sont imprégnées d'esprit national.
2. L'orientation nouvelle de la vie exige un élargissement des thèmes,

à tel point que la littérature expose hardiment les problèmes de caractère social.

3. L'apparition de nouveaux styles littéraires. Les motifs du pseudo-classicisme européen caractérisé par la prédominance de l'ode, de l'idylle, de l'épigramme, par l'apparition de la dramaturgie pseudo-classique avec ses « trois unités », par la réglementation de la théorie de la poésie, les soucis du purisme de la langue et la théorie du « style », pénètrent dans la littérature. Le pseudo-classicisme géorgien, à la différence de celui de l'Europe, est du reste caractérisé par le fait qu'il imite le coryphée de la poésie géorgienne de la période classique, Rustaveli. Enfin la perte de l'indépendance politique, l'ébranlement des bases de la domination sociale de la classe féodale, provoquèrent une désaffection de la littérature féodale et de ce fait, l'apparition d'éléments de romantisme.

4. La naissance de nouveaux genres littéraires, tels que l'époque historique, la fable, la satire, les mémoires, l'éloge, les débats, le madjam.

5. Les nouvelles influences de la vie provoquèrent d'une part la démocratisation du style prosaïque, qui se fait sentir en particulier dans les fables de Sulxan Orbéliani, et d'autre part de nouvelles formes de versification. Parallèlement aux formes poétiques héritées, connues sous les noms de *chatri* et *čazrouzaouli*, la prosodie géorgienne s'enrichit de mesures nouvelles, qui apparaissent surtout dans le genre lyrique léger.

6. Par suite des pénibles conditions de la vie politique et sociale et des dispositions d'esprit de l'époque, la littérature est imprégnée d'une humeur pessimiste, de tendance fidéistes et didactiques, d'érotisme. Rares sont les écrivains qui ne cherchent refuge dans la religion ou dans la sphère mystique, qui ne se plaignent de la vie et du monde, et ne les désapprouvent. Le renforcement de l'esprit fidéiste, l'apparition de motifs mystiques ont donné à la poésie une orientation symbolique et allégorique, exprimée par des sentiments religieux et patriotiques. Les préceptes, les sermons, les moralités constituent un genre spécial de poésie didactique et morale, représenté principalement par les fables. L'église contribue également au renforcement des tendances religieuses et ascétiques dans la vie et la littérature; elle a pour chef, au XVIII^e siècle, un prélat célèbre par sa science, le Catholicos Anton 1^{er}, auteur d'une série de travaux historiques, grammaticaux, philologiques et surtout théologiques¹.

La littérature épique.

La littérature épique de cette période est représentée non seulement

¹ K. Kekelidzé, *Études sur l'histoire de l'ancienne littérature géorgienne*, IX-1963, p. 160. *idem*, *Histoire de la littérature géorgienne*, II-1958, p. 315-316.

par des œuvres de caractère héroïque et romantique, comme auparavant, mais aussi par des œuvres de caractère historique et didactique-moralisateur.

Parmi les traductions du genre héroïque, il faut noter particulièrement *Chah-Name* du célèbre poète iranien Ferdousi ; cette traduction est connue dans la littérature géorgienne sous l'appellation *Rostomiani* (du nom de son principal héros, Rustem). On possède également en traduction géorgienne, en vers ou en prose, d'autres œuvres du même cycle que *Chah-Name* : *Pridoniani* ou *Utrutiani*, *Baamiani*, *Barzu-Name* etc. *Rostomiani* eut une grande influence sur le développement ultérieur de la littérature géorgienne. Parmi les autres œuvres de type héroïque de cette période paraissent en langue géorgienne *Ceilaniani* (Ceilan-Name) traduit du persan, ainsi qu'un célèbre roman médiéval *Alexandrie*, traduit du russe en prose par le roi Arçil et transposé en vers sur son ordre par le poète Pierre Ćxataraïsdze.

Nous avons relativement plus d'œuvres du genre romantique pour cette période. Parmi les ouvrages traduits, outre *Leila et Medjnun* et *Youssouf et Zouleïza*, ainsi que *Xosrov et Chirin*, il faut noter ici *Baram Guriani* (Bexram Gur). Parue en langue géorgienne au XVII^e siècle, nous avons ici une œuvre faite à partir de diverses rédactions du célèbre poème oriental *Xeft-Paikar* (les sept beautés) composé d'après le poème homonyme de quatre classiques orientaux : Nizami Ghiandjevi, Xosro Dexlevi, Nevaï, Xatifi. Ce vaste poème, traité par le poète Nodar Tsitsichvili dans la versification « chaïri » de Rustaveli, nous révèle, par le choix des sujets (nouvelles) la présentation artistique et l'expressivité des vers, que l'auteur est un des plus talentueux représentants de l'école de Rustaveli ; il ne fut pas moins lu que *Rostomiani* et les autres œuvres importantes de cette époque. Parmi les œuvres originales du genre romantique qui parurent à cette époque, il faut nommer le poème *Omaniani*² qui représente en quelque sorte le prolongement de *Vepxis-Tq'aosani*, en ce sens qu'il célèbre les aventures d'Oman, petit-fils de Tariel et d'Avtandil. Le poème, écrit alternativement en prose et en vers, est l'œuvre d'un écrivain de début du XVII^e siècle, Kaïxosro Tcholoq'achvili.

La pénible situation de la Géorgie, sous la domination des Turcs et des Persans, se refléta dans un ouvrage du genre didactique-moralisateur connu sous l'appellation de *Rusudaniani* ; cette œuvre est un recueil de douze contes, dont l'idée principale est la suivante : « il faut faire preuve de patience et ne pas sombrer dans le désespoir, car il n'existe pas de situation telle que l'homme ne puisse, avec l'aide de Dieu, en trouver l'issue ». Cette

² R. Stevenson, *Omainiani, Bedi Kartlisa XVII-XVIII*, p. 179.

composition est écrite dans le but de consoler et d'encourager la Géorgie livrée au désespoir. Elle fut écrite à la fin du XVII^e siècle par un auteur inconnu.

Le genre didactique-moralisateur est représenté d'une façon particulièrement riche dans les recueils de fables édifiantes qui paraissent maintenant. Il y a des recueils de fables traduites et des recueils de fables originales. Il existe des traductions : A) du persan : 1) *Les Trésors des Rois* (78 fables), 2) *Kalila et Dimna*, œuvre universellement connue qui compte cinq rédactions en traduction géorgienne (XVII^e-XVIII^e siècle); 3) *Baxtiar-Name*, traduction du début du XVIII^e siècles; *Timsariani* ou *Sindbad*, traduction du XVIII^e siècle; B) du grec : les *Fables d'Esopé*, ne comprenant que 40 fables.

Les poèmes historiques, qui décrivent des moments et des héros particuliers de l'histoire de la Géorgie, fournissent des modèles de création originale; nous nous arrêterons sur deux œuvres de ce genre.

L'une, intitulée *Chah-Navaziani*, appartient à la plume d'un poète du XVII^e siècle, secrétaire du roi, Pechanghi Pachvi-bertkadzé; elle décrit, avec la mesure « chairi », les six premières années du règne de Vaxtang V, surnommé Chah-Navaz (1658-1675). L'auteur est un champion de la Géorgie une et indivisible. Reconnaissant que tout le malheur de l'époque découle du morcellement féodal du pays, il décrit avec un réglé incomparable les mesures d'unification et les entreprises de Vaxtang.

L'autre poème historique, *Dud-Mooraviani*, œuvre du poète Joseph Saakadzé (1688), décrit le destin tragique du « moouravi » (littéralement « gouverneur ») d'état Georges Saakadzé. Descendant de petite noblesse, il s'éleva grâce à son intelligence naturelle, à la dignité de « moouravi » et se trouva à la tête des féodaux de haute noblesse. Ces derniers ne purent le lui pardonner; ils excitèrent contre lui le roi à l'aide d'intrigues adroitement menées et l'obligèrent à s'enfuir en Perse. Blessé dans ses sentiments par l'ingratitude du roi et la perfidie des féodaux, Georges médita le projet de libérer sa malheureuse patrie du joug persan, de prendre en mains les féodaux et d'unifier la Géorgie sous l'autorité d'un monarque puissant, énergique et indépendant. Il obtint une armée du Chah de Perse, sous le prétexte d'amener la Géorgie à une soumission et à une obéissance absolues, mais en réalité pour sévir contre les féodaux turbulents qui déchiraient le pays et pour protéger le roi Teimuraz contre leurs entreprises. Ayant châtié les féodaux à l'aide de cette armée étrangère, il se retourna ensuite contre cette dernière et la détruisit entièrement avec l'aide des Géorgiens; son fils, demeuré en Perse en qualité d'otage, paya cet exploit de sa vie. Les aspirations généreuses du grand patriote s'avèrent prématurées :

ses contemporains ne purent les comprendre, moins encore les apprécier; il se trouva donc obligé pour la deuxième fois de quitter sa patrie et de s'enfuir en Turquie, où il se couvrit de gloire dans des guerres victorieuses; mais ayant de ce fait excité la haine des courtisans, il périt sous la hache du bourreau. L'auteur décrit toute cette tragédie d'une façon détaillée et objective, dans un style rempli d'une noble indignation, se déchaînant contre la mesquinerie humaine et peignant en couleurs tendres, débordantes d'amour, l'abnégation de ce hardi chevalier. On ne peut lire sans verser de larmes et sans frissonner les phrases, empreintes d'un profond lyrisme, avec lesquelles Georges, pleurant sur sa patrie, lui dit adieu pour toujours, ainsi qu'à ses proches et à ses amis, comme s'il pressentait déjà sa mort sans gloire en terre étrangère.

La poésie lyrique.

La poésie lyrique est représentée d'une façon particulièrement riche au cours de la période décrite. La situation désastreuse de la patrie et les vicissitudes du sort obligent, bon gré, mal gré, les poètes à réfléchir sur la « perfidie de la vie »; les événements joyeux et les faits remarquables, accordant leur lyre sur le mode solennel, font surgir de leurs cœurs une ode sublime et des louanges enflammées; les espoirs trompés, les désirs déçus et les aspirations étouffées les rejettent dans le « jardin de la tristesse », les obligeant à y verser des larmes amères. Les rois et les reines, les princes et les princesses, les notables et les petits gens, les militaires et les civils, les laïques et les religieux, les hommes et les femmes, — tous chantent. C'est de là que vient la diversité inépuisable des motifs lyriques, représentés dans les œuvres des écrivains les plus caractéristiques³.

TEIMURAZ I^{er}

Le roi Teimuraz I^{er} naquit en 1589 dans une famille riche en traditions poétiques, qui avait pris une part active aux travaux littéraires. C'est ainsi que son père, le roi David de Kaxétie (mort en 1602) avait traduit un recueil de fables connu sous la dénomination de *Kalila et Dimna*, et que sa mère Kétévan avait écrit, alors qu'elle était prisonnière en Perse, une belle élégie du plus profond lyrisme. Teimuraz commença chez lui l'étude de la langue et de la littérature persanes, alors à la mode à la cour géorgienne, et la poursuivit en Perse, où il séjourna de 1602 à 1605, date à laquelle il retourna dans son pays et accéda au trône de Kaxétie. Son long règne (1605-1663) fut fertile en désagréments, tant pour lui-même

³ K. Kekelidzé, *Études IX*, p. 164.

que pour son royaume. Il passa la plus grande partie de ce règne en exil, soit en Perse, soit en Turquie, soit en Russie et surtout en Géorgie occidentale, à la cour de son gendre, le roi Alexandre d'Imérétie. Son esprit naturel et son talent fécond, hérités de ses parents, sa parfaite connaissance de la littérature de son pays et de la littératures persane, en firent un poète de tout premier plan. L'œuvre de Teimuraz comprend trois catégories d'ouvrages : des traductions du persan, des interprétations libres d'œuvres de cette même langue et des œuvres originales. La traduction, en vers élégants à la manière de Rustaveli des poèmes romantiques *Leila et Medjnoun* et *Youssouf et Zouleïza*, faite entre 1629 et 1633, se rapportent à la première catégorie. Deux interprétations d'œuvres persanes, faites entre 1649 et 1655, *Vard-Boulboulïani* (Le rossignol et la rose) et *Chami-Parvanïani* (La chandelle et le phalène) appartiennent à la deuxième catégorie. Ses autres œuvres sont originales et pour la plupart lyriques, à l'exception de l'une d'elles, qui est un poème historique; mais même cette dernière, *Ktévani* en raison de son sujet et de la façon particulière dont il est traité, déborde d'un profond lyrisme qui laisse une impression saisissante. L'auteur y décrit le martyr de sa propre mère Kétévan qui, emenée en Perse comme otage par Chah-Abbas, refusa d'abjurer le christianisme pour la religion mahométane. Parallèlement à la réalité historique, les épreuves morales de la martyre sont artistiquement rendues, de même que celles de l'auteur, qui voit dans cet épisode un phénomène significatif de l'époque; il considère l'action héroïque de sa mère comme un sacrifice accompli pour le peuple martyr, il pleure et gémit sur le destin inexorable qui exige un tel sacrifice de sa patrie.

La poésie de Teimuraz englobe deux genres : profane et religieux, ou, d'après sa propre terminologie, elle est « divine et humaine ». Quatre de ses œuvres revêtent un caractère lyrique et religieux; il y célèbre Dieu, le Christ, la Sainte Vierge, les Saints et les Conciles Oecuméniques.

Parmi les œuvres de poésie profane il faut citer en premier lieu trois ouvrages écrits sous forme de dialogues; ce sont des conversations ou des débats, des discussions, entre : 1) La rose et le rossignol; 2) La chandelle et le phalène; 3) Le printemps et l'automne. Les sujets sont empruntés à la littérature persane, mais traités par l'auteur de façon indépendante. Dans les deux premiers, le rossignol amoureux de la rose et le phalène épris de la chandelle, voltigeant autour de leurs bien-aimées et soupirant après elles, tâchent de conquérir leur amour et chantent leur propre louange en évoquant les perfections de celles qu'ils aiment. Mais la rose et la chandelle refusent avec hauteur de se laisser courtiser, déclarant à leurs amoureux qu'ils ne sont pas dignes d'elles. Cette déclaration a sur les amoureux un

tel effet que le rossignol, perdant connaissance, tombe de son arbre sur les épines de la rose, et que le phalène, ailes déployées, se pose sur la flamme de la chandelle, pour tomber inanimé au pied du chandelier. Alors s'éveille dans le cœur des belles un certain sentiment de pitié, et elles laissent tomber une larme sur leurs victimes (la rose, une goutte de rosée et la chandelle une goutte de cire); cette larme fait reprendre ses esprits au rossignol — il n'en est plus question pour le phalène — et le rossignol est alors autorisé à admirer la rose de loin.

Dans la composition *Débat entre le printemps et l'automne*, l'auteur décrit sous forme de dialogue la beauté du printemps et celle de l'automne et, sous prétexte de montrer quelle saison est la meilleure, il brosse des tableaux extrêmement captivants et artistiques qui font découvrir en l'auteur un paysagiste de talent.

Il y a beaucoup plus de lyrisme dans deux autres œuvres de notre poète : *Griefs contre la vie* et *Madjam*. Dans la première, le poète décrit les vicissitudes de l'existence humaine, qu'il a endurées lui-même à un haut degré; il flagelle par des expressions mordantes cette vie précaire, perfide, trompeuse, impitoyable, qui offre du poison dans une enveloppe de douceur. Ce motif est prédominant dans la poésie de l'époque donnée, il est répété par presque tous les écrivains ultérieurs.

Madjam, dans la poésie géorgienne, est utilisée tant dans le sens de rimes homonymes que dans celui de recueil de petits poèmes lyriques indépendants. *Madjam* de Teimuraz englobe les deux compréhensions : elle est riche en rimes homonymes et comporte en outre un recueil de 8 odes, dans lesquelles le poète célèbre d'abord la beauté, l'élégance et souligne, en conclusion, dans la dernière strophe ou la dernière ligne, son triste sort. Parmi ces 8 odes, deux se distinguent par un charme particulier : *Discussions entre le vin et les lèvres* et *Eloge de Nestan-Daredjani* (la fille du poète). Ce genre fut également adopté par la littérature ultérieure.

La poésie de Teimuraz est le produit du heurt entre les traditions littéraires persanes et la réalité géorgienne. Son idéal est l'union mystique avec la divinité, union qui se réalise par l'amour, l'exaltation et l'ascétisme. Ses motifs romantiques sont un héritage de la poésie persane. Mais dans la création du poète géorgien la conscience chrétienne, qui se révèle non seulement dans les œuvres à caractères religieux, mais aussi dans les œuvres profanes, triomphe de la religion de la beauté, de l'amour et du vin qui découle de sources persanes ⁴.

⁴ K. Kekelidzé, *Études*, IX, p. 186. *Histoire de la littérature géorgienne*, II, p. 551-572. Z. Avanelichvili, *Teimouraz I^{er} et son poème : Le Martyre de la Reine Kétévan*, 1938, Paris.

ARÇIL II (1647-1713)

Le roi Arçil, fils du roi Vaxtang V, accéda à plusieurs reprises au trône de l'Iméretie, mais ne put s'y maintenir.

A la fin, ulcéré de chagrin, il quitta la Géorgie et s'établit en 1681 en Russie.

Prince très cultivé, il ne demeura pas inactif dans son exil. Il se donna pour tâche principale l'étude approfondie de la Bible géorgienne, dont il prépara une édition critique. Ainsi il fut le continuateur de l'œuvre entreprise par Saba-Sulxan Orbéliani. Il rassembla tous les textes bibliques qu'il put retrouver, les compara avec les versions slaves et traduisit, d'après ces dernières, les livres de Sirach et des Macchabées dont il ne possédait pas le texte géorgien. Enfin, il fonda à Moscou une imprimerie géorgienne qui publia en 1705 le livre des « Psaumes ».

Arçil fut en même temps un poète et un prosateur remarquable.

Le recueil de ses œuvres, rédigé de son vivant, porte le nom de *Arçiliani*. Arcil est un poète essentiellement lyrique, bien qu'il nous ait aussi laissé un poème historique dénommé *Teimuraziani* ou *Dispute entre Teimuraz et Rustaveli*. Ce vaste poème, écrit en mesure « Chairi » tente d'élucider, sous l'aspect d'un dialogue entre Teimuraz Ier et Rustaveli, auquel des deux poètes on doit accorder la prééminence.

Parmi les œuvres lyriques d'Arçil, assez nombreuses et variées, il faut souligner particulièrement *Les Mœurs de la Géorgie*, où le poète décrit de façon pittoresque et avec une sincérité digne du pinceau d'un réaliste les mœurs et les coutumes de la société féodale contemporaine. Il faut ensuite nommer *Madjam* qui représente une imitation de la *Madjam* de Teimuraz Ier. Et enfin le débat ou *Discussion de l'homme avec la vie* dont le thème avait été effleuré pour la première fois par Teimuraz et dont le sujet est devenu favori de cette époque. Faisant une analyse détaillée des adversités et des peines que comporte la vie, l'auteur exprime à son égard une opinion nettement négative. Il est particulièrement indigné par l'inégale distribution des biens matériels ; « Oh, comme tu es impitoyable et injuste » dit l'homme à la vie ; « tu donnes tant à certains qu'ils sont incapables de profiter de tous leurs biens et tu fais périr les autres de famine. Comment puis-je rester indifférent quand les uns sont repus à l'excès alors que les autres meurent affamés, transis et nus ».

Il faut mentionner particulièrement une œuvre appelée *Louange et critique des premiers rois et de leurs successeurs* qui se rapporte tant aux rois géorgiens qu'aux rois étrangers ayant régné jadis où à l'époque de l'auteur. On sent dans cette œuvre l'amertume des épreuves subies par un souverain qui a perdu sa patrie, son trône, ses parents, ses amis, et qui, au seuil de la vieillesse, se retrouve à l'étranger, dans la situation peu enviable d'hôte non invité.

SABA-SULXAN ORBELIANI (1658-1725)

Saba Orbéliani l'un des hommes de lettres géorgiens le plus illustre des XVII-XVIII^{es} siècles, était le fils de Vaxtang Orbeli et le neveu des rois Arçil, Georges et Léon. Il reçut une solide formation intellectuelle, profane et sacrée, et apprit parfaitement plusieurs langues étrangères. En 1689, il prononça ses vœux monastique à David-Garedža et prit le nom de Saba.

En 1712, il accompagna en Perse le roi Vaxtang VI. En 1713, il fut chargé par ce dernier d'une mission diplomatique en Europe occidentale. Entre temps, il s'était converti au catholicisme et les missionnaires catholiques lui facilitèrent son introduction auprès du pape et du roi de France, Louis XIV. Sa mission diplomatique échoua, mais le pape Clément XI le prit en amitié et agit en sa faveur. Après avoir séjourné à Rome et à Constantinople, il retourna en Géorgie en compagnie de missionnaires capucins. En 1724 il émigra en Russie avec le roi Vaxtang VI et mourut à Moscou le 26 janvier 1725, dans la maison du roi Arçil.

Saba fut un penseur et un écrivain à l'érudition variée et sûre, le plus brillant styliste de cet âge, appelé « l'âge d'argent ». Parmi ses œuvres, nous mentionnerons les suivantes :

1 — *Le Lexique géorgien*, monument incomparable qui contient un nombre considérable de citations tirées d'une version de la Bible entièrement inédite et d'ouvrages introuvables.

2 — *Le Voyage en Europe*, l'une des meilleurs relations de voyage que l'on possède, d'un intérêt de premier ordre pour l'histoire de l'Église à cause des renseignements très détaillés que l'on y trouve sur Rome et ses sanctuaires, sur la personne et le mode d'existence du pape et de la curie romaine. Cet ouvrage constitue le meilleur échantillon de littérature mémorialiste.

3 — *Concordance*, répertoire alphabétique des Lieux saints, travail immense qui suscite l'admiration et ne le cède en rien aux meilleurs ouvrages relatifs à cette question.

4 — *La Porte du Paradis* (Samotxis kari), catéchisme catholique.

5 — *Leçons pour les adultes*.

6 — *Les Enseignements du Christ*, livre de religion élémentaire destiné aux enfants.

7 — *Le Témoignage des Prophètes*, ouvrage traduit du latin et dont le but est d'enseigner aux Géorgiens le dogme et la morale chrétiens.

8 — *La Sagesse du Mensonge*, où Saba plaide en faveur d'une éducation démocratique de l'héritier du trône. Le recueil comprend environ 162 fables, sentences, aphorismes et anecdotes brodés sur la trame du récit suivant : un roi eut un fils dont il confia l'éducation au sage Léon. Ce dernier lui donna

une éducation véritablement spartiate, et de ce fait, ses ennemis le calomnièrent devant le roi. Ce dernier, ayant mis son fils à l'épreuve, resta enchanté de son éducation et de son instruction et lui céda son trône. Les fables de Sulxan sont originales et situent l'art littéraire géorgien à la hauteur de l'art classique. Son style trempe aux sources de la langue géorgienne. On y retrouve les forces latentes qu'elle renferme en elle. La brièveté et la densité y atteignant les limites du possible.

Saba fut aussi le premier savant qui établit une édition critique de l'ensemble de la Bible, travail en vue duquel il rassembla des manuscrits bibliques dispersés et en fit un recueil qu'il annota. C'est à lui qu'appartient la rédaction définitive, faite à la demande de Vaxtang, du recueil de fables « *Kalila et Dimna* » dont nous avons parlé plus haut.

VAXTANG VI (1675-1737).

Vaxtang VI est l'un des hommes les plus remarquables de la Géorgie de l'époque féodale tardive. Souverain éclairé, savant, poète, critique, traducteur, il se trouvait à la tête de toute la vie intellectuelle de la Géorgie du premier quart du XVIII^e siècle; il dirigeait la collecte et l'analyse scientifique des monuments de la littérature historiographique géorgienne. On recueillit et codifia sous sa direction les lois en vigueur dans un recueil : les Lois de Vaxtang qui sont d'un caractère infiniment plus humain que celles qui étaient en vigueur en Occident à la même époque. C'est grâce à ses efforts que fut installée à Tbilisi une imprimerie, la première non seulement en Géorgie, mais dans tout le Caucase. C'est là que parut en 1712 la première édition imprimée du célèbre poème de Rustaveli *Le chevalier à la peau de tigre*, sous la rédaction de Vaxtang lui-même, qu'il accompagna d'amples commentaires et qui révèle sa prodigieuse érudition.

Ce roi éclairé dirigea personnellement de nombreuses entreprises culturelles, auxquelles il accordait son patronage. Il s'intéressait particulièrement à la littérature, il encouragea les écrivains à la création littéraire, les soutenant moralement et matériellement; il fut lui-même poète de talent et traducteur émérite.

Vaxtang mit en œuvre à l'échelle de l'État des mesures destinées au développement de la science et des arts. Sa Cour, à Tbilisi, constituait une sorte de petite académie, où affluèrent littéralement tous les membres cultivés de la société géorgienne d'avant-garde de l'époque, qui y trouvaient des emplois selon leur vocation et leur expérience.

La poésie de Vaxtang est d'un lyrisme mélancolique; l'affliction et une profonde angoisse pénètrent ses élégies mélodieuses et expressives, à teneur

patriotique. Le poème de Vaxtang « *O chagrin, o mort, o triste mort* » laissa une trace profonde dans la poésie géorgienne. L'œuvre lyrique du poète est empreinte d'un amour ardent pour sa patrie.

TEIMURAZ II (1700-1762)

Teimuraz II est le dernier des souverains ayant pris une part active à la littérature. Au milieu des orages et des tribulations d'une vie très mouvementée, il trouva le temps de se cultiver et d'écrire. Parmi ses œuvres il faut citer en premier lieu *La dispute du jour et de la nuit*, œuvre assez vaste écrite en mesure « chaïri ». Le jour et la nuit s'y disputent la primauté, énumérant leurs qualités et les avantages qu'ils présentent. Dans la réplique terminale, attribuée au jour, l'auteur laisse entendre de quel côté va sa sympathie : « Je suis lumière, tu es ténèbres; cela suffit à ma louange » dit le jour.

Teimuraz II a aussi écrit quelques petites œuvres qui dépeignent le climat de son âme poétique, par exemple *Louange des Cours* dans laquelle il souligne le caractère périssable et fugitif des plaisirs de ce monde et surtout *Louange des fruits*, d'un genre littéraire particulier, qui vit le jour dans la première moitié du XVII^e siècle avec le poète Garsevan Tcholokachvili et fut ensuite continué, après Teimuraz, par Papouna Orbéliani (XVIII^e siècle) et David Mesxichvili (XIX^e siècle). On énumère ordinairement dans les œuvres de ce genre divers fruits en indiquant leurs particularités.

D'après la forme de sa poésie, Teimuraz est un continuateur de l'école de Rustaveli.

MAMOUKA BARATACHVILI

L'un des représentants de l'école de l'émigration, Mamouka Baratachvili, reçut pour l'époque une bonne éducation et une excellente instruction. Il émigra en Russie en 1724, dans la suite de Vaxtang VI et vécut à la cour de ce roi à Astrakhan, prenant une part active à la mission politique de Vaxtang. Après la mort de ce dernier il se fixa à Moscou où il termina sa vie vers 1760.

En 1731, Mamouka écrivit une composition « *Tšachniki* » (Essai). C'est en quelque sorte un guide de poésie dans lequel l'auteur passe en revue les divers aspects de la versification géorgienne, en illustrant ses démonstrations d'exemples tirés de la littérature tant ancienne que contemporaine, ainsi que de ses propres œuvres. À son point de vue, la poésie devrait s'inspirer de thèmes religieux et édifiants. Les motifs essentiels de ses œuvres

lyriques sont : 1) l'Ode, et notamment celle célébrant les louanges de Bakar, fils de Vaxtang VI, sur lequel Géorgiens émigrés en Russie fondaient de grands espoirs ; 2) la perfidie de la vie, qui lui avait fait boire jusqu'à la lie sa coupe empoisonnée ; 3) les revers de son propre destin qui l'avaient privé de patrie, d'amis et en avaient fait un errant en terre étrangère ; 4) et en particulier de nombreux poèmes d'amour dans lesquels il fait l'éloge enthousiaste de la beauté et de l'élégance féminines, en particulier de la beauté des Géorgiennes. Certaines de ses œuvres sont pénétrées d'un ton élégiaque lugubre qui va parfois jusqu'au pessimisme manifeste. Les mérites de Mamouka proviennent du fait qu'il fut le premier, pour ainsi dire, à briser la chaîne de la mesure classique, « chaïri » et « çaxrouxaouli » qui bridait la poésie géorgienne, et à chanter sur de nouveaux accords, ouvrant ainsi une ère nouvelle à la poésie géorgienne. Ses vers sont légers, sonores et mélodieux, saturés de motifs de chansons populaires ⁵.

DAVID GOURAMICHVILI

Représentant le plus en vue de l'école de l'émigration, David Gouramichvili naquit en 1705. Les revers de fortune qui avaient chassé Vaxtang VI et sa suite de leur patrie n'épargnèrent naturellement pas le futur poète. Après que le roi Vaxtang eut quitté la Géorgie un détachement de Lesghiens, qui avait ravagé le malheureux pays, fit David prisonnier. Après avoir éprouvé bien des peines et subi de nombreuses humiliations, il réussit à s'évader et après de longues années errantes remplies d'aventures tragico-comiques, il arriva à Moscou où il se joignit à la suite de Vaxtang VI. Il fit connaissance avec le groupe de poètes qui entourait Vaxtang, attira rapidement l'attention, et remplit les fonctions de poète de cour.

L'activité littéraire de David se place tout entière dans sa vie d'émigrant. Il rédigea vers 1774 un recueil de ses œuvres, qu'il appela *Davitiani* ⁶. Ce recueil est entièrement lyrique, à l'exception de la première partie, où il brosse un tableau historique de la situation de la Géorgie orientale dans le premier quart du XVIII^e siècle, bien que là aussi on trouve de nombreux passages empreints d'un profond lyrisme.

Les thèmes de la poésie sont les suivants : 1) importance de la connaissance et de l'étude ; 2) contraste et incompatibilité entre la vie et l'homme ; 3) problème de l'amour et de la vie familiale.

Il a une très haute opinion de la connaissance : on ne peut rien lui comparer dans la vie, son acquisition est difficile, mais en revanche les fruits en sont

⁵ K. Kekelidzé, *Études*, IX, p. 171.

⁶ D. Gouramichvili, *Davitiani*, éd. de l'Académie des Sciences de Géorgie, 1955.

doux, c'est pourquoi il ne faut négliger aucun moyen pour obliger les enfants à étudier. Sur le thème de l'incompatibilité entre la vie et l'homme, il écrit *Dispute entre la vie et l'homme* où il donne à l'existence du mal la même explication que lui donna Arçil, dans une œuvre analogue.

Il traite le problème de l'amour et de la vie familiale dans une ravissante idylle bucolique connue sous les nom de *Katsvia Mtsq' emsi* (le berger Katsvia) ou *Le Joyeux Printemps*⁷, dans laquelle il dépeint avec un grand amour et beaucoup de chaleur l'harmonie de l'existence, les fermes principes moraux du petit peuple. La description de la vie des paysans, des bergers, est imprégnée d'un charme poétique exceptionnel et d'un humanisme profond et réaliste. Dans le poème *le berger Katsvia* le poète chante un idéal d'amour ardent, véritablement humain, sincère et hautement moral, amour dont le but est le bonheur conjugal. Gouramichvili est le champion de la vie familiale basée sur l'amour et l'estime réciproque entre époux.

Les motifs sociaux du poème *Le berger Katsvia* s'harmonisent parfaitement avec la conception du monde de l'auteur de *Davitiani*. Il est très curieux de noter que le poète a trouvé chez le petit peuple, chez les paysans, cet idéal moral et cette force vivifiante, vainement cherchés par lui dans son milieu.

Le poème *Le berger Katsvia* est remarquable pour son époque par la fraîcheur des idées, la nouveauté du sujet, son traitement réaliste, la simplicité de son exposé et la finesse de l'humour. Ce poème constitue un précieux apport au trésor de la littérature géorgienne.

Le poème *Les malheurs de la Géorgie* occupe une place centrale dans l'œuvre de David Gouramichvili. Cette œuvre idéologiquement riche, politiquement caustique, captive le lecteur par son pathos dramatique, sa véracité, la clarté et l'intérêt de son exposé. Dans ce poème l'auteur dépeint la sombre époque de l'histoire géorgienne du XVIII^e siècle. Il narre ensuite les tribulations des Géorgiens, obligés de quitter leur patrie, et il raconte en détail son destin tragique. Il faut dire que l'histoire de la vie du peuple géorgien s'est reflétée de façon éclatante dans le propre sort de l'auteur. Le poème *Les malheurs de la Géorgie*, conçu et rédigé sur un plan strictement épique, est imprégné d'un profond lyrisme qui donne à ce monument littéraire, formant un ensemble majestueusement harmonieux et hautement artistique, une force vitale plus grande encore⁸.

La poésie de Gouramichvili a un caractère religieux et mystique; le poète renie la chair et le monde qui, d'après lui, n'est que tentation; il rêve de

⁷ J. Jedlička, *Vesela Vesna*, Praha, 1963.

⁸ Al. Baramidzé, Ch. Radiani, B. Jghenti, *Histoire de la littérature géorgienne*, 1958, Tbilisi, p. 106. K. Kekelidzé, *Histoire de la littérature géorgienne*, II, p. 639-660. *Études*, IX p. 172-173.

Dieu et de l'union avec Lui dans la vie future. Un autre trait caractéristique de la poésie de notre auteur est le pessimisme, alimenté par sa conscience de la misère de sa patrie et par les circonstances malheureuses de son existence. Son pessimisme profond n'est même pas tempéré par l'espérance d'une vie au-delà de la mort, comme ce fut le cas chez ses prédécesseurs.

La poésie de Gouramichvili ne se contente pas de tracer un fidèle diagnostic des dispositions politiques et sociales des esprits de son temps; elle indique aussi les voies du redressement : la lutte contre le particularisme féodal pour l'union politique de la Géorgie, la diffusion dans la société de la connaissance et de l'éducation; le renforcement des bases morales de la vie, etc. Du point de vue de la forme de sa poésie, Gouramichvili resta longtemps inégalé. Son vers est fluide et facile; on n'y retrouve pas l'influence de Rustaveli. Cependant, l'inspiration folklorique, peu apparente à première vue, constitue le fond de sa poésie. Par la richesse de la mesure et du rythme, la sonorité des rimes, l'abondance des comparaisons exactes et des métaphores heureuses, elle forma un exemple à imiter même pour la poésie nouvelle; les plus grands poètes du XIX^e siècle se laissèrent eux-mêmes involontairement influencer par son charme.

BESSIKI (Bessarion Gabachvili)

Bessiki naquit en 1750; élevé à la Cour avec les princes, il reçut une bonne instruction pour son temps. Son intelligence naturelle, sa bonne éducation, les riches traditions littéraires qui l'entouraient, tant à la maison qu'à la cour, des dons poétiques certains, en firent le poète le plus populaire de la Géorgie. A vingt-trois ans, il fut obligé de quitter le cercle étroit de ses amis et de ses proches et d'émigrer de Tbilisi à Koutaisi en Géorgie occidentale. Il fut accueilli cordialement par les rois d'Imérétie qui, désirant profiter de son esprit et de son éducation l'admirent dans leur intimité et lui offrirent la fonction de secrétaire d'état et d'ambassadeur plénipotentiaire à la cour de Russie. Le séjour à la cour des rois d'Imérétie mit en présence le jeune poète, beau et plein de talent, et la fantasque et charmante reine Anne. Ils tombèrent amoureux l'un de l'autre, ce qui influença dans une forte mesure le caractère de l'œuvre poétique de Bessiki. Les accords de sa lyre, empreints d'une profonde tristesse, provoquée par la séparation du poète d'avec sa patrie et surtout d'avec l'objet de sa passion, quand il fut obligé de vivre en Russie en qualité d'ambassadeur, se répercutèrent en échos mélancoliques par toute la Géorgie, qu'il ne devait plus revoir. Il mourut subitement à Jassy, en Roumanie, en 1791.

La poésie de Bessiki comprend : 1) des poèmes d'amour, 2) des élégies,

3) des satyres, 4) des odes. Le motif amoureux prédomine dans sa poésie; il célèbre, comme il a été dit, Anne la Divine, alors qu'il se trouve auprès d'elle; il la célèbre encore lorsqu'il en est éloigné. Parmi les poètes géorgiens de cette époque, il en est peu qui éprouvèrent une aussi profonde passion. Ce sentiment, cette flamme, prennent un ton élégiaque qui tourne au pessimisme, d'une part parce que sa bien-aimée, jalouse d'une autre « rose », d'une autre « violette », lui a interdit pour un temps d'approcher de sa personne, et d'autre part parce que sa haute fonction d'ambassadeur le sépare d'elle définitivement. Le pessimisme du poète se nourrit de sources plus profondes, enfouies dans sa conscience des malheurs de la vie en général et de ceux de sa patrie en particulier.

Le poète vécut à une époque où, sur le sombre horizon politique de la Géorgie, s'allumèrent des étoiles de première grandeur en la personne d'Irakli II de Kartlie et de Solomon d'Imérétié. Les progrès que fit l'État pendant leur règne lui inspirent des odes élogieuses en l'honneur de leurs compagnons; l'intuition politique et sociale de notre poète se révèle avec force dans ces odes⁹.

C'est à la plume de Bessiki qu'appartient l'ode patriotique *Aspindza*, ou *La Bataille d'Aspindza*, écrite pour célébrer la brillante victoire remportée par les troupes géorgiennes sur les Turcs, à Aspindza, en 1770.

Dans un autre poème, *La bataille de Rouxi*, il décrit dans un style d'ode solennel les épisodes sanglants de l'histoire d'une guerre civile en Géorgie.

Bessiki est également connu en tant que poète satirique. Il est l'auteur d'un vaste poème sur un sujet de mœurs, *La belle-fille et la belle-mère*, dans lequel il décrit d'une façon réaliste, bien qu'avec une certaine exagération, sur un ton de plaisanterie voulue, des scènes de discorde familiale; il y tourne en ridicule les défauts de la vie familiale de la société de l'époque.

Le langage poétique de Bessiki est personnel, ciselé avec maîtrise. Il introduisit une série de nouveautés dans le domaine de la versification, de la composition et de la création de mots. Il rénova et enrichit la poésie géorgienne par de nouvelles métaphores, des oppositions hardies, des comparaisons bien frappées, un pittoresque raffiné. Certains vers, comme c'est le cas pour *Deux merles* ou *Les merles noirs*, sont entièrement construits sur un développement successif de métaphores complexes. Les vers de Bessiki sont caractérisés par une haute musicalité, une richesse des leit-motifs sonores, une rime excellente et un rythme sévère¹⁰.

La poésie de Bessiki est par dessus tout un lyrisme de l'amour. Par ses

⁹ K. Kekelidzé, *Études*, IX, p. 174. *Histoire de la littérature géorgienne*, II, p. 661.

¹⁰ Al. Baramidzé, Ch. Radiani, B. Jghenti, *ouvr. cité*, p. 115-116. Cf. Al. Baramidzé, *Vie et œuvre de Bessiki*, *Zarya Vostoka* 4-II, 1941, *Kommunisti*, 5-II-1941.

conceptions, il évoque ses devanciers persans, principalement par sa représentation sensuelle de l'être. (Il faut dire que l'admiration de Goethe pour le lyrisme persan est exagérée. La vieille épopée babylonienne de Gilgamesch est très supérieure à toute la poésie persane, qui s'élève rarement au dessus de la sensualité ou, lorsque cela lui arrive, renonce à l'image plastique et lui substitue une déclamation sèche et pédante). Il en est de même pour Bessiki. Cependant, dans l'effusion sensuelle, il a quelque chose de surprenant. En outre, il a enrichi la poésie géorgienne par l'abondance de sa production. Ni avant lui, ni après, on ne rencontre un poète aussi fécond. Ses procédés poétiques sont très divers. Il arrive souvent que l'on croie lire non un lyrique du XVIII^e siècle, mais un de ces symbolistes raffinés de la fin du siècle précédent. Certaines images qui, à première vue, semblent « décadentes » ne l'effraient pas. La *negra estrella* (l'étoile noire) de Calderon se retrouve chez lui. Mais, ce qui fait sa richesse l'expose, en même temps, à des périls : l'artiste doit constamment lutter avec le virtuose, et c'est souvent ce dernier qui a le dessus. L'accent de son vers a une résonance musicale curieuse et étrange, et on dirait de ses images plastiques qu'elles sortent d'un brasier ¹¹.

LE CATHOLICOS ANTON I^{er} (1720-1788)

Le Catholicos Anton I^{er}, fils du roi Jesse et frère du roi Vaxtang VI fut incontestablement le plus grand des princes de l'Église géorgienne depuis le XII^e siècle. Pour ce qui est de la variété des dons de l'esprit et la diversité des activités, seul Bar-Hebraeus peut lui être comparé. Que ce soit dans les domaines religieux, politique ou littéraire, il déploya la même assurance et la même énergie, ouvrant partout des voies nouvelles et jetant des ponts dans toutes les directions.

En raison de sa haute origine et de ses aptitudes exceptionnelles, il vit s'ouvrir devant lui les plus hautes fonctions de la hiérarchie ecclésiastique. De très bonne heure, il devint prieur du monastère de Ghelati, et en 1740, âgé seulement de vingt ans, il fut nommé métropolitain de Koutaisi à la place de Timotée Gabachvili, chargé d'une mission diplomatique en Russie.

Pendant son bref séjour à Telavi, il se vit offrir à la mort de Domentî III le patriarcat de Moxeta. Il déclina l'offre et retourna immédiatement à Koutaisi. Il quitta Koutaisi en 1743 et établit sa résidence à Garedza afin de pouvoir y suivre attentivement la vie religieuse et politique de son pays. Lorsque, le 11 août 1744, le Catholicos Nicolas Xerxeulidzé fut assassiné par un certain Taniel Tamazachvili, le roi lui proposa à nouveau de prendre

¹¹ Gr. Robakidzé, Notice sur la littérature, en allemand inédite.

en mains la direction de l'Église, privée de son chef. Anton, cette fois, consentit et devint Catholicos de toute la Géorgie à l'âge de 24 ans.

C'est alors que ce prince de l'Église entreprit sa grande œuvre réformatrice. Pour atteindre son but, il voulut tout d'abord que l'autorité centrale du monarque fut restaurée afin de pouvoir compter sur son appui pour la réalisation de son programme dans le domaine religieux.

En lui se conjuguèrent de façon étonnante le sens pratique, l'activité dans le domaine du spirituel, l'aptitude à la haute spéculation philosophique et l'élan poétique. Sa fécondité littéraire fait de lui l'égal des maîtres de la littérature religieuse universelle. Si bien que l'on se demande comment, avec les multiples charges qu'il assumait, très différentes les unes des autres, il put composer autant d'ouvrages.

En *linguistique*, Anton a apporté une contribution importante à la langue géorgienne. Sans doute écrivit-il en un style trop abstrait et trop élaboré pour exercer une influence valable sur ses compatriotes. Mais on lui doit cependant la théorie des « trois ordres de styles » qui eut un certain retentissement chez ses continuateurs, les écrivains des XVIII^e et XIX^e siècles, et qui a beaucoup contribué à l'évolution de la phonétique et de la grammaire. A cet égard, son traité de grammaire, dont il donna deux éditions, revêt une grande importance.

En *philosophie*, Anton fut le promoteur et le représentant le plus éminent du mouvement philosophique géorgien du XVIII^e siècle. Il donna une vie nouvelle à la doctrine philosophique qui s'était constituée à « l'âge d'or » et imprima un élan vigoureux à la pensée spéculative.

Ce retour au passé, stimulé par Anton, se manifesta par un regain d'intérêt pour la littérature philosophique ancienne. On entreprit de réunir et de recopier tous les textes en langue géorgienne qui subsistaient et de retraduire ceux, se rapportant au même sujet, dont on ne possédait plus que la version dans une langue étrangère. Le rôle joué par Anton I^{er} dans cette entreprise ne l'empêcha d'ailleurs pas de développer ses idées personnelles en philosophie.

On lui doit : la *Petite dialectique* de Siméon de Djoulfa ; les *Catégories* d'Aristote ; la *Perle*, un ouvrage original en 153 chapitres. En outre, la Théologie en quatre volumes ou *Théologie scolastique*, qui tire ses démonstrations de la philosophie au moyen de la dialectique et du syllogisme, la *Rhétorique (Discours prêt)*, ouvrage monumental à la fois dogmatique et polémique dirigé contre les monophysites.

Le *Tsq'obil-sitq'vaoba* (Discours métrique), ouvrage de caractère dogmatique et historique en 4000 vers iambiques, comprenant sept parties, dont les quatre premières traitent de Dieu, de la Mère de Dieu, de la Croix et

de la Robe du Seigneur et des saints, et les trois dernières sont consacrées aux saints, au rois, et écrivains de la Georgie, ce qui peut être regardé comme un essai d'histoire de la littérature géorgienne ¹².

En 1801, après une histoire plus de deux fois millénaire, la Géorgie fut annexée à la Russie et devint une province périphérique, un simple Gouvernement d'une monarchie bureaucratique. Il se produisit alors le même phénomène que sous Vaxtang VI : une grande partie des éléments cultivés du peuple se transplanta, de gré ou de force, en Russie, en emportant avec elle toutes les valeurs transportables à caractère historique et culturel. « La politique russe se donna pour but de créer une situation telle « que le corps reste géorgien, mais que l'âme devienne russe ». Et voilà que commence l'adaptation du « corps géorgien » à « l'âme russe », avec la réforme impitoyable de traditions séculaires politiques, économiques, sociales, culturelles, morales, coutumières, etc. », écrit K. Kekelidzé ¹³. Cette transformation fut particulièrement sensible au cours des trois premières décennies du XIX^e siècle, qui représentent une première étape de transition entre le passé et la vie nouvelle.

La littérature de cette époque reflète avec une précision étonnante toutes les péripéties de cette période de transition ; elle demeure fondamentalement, essentiellement, la littérature féodale d'antan, fidèle aux traditions des siècles révolus, possédant des centres en Russie et en Géorgie. Parmi les écrivains de cette période, trois hommes sont entrés dans l'histoire de la nouvelle littérature géorgienne : Alexandre Tchavtchavadzé, Grigol Orbéliani et Niko Baratachvili. On connaît en outre toute une série de poètes et d'écrivains dont les œuvres restent encore à l'état de manuscrits et n'ont malheureusement pas encore été étudiées.

La poésie lyrique, à laquelle les événements donnèrent l'impulsion la plus vive, est représentée d'une façon particulièrement riche au cours de cette période de transition,

La chute du trône et, comme conséquence, la déportation en Russie des membres de la dynastie régnante, la perte de l'indépendance politique, de leur patrie, de leurs proches, de leurs relations et de leurs amis, la nécessité d'errer en terre étrangère et de s'adapter à de nouveaux usages, accorde la lyre des poètes sur le mode triste, mélancolique, où résonne parfois un profond pessimisme. L'idéalisation et la pieuse admiration du passé, l'admiration des beautés d'une patrie ardemment aimée, tout cela alimente on ne peut mieux la tendance romantique de la littérature, tendance qui se

¹² M. Brière, *Lettres géorgiennes*, J.A. 1957, p. 90.

¹³ K. Kekelidzé, *Études*, IX p. 177-178.

fait maintenant sentir d'une façon particulièrement forte et expressive. Les poètes, chassés de leur nid familial, se qualifient presque à l'unanimité de « pèlerins » et de « vagabonds ». Les princesses Kétévan et Marie, particulièrement, sont réduites au désespoir : « le précieux jardin de Kartlos s'est assombri, le féroce bourreau se dresse au-dessus de nous, son glaive dégainé », « il est renversé, le trône majestueux, le trône des jours heureux », clament-elles, et refusent de trouver consolation dans les larmes d'une sobre tendresse versées par la poétesse Técla, également princesse ; « ne vous laissez pas séduire par cette vie, toujours perfide », conseillent-elles ¹⁴.

JEAN (IOANÉ) BAGRATIONI (1768-1830)

A ce tournant de l'histoire de la Géorgie apparaît un essai d'une haute signification : *Kalmasoba*, dont l'auteur est Jean Bagrationi. Savant éminent, écrivain et homme politique de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e, il prit une part active à la vie sociale et politique du pays ; il passait pour un habile capitaine et se couvrit de gloire, en particulier, au cours de la défense de Tbilisi lors de l'invasion de Agha-Muhammed Khan (1795).

Après l'annexion de la Géorgie à la Russie (1801), Jean Bagrationi fut exilé et vécut en permanence à Saint-Pétersbourg, se consacrant à la littérature et à la science, laissant un important héritage littéraire, un très riche recueil de manuscrits géorgiens et d'incunables. Tout cela fut déposé par la suite à la bibliothèque publique de Saint-Pétersbourg, aujourd'hui bibliothèque Saltykov Tchedrine de Léninegrad, et forma les bases de la collection, célèbre dans le monde scientifique, de Jean le Géorgien.

L'œuvre la plus connue de Jean Bagrationi est *Kalmasoba*, appelée par l'auteur « Leçon sous forme plaisante ». *Kalmasoba* signifie, à proprement parler, la collecte faite en faveur d'un monastère. Le sujet de l'ouvrage est excessivement simple : l'acolyte Jonas (Jean) Xelachvili, accompagné d'un joyeux luron de Gori, Zurab Gambarachvili, visite l'un après l'autre les lieux habités de Kartlie, de Kaxétie et d'Imérétié (y compris la Megrélie et la Gurie) dans le but de collecter des fonds pour un monastère.

Jonas et Zurab, compagnons inséparables leur vie durant, rencontrent au cours de leurs pérégrinations diverses personnes avec lesquelles ils lient conversation. Ce sont ces conversations qui servent de canevas à *Kalmasoba*. Le but de l'auteur est de présenter, d'une part, un tableau véridique des mœurs, des coutumes de l'histoire et de la culture de la société géorgienne de la période de transition, et d'autre part, d'exposer de la façon la plus populaire les fondements des diverses branches de la science et des arts.

¹⁴ K. Kekelidzé, *ouvr. cité*, p. 178.

On donne dans *Kalmasoba* des renseignements circonstanciés sur l'astronomie, la géodésie, les mathématiques, la botanique, la médecine, la géographie, l'économie politique, la jurisprudence, la philosophie, la théologie, l'histoire, l'art militaire, la grammaire, l'art poétique, la théorie de la musique, etc. *Kalmasoba*, à ce point de vue, est une véritable encyclopédie de la connaissance. Naturellement, elle a maintenant perdu son importance première en tant qu'information sérieuse et pratique concernant les connaissances, mais à son époque elle occupait certainement une place assez élevée au point de vue scientifique. L'auteur utilisa largement la littérature scientifique de son époque, et surtout la littérature russe. Il accueillit avec bienveillance les nouvelles tendances des idées sociales de l'Europe occidentale et en particulier les idées des encyclopédistes et des voltairiens, fit preuve d'esprit d'indépendance dans les questions religieuses, critiqua le sectarisme religieux, le fanatisme et la superstition¹⁵.

Pour ne pas trop lasser le lecteur par ses raisonnements scientifiques, l'auteur interrompt souvent la relation de Jonas Xelachvili par les boutades facétieuses de Zurab Gambarachvili. Des histoires comiques tirées de la vie des contemporains célèbres de l'auteur, des récits amusants, des anecdotes sont très habilement entrelacés dans le texte, comme pour servir de cadre artistique au sujet principal de *Kalmasoba*. Les scènes sont décrites de façon absolument singulière : son réalisme évoque des reliefs taillés à même la pierre. Le joyeux luron Zurab a pour rôle particulier de dévoiler les conceptions artistiques de l'auteur. Par son aisance et son esprit, il apporte un courant rafraîchissant, absolument nouveau, dans la lourde trame d'encyclopédie scientifique de *Kalmasoba*. On y entend l'écho — et c'est bien ce qui est le plus remarquable — de la plaisanterie et du gros rire de Rabelais sous lesquels se devine la leçon d'une sagesse profonde. Cette restitution d'un procédé illustre, dont l'auteur ne paraît pas s'être rendu compte, fait de *Kalmasoba* une création unique.

Malgré toutes les tentatives du tsarisme pour garder le peuple géorgien dans l'ignorance, comme ce fut le cas pour les autres nationalités des marches frontières, malgré toutes les restrictions apportées au développement des établissements d'instruction, la pensée progressiste ne cessa de travailler dans la société géorgienne, pensée qui avait pour but le développement ultérieur de la culture nationale. Des foyers de culture apparurent en Géorgie, qui rassemblaient les forces d'avant-garde de la communauté géorgienne, unies par des intérêts spirituels communs¹⁶.

Les premières décades du XIX^e siècle sont marquées dans la littérature

¹⁵ Al. Baramidzé, Ch. Radiani, B. Jghenti, *ouvr. cité*, p. 125.

géorgienne par le développement du romantisme. Les représentants de cette orientation mirent au point une nouvelle théorie esthétique, créèrent un style poétique original, renouvelèrent entièrement les genres poétiques ainsi que leur forme, apportèrent de nouvelles exigences littéraires et des goûts nouveaux. Pendant presque un demi-siècle cette école poétique détermina l'orientation de la littérature géorgienne. Les œuvres d'Alexandre Tchavtchavadzé et de Grigol Orbéliani furent créées sous l'influence de ce courant. Le représentant le plus typique de cette orientation romantique fut Niko Baratachvili, dans les œuvres duquel le romantisme atteignit le zénith de son développement.

Alexandre TCHAVTCHAVADZE (1786-1846)

Alexandre Tchavtchavadzé naquit à Saint-Petersbourg, où son père se trouvait en qualité d'ambassadeur du roi de Géorgie Irakli II près la cour de Russie. Il reçut à la maison son éducation première. Sa mère lui apprit à lire et à écrire le géorgien. Plus tard son oncle Georges Avalichvili, qui lui inculqua l'amour de la littérature géorgienne, devint son précepteur. A partir de 1799, Alexandre Tchavtchavadzé vécut en Géorgie où, à l'âge de dix-huit ans, il participa, en 1804, au soulèvement qui éclata à Mtiouleti et tenta de prendre la tête de la lutte en vue du rétablissement de la dynastie des Bagratides et de l'indépendance de son pays. Il fut arrêté avec les autres participants au soulèvement, jugé et déporté à Tambov. Cependant, il ne resta pas longtemps en exil. A la requête de son père, le jeune homme fut gracié, envoyé à Saint-Petersbourg et inscrit au Corps des Pages. Il y termina ses études en 1809 avec une connaissance parfaite des langues russe, française, allemande et persane.

A. Tchavtchavadzé participa activement à toutes les entreprises progressistes et nationales de la classe cultivée géorgienne. Vers 1830-1840, sa maison de Tbilisi devint le centre non seulement de la société géorgienne d'avant-garde de l'époque, mais aussi des écrivains russes qui venaient en Géorgie ou y étaient exilés par le gouvernement tsariste. Pouchkine séjourna chez Tchavtchavadzé, ainsi que Griboïédov, qui épousa sa fille.

Alexandre Tchavtchavadzé inaugure le lyrisme du XIX^e siècle. C'est le digne continuateur de Bessiki; il possède un don lyrique exceptionnel qu'il met au service d'une représentation toute sensuelle de l'univers; il a un rythme riche et une inspiration variée. Pour lui, la Nature est un festin. Cependant, il introduit quelque chose de nouveau, « d'occidental », dans

¹⁶ *Ibidem*, p. 134. D.M.Lang, *Prince Ioann of Georgia and his « Kalmasoba »*, in : *The American Slavic and E. Eur. Review* II, 1952.

la poésie géorgienne. La fidèle traduction qu'il a donnée de *La Chute* de Pouchkine est réputée : en même temps qu'il se familiarise avec les maîtres russes et occidentaux, il se crée une nouvelle facture poétique.

Tchavtchavadzé est l'un des promoteurs de la poésie patriotique, qui trouva une large diffusion dans la poésie géorgienne du XIX^e siècle, et s'exprime avec une particulière vivacité dans le poème *Années, années qui passent* consacré à la patrie.

« Je suis seul — à elle seule j'ai fait don de moi,

Je serai à jamais son esclave fidèle ».

« Où que je me trouve, je suis toujours avec elle » répète-t-il encore, exprimant ainsi ses vives aspirations et ses ardents sentiments patriotiques.

Tchavtchavadzé célébra avec ferveur la grandeur et la beauté de la nature de son pays natal. A ce point de vue, son poème *Caucase* est particulièrement remarquable. De nombreuses images furent par la suite empruntées à ce poème et développées par G. Orbéliani (*Le repas d'adieu*), par I. Tchavtchavadzé (*Récits d'un voyageur*) ainsi que par d'autres écrivains.

Le poète décrit avec une maîtrise exceptionnelle la nature austère et grandiose du Caucase, avec ses torrents impétueux qui se précipitent des sommets couverts de neiges éternelles vers les fertiles vallées. Utilisant toute la richesse de couleurs de sa palette d'artiste, il dépeint les énormes masses de glace qui scintillent au soleil, comme parsemées de diamants et de pépites d'or, les prairies disséminées sur les plateaux, les forêts qui verdoient sur les pentes montagneuses.

La poésie d'Alexandre Tchavtchavadzé est empreinte d'une profonde humanité. On y découvre la vie réelle des sensations humaines. Elle captive par la radieuse impression de joyeuse acceptation de la vie et revêt un caractère social. En célébrant la jeunesse, l'amour, l'amitié, la beauté, le poète prouve philosophiquement le bien-fondé du droit de l'homme à prendre sa part des joies de l'existence.

Tchavtchavadzé accorde une attention particulière, dans la vie spirituelle de l'homme, au culte de la beauté. Si l'on exclut la beauté, la vie perd toute signification ; la perception de la beauté par tous les sens, la capacité de la sentir, de se pénétrer du sens du beau, illuminent l'âme de l'homme et élèvent ses pensées. La beauté est directement reliée à l'amour, et le poète voit dans l'amour la véritable joie de vivre. D'après la pensée du poète, l'amour, dans la vie de l'homme, est semblable au printemps dans la nature. L'amour et le printemps se complètent. De même que le printemps représente le summum de la beauté dans la vie de la nature, de même l'amour représente le summum du beau dans la vie humaine.

A. Tchavtchavadzé perçoit la réalité en tant que poète philosophe, il exprime des pensées profondes sur la vie et ses lois, en langage poétique. Son chef d'œuvre poétique *Le lac de Gogtchai* trace un tableau complexe de développement historique et de vie sociale. C'est dans cette œuvre que les motifs pessimistes de la poésie de Tchavtchavadzé se sont le plus vivement exprimés ¹⁷. Le poème *Gogtchai*, où le néant de l'être est évoqué avec une mélancolie pathétique, fait époque en ce que, par son contenu comme par sa composition, il est inspiré par l'Occident. « Le sensualisme de Tchavtchavadzé confine à la physiologie. Rien d'aussi caractéristique à cet égard que son poème de *La Naissance* où chacune des strophes, évoquant les épisodes de la naissance d'un enfant, se termine sur une invocation au soleil : « O Soleil, entre dans ma demeure ». On devine le symbole : la venue au monde de l'enfant s'identifie au lever du soleil. Ce poème est tout à fait remarquable ¹⁸ ».

La traduction en géorgien d'œuvres poétiques et dramatiques faites par Alexandre Tchavtchavadzé ont une importance particulière dans l'histoire de la littérature géorgienne. Il laisse une série d'admirables traductions de poètes russes et français. Il fut un des premiers à faire connaître au lecteur géorgien les œuvres de Pouchkine, Victor Hugo, La Fontaine, Corneille, Voltaire et Racine.

Grigol ORBELIANI (1800-1883)

Grigol Orbéliani compte au nombre des poètes romantiques géorgiens éminents. Son père Dimitri était un familier du roi Irakli II, qui lui donna sa petite-fille en mariage.

Grigol Orbéliani reçut une éducation familiale d'abord, et scolaire ensuite à Tbilisi. Il termina dans cette même ville l'école d'artillerie et y commença sa carrière militaire.

En 1831, Orbéliani se rendit à Saint-Pétersbourg, chargé d'une mission spéciale du commandant en chef des troupes caucasiennes. Ce voyage est décrit par le poète dans son journal (*Mon voyage de Tbilisi à Saint-Pétersbourg*). Pendant son court séjour en Russie, il fit la connaissance des nombreux représentants de la dynastie des Bagratides qui avait régné sur la Géorgie avant son annexion, ainsi que de leurs familiers.

De Saint-Pétersbourg, Orbéliani se rendit à Novgorod où son régiment tenait garnison. Il consacra à la littérature tout le temps laissé libre par son

¹⁷ Al. Baramidzé, Ch. Radiani, B. Jghenti, *ouvr. cité*, p. 139-144.

¹⁸ Gr. Robakidzé, *Notice*, inédite.

service. C'est alors qu'il écrit une série de poèmes dirigés contre la politique colonisatrice du tsarisme.

Le poète se trouvait à Novgorod quand fut découvert en Géorgie le fameux complot de 1832. Mais il n'évita pas le sort des autres conjurés et passa trois années en exil. Revenu dans sa patrie, il embrassa de nouveau la carrière militaire.

G. Orbéliani continua à conjuguer son activité militaire et administrative et son activité littéraire. Défenseur zélé des points de vue de l'ancienne génération, il participa à la discussion entre représentants des deux générations (les « pères » et les « fils ») relative aux problèmes fondamentaux de l'époque, discussion qui avait débuté dès les années soixante.

G. Orbéliani mourut en 1883 et fut inhumé à Tbilisi. Dans l'éloge funèbre prononcé sur la tombe du poète, Ilia Tchavtchavadzé le qualifia de « maître de la parole géorgienne, poète remarquable par son grand talent ».

L'héritage littéraire de Grigol Orbéliani se distingue par la variété des genres. La vaste correspondance privée qu'il a laissée a une importance non seulement pour ses biographes, mais également pour l'étude de la vie sociale en Géorgie au XIX^e siècle.

Ce sont les sentiments patriotiques qui sont exprimés avec le plus de profondeur dans sa poésie. Il déclare que celui qui ne témoigne pas d'amour filial à la patrie, qui ne sacrifie pas sa vie à sa prospérité, mérite un opprobre éternel :

« Que le nom de cet homme
D'un éternel opprobre soit couvert
Qui d'un saint amour n'aime pas
Sa patrie natale ».

« A quoi sert la vie quand le peuple gémit sous un joug écrasant? », se plaint le poète. Il serait prêt à préférer la mort à une telle vie s'il n'avait le ferme espoir que le jour n'est plus très éloigné qui verra poindre « l'aurore de liberté » sur sa patrie, et où le peuple se sentira libre.

La majorité des poèmes sur ce thème furent écrits par G. Orbéliani au cours de la période de la préparation du complot de 1832. Le poète y dirige souvent son regard vers le passé, en l'idéalisant (poème *Iarali*).

Le thème patriotique est le leitmotiv de l'une de ses meilleurs œuvres : le *Toast* (*Sadğegrdzelo*), ou *Le festin après la bataille d'Erivan*.

La lutte vient de s'achever. C'est la nuit; les feux de bivouac brûlent tout autour; la lune brille. Les vainqueurs fêtent la victoire. Ceux « qui sont restés vivants » célèbrent la gloire de ceux « qui ont trouvé la mort à la chute du jour ».

Le poète adresse également des paroles touchantes à ceux qui ont donné

en ce jour leur vie pour la patrie, et à ceux qui, aux époques passées, ont rendu leur nom immortel dans les exploits guerriers. Le poète n'oublie aucunes hommes d'action du passé qui ont servi la patrie avec dévouement.

C'est ainsi que *Toast* est l'expression de l'un des traits caractéristiques essentiels du romantisme géorgien : l'idéalisation du passé.

G. Orbéliani appartient à ce petit nombre de représentants de la littérature géorgienne qui ont résolu avec maîtrise le problème de l'utilisation de la description de la nature pour exprimer la pensée d'une œuvre artistique. En décrivant les tableaux de la nature, le poète les relie au déroulement général de l'action, il les fait alterner avec d'autres images dans une suite harmonieuse. Il voit la nature avec les yeux d'un peintre, vivante et non artificielle, en perpétuel mouvement, dans tout son éclat et sa majesté, dans toute sa puissance et sa beauté originelles. Il y trouve la source de son inspiration.

C'est ainsi que le thème poétique de *Toast* a trouvé son expression non seulement dans la célébration des exploits héroïques d'audacieux guerriers, mais aussi dans la description de la nature, tantôt sauvage et majestueuse, tantôt enchanteresse, de la Géorgie.

G. Orbéliani est un poète de l'éternelle jeunesse. Toute sa création est imprégnée d'une vive et enthousiaste acceptation de la vie. Ses vers sont un hymne inspiré à la vie et aux joies qu'elle apporte. Ils sont pleins du souffle du printemps, de la fraîcheur d'un matin de mai, d'un ardent sentiment d'amour et d'amitié. Seuls les poèmes dans lesquels le poète est en proie à des pensées tristes au sujet de sa patrie et à des réflexions mélancoliques sur le caractère éphémère de la vie humaine exhalent des motifs de chagrin et d'affliction.

Le poète n'a pas cherché à éviter, dans son œuvre, les problèmes sociaux aigus. Son poème *Mucha (ouvrier) Bokuladzé*, publié en 1867, est caractéristique à ce point de vue. Le poète y décrit la pénible situation des travailleurs.

G. Orbéliani joua un grand rôle dans le développement de la poésie géorgienne. Il appartient au nombre de ces poètes du XIX^e siècle qui firent figure de hardis novateurs dans le domaine de la versification. Dans l'histoire de la poésie géorgienne, il apparaît comme l'un des plus grands maîtres versificateurs.

La forme particulière de ses poèmes est la conversation vivante qui se déroule librement, riche de mots expressifs, bien frappés. Ses vers se distinguent non seulement par leur précision et leur force d'expression, mais aussi par leur musicalité captivante ¹⁹. « Le poète s'abandonne souvent

¹⁹ Al. Baramidzé, Ch. Radiani, B. Jghenti, *ouvr. cité*, p. 145-151.

à une nostalgie romantique du passé, mais il fait entendre parfois un grondement sourd, et alors le flux de ses rythmes déferle comme une avalanche ²⁰ ».

Niko BARATACHVILI (1817-1845)

Niko Baratachvili, neveu de Grigol Orbéliani, est, dans la littérature géorgienne, le représentant le plus éminent et le plus original du romantisme. C'est dans l'héritage littéraire restreint du poète, constitué par les quarante-deux œuvres poétiques connues, que les traits caractéristiques de ce courant littéraire ont trouvé leur plus vif reflet.

L'œuvre de N. Baratachvili représente une nouvelle étape du développement de la poésie géorgienne. Son action authentiquement novatrice, dans le domaine de la versification, influença de façon sensible la poésie de la période suivante. Il élargit l'univers des idées de la poésie géorgienne en apportant nouveauté et originalité aux thèmes et motifs poétiques, il rénova la forme du vers géorgien. Ilia Tchavtchavadzé écrit que Baratachvili donna à la poésie géorgienne une résonance mondiale, la remplit d'idéaux, la pénétra d'aspirations communes à tous les hommes. Il tint sa place dans les rangs des plus éminents représentants de la littérature russe et d'Europe occidentale de son époque.

Dans la poésie de Baratachvili, comme dans celle des autres romantiques géorgiens, on peut trouver bien des analogies avec la poésie des représentants du romantisme de l'Europe occidentale; son œuvre est cependant absolument originale et liée directement au développement de la littérature géorgienne séculaire. En posant dans ses œuvres les problèmes vitaux les plus complexes, il leur donne une interprétation et une solution propres, originales.

« Baratachvili est un maître incomparable de la poésie romantique, il n'a pas son égal dans la poésie géorgienne. Ses vers se distinguent par la finesse, la plasticité de la forme, le rythme enchanteur, la musicalité. L'originalité de la conception, la profondeur de l'argumentation psychologiques, les particularités du style constituent dans ses œuvres un tout organique. Les magnifiques qualités de la langue géorgienne s'unissent dans sa poésie en une harmonieuse symphonie tout à fait exceptionnelle.

Les poèmes de Baratachvili se distinguent aussi par la profondeur philosophique de la pensée, et leur caractère exceptionnellement affectif. Il apporta à la poésie géorgienne un psychologisme romantique et l'enrichit

²⁰ Gr. Robakidzé, *Notice*.

de nouvelles possibilités susceptibles de refléter la vie intérieure de l'homme. Parmi les poètes géorgiens du XIX^e siècle, Baratatchvili fut le premier à faire de la gamme complexe et contradictoire des pensées, des sentiments et des émotions les plus intimes des hommes la substance de ses poésies ²¹ ».

Les motifs civiques, l'appel à la lutte pour un avenir radieux, le fondement moral du devoir civique de l'homme, sont caractéristiques de la poésie de Baratatchvili. Ces pensées sont exprimées avec une extrême clarté dans le poème *Méditations sur les rives du Mtkvari*.

Dans les minutes de désillusion et de doute, le poète s'efforce de trouver dans la nature la compréhension de son état d'esprit. L'intimité avec la nature est pour lui une source intarissable d'inspiration poétique. « Je crois, dit-il, qu'il y a un langage mystérieux dans la nature insensible et inerte ». Le poète se sent une partie organique de la nature. En elle se reflète sa propre disposition d'esprit, il y trouve une source de consolations, d'apaisement, pour son âme rebelle.

Le crépuscule sur Mtatsmindà, La nuit sur le Kabazi, Méditations sur les rives du Mtkvari renferment une conception originale de la nature romantiquement imaginée par le poète. Les paysages de ces poèmes ne sont pas simplement imprégnés de sentiments sincères et ardents, mais sont en quelque sorte fragmentés dans le prisme de ces sentiments, vibrent à l'unisson de l'âme du poète, de ses épreuves et de ses émotions. Il aime les tableaux paisibles, calmes, mélancoliques de la nature, et non les paysages sévères qui respirent l'inquiétude ; il conçoit la réalité objective de la nature comme un organisme vivant. Dans ses phénomènes, il discerne la voix de la vie ²² ».

La poésie de Baratatchvili ne peut en aucune façon être taxée d'individualisme étroit, cantonné uniquement dans des épreuves et les intérêts personnels. Les intérêts personnels y sont étroitement liés aux intérêts communs. A travers toute son existence, il caresse un rêve passionné de liberté, d'émancipation de la personnalité humaine ; il fut le chantre des aspirations et des tendances communes à tous les hommes. Par son verbe poétique puissant, il dispersa les ténèbres de son époque, il s'efforça d'éclairer la vie confinée d'alors par des idées avancées et de découvrir devant la personnalité humaine les vastes espaces où « le cœur ne connaît pas le tourment et où l'esprit ignore l'angoisse ».

Le caractère militant et progressiste de la poésie romantique de Baratatchvili trouva son expression la plus forte dans son poème génial *Merani*

²¹ Al. Baramidzé, Ch. Radiani, B. Jghenti, *ouvr. cité*, p. 154-155.

²² *ouvr. cité*, p. 157.

(Pégase), qui est une apologie passionnée de la recherche de voies nouvelles, de la lutte, de l'élan irrésistible en avant.

La pensée fondamentale de cette œuvre est le conflit entre les tendances nobles de l'homme et la vie, son refus décisif de s'accommoder de son destin, la déclaration d'une lutte à mort contre les forces obscures de la réalité environnante. Mû par le sentiment de son devoir civique, prêt à donner sa vie pour le bonheur de l'humanité, le héros de *Merani* accomplit son exploit.

Le héros de Baratachvili est prêt à périr dans un corps à corps acharné avec l'ennemi, pour tracer par son exploit le chemin du bonheur pour les générations futures. Les strophes immortelles de *Merani* résonnent encore de nos jours de la majestueuse symphonie de la lutte, de l'hymne à la puissance de l'esprit humain, d'un optimisme vivifiant et d'une foi ardente en la victoire sur les forces obscures dans le monde²³.

Le trait distinctif de la poésie romantiques géorgiens est un profond patriotisme. Le célèbre poème de Baratachvili *Le Destin de la Géorgie (Bedi Kartlisa)*, qui est un des plus éclatants échantillons de la poésie patriotique géorgienne, est imprégné d'un noble sentiment d'amour envers la patrie, de l'ardeur à donner sa vie « pour la survie et l'honneur de la terre natale ». La nostalgie romantique se hausse dans ce poème à une compassion à la douleur du monde.

Il décrit dans la première partie du poème l'un des plus tragiques épisodes de la lutte du peuple géorgien pour l'indépendance : l'invasion de la Géorgie par les hordes persanes, sous le commandement de Agha-Muhammed Khan, en septembre 1795.

La deuxième partie du poème reproduit une conversation entre Irakli II (qui apparaît comme la personnification de la lutte multi-séculaire du peuple géorgien contre les oppresseurs turco-persans) et son chancelier Solomon Léonidzé relative au destin de la Géorgie. Le poète exprime ici par la bouche des héros du poème les divers points de vue des dirigeants sur l'avenir du pays.

La poésie lyrique fut le genre essentiel et le plus développé du romantisme géorgien. La force poétique et les vastes possibilités de ce romantisme se révélèrent au plus haut degré et d'une façon particulièrement éclatante dans les œuvres de Baratachvili.

Deux noms illustrent surtout les dernières décades du XIX^e siècle et le

²³ A. Baramidzé, *N. Baratachvili et ancienne poésie géorgienne, Etudes littéraires*, III, 1947, p. 55-68. G. Deeters, *Georgische Literatur, Handbuch der Orientalistik, siebenter Band 1963, Leiden.*

de nouvelles possibilités susceptibles de refléter la vie intérieure de l'homme. Parmi les poètes géorgiens du XIX^e siècle, Baratachvili fut le premier à faire de la gamme complexe et contradictoire des pensées, des sentiments et des émotions les plus intimes des hommes la substance de ses poésies ²¹ ».

Les motifs civiques, l'appel à la lutte pour un avenir radieux, le fondement moral du devoir civique de l'homme, sont caractéristiques de la poésie de Baratachvili. Ces pensées sont exprimées avec une extrême clarté dans le poème *Méditations sur les rives du Mtkvari*.

Dans les minutes de désillusion et de doute, le poète s'efforce de trouver dans la nature la compréhension de son état d'esprit. L'intimité avec la nature est pour lui une source intarissable d'inspiration poétique. « Je crois, dit-il, qu'il y a un langage mystérieux dans la nature insensible et inerte ». Le poète se sent une partie organique de la nature. En elle se reflète sa propre disposition d'esprit, il y trouve une source de consolations, d'apaisement, pour son âme rebelle.

Le crépuscule sur Mtatsmindâ, La nuit sur le Kabaxi, Méditations sur les rives du Mikvari renferment une conception originale de la nature romantiquement imaginée par le poète. Les paysages de ces poèmes ne sont pas simplement imprégnés de sentiments sincères et ardents, mais sont en quelque sorte fragmentés dans le prisme de ces sentiments, vibrent à l'unisson de l'âme du poète, de ses épreuves et de ses émotions. Il aime les tableaux paisibles, calmes, mélancoliques de la nature, et non les paysages sévères qui respirent l'inquiétude; il conçoit la réalité objective de la nature comme un organisme vivant. Dans ses phénomènes, il discerne la voix de la vie ²² ».

La poésie de Baratachvili ne peut en aucune façon être taxée d'individualisme étroit, cantonné uniquement dans des épreuves et les intérêts personnels. Les intérêts personnels y sont étroitement liés aux intérêts communs. A travers toute son existence, il caresse un rêve passionné de liberté, d'émancipation de la personnalité humaine; il fut le chantre des aspirations et des tendances communes à tous les hommes. Par son verbe poétique puissant, il dispersa les ténèbres de son époque, il s'efforça d'éclairer la vie confinée d'alors par des idées avancées et de découvrir devant la personnalité humaine les vastes espaces où « le cœur ne connaît pas le tourment et où l'esprit ignore l'angoisse ».

Le caractère militant et progressiste de la poésie romantique de Baratachvili trouva son expression la plus forte dans son poème génial *Merani*

²¹ Al. Baramidzé, Ch. Radiani, B. Jghenti, *ouvr. cité*, p. 154-155.

²² *ouvr. cité*, p. 157.

(Pégase), qui est une apologie passionnée de la recherche de voies nouvelles, de la lutte, de l'élan irrésistible en avant.

La pensée fondamentale de cette œuvre est le conflit entre les tendances nobles de l'homme et la vie, son refus décisif de s'accommoder de son destin, la déclaration d'une lutte à mort contre les forces obscures de la réalité environnante. Mû par le sentiment de son devoir civique, prêt à donner sa vie pour le bonheur de l'humanité, le héros de *Merani* accomplit son exploit.

Le héros de Baratachvili est prêt à périr dans un corps à corps acharné avec l'ennemi, pour tracer par son exploit le chemin du bonheur pour les générations futures. Les strophes immortelles de *Merani* résonnent encore de nos jours de la majestueuse symphonie de la lutte, de l'hymne à la puissance de l'esprit humain, d'un optimisme vivifiant et d'une foi ardente en la victoire sur les forces obscures dans le monde²³.

Le trait distinctif de la poésie romantiques géorgiens est un profond patriotisme. Le célèbre poème de Baratachvili *Le Destin de la Géorgie (Bedi Kartlisa)*, qui est un des plus éclatants échantillons de la poésie patriotique géorgienne, est imprégné d'un noble sentiment d'amour envers la patrie, de l'ardeur à donner sa vie « pour la survie et l'honneur de la terre natale ». La nostalgie romantique se hausse dans ce poème à une compassion à la douleur du monde.

Il décrit dans la première partie du poème l'un des plus tragiques épisodes de la lutte du peuple géorgien pour l'indépendance : l'invasion de la Géorgie par les hordes persanes, sous le commandement de Agha-Muhammed Khan, en septembre 1795.

La deuxième partie du poème reproduit une conversation entre Irakli II (qui apparaît comme la personnification de la lutte multi-séculaire du peuple géorgien contre les oppresseurs turco-persans) et son chancelier Solomon Léonidzé relative au destin de la Géorgie. Le poète exprime ici par la bouche des héros du poème les divers points de vue des dirigeants sur l'avenir du pays.

La poésie lyrique fut le genre essentiel et le plus développé du romantisme géorgien. La force poétique et les vastes possibilités de ce romantisme se révélèrent au plus haut degré et d'une façon particulièrement éclatante dans les œuvres de Baratachvili.

Deux noms illustrent surtout les dernières décades du XIX^e siècle et le

²³ Al. Baramidzé, *N. Baratachvili et ancienne poésie géorgienne, Etudes littéraires*, III, 1947, p. 55-68. G. Deeters, *Georgische Literatur*, Handbuch der Orientalistik, siebenter Band 1963, Leiden.

commencement du XX^e, deux maîtres incontestés de la nouvelle littérature géorgienne : Ilia Tchavtchavadzé et Akaki Tsereteli, qui ont profondément marqué la vie culturelle et politique de la nation.

Le poète Vaja-Pchavela, leur contemporain, est non moins important, mais relève d'un genre tout différent, d'inspiration poétique de caractère mythique.

Ces grands écrivains, ainsi que d'autres figures représentatives de la nouvelle littérature géorgienne, seront évoqués dans notre prochain numéro.

K. SALIA

LA CONQUETE DE L'AZERBAIDJAN PAR LES SELDJOUCIDES *

L'histoire de l'Azerbaïdjan, au cours des XI^e et XII^e siècles, est étroitement liée à la vague de l'invasion turque, alors que les pasteurs nomades partirent du Khorasān en direction de l'Ouest, sous la conduite de la dynastie seldjoucide.

Les mentions contenues dans nos sources d'informations concernant l'apparition de masses compactes d'oghouzes sur le territoire de l'Azerbaïdjan se rapportent à la première moitié du XI^e siècle. Bar-Hebraeus nous donne l'information suivante : En l'année 429 de la Mirad (1037-38), les Ghouzes envahirent de nouveau l'Arménie, exterminèrent un grand nombre de Kurdes et d'Arabes qui s'y trouvaient, et s'emparèrent d'un riche butin. De là ils marchèrent sur Urmia, ville de l'Azerbaïdjan, s'emparèrent de la région et exterminèrent un grand nombre de montagnards kurdes, ceux qui étaient descendus (des montagnes) et qui leur avaient opposé une résistance.

Au cours de cette même année, les Ghouzes dévastèrent la ville de Maraga et brûlèrent une grande mosquée qui s'y trouvait. Ils tuèrent et firent prisonniers un grand nombre d'habitants¹.

Parmi les événements qui se rapportent à la période du règne des Sheddrides en Aran, on possède une relation assez intéressante, liée à la question concernant les Oghouzes : « Ensuite, en 425-1034, devint Emir son fils (d'Abu'l-Fath Musa — R.H.) l'assassin de al-Lachkari Ali ibn-Mussa ibn-al-Fadl ibn-Mohammed ibn-Chaddad. C'était un homme abject et peu croyant. Il épousa la concubine de son père. Les jours de son émirat furent des jours de trouble : il n'y eut de tranquillité ni pour lui, ni pour ses sujets, à cause des incursions des al-Ghouzes et des autres ennemis »². L'auteur arabe du XIII^e siècle, ibn-al-Athir, communique en l'année 1029 : « Les Turcs

(*) Les sources syriaques des XII^e - XIII^e siècles concernant l'Azerbaïdjan. Edition de l'Ac. des Sciences de la R.S.S. d'Azerbaïdjan, 1960 (en russe).

¹ Bar-Hebraeus. Histoire juive, 233.

² Ahmed ibn Lutfallah (Munedjdjim-bachi). Djami ad-duval. Trad. angl. de l'arabe par V.F. Minorsky (Voir V. Minorsky, *Studies in Caucasian History*. Oriental series No 6, London 1953, p. 18); trad. russe de l'arabe par A. Mamedov. Travaux de l'Inst. d'Histoire et de Philosophie de l'Ac. des Sc. de la RSS d'Azerbaïdjan, t. XII, p. 217. (Par la suite : Djami ad-duval).

plièrent leurs tentes et se mirent en route, et en chemin ils ne traversèrent pas un village sans le piller, et ils allèrent ainsi jusqu'à ce qu'ils arrivent à Vekhsuzan (Vakhsudan — R.H.) en Azerbaïdjan ». Et plus loin, en date de 1035-36, il ajoute : « Les Ghouzes marchèrent sur la ville, pillèrent complètement toute une série de ses quartiers et s'approprièrent l'argent ... et cela se passait en 427 ». Et dans cette même chronique : « plus de 2000 hommes, parmi les Ghouzes, se séparèrent des autres et se dirigèrent vers le Kerman et de là sur Ispahan, et une guerre eut lieu entre eux et le souverain d'Ispahan, Ala al-daula ibn Kakuye, guerre que nous avons déjà mentionnée. D'Ispahan ils se dirigèrent ensuite vers l'Azerbaïdjan. C'était la tribu d'Arslan (ibn-Seldjouk — R.H.)³.

Ces détachements rencontrèrent souvent une résistance de la part de la population locale, et il leur arriva même d'être complètement décimés. Cette situation se prolongea au cours de toute la première moitié du XI^e siècle, et dans la dernière décennie de ce même siècle, les Seldjoucides s'installèrent en Azerbaïdjan. Après la défaite des troupes gaznévides devant Dendanakan, en 1040, il n'y eut plus devant eux aucun obstacle important pour gêner leur progression du Khorasân vers l'Ouest. C'est pour cette raison que vers le milieu du XI^e siècle, les sultans seldjoucides passèrent des raids isolés à la conquête méthodique qui aboutit à la formation d'un empire s'étendant de l'Inde jusqu'à la mer Méditerranée.

La vague seldjoucide principale qui avait à sa tête le sultan Toghrul-bek (1038-1063)⁴, appelé le « grand » Seldjoucide, fut précédée par la campagne de son frère Ibrahim Inal, à la suite duquel les forces principales turques se mirent en mouvement⁵. Les détachements de ce dernier jouaient selon toute vraisemblance le rôle d'avant-garde de reconnaissance, lancée en avant dans le but d'éclairer la situation dans les régions peu connues ou inconnues qui vont du Khorasân à l'Asie Mineure inclusivement. Les khans mongols entreprirent plus tard, comme on le sait, des raids de reconnaissance semblables. La campagne de leurs chefs d'armée Subédé et Djébé, qui se lancèrent plus tard (1221-1223) à la poursuite du chah de Kharezme, Mohammed, se transforma en raid de reconnaissance. Leurs détachements traversèrent l'Iran, la Transcaucasie, les régions de la mer Noire, la Russie, l'Empire Bulgare de la Volga et revinrent vers le gros des forces mongoles,

³ Extraits de « Al-Kamil fi-t-tarikh » de ibn-al-Athir. MITT, I. p. 363, 364, 365.

⁴ Outre le sultan Toghrul-bek, Alp-Arslan (1063-1072) et Melik-shah (1072-1092) furent les illustres représentants des « grands » Seldjoucides.

⁵ Cf. « Matériaux pour l'histoire de l'Azerbaïdjan » tirés du « Tarikh al-Kamil de ibn-al-Athir ». Trad. de l'arabe par P.K. Jouzé, Bakou 1940, p. 113-117 (Par la suite ibn-al-Athir).

qui se mirent en mouvement peu après et atteignirent les bords de la Méditerranée quelques années plus tard.

Bar-Hebraeus rapporte l'établissement de l'autorité de la dynastie des « grands » Seldjoucides sur l'Azerbaïdjan à l'époque du gouvernement du sultan Toghrul-bek, peu après la victoire de Dendanakan sur le sultan gaznévide Mas'ud (1030-1041) : « Le sultan Mas'ud resta en Khorāçan environ deux ans. Il laissa ensuite une force militaire dans cette région et se retourna vers la ville de Kharezm — Gazna. Quand les Ghouzes l'apprirent, ils se dirigèrent de nouveau vers le Khorāçan, en l'an 432 de la Mirad (1040-41) et on ne put leur résister. Ils s'installèrent en Azerbaïdjan »⁶. Et plus loin il ajoute : « Maïdud, fils de Masud (1041-1048), celui qui était au Kharezm, quand il apprit ce qui était arrivé à son père, rassembla une armée de cinq mille hommes et attaqua les vingt mille hommes de son oncle paternel; il les vainquit et tua son oncle. Il perfora les poignets des assassins de son père et les lia avec une corde. Ils furent traînés sur le sol jusqu'à ce qu'ils expirèrent. Il revint à Ghasna et reprit le royaume de son père, à l'exception du Khorāçan et de l'Azerbaïdjan où régnaient les Turcs » (souligné par nous — R.H.)⁷.

C'est ainsi que Bar-Hebraeus dit franchement que sous le gouvernement du sultan Maïdud, l'autorité des sultans seldjoucides s'était déjà étendue sur l'Azerbaïdjan⁸.

L'auteur arménien du XII^e siècle, Matthieu d'Édesse, rapporte la conquête de l'Azerbaïdjan à une époque plus tardive, au temps du gouvernement du sultan Alp-Arslan : « en l'an 513 d'après l'ère arménienne (1064) le roi persan, le sultan Alp-Arslan, frère du sultan Toghrul-bek, qui après la mort de son frère monta sur le trône impérial, pénétrant dans le pays d'Aqvan, le mit à feu et à sang et emmena la population en captivité »⁹.

L'auteur arabe du XIII^e siècle, Mohammed Nesevi, rapporte cet événement à une période encore plus tardive, à l'époque du gouvernement du

⁶ Bar-Hebraeus. *Histoire laïque*, 234. Les mentions relatives au Kharezm sont vraisemblablement, ici et ci-dessous, une erreur graphique.

⁷ *Op. cit.*, 235.

⁸ Dans « L'histoire de la RSS de Turkménie (t. 1, vol. 1, Achhabad 1957, p. 253) il est dit que l'Azerbaïdjan fut conquise par les Seldjoucides vers les années 1040. En même temps avaient lieu des raids de pillage en Arménie, en Géorgie et dans l'Empire Byzantin.

⁹ Matthieu d'Édesse. *Chronique. Extraits et Trad. du vieil-arménien par T.I. Ter-Grigorian*, d'après l'édition de Vagarchapat, 1898. Manuscrit des arch. scient. de l'Inst. d'Histoire de l'Ac. des Sc. de la RSS d'Azerbaïdjan, No 1275, p. 28-29 (par la suite Matthieu d'Édesse). L'auteur de l'extrait se trompe en appelant Alp-Arslan père de Toghrul-bek. Alp-Arslan était le fils de Tchagri-bek Davud, et ce dernier était le frère de Toghrul-bek.

le pays d'Arran et le réunit à ses autres vastes domaines, le sultan de Shirvan de cette époque¹⁰ comparut en sa présence après les incessantes agressions subies par son pays et les (innombrables) batailles qui détruisirent la majorité de ses guerriers. Et il fut stipulé qu'il verserait chaque année cent mille dinars¹¹ au trésor du sultan. Mais cet auteur avait vraisemblablement en vue non la conquête, mais plutôt une campagne ordinaire dans les domaines d'un vassal nominal. Une autre source d'information décrivant la campagne du sultan seldjocide d'Irak, Mughis ad-din Mahmud (1118-1131) dans le Shirvan, au cours de l'été 1123, donne le renseignement suivant au sujet de l'importance de l'imposition mentionnée plus haut : « Avant cela (cette campagne) la rentrée annuelle au trésor du sultan en provenance de Shirvan représentait une somme de quarante mille dinars, mais le droit à cette imposition n'était plus en vigueur par suite d'une action illégale... L'imposition de cette capitation à Shirvan commença du temps du sultan Melik-Chah, fils d'Alp-Arslan. Voici comment cela s'était passé : quand il (Melik-Chah — R. H.) entra en Arran, le roi Feriburz, après avoir refusé, vint faire amende honorable, et il s'engagea à verser (annuellement) soixante dix mille dinars au trésor. Mais on ne cessa de faire des concessions sur cette stipulation, jusqu'à ce qu'elle fut fixée (la capitation) à quarante mille dinars »¹².

Ibn-al-Athir donne une autre version en ce qui concerne l'époque de la conquête de l'Azerbaïdjan par les sultans seldjocides : « En cette année 446 (1054-5) Toghrul-bek partit pour l'Azerbaïdjan et se dirigea sur Tabriz dont le souverain était (à cette époque) l'émir Abu-Mansur Vakh sudan ibn Mohammed ar-Ravadi, qui reconnut l'autorité de Toghrul-bek, invoqua son nom dans la Khotba, lui apporta (de l'argent, des cadeaux) qui le satisfirent et lui donna son fils en otage. Après l'avoir quitté, Toghrul-bek passa chez l'émir Abu'l-Asvar, souverain de Djanza (Gandja) et ce dernier se soumit également à lui, invoquant son nom dans la Khotba. Les souverains des autres régions firent de même : ils firent vœu de soumission (invoquèrent

¹⁰ Il s'agit de Feriburz. Son gouvernement coïncide avec l'époque du gouvernement des khalifes Mukhtadi (1075-1094) et Mustazhir (1094-1118).

¹¹ Matériaux concernant l'époque de Nizami (auteurs arabes). Extrait du livre « Biographie du sultan Djalal ad-din Manguberti » de P.K. Jouzé, édition O. Hudass, Paris 1890. Manuscrit des arch. scientifiques de l'Inst. d'Histoire de l'Ac. des Sc. de la RSS d'Azerbaïdjan, No 946 p. 1.

¹² Tiré des écrits de Imad ad-din d'Ispahan, résumé par Fathk ibn-Ali al-Bondari al Ispahani, sous le titre de « Tarikh devlet al-Seldjuk ». Traduit de l'arabe par P.K. Jouzé. Edité au Caire en 1900. Manuscrit des arch. scientifiques de l'Inst. d'Histoire de l'Ac. des Sc. de la RSS d'Azerbaïdjan, No. 1038, p. 2-3 (Par la suite Tarikh devlet al-Seldjuk).

son nom) dans la Khotba et lui envoyèrent des troupes, et il laissa leurs possessions entre leurs mains »¹³.

Matthieu d'Édesse, déjà mentionné, rapporte la conquête de Gandzak en 1087, au temps du sultan Melik-Chah : « En cette année (1087) le sultan (Melik-Chah) partit en campagne avec de nombreuses troupes et vint mettre le siège devant la ville qui s'appelait Gandzak... Il rassembla tous les Perses contre lui. Combattant vigoureusement, ils sapèrent et détruisirent une tour et poursuivant ainsi leur attaque ils s'emparèrent de la ville de Gandzak, »¹⁴

A notre avis, l'Azerbaïdjan fut conquise, comme l'indiquent les renseignements de la source syrienne que nous devons de mentionner, au cours des années 1040. Pour passer à la conquête des possessions byzantines, qui avait été commencée par les sultans dans les années 50 de ce même siècle, il fallait consacrer un certain temps à la préparation de cette importante campagne militaire ; pour s'exprimer en langage moderne, il fallait créer une base d'appui, effectuer un regroupement indispensable des forces.

Aussitôt après que les Turcs se furent installés en Azerbaïdjan, ce pays devint pour eux une base d'appui, d'où ils effectuèrent des raids de conquête plus loin, vers l'occident. En 1044, Bar-Hebraeus note : « Bientôt Mutamid¹⁵ se raffermir et rassembla les Maadi, il vainquit les Ghouzes et en extermina un grand nombre. Et les survivants s'enfuirent en Azerbaïdjan »¹⁶.

Ce n'est qu'après avoir préparé une base solide que les Seldjouks, sous le sultan Toghrul-bek, purent commencer les opérations militaires contre Byzance. Voilà ce que nous trouvons chez Bar Hebraeus : « En 446 de la Mirad (1054-55) quand toutes les régions occupées par les Perses furent soumises à l'autorité du sultan Rukn al-din Toghrul-bek, il se tourna vers les régions de Rûm. Il attaqua la forteresse de Manasguerd. Il l'assiégea pendant longtemps, mais ne put la soumettre et dévasta la région d'Arzan al Rum qui avait une frontière commune avec le pays de Rûm. Il revint passer l'hiver en Azerbaïdjan, pour se tourner de nouveau vers Bet-Romaye »¹⁷. Nous trouvons chez l'auteur persan du XVe siècle, Mirkhond, le témoignage

¹³ Ibn-al-Athir, 117.

¹⁴ Matthieu d'Édesse, 48.

¹⁵ Mutamid ad daula Kirvach, ogailide, 1001-1050.

¹⁶ Bar-Hebraeus, Histoire laïque, 239. Ce témoignage sert de confirmation à l'idée intéressante de C. Cahen, qui indique (C. Cahen, La première pénétration turque en Asie Mineure (2e moitié du XIIe siècle). Byzantion 1948, t. XVIII, pp. 15, 50, 46. Bruxelles) que l'Azerbaïdjan fut un des secteurs de concentration des Turkmènes et que déjà sous Melik-Shah « l'Azerbaïdjan resta la base économique des Turcs, repartis en avant, dans les secteurs insuffisamment peuplés par les Turcs ». C'est lui également qui indique les contacts entre les Turkmènes d'Irak et d'Anatolie, qui s'effectuèrent à travers l'Azerbaïdjan et, en deuxième lieu, à travers le Diyarbakir.

¹⁷ Op. cit., 244.

suisant : « Ayant conquis l'Azerbaïdjan, Toghrul-bek s'attaqua aux Grecs en 446 (1054-55) et les ayant vaincus, s'en retourna »¹⁸. Et nous relevons chez ibn-al-Athir : « Pendant cette campagne (1054) il (Toghrul-bek) atteignit Erzen ar-Rum, mais avec l'arrivée de l'hiver il revint en Azerbaïdjan »¹⁹.

Une chronique géorgienne anonyme du XIII^e siècle nous informe que les Turcs seldjocides firent irruption au cours du XI^e siècle, dans des buts militaires, à l'intérieur de l'Arménie et de la Géorgie, en passant par le territoire d'Azerbaïdjan. Cette même source d'information note qu'ils y provoquèrent de grandes destructions, exterminèrent les habitants, imposèrent aux gouvernements locaux des taxes à leur bénéfice²⁰. Les gouverneurs du « grand » Seldjocide effectuèrent également en Transcaucasie des campagnes de pillage²¹. Dans ces raids accomplis par le sultan et ses vassaux, Gandzak, où était installé depuis le début du XII^e siècle le gouverneur seldjocide²², joua un rôle déterminant.

De cette façon, si après 1040, c.à.d. après la victoire des Seldjocides sur les Gaznévides à Dendanakan, le secteur de concentration des forces destinées à l'expansion ultérieure vers l'occident était le Khorasân, après 1050 ce rôle de base d'appui passa à l'Azerbaïdjan.

D'après leur niveau culturel, les Turcs étaient sans nul doute inférieurs à la population des pays conquis. Dans « Kabus-name » il existe un détail intéressant : l'auteur donne des conseils à son fils : « Si ton enfant est une fille, confie-la à des nourrices vertueuses et attentives et quand elle grandira, donne-la à une éducatrice, pour qu'elle apprenne le namaz, le jeûne et toutes les conditions obligatoires du Shariat, mais *ne lui apprends pas à écrire* » (souligné par nous — R.H.)²³. L'extrait suivant de « Siyaset-Name » de Nizam al Mulk témoigne également de l'analphabétisme et du faible

¹⁸ Mirkhond (Mohammed ibn Khabend-Shah) Rouzat-us-Safi. Extraits relatifs à l'histoire de l'Azerbaïdjan à l'époque des Seldjocides et des Mongols. Traduit du persi par M. Efendizade. Edition de Bombay, A.H. 1271 (1854). Manuscrit des archives de l'Inst. d'Histoire de l'Ac. des Sc. de la RSS d'Azerbaïdjan, No 1197, p. 42 (par la suite : Mirkhond).

¹⁹ Ibn-al-Athir, 117.

²⁰ M. Brosset, Histoire de la Géorgie, 1^e partie, 1^e et 11^e livraisons, trad. St P. 1849, 1850 pp. 331, 335, 343, 346 (Par la suite : Histoire de la Géorgie).

²¹ Histoire de la Géorgie, 332, 333.

²² Op. cit., 332, 334, 335, 343.

²³ Kabus-name. Trad. article et notes de E.E. Bertels, membre correspondant de l'Ac. des Sc. de l'URSS. M. 1953, p. 109 (Par la suite : Kabus-name). Au sujet de ce témoignage, E.E. Bertels remarque : Cette prescription est intéressante, car d'après les témoignages de Beihaqi, chez ses contemporains, les émirs gaznévides, les femmes se distinguaient au contraire par leur connaissance de l'écriture. Apparemment, sur ce point, la nouvelle aristocratie turque s'était éloignée des vieilles traditions iraniennes.

niveau culturel des Turcs : « Quand le souverain est un Turc, un Tadjik ou un individu qui ne connaît pas l'arabe, qui ne sait pas lire les instructions du Shariat, qu'il le veuille ou non, il aura besoin d'un suppléant pour faire marcher les affaires à sa place ²⁴ ».

De même qu'au XI^e siècle, la masse des Turcs continuait, au XII^e siècle, à mener une vie nomade et pastorale. Nous tenons d'une source anonyme géorgienne du XII^e siècle la description suivante des Turcs qui vivaient au début de ce siècle et nomadisaient dans les confins de l'Iran et de la Transcaucasie : « les Turcs passent l'hiver dans la région comprise entre Tiflis et Barda où il fait si bon l'hiver, où pendant toute cette saison, comme au printemps, il pousse une herbe haute; où la forêt est abondante, ainsi que l'eau, où il existe une quantité de gibier varié et tout ce qui peut être nécessaire. C'est là qu'ils dressent leurs tentes. Leurs chevaux, leurs moutons, leurs mulets et leurs chameaux sont innombrables. Au printemps ils grimpent dans les montagnes de Somket et d'Ararat. En été, ils trouvent également en abondance de l'herbe et des sources dans ces magnifiques endroits ²⁵ ».

Michel le Syrien qualifie de nomades les Comans de langue turque qui, dans la première moitié du XII^e siècle, s'installèrent aux frontières septentrionales de Byzance. « Les Comans font partie des Turcs. Leur langue est turque, mais ils ne connaissent ni Moïse, ni ses prophètes, ni le Christ, notre Seigneur, ni Mahomet. Partout où ils vont, ils emmènent avec eux leurs femmes, leurs enfants et leurs biens. Ils se défendent (à l'aide) de chariots en bois dont ils font un rempart autour de leur camp » ²⁶. Ce même auteur parle ainsi des Turcs du Proche-Orient à la fin du XII^e siècle : « Le grand peuple turkmène vit sous la tente. En hiver, ils descendent dans les régions du sud de la Syrie, dans les vallées où il ne tombe pas de neige, où il n'y a pas de glace et où il y a des pâturages. Au printemps, ils remontent vers le Nord, où ils trouvent des pâturages pour leur bétail. Au cours de leurs descentes et de leurs remontées les chemins sont obstrués par la multitude de leur bétail » ²⁷.

Donc, si les Turcs, au cours d'un siècle, avaient fait quelques progrès au point de vue social, ces progrès étaient tellement insignifiants qu'ils

²⁴ Siyaset-name, 46.

²⁵ Histoire de la Géorgie, 358-359 - chez beaucoup d'auteurs dont les extraits ont été traduits pour la période des XI^e-XII^e siècles dans MTT (I, 223-468), il y a des renseignements caractérisant les Turcs de cette époque, aussi bien ceux qui restèrent en Turkménie, ceux qui émigrèrent en Khorasân et plus loin en Occident, que les pasteurs nomades.

²⁶ Michel le Syrien, 600-601.

²⁷ Op. cit., 732.

permirent à des auteurs distants parfois de presque un siècle de leur appliquer une caractéristique analogue.

Il faut tenir compte aussi du phénomène suivant, lié directement au nom des Seldjocides. En plus des détachements turcs qu'ils possédaient, les sultans cherchaient des forces nouvelles sur lesquelles ils pourraient s'appuyer dans les pays conquis. Ils utilisaient les services des fonctionnaires locaux pour le gouvernement des pays conquis, ils établissaient des contacts avec l'élite urbaine, les marchands, les autorités religieuses musulmanes et le clergé chrétien ²⁸. Ils recherchaient et obtenaient souvent l'appui des seigneurs féodaux locaux ²⁹. Au sujet de ce phénomène, F. Engels s'exprime de la façon suivante : « ... les antrustions (du roi franc) qui comprenaient au début les compagnons d'armes personnels du roi et les autres chefs de troupe subalternes se complétèrent rapidement ... par des romains, c.à.d. par des gaulois romanisés *qui devinrent rapidement indispensables au roi par leur capacité d'écrire, leur instruction, leurs connaissances de la langue romane parlée et de la langue latine littéraire, de même que du droit local* » (souligné par nous — R. H.) ³⁰. Il ne fait pas de doute que les sultans seldjocides utilisèrent les fonctionnaires locaux, féodaux et autres, exactement dans ce même but ³¹; ils attirèrent à leur service des gens parlant d'autres langues que le turc, en qualité de vizirs et d'autres fonctionnaires. Le persan Nizam al Mulk était vizir des « grands » sultans seldjocides : Alp-Arslan et Melik-Chah. Son fils, Chams ad-din, devint vizir du sultan seldjocide d'Irak Mughis-ad-din Mahmud (il fut tué par ordre de ce sultan aux portes de

²⁸ I.P. Petruchevski (N.V. Pigulevskaia, A.Y. Isakubovski, I.P. Petruchevski, L.V. Stoeva, A.M. Belenitski. Histoire de l'Iran depuis la haute antiquité jusqu'à la fin du 18e siècle. L. 1958, p. 138) remarque en particulier : « ... le rapprochement de certains groupes de féodaux avec les gros négociants est un phénomène caractéristique de l'histoire de l'Iran et d'une série de pays voisins d'Orient. C'est pour cela qu'ici, à la différence de l'Europe occidentale médiévale, les gros négociants n'étaient pas en opposition avec les féodaux et ne luttaient pas contre eux, mais au contraire, ils luttaient ensemble, avec les féodaux, contre les prétentions des artisans et de la classe pauvre urbaine ».

²⁹ A.M. Belenitski remarque (collectivité d'auteurs - Histoire de l'Iran jusqu'au 18e siècle, p. 149) : « N'ayant pas l'expérience du gouvernement des grands pays cultivés, les sultans seldjocides furent contraints d'organiser l'appareil administratif et financier avec le cadre des fonctionnaires, pour la plupart d'origine irakienne, qui par suite de l'effondrement des empires précédents - des Gaznévides et des Bouides - se trouvaient sans fonction ».

³⁰ F. Engels. Origines de la famille, de la propriété privée et de l'État. Gospolitizdat 1953, p. 158.

³¹ Notons que non seulement les Turcs des XIe-XIIe siècles, mais aussi les Mongols, destructeurs et pillards plus épouvantables encore, laissèrent en place une partie des fonctionnaires locaux, pour mieux organiser le pompage des impôts et des taxes dans les pays conquis.

Maraga en mai 1123 ³². L'auteur de « Kabus-name », le persan Key-kavus, remplissait auprès de Bu's-Suvar, Sheddadide de Gandzak (2e moitié du XIe siècle) la fonction de confident. Il indique « qu'au temps de Fadlun-i-Mamlan, qui fut souverain de Gandja, ce prince avait pour conseiller un homme illustre, originaire du Dailaman ³³ ». Nasir-i-Khusrâü, un auteur de la première moitié du XIe siècle, écrit : « Quand le sultan Toghrul-bek Abu Talib Muhammed ibn Mikhail ibn Seldjouk, que Dieu l'ait en Sa miséricorde, s'empara de cette ville (Ispahan) un jeune homme originaire de Nichapur y fut envoyé comme gouverneur; expert dans l'art épistolaire, excellent calligraphe, c'était un homme calme et beau. On l'appelait Amid Khodja. Il savait apprécier les mérites des gens, était éloquent et généreux. Cet homme faisait partie des secrétaires du conseil du sultan ³⁴ ».

Au temps de l'atabek Eldeghezid Uzbek, le Kadi de Tabriz était Kavam ad-din Khaddadi de Baghdad; ce fut Izz ed-din Kazvini qui lui succéda ³⁵. Michel le Syrien rappelle que sous Masud, fils de Bursuk, le gouverneur de la ville de Mossoul était le persan Djavali : « Quand mourut le souverain de Mossoul, Masud, fils de Bursuk, Djavali, l'un des serviteurs du grand sultan, resta gouverneur de la ville ³⁷ ». Sous l'atabek Zengi (1127-1146) le persan Bakha ad-din Chakhrzori ³⁶ remplissait la fonction de Kadi à Mossoul.

En laissant, pendant un certain temps, les gouverneurs locaux dans leurs domaines et en entretenant des relations avec le clergé chrétien, les Seldjoucides établissaient leur contrôle sur l'activité de ces gouverneurs. Ils confirmaient dans leurs fonctions chaque gouverneur de la façon suivante : « En cette année 450 (1058) le sultan Toghrul-bek a confirmé Mamlan, fils de Bakhsudan, fils de Mamlan, dans les fonctions de gouverneur de la province de son père en Azerbaïdjan ³⁹ ». Ils confirmaient en particulier dans ses fonctions, en Azerbaïdjan, le catholikos des chrétiens locaux ⁴⁰.

Mais après avoir utilisé, au cours d'une étape déterminée, les dignitaires locaux, les sultans s'efforçaient ensuite, sinon toujours, du moins dans une

³² Tarikh devlet al-Seldjuk, 3.

³³ Kabus-name, 225.

³⁴ Op. cit., 160.

³⁵ Nasir-i Khusrâü. Safar-name (Livre de voyage) Trad. et préface de E.E. Bertels. M.-L., 1933, p. 198.

³⁶ Rachid ad-din. Recueil de chroniques, T. I, livre 2, p. 242 (Par la suite : Rachid ad-din). Mirkhond 118.

³⁷ Michel le Syrien, 611.

³⁸ Op. cit., 612.

³⁹ Ibn-al-Athir 117.

⁴⁰ Kirakos Gandzaketsi 95.

série de cas, de se débarrasser d'eux en transférant leurs domaines à leurs proches et à leurs chefs militaires turcs. Voici, par exemple, ce qu'indique notre source d'informations au sujet de l'extinction dans le pays d'Arran de la dynastie des Sheddadides : « ... le sultan Alp-Arslan donna en fief le pays de Bab-al-abwab et d'Arran au plus ancien de ses chefs militaires et au plus en vue de ses serviteurs, Savtekin. Et ce dernier s'y rendit avec une troupe composée de Turcs, en 468 (1075). Fadlun refusa de remettre le pays et Savtekin l'attaqua. Ayant constaté son impuissance en matière de batailles et de résistance, Fadlun remit la capitale Djanza et les autres parties du pays d'Arran, aux gouverneurs du sultan. Et les Turcs s'installèrent dans le pays d'Arran, dans ses plaines et ses montagnes, dans toutes ses provinces et ses forteresses. Et c'est à partir de cette époque que le royaume des Sheddadides cessa d'exister. Tous leurs trésors et toutes leurs richesses tombèrent aux mains des Turcs »⁴¹.

C'est ainsi que l'Azerbaïdjan, étant inclus dans l'empire des Seldjucides, se développa sous l'influence évidente de ses sultans gouverneurs, et fut jusqu'à un certain point lié à toutes les vicissitudes intérieures et extérieures de cette puissance. Une telle situation ne pouvait pas manquer de se refléter sur la vie économique, sociale et politique de l'Azerbaïdjan et elle trouva son expression dans les changements que l'on peut observer dans l'histoire de ce pays.

R. HUSSEYNOV
Bakou

⁴¹ Djami-ad-duval (trad. angl. de V.F. Minorski, op. cit., 24-25; trad. russe de A.D. Mamedov. Travaux de l'Inst. d'Histoire de l'Ac. des Sc. de la RSS d'Azerbaïdjan. t. XII, p. 221-222.

SUR L'ORIGINE DU CULTE DE DIONYSOS
VAKX — BACCHUS — AGUNA — ET DU MOT VIN ¹

1. L'antique dieu du vin et de l'ivresse Dionysos — Vakx — Bacchus possède un sosie géorgien : Aguna. La grande fête, à rituel complexe, célébrée en son honneur le soir du premier janvier par les Géorgiens occidentaux, fait partie du complexe des cérémonies du nouvel an, qui reflètent principalement les notions et les croyances anté-chrétiennes (païennes), et même chrétiennes.

En s'adressant par de bruyantes exclamations à Aguna, on frappait ordinairement avec une tête de porc bouillie, le collet d'une petite hache et des bâtons sur le pressoir à vin (« satsnaxéli ») en prononçant les mots suivants :

« Aguna, Aguna, traverse,

Baxua, passe par la porte ! »

On estime que ce Baxua, de même que le culte d'Aguna en Gurie, a été emprunté à la Grèce, avec laquelle la Géorgie occidentale entretenait, depuis des temps immémoriaux, des relations économiques et culturelles.

2. On sait que de nombreux indices témoignent de l'origine étrangère du culte grec de Dionysos, et pour cette raison les plus éminents historiens de la culture et les linguistes l'appellent le dieu « importé » en Grèce.

Une nouvelle analyse des renseignements utilisés antérieurement et une réinterprétation des anciennes conclusions, de même que les nouveaux éléments obtenus, nous permettent de parler, non de l'emprunt par les Géorgiens à la Grèce du nom de Baxua (Bacchus) et du culte d'Aguna, mais au contraire, de dire que ce sont les Grecs qui les ont empruntés aux tribus kartvéliennes (géorgiennes) occidentales, c.-à.-d. aux Colchidiens (Lazes et Megréliens). Notre opinion est basée sur le fait que le mot Baxua - Bacchus, surnom de Dionysos, a premièrement un aspect phonétique lazique- (tchane) megrélien, deuxièmement que l'appellation grecque du vin n'est pas d'origine grecque (les Argonautes grecs eux-mêmes « furent étonnés de voir le sarment de vigne qui s'enroulait autour des colonnes » du palais d'Aiétés en Colchide, où, effectivement, l'industrie du vin était développée depuis des temps immémoriaux); troisièmement, il existe des variétés géorgiennes

¹ Ce texte, que nous a adressé le Dr J. Megrelidzé, est le résumé de la communication qu'il a faite à la session scientifique de Leningrad d'octobre 1964.

des noms de Bax-Bacchus-Baxua, de même que des noms de lieux parallèles (Baxvi, Baxvistkali, la ville d'eau de Bax (v) maro); des nom d'homme : Baxu, Baxuta, Baxua, Baxva, Labaxva; des noms des famille tirés du nom Baxuta : Baxutadzé, Baxutachivili de Baxua : megr. Baxua, abkhaz Labaxua, etc.); quatrième, le nom d'Aguna ne peut être emprunté au grec, du fait encore qu'il ne trouve pas d'explication dans cette langue, et sa racine gun (A-gun-a), sous sa forme aspirée g'un, ressort dans les appellations kartvéliennes du vin.

3. L'appellation même du vin dans diverses langues chez les anciens et les nouveaux vigneron possède une racine commune (voir ci-dessous) qui, comme le remarquent de nombreux linguistes éminents, n'est pas d'origine indo-européenne; son étymologie sémitique est également exclue.

En partant de la situation exposée et aussi du fait que le mot géorgien ancien g'wno (g'vino) - vin, et ses diverses variantes dans les langues kartvéliennes, ont une racine commune avec les appellations du cep de vigne dans ces mêmes langues (g'vin, sans g, vin; ven - géorgien ven-ax et ses variantes - le cep de la vigne; comparer avec l'arménien guini/é — le vin, ai-gui/é — la vigne; nous distinguons cette racine dans d'autres mots géorgiens leg'u (le-g'u(n), le figuier, injir, la figue); tenant compte aussi d'autres facteurs, N. Marr estimait que l'appellation du vin sous sa forme lazique (tchane) était passée dans la langue arménienne et s'était répandue par son intermédiaire dans les langues orientales. Le sémitologue G.V. Tsereteli estime aussi « qu'il n'est pas exclu que le mot « vin » des langues sémitiques soit emprunté aux langues kartvéliennes. »

Une telle possibilité existait également par rapport aux langues indo-européennes, par l'intermédiaire des tribus géorgiennes qui furent, de temps immémorial, voisines des Grecs (comparer avec les mots géorgiens anciens g'uino, premièrement en affaiblissant, et ensuite en supprimant le premier son, uino, oino; comparer avec le *ovos* grec et le foïnos du dialecte éolien, le gothique *wein*, le latin *vinum*, le français *vin*, le *vino* des langues slaves, etc.)

On peut rappeler que les Grecs appellent l'acier *xalips* — (métal) de « *xalib* » parce qu'ils firent connaissance de sa fabrication chez les métallurgistes de la haute antiquité, chez les Géorgiens *xalibes*; le cuivre jaune fut appelé par les tribus germaniques, et l'est toujours par les Allemands « *das Messing* » mot qui provient de l'appellation tribale des anciens Géorgiens, les Mossiniques, etc., sans parler de la toison d'or colchidienne et d'Amirani (sosie de Prométhée). On peut remarquer que les vieilles légendes européennes qui se rapportent à l'origine transcaucasienne du cep de vigne sont reflétées dans la Bible.

4. Le culte antique du cep de vigne en Géorgie fut transmis à l'ère chrétienne : la croix de l'illuminatrice de la Géorgie, sainte Nino de Cappadoce est faite d'un cep de vigne; cette croix, conservée jusqu'à nos jours dans la cathédrale de Sion de Tbilisi, est considérée par la légende comme « un des objets nationaux les plus sacrés de l'église géorgienne ». Les traditions séculaires des meilleurs vigneronns sont maintenues de nos jours par les Géorgiens contemporains.

J. MEGRELIDZÉ

Institut de Littérature de l'Académie des Sciences
de la R.S.S. de Géorgie.

SYRISCHE LESARTEN IM ALTGEORGISCHEN TETRAEVANGELIUM

Die soeben erschienene lateinische Synopse zum altgeorgischen Tetraevangelium¹ mag uns Veranlassung sein, uns wieder² mit der syrischen Grundlage der altgeorgischen Evangelienübersetzung zu befassen. Diesmal wollen wir zehn typische Fälle aus allen vier Evangelien herausgreifen.

1. Matthäus 11, 12.

Matth 11, 12b lautet im griechischen Urtext : *hē basileia tōn ouranōn biazetai, kai biastai harpazousin autēn* (regnum caelorum vim-patitur, et violenti rapiunt illud); das entspricht wörtlich dem Text der lateinischen Vulgata : Das Himmelreich leidet Gewalt, und die Gewalttätigen reissen es an sich.

Der syrische Text der Peschitta (d.h. der syrischen Vulgata = syp) bietet : Das Königreich des Himmels wird *mit Gewalt behandelt* und die Gewalttätigen reissen es an sich. Und die Altsyrer (Curetonianus = syc und Sinaisyrer = sys) lesen sogar : *Bedrückt* wird das Königreich des Himmels und *die es Bedrückenden* reissen es an sich.

Davon ist die altgeorgische Überlieferung, wie sie sich uns im ältesten Typ, dem Adysh-Tetraevangelium (= Ad) und den etwas jüngeren Zeugen, dem Opiza-Tetraevangelium (= Op) und dem von Tbethi (= Tb) präsentiert, beeinflusst worden. Ad liest (im Wortlaut der im CSCO publizierten lateinischen Synopse) : regnum (wörtlich : regnatio) caelorum *cogitur* et, oppressores arripiunt illud. Freilich noch spürbarer ist der syrische Einfluss in Op + Tb (= OT) : regnum caelorum *cogitur* et qui *cogunt* (cogent Op) illos arripiunt (proripient Tb) illud.

Demgegenüber fällt die armenische Vulgata³ ziemlich ab : regnum caelorum *cogitur* et cogentes rapiunt illud. In dieser späteren Form kann

¹ J. MOLITOR, *Synopsis latina Evangeliorum Ibericorum antiquissimorum* = CSCO (Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium) 256 (Löwen 1965) VI + 301 S.

² Vgl. J. MOLITOR, *Die syrische Grundlage der altgeorgischen Evangelienübersetzung nach Aussage ihrer Harmonismen* = Bedi Kartlisa Nr 41-42 (Paris 1962) S. 98-105.

³ Vgl. J. ZORRAB, *Die Heilige Schrift des Alten und Neuen Testaments* (armenisch) IV (Venedig 1805).

sie kaum Zwischenglied zwischen der syrischen und georgischen Überlieferung gewesen sein.

2. Matthäus 20, 22, 23.

Für diese beiden Verse 20 und 23 aus dem 20. Kapitel des Matthäusevangeliums ist charakteristisch ein wohl aus Markus 10, 38 f. stammender Zusatz, der auf die Leidenstaufe hinweist.

a) In Vers 22 wird aus der Frage : « Könnt ihr den Kelch trinken, den ich trinken werde » eine Doppelfrage durch das Plus : *et baptismo quo ego baptizabor* (fut. I) *baptizari* (so Ad) bzw. (in der Fassung von OT) *aut* (= an) *baptismo quo ego baptizabor* (fut. II) *baptizabimini* (fut. II). Dieses Plus ist den Altsyrern (syc + sys) unbekannt, die Peschitta (syp) bringt es aber und zwar in der Fassung : *aut baptismo quo ego baptizor* (= *baptizabor*)⁴, *baptizabimini*. Wieder ist die OT-Überlieferung mehr von der syrischen Vulgata abhängig als das Adysh-Tetraevangelium.

Die armenische Vulgata kennt ebenfalls den Zusatz, allerdings in der Form : *aut baptismo, quo et baptizandus sum, baptizari*. Sie kann also wiederum in dieser Fassung nicht dem altgeorgischen Übersetzer vorgelegen haben.

Die altgeorgische Parallelstelle Mark 10, 38 ist zweigleisig; Ad bringt : *aut* (= an) *baptismo ad-quem ad-baptizandum* (= *baptizari*) eo [*baptizari*]⁵ und OT : *et baptismo quo ego baptizabor* (fut. II) *baptizabimini*.

b) In Vers 23 erscheint hinter *piesthe* (ihr werdet trinken) der Passus : + *et baptismo quo ego baptizabor* (fut. II) *baptizabimini* (fut. II), diesmal von allen drei altgeorgischen Zeugen vertreten (Ad, Op, Tb). Wieder bringt nur die syrische Vulgata (= syp) diese Erweiterung : *et baptismo quo baptizor* (= *baptizabor*)⁶.

Die armenische Überlieferung ist nach Angabe der Zohrabibel gespalten. In *textus receptus* steht : *et baptismo, quo ego baptizor, baptizemini*, « manche »⁷ bringen : *et baptismo meo baptizemini* und « manche » : *quo ego baptizandus sum, baptizemini*. Sie hat keine direkte Beziehung zur altgeorgischen Überlieferung.

3. Markus 16, 8.

Der griechische Text hat folgenden Wortlaut : *kai anabas* (oder : *ana-boêsas*) *ho ochlos êrxato aiteisthai* (*et ascendit* oder *exclamavit turba et coepit rogare*). Die lateinische Vulgata legt sich auf *anabas* (*ascendit*) fest und bringt : *et cum ascendisset turba, coepit rogare*.

⁴ Das syrische Präsenspartizip + pronominaler Kopula kann auch Futurbedeutung haben.

⁵ *Baptizari* ist zu ergänzen!

⁶ D.h. manche Handschriften, die leider bei Zohrab nicht näher gekennzeichnet sind.

Unsere drei altgeorgischen Zeugen (Ad + OT) treten gemeinsam für *anaboêsas* (*exclamavit*) ein : *et clamorem fecit* (= *exclamavit*) *populus ille ad-expetendum eum*; sie lassen gleichzeitig *êrxato* (*coepit*) aus.

Diese Auslassung von *coepit* lässt sich aber in der syrischen Überlieferung (*sys* + *syp*; *syc* hat Lücke) nicht belegen. Immerhin stützen die beiden Syrer die Lesart *anaboêsas* (*exclamavit*), und zwar der Sinaisyrer (*sys*) mit : *et mugiiit* (= *clamavit*) *populus et coepit* mehr als die Peschitta : *et clamaverunt populus et coeperunt*.

Die armenische Vulgata (nach Zohrab) verschreibt sich auch dem *anaboêsas* (*exclamavit*), aber in einer Art und Weise, dass sie nicht als Vorlage für die altgeorgische Version in Frage kommt : *in voce gravi coepit exclamare turba et petere*.

4. Lukas 2, 14.

Der Hymnus der Engel in Bethlehem ist in seiner griechischen Gestalt ein Zweizeiler : *Doxa en hypsistois theōi/kai epi gês eirênê en anthrōpois eudokias* (*Gloria in altissimis Deo/et super terram pax in hominibus benevolentiae*). Die lateinische Vulgata hat : *Gloria in excelsis Deo/et in terra pax hominibus bonae voluntatis*.

Unsere altgeorgischen Zeugen gehen aber auf eine dreigliedrige syrische Tradition zurück, wenn sie uns folgende Textgestalt vor Augen führen : *Gloria in excelsis Deo, et super terram pax* (+ *et OT*) *inter homines beneplacitum* (ԱտԾԵՂԾԱԶ). Wir brauchen nur den Wortlaut des Sinaisyrers (der Curetonianus hat Lücke) und der Peschitta daneben zu halten : *Gloria Deo in excelsis et pax in terra et reconciliatio* (*syp* : *spes bona*) *filiis hominum* (= *hominibus*).

Die armenische Vulgata spiegelt diesmal noch deutlich die Textgestalt wider, die der altgeorgischen Version das syrische Textgut vermittelt hat : *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax, in hominibus beneplacitum*; mit *Ad* lässt sie *kai* (*et*) aus.

5. Lukas 6, 28.

Vers 28b trägt ein schillerndes griechisches Sprachkleid : *proseuchesthe peri ton epêrazontōn hymâs. epêrazein* kann nun bedeuten « bedrohen », « misshandeln », « beschimpfen ». Die lateinische Vulgata hat sich für die letzte Bedeutung ausgesprochen, wenn wir bei ihr *calumniari* « verleumden » vorfinden : *orate pro calumniantibus vos*.

Bei der syrischen Fassung ist es aber anders. Zwar verwendet der Sinaisyrer (*syc* fällt aus!) ein mehrdeutiges Verb : *et orate pro iis qui opprimunt*

(oder *calumniantur*) vos. Aber in der Peschitta finden wir eine ganz klare Entscheidung für *epêreazin* im Sinne von « bedrohen », « misshandeln » : *et orate pro iis, qui ducunt vos cum vi*; das heisst aber « mit Gewalt behandeln ». Getreu hat die altgeorgische Version (Ad + OT) die syrische Tradition auf ihre Weise dargestellt : *et orate propter illos qui oppriment vos*.

Die heutige armenische Vulgata kann nicht unmittelbare Vorlage gewesen sein : *orate pro tribulantibus vos*, obwohl auch hier von einem « schmähen » oder « beschimpfen » keine Rede sein kann.

6. Lukas 12, 29.

V. 29b hat im griechischen Text die Fassung : *kai mê meteōrizesthe*, welche die lateinische Vulgata so wiedergibt : *et nolite in sublime tolli*. Die Übersetzung von *meteōrizomai*, das im Neuen Testament nur an dieser Stelle vorkommt, bereitet grosse Schwierigkeiten. Im Zusammenhang mit der Warnung vor unnötigen Sorgen von Jesus ausgesprochen, kann *meteōrizomai* entweder bedeuten : « überhebt euch nicht in euren Ansprüchen » (wie in der lateinischen Vulgata) oder aber auch : « beunruhigt euch nicht », « ängstigt euch nicht » ! Die letztere Deutung wird die richtige sein.

Greifen wir nun zum altgeorgischen Evangelientext (Ad + OT), so finden wir eine ganz merkwürdige Lesart : *et neque (= ne quoque) exsultetis* (ճոճ-կցեցե՞ծո՞՞). ճոճ-կցեցե՞ծո՞՞ *exsultare* kommt bei OT und dem Chanmeti-fragment 844⁷ noch einmal vor, und zwar im Gleichnis vom verlorenen Sohn Luk 15,24 : *et coeperunt exsultare* (griechisch : *kai êrxanto euphrainesthai*), wo Ad das gebräuchlichere *delectari* (ժշշծալ) bringt vielleicht als Resultat einer späteren Korrektur.

Die syrische Überlieferung ist sehr uneinheitlich. Von den Altsyrern lässt *sys* (Sinaisyrer) die unbequeme Wendung *mê meteōrizesthe* einfach aus; der Curetonianus (*syc*) bringt sie in der Form : *et (ne) solliciti-sitis in his*, entscheidet sich also für die zweite Bedeutung. Die Peschitta (*syp*) liest : *et ne fluctuetur mens vestra in his*. Alles das macht anscheinend einen syrischen Einfluss auf unsere altgeorgischen Übertragung unmöglich. Aber in der jüngsten syrischen Übersetzung, der Harclensis (*syh*), erscheint der Peschittatext (*et ne fluctuetur mens vestra*) mit dem durch einen Asteriskus gekennzeichneten Zusatz : + *voluptate* ! Nun wissen wir gerade von dieser Harclensis, dass sie durch die Verwendung diakritischer Siglen und Randbemerkungen uns wertvolles altes Gut gerettet hat.

Die heutige armenische Zohrabbibel ist für unsere Untersuchungen hier bedeutungslos; sie bringt einfach : *et ne solliciti sitis*.

⁷ Vgl. J. MOLITOR, *Chanmeti-fragmente. Ein Beitrag zur Textgeschichte der altgeorgischen Bibelübersetzung* : 3. Die Lukastexte = *Or(iens) Christianus* 44 (1900) S. 22f.

7. Lukas 23, 15.

Das Pilatuswort Luk 23, 15a hat eine doppelte griechische Fassung. Einmal lautet es : *anepempsa gar hymas pros auton (remisi enim vos ad eum)*, dem ziemlich gut der lateinische Vulgatatext entspricht : *nam remisi*

vos ad illum. Daneben gibt es noch eine andere griechische Lesart : *anepempsen gar auton pros hēmas (remisit enim eum ad vos)*. Schon diese Gespaltenheit der griechischen Überlieferung bereitet uns auf eine Überraschung in der syrisch-georgischen Überlieferung vor :

Das Adysh-Tetraevangelium hat die klarste Ausdrucksweise : *quia transmisi istum illi*, während OT *istum* auslässt : *quia transmisi illi*. Die syrische Überlieferung ist hier einmal einheitlich : Die Altsyrrer (*syc + sys*) und die Peschitta (*syp*) vertreten gemeinsam die Wendung : *transmisi enim eum ad eum* = denn ich habe ihn (Jesus) zu ihm (Herodes) geschickt. Der Semite kann Subjekt und Objekt nach seinem Belieben wechseln. Der Georgier hat das getreulich nachgeahmt.

Die armenische Version kommt in ihrer jetzigen Form, wie sie die Zohrabibel zeigt, nicht für die georgische Überlieferung in Frage : *nam deducere istum ad eum*.

8. Lukas 24, 1.

Der erste Vers des lukanischen Osterberichtes (Kapitel 24) schliesst im griechischen Text mit *ferousai ha hētoimasan aromata (sie brachten Speze-reien, die sie bereitet hatten)*.

In den altgeorgischen Evangelien wird unmittelbar folgende Erweiterung angefügt : a) im Adysh-Tetraevangelium : *+ et aliae quoque matres (= mulieres) cum illis*; b) im Grazer Sinai-(Chanmeti-) Lektionar⁸ und bei OT : *+ et aliae aliquae (= quaedam) cum illis*. Es kamen also nicht nur die Frauen aus Galiläa, von denen in Lukas 23, 55 f die Rede war, zum Grabe, sondern auch Frauen aus Jerusalem selbst.

Woher stammt nun dieses Plus? Nun, ganz eindeutig aus der syrischen Überlieferung. Die Altsyrrer (*syc + sys*) bringen den Zusatz in dieser Form : *et venerant cum illis mulieres aliae*. Die Peschitta hat : *et fuerunt cum illis aliae*. Die armenische Vulgata erweist sich diesmal als mögliches Zwischenschicht zwischen syrischer und altgeorgischer Version : *et aliae mulieres cum illis!*

⁸ Vgl. J. MOLITOR, *Chanmeti/fragmente* : 3. Die Lukastexte = Or Chr 45 (Wiesbaden 1961) S. 119.

9. Johannes 2, 4.

Seit Gregor von Nyssa (+ 394) sind in der neutestamentlichen Exegese die Stimmen wenigstens einzelner Wissenschaftler nicht verstummt, die wie der Kirchenvater Joh 2, 4b als Frage aufgefasst haben wollten : *oupō hēkei hē hōra mou* = ist noch nicht gekommen meine Stunde? Selbstverständlich kann man auch mit der lateinischen Vulgata lesen als Aussagesatz : *nondum venit hora mea*.

Die syrische Version, nämlich der Sinaisyrer und die Peschitta (der Curetonianus hat Lücke!) lässt durchaus die Möglichkeit offen, ihren Text : *non hactenus* (= *nondum*) *venit hora mea* als Fragesatz zu lesen. Dementsprechend lesen Ad + Tb gemeinsam : *nondum pervenit* (wörtlich : *perventum est*) *tempus meum* (= *hora mea*). Dass in der altgeorgischen Überlieferung auch der *modus interrogationis* möglicherweise eine Rolle gespielt hat, erkennen wir an der Variante des Opiza-Tetraevangeliums (Op) : *quia nondum pervenit...* Damit wird ja von vornherein jede interrogative Auffassung ausgeschlossen, die ohne *quia* immerhin hätte bestanden haben können.

Endlich bleibt noch zu bemerken, dass die armenische Vulgata nach der Ausgabe von Zohrab an unserer Stelle folgenden Wortlaut bringt : *nondum est perventum tempus meum* wie das Adysh- und das Tbethi-Tetraevangelium. Auch für das Armenische gilt, dass in solchen Sätzen die Frage kein besonderes grammatisches Merkmal hat.

10. Johannes 20, 10.

Das Schlussbeispiel zeigt noch einmal ganz deutlich den syrisch (d.h. aramäisch) -semitischen Einfluss, dem sich hier sogar der griechische Text des Johannesevangeliums angepasst hat : *apēlthon oun palin pros heautous hoi mathētai* (abierunt ergo iterum ad semetipsos discipuli). Die lateinische Vulgata hat nur eine andere Wortstellung vorgenommen : *abierunt ergo iterum discipuli ad semetipsos*. Das heisst aber nicht : « Da gingen also die Jünger wieder zu den Ihrigen » (oder abgeblasst : gingen... nach Hause). Sie waren ja gar nicht in Jerusalem beheimatet; wohl gab es dort ansässige Jesus-Jünger. Im Aramäischen (Jesus sprach Westaramäisch, Syrisch ist Ostaramäisch!) haben die Verben der Bewegung gern das Reflexiv bei sich : Die Jünger entfernten *sich* « wörtlich : « für sich ». Von den Alt-syrern lässt sich V. 10 die Stelle nur beim Sinaicodex (sys) beibringen, und da heisst es auch ganz knapp und klar : *abierunt sibi* (= *ad se*) : sie gingen für sich. Die Peschitta (syp) hat schon gräzisierung : *et discipuli illi abierunt iterum ad loca sua* (!).

Das altgeorgische Zeugnis fusst auf altsyrischer, gemeinsemitischer Tradition : (Op fällt aus) abierunt rursum *seorsum* discipuli (Grazer Sinai-
lektionar und Tbethi-Tetraevangelium), während die Adysh-Lesart eigene
Wege geht : congregati- sunt in- unum rursum discipuli illi.

Die armenische Vulgata vollends bringt folgende Variation : abierunt
iterum ad invicem discipuli- illi. Sie steht zwischen der altsyrischen und
altgeorgischen Überlieferung.

Joseph MOLITOR

DIE KONJUNKTIONSLOSE VERBINDUNG ZWEIER VERBALBEGRIFFE IM ALT- UND NEUGEORGISCHEN

Wenn das Georgische zu den Sprachen mit hohem Schwierigkeitsgrad zählt, so ist der Hauptgrund nicht darin zu suchen, dass seine Struktur weniger klar und einsichtig wäre als der Bau anderer Sprachen. Im Gegenteil, bei näherem Zusehen lässt sich eine Konsequenz erkennen, die bei allem Reichtum der Gliederung Klarheit und Geschlossenheit garantiert. Darüber hinaus ist die Eigenart des georgischen Sprachmodells dazu angetan, den Sprachwissenschaftler auf die echte Fragwürdigkeit mancher Erscheinungen aufmerksam zu machen, die er im Kreise des Gewohnten bislang als selbstverständlich hingenommen hat. Für den Vertreter jeder beliebigen indogermanischen Sprache ist z.B. das Subjekt eine einheitliche Kategorie. Erst angesichts der georgischen Aoristkonstruktion wird ihm klar, dass im Subjekt des Intransitiv zwei Aspekte vorhanden sind. Es ist Täter und wird zugleich von der im Verb ausgedrückten Tätigkeit bezw. dem dadurch bezeichneten Zustand betroffen. Das Indogermanische orientiert sich auf die erste Möglichkeit und stellt demzufolge Subjekt des Transitiv und Subjekt des Intransitiv auf die gleiche Weise dar. Der georgische Aorist dagegen entscheidet sich für den zweiten Aspekt, sodass sowohl logisch als auch formal Objekt des Transitiv und Subjekt des Intransitiv zusammenfallen.

Es ist also nicht die Andersartigkeit schlechthin, die dem Nichtgeorgier die Aneignung und Beherrschung der Sprache erschwert, sondern die Tatsache, dass sich die einzelnen Konstruktionsbereiche nicht mit den entsprechenden Kreisen in anderen Sprachen decken. Es ist das Problem der Konfrontation, das sich als schwer lösbar erweist. Unter diesem Gesichtspunkt soll eine Frage herausgegriffen werden: die unmittelbare, konjunktionslose Verbindung zweier Verbalbegriffe. Sie gestaltet sich im Altgeorgischen anders als im Neugeorgischen, beide Male aber weicht sie entschieden von der indogermanischen Norm ab.

Die Untersuchungen gründen sich auf statistische Erhebungen, und zwar wurden für das Altgeorgische durchgearbeitet 1) die Genesis in dem von A. Schanidze¹ gebotenen Text und 2) das Matthäus-Evangelium nach der Ausgabe von R.P. Blake². Für das Neugeorgische wurde vor allem

¹ A. Schanidze, *zveli kartuli enis zeglebi*. 4. Tbilisi 1947.

² R. Blake, *The old georgian version of the Gospel of Matthew Patrologia orientalis XXIV*, I Paris 1933.

wissenschaftliche Literatur herangezogen, um die Ergebnisse nicht im vorhinein durch stilistische Besonderheiten der Belletristik zu verkomplizieren.

Das Georgische verfügt über eine Form, die gewöhnlich als Infinitiv bezeichnet wird, die aber wegen ihrer ausschliesslichen Anwendung im nominalen Bereich besser als Verbalnomen gedeutet würde. Zwar findet dieses Verbalnomen im Altgeorgischen dort Anwendung, wo im Indogermanischen auf ein Verbum finitum ein Infinitiv folgt, aber es wahrt dabei seinen nominalen Charakter. Es tritt dabei in zwei Kasus auf, im Nominativ und im Finalis. Der letztgenannte Kasus hat in der sprachwissenschaftlichen Literatur verschiedene Benennungen, aber die Funktion, mit der wir es beim Verbalnomen als Ergänzung zum finiten Verb zu tun haben, entspricht am ehesten dem Terminus, den Marr-Brière gewählt haben ³.

Das Verbalnomen in der final betonten Beziehung zu einem finiten Verb kann unter bestimmten syntaktischen Bedingungen im Nominativ auftreten und entspricht dann vollkommen der Rolle des Objekts im Aorist und bei objektiven Verben. Beim Aorist : *ubrzana ersa mas daszdomay*; Blake gibt die georgische Fügung mit zwei unterschiedlichen lateinischen Formulierungen wieder : *iussit populum illum sedere* (Mt 14,19) und : *praecepit populo illi sedere* (Mt 15, 35). Die letztere dürfte die dem georgischen Text entsprechende sein. Bei objektiven Verben : *ara uqms mat c'arslvay non necesse est illis abire* (Mt 14, 16). Der nominale Charakter des Infinitivs wird ganz zweifelsfrei ausgewiesen durch die weiteren syntaktischen Abhängigkeiten. Die Satzglieder, die beim finiten Verb als direktes Objekt auftreten, stehen nunmehr im Genitiv, werden also behandelt wie eine bestimmende Ergänzung zu einem Substantiv : *mose gibrzana dat'evabay colta tkuentay* Moyses praecepit vobis dimittere uxores vestras (Mt 19, 8). Auch die doppelte Relation, die unter solchen Umständen, nämlich ausschliesslich bei nominalen Fügungen zu fordern ist, tritt hier in Erscheinung. Das indirekte Objekt dagegen bleibt auch bei der Substantivierung des Verbs, also beim Verbalnomen im Dativ : *aizula moc'apeta šeslvay navsa coegit discipulos intrare in navem* (Mt 14, 22). Solche Tatbestände sind besonders interessant, wenn es um die Frage geht, wie weit die Prägekraft des finiten Verbs die einzelnen Glieder des Satzes bestimmt. Am Rande und um eine bessere Abgrenzung unseres Themas vorzunehmen, mag noch darauf hingewiesen werden, dass das Verbalnomen selbstverständlich auch als Subjekt fungieren kann. Aber in dem Falle fehlt der finale Bezug, dass

³ N. Marr et M. Brière, *La langue géorgienne*, Paris 1931.

das finite Verb in der substantivisch ausgedrückten Tätigkeit ein Ziel sieht, auf das seine Absicht geht.

Wenn die Fügung aus dem Bereich der zweiten und dritten Serie heraustritt, kann die Ergänzung nicht mehr im Nominativ stehen. Beweis dafür ist die Variante bei Mt 24, 48. Der Aorist hat den Nominativ : *q'ovnos upalman čemman moslvay* morabitur Dominus meus venire. Eine andere Lesart hat : *q'ovnis upali čemi moslvad*.

Schon diese grammatische Beschränkung des Nominativ muss den Gebrauch des Finalis fördern. Deshalb haben wir bei einer Reihe von Verben parallele Konstruktionen. Ein Beispiel : *šešina segors šina damk'vdrabay* 'er fürchtete sich, in Zoar zu bleiben' (Gen. 19, 30); daneben *šešina mislvad mun* timuit ire illuc (Mt 2, 22). Brüche in der Konstruktion sind für solche Tendenzen besonders aufschlussreich. Derartiges finden wir bei Mt 15, 26 : *ara k'etil ars moyebay p'urisay švitta gan da dadebad zaylla* non bonum est capere panem a filiis et ponere canibus; eine Variante hat gleich beide Formen im Finalis : *moyebad p'uri*.

Noch stärker fällt ins Gewicht, dass der Anwendungsbereich des Finalis sich semantisch ausdehnen lässt. Liauzun⁴ identifiziert den Infinitiv im Finalis mit dem Supinum und gibt eine Anzahl Beispiele dafür. Bei Marr-Brière sind einige Gruppen aufgeführt, die im Französischen mit pour + Infinitiv wiederzugeben sind. Dazu gehören Verben, die eine Richtung auf ein verbales Objekt angeben, und zwar im weitesten Sinne, sowohl befehlen, sich anschicken, etwas zu tun als auch gehen, um etwas zu vollbringen. Dieser Auffassung entsprechen Formen wie : *iesu ic'q'o sil'q'wad* Jesus coepit dicere (Mt 11, 7) oder : *gamovida mtesvari tesvad* egressus est seminator ad seminandum (Mt 13, 3). Aber die Finalität als Absicht oder Ziel ist noch weiter zu fassen. So findet sich Gen 24, 21 : *daiduma gamoczedebad* 'er schwieg, um zu erkennen'. Der Finalis ist sogar dann zu gebrauchen, wenn die Stellen des direkten und indirekten Objekts bereits besetzt sind : *miscen igi c'armartta k'iczevad da gwemad da žuarcumad* dabunt eum gentilibus ad illudendum et ad flagellandum et ad crucifigendum (Mt 20, 19). Selbstverständlich lässt sich eine solche Fügung in einen Nebensatz auflösen. Ertelischvili⁵ gibt dafür die sinngemässe Konstruktion : *c'ariq'vanes igi, rayta žuarsacuan*. Aber das wäre in allen Fällen möglich, und darum geht es auch nicht.

Der Finalis gehört zunächst in den Bereich der Deklination. Und es ist die Frage, ob er sich in jeder Beziehung — entsprechend dem Verbalnomen

⁴ E. Liauzun, *Matériaux pour servir à l'étude du verbe géorgien moderne*, Tiflis 1911.

⁵ P. Ertelischvili, *rtuli c'inadadebis ist'oriatvis kartulsi*, Bd I hip'ot'aksie sak'it'xebi, Tbilisi 1962.

im Nominativ — nominal verhält. Marr-Brière zeigt an, dass die Ergänzung zu den *-ad* Formen im Nominativ steht. Das stimmt jedoch nicht so allgemein, wie es behauptet wird. Es gibt zwar Belege für diese Regel: *brzana micemad igi mas praecepit dare illud ei* (Mt 14, 9); *ubrzana ioseb ayvsebad čurč'erni matni da micemad k'acad-k'acadsa veczli gazasa twssa da micemad sagzali gzasa zeda* 'Josef gab Befehl, ihre Säcke zu füllen und ihr Geld einem jeden in den Sack zu legen und ihnen Wegzehrung für den Weg mitzugeben (Gen 42, 25). Aber nach den statistischen Erhebungen an den beiden genannten Quellen ist der Genitiv häufiger: *ganvida esav velad nadirobad nadirisa mamisa twsisa* 'Esau ging aufs Feld, um ein Stück Wild für seinen Vater zu erjagen' (Gen 27, 5); *daszdes igini č'amad p'urisa* 'sie setzten sich nieder, um Brot zu essen (Gen 37, 25); *nu gešinin miq'vanebad mariamisa colisa šenisa noli timere ducere Mariam coniugem tuam* (Mt 1. 20). Dieses Beispiel schliesst die Annahme eines Genitivus partitivus, der aus anderen Stellen vielleicht abzuleiten wäre, von vornherein aus, und das zahlenmässige Verhältnis der Belege mit genitivischer Ergänzung spricht dafür, dass das Verbalnomen auch im Finalis nominal aufgefasst wird. Zu diesen Schlussfolgerungen noch ein weiteres Zitat: *čueul iq'o bč'e igi mi'evabad ertisa p'q'robilisa ersa mas consueverat iudex ille dimittere unum vinctum populo illi* (Mt 27, 15). Wohl dadurch veranlasst, dass das Verbalnomen vom Präsensstamm abgeleitet ist, finden sich auch vereinzelte Beispiele mit Objekt im Dativ-Akkusativ: *moguavlinna čuen upalman šemasrvad magas* 'der Herr hat uns gesandt, sie (die Stadt) zu zerstören (Gen 19, 13).

Gewisse Unklarheiten, die nur auf semantischer Ebene geklärt werden können, entstehen beim Zusammentreffen von zwei Finalis-Formen. Es gibt drei Möglichkeiten: 1) die beiden Formen sind voneinander unabhängig: *iesu ayiq'vana sulisa mis gan udabnod gamocdad ešmak'isa gan* Jesus subductus est a spiritu illo in desertum tentandus a diabolo (Mt 4, 1); 2) kann die Person, die die im Finalis ausgedrückte Tätigkeit ausführen will, mit der Form des Verbalnomens in Einklang gebracht werden: *aha-esera kalaki ese azlos ars mi'v'olvad čemda mun* 'siehe, dort ist eine Ortschaft in der Nähe, sodass ich dahin fliehen könnte' (Gen 19, 20); 3) der zweite Finalis ist Ziel des ersten: *mibrzane me mislvad šenda* iube me venire ad te (Mt 14, 28). In diesem Falle steht allerdings, wie schon Marr-Brière bemerken, das Ziel im Genitiv, wenn es sich um Eigennamen handelt: *c'aremarta mislvad isak'isa, mamisa twsisa, kueq'anad kanaanisa* 'er machte sich auf, um sich zu seinem Vater Isaak nach dem Lande Kanaan zu begeben (Gen 31, 18). Wie gerade dieses Beispiel mit der Fügung *kueq'anad kanaanisa* zeigt, handelt es sich um eine allgemeine Regel, die nicht nur das Verbalnomen betrifft.

Wir sind umso eher auf die Unterstützung durch die Semantik angewiesen, als diese Konstruktion keine strengen Gesetze der Wortfolge aufweist. Verbum finitum und Verbalnomen können eng zusammenstehen, sodass die Ergänzung zu letzterem folgt : *raoden gzis minda šek'rebay našobta šentay* quoties volui congregari progenium tuam (Mt 23, 36). Die Ergänzung kann aber auch vorausgehen, sodass sie die beiden Verbalbegriffe voneinander trennt : *rametu romelsa undes tavisia twsisa cxorebay* qui enim voluerit semetipsum salvare (Mt 16, 25). Es ist dabei gleichgültig, in welchem Kasus diese Ergänzung steht : *uk'vetu gnebavs cxorebasa šeslvad* si vis in vitam ingredi (Mt 19, 17). Auch das Subjekt des finiten Verbs kann sich einschieben : *uk'vetu ara inebos dedak'acman man moslvad čem tana* 'vielleicht wird das Weib mir nicht folgen wollen' (Gen 24, 5). Und schliesslich kann das Verbalnomen dem finiten Verb vorausgehen : *gant'vevebay mati ara minebs* dimittere eos nolo (Mt 15, 32).

In den Beispielen taucht das Modalverb *nebay* auf, das zusammen mit *zlebay* grossen Anteil an den konjunktionslosen Verbalverbindungen hat. Zur Ergänzung mögen noch zwei Fügungen mit *zlebay* folgen : *vinme uzlos kušay kueq'anisay ayracxad* 'wenn jemand den Staub der Erde zu zählen vermöchte' (Gen 13, 16); *gizlavs šesumad sasumelisa mis* potestis bibere calicem illum (Mt 20, 22). Diese Gruppe der Modalverbindungen ist aus zwei Gründen aus der allgemeinen Übersicht auszusondern. Einmal zeigen die beiden herangezogenen Quellen auffallende Unterschiede in der Wiedergabe der modalen Färbung, wobei man die Abweichungen als Abhängigkeit von der Übersetzungsvorlage werten darf. Die Genesis bevorzugt den Konjunktiv-Futur des Begriffs verbs, während sich im Matthäusevangelium zumeist die Verbindung von Modalverb mit Verbalnomen findet. Zum anderen zeigen die beiden Verben *nebay* und *zlebay* als die ausgesprochenen Vertreter einer selbständig formulierten Modalität im Neugeorgischen Besonderheiten der Entwicklung, die ihre gesonderte Behandlung wünschenswert erscheinen lassen.

Wenn wir eingangs sagten, dass eher von einem Verbalnomen als von einem Infinitiv zu sprechen sei, so kann uns das Neugeorgische in dieser Ansicht nur bestärken. Hier treffen wir nur noch selten auf die konjunktionslose Verbindung zweier Verben nach dem altgeorgischen Schema : *ic'q'es čamosvla delegat'ebma* 'die Delegierten begannen einzutreffen'; *roca mip'arva dauč'q'o mosak'lvad* 'als er begonnen hatte sich anzuschleichen, um ihn zu töten'. Es ist vielmehr zur durchgängigen Regel geworden, dass beide Verben in finiter Form auftreten. Dabei hat sich eine Korrespondenz der Zeiten ergeben, wie sie Ertelišvili für die finalen Nebensatzkonstruktionen mit *rom* nachweist. Steht das Grundverb im Präsens

bezw. Futur oder Imperativ, so bietet das zweite Verb den Konjunktiv der zweiten Serie. Dabei gibt die Zeit den Ausschlag, das Genus verbi oder die Konstruktionsart nach subjektiv, objektiv oder zusammengesetzt spielt keine Rolle. Beispiele : *rodesac vcdilobt aseti nišani movzebnot* 'wenn wir uns bemühen, ein solches Merkmal zu finden'; *mc'erals sč'irdeba, tavis gmirs šeunarčunos enis sp'ecip'ik'a* 'dem Schriftsteller ist aufgegeben, die Spezifik der Sprache für seinen Helden beizubehalten'; *neba mibozel ševexo calk'eul sak'itxebš* 'gestatten Sie mir, auf einzelne Fragen einzugehen'; *sapuzveli gvakvs davadast'urot am dask'vnis sisc'ore* 'wir haben die Grundlage, um die Richtigkeit dieser Schlussfolgerung zu bestätigen'.

Steht das erste Verb, das gewissermassen den Hauptsatz vertritt, in einer der Vergangenheitsformen, so ist für das zweite Verb, das allenfalls als verkürzter Nebensatz aufgefasst werden könnte, das Plusquamperfect gesetzmässig : *moitxoves šeel'anat sak'itxebi* 'sie forderten, die Fragen auf zugreifen'; *q'ovel matgans surda ra szvis xarže eč'ama* 'jeder, der auf Kosten des anderen zu essen wünschte'. Ertelischvili verweist selbst darauf, dass diese Regel durchbrochen wird zugunsten des Konjunktivs der zweiten Serie, sodass das zweite Verb schliesslich allen Zeiten des ersten gegenüber dieselbe Form vertreten kann : *c'armat'ebebma mteli msoplio aizula p'at'ivi sceš švens gegmebs* 'die Erfolge zwangen die ganze Welt, unsere Pläne zu achten'; *me sač'irod mimacnia ganvaczado*, rom . . . 'ich halte es für notwendig zu erklären, dass . . .'. Ertelischvili bemerkt, dass diese zweite Möglichkeit nicht eigentlich als Störung des allgemeinen Gesetzes der Übereinstimmung anzusehen sei. Allerdings gibt er keine Begründung für seine diesbezügliche Anschauung.

Tatsächlich erfüllen Konjunktiv und Plusquamperfect verschiedene Funktionen. Letzteres trägt zugleich den Charakter des Konditionalis, der die Erreichung des Zieles in Frage stellt. Das Plusquamperfect kann auch durch *ara* verneint werden und erweist sich damit deutlich als Irrealis. Aus dem Kontext der beiden Beispiele mit Plusquamperfect geht hervor, dass die betreffenden Fragen tatsächlich nicht aufgegriffen wurden, bezw. dass die Spitzbuben sich gegenseitig betrogen und deshalb nichts zu essen bekamen. In der Konfrontation Georgisch — Deutsch ist es nicht immer möglich, diesen im Georgischen sehr klar begrenzten Tatbestand im Deutschen entsprechend abzubilden. Hier müssten oft komplizierte Nebensatzkonstruktionen zu Hilfe genommen werden, wie sie bei einem guten Stil nicht üblich sind. Was gemeint ist, lässt sich für das Deutsche an folgenden Beispiel demonstrieren : *šesazleblobas miscemda mas tviton gadaeč'ra q'vela sak'itxi* '(das) würde ihm die Möglichkeit geben, alle Fragen selbst zu lösen'.

Am häufigsten tritt die konjunktionslose Verbindung auf, wenn es sich

um Modalverb und Begriffsverb handelt. Nachdem im Vorhergehenden die Bezüge klargestellt wurden, gilt das Interesse bei dieser Gruppe vor allem den Formen des Modalverbs. Nehmen wir zunächst *šezleba*. Dem altgeorgischen Perfekt auf *-av* entspricht die neugeorgische Bildung auf *-ia*, wobei beide im Deutschen mit dem Präsens wiederzugeben sind: *igive šegvizlia gavimeorot* 'dasselbe können wir wiederholen'. In solchen Fügungen richtet sich das Subjekt eindeutig nach dem Modalverb und steht im Dativ: *q'ovel gonier adamians šezulia agretve aynisnoš, rom . . .* 'ebenso kann jeder vernünftige Mensch feststellen, dass . . .'; *am pormebs šezuliat nak'li ševson* 'diese Formen können den Mangel ausfüllen'. Dasselbe gilt für die weiteren Ableitungen der dritten Serie, wobei das Plusquamperfekt des Modalverbs zumeist vom Plusquamperfekt des Begriffsverbs begleitet wird, sodass sich völlige Identität in der syntaktischen Konstruktion ergibt.

Aber das vom Präsensstamm abgeleitete *šezleboda*, das allerdings ziemlich selten auftritt, fällt aus dem Rahmen. Es kümmert sich kaum noch um die Übereinstimmung mit dem Subjekt: *imi'om šezleboda gvepikra* 'deshalb könnten wir glauben'. Der Prozess, der sich hier angebahnt hat, wird sichtbarer beim präsintischen *šezleba*, das sich wesentlich häufiger findet: *šezleba gavimeorot saerto debuleba* 'wir können die allgemeine These wiederholen'. Dem Präsens des Modalverbs entspricht, wie bereits erwähnt wurde, der Konjunktiv II des Begriffsverbs, der bei Transitivität das Subjekt im Ergativ verlangt. Hier wird eindeutig klar, dass sich das Subjekt nach dem Begriffsverb richtet: *mc'k'rivna drouli gageba šezleba sruliad dak'argos* 'die Reihe kann den Zeitbegriff völlig verlieren'; *šezleba isetma k'acma tkvas* 'kann dieser Mensch sagen'. In den angeführten Wendungen nimmt *šezleba* weder in seiner eigenen Formbildung Rücksicht auf die Person des Subjekts noch hat es die Kraft, den Kasus desselben zu beeinflussen. Es zeichnet sich in seinem Gebrauch der Weg vom Modalverb zur Modalpartikel ab. Kein Wunder, dass auch *šesazlebelia* in dieser Weise gebraucht werden kann: *am zmnizedam šesazlebelia bolos gadainacvlos* 'dieses Adverb kann an das Ende hinüberwechseln'.

Ähnlich verhält es sich mit dem Modalverb *neba*. Das durchgearbeitete Material, das, wie bereits bemerkt, von der schönen Literatur absieht, hat nach seinem Umfang die statistische Wahrscheinlichkeit für sich, dass die Angleichung von *neba* an die Subjektperson noch seltener ist als bei *šezleba*. Einer der wenigen Belege: *gvinda visargeblot šentzvevit da akve utkvat* 'wir wollen die Gelegenheit nutzen und hier sagen'. Auch hier handelt es sich um eine Vergangenheitsform mit präsentischer Bedeutung. Molitor *

* J. Molitor, *Altgeorgisches Glossar zu ausgewählten Bibeltexten*, Roma 1952.

deutet sie für das Altgeorgische als Imperfekt. Das ist jedoch unmöglich, da das Subjekt im Dativ steht. Ausserdem müsste ein normales Imperfekt das Präsensstammformans bewahren, das sich z.B. in *mnebavs* zeigt. Deeters gibt eine Imperfekt ableitung von *unda* als *undoda* an⁷. Dem Gebrauch nach steht *unda* im Altgeorgischen dem Aorist näher, gehört aber offensichtlich zu den objektiven Verben.

Wenn die abgewandelten Formen so selten sind, liegt der Schluss nahe, dass die dritte Person Singular *unda* noch stärker zur Partikel geworden ist als *šeižleba*. Diese Vermutung wird durch den Befund bestätigt: *k'vleva-ziabam unda gamoavlinos sxva c'esebic* 'die Forschung muss auch die anderen Gesetze aufzeigen'; *aynišnul zmnisc'inta ricxvs unda davszinot k'idev ori c'q'vili* 'der Zahl der erwähnten Präverbien müssen wir noch zwei Paare hinzufügen'.

Drei Punkte betonen das Fliessende in der Entwicklung: 1) gibt es Beispiele, die ausserordentlich korrekt mit der Zeitenfolge umgehen, die auf *unda* den Konjunktiv der zweiten Serie folgen lassen, um dann den Gedanken im Indikativ Präsens weiterzuführen: *c'esis mixedvit ori ertnairi bgeris tavmoq'ris ert-erti unda darčes, magram, tu šemdeg xmovani mosdevs, mašin isic ik'argeba* 'gesetzmässig muss beim Zusammentreffen zweier gleicher Laute einer erhalten bleiben, aber wenn ein Vokal nachfolgt, dann fällt auch dieser aus'. 2) wird zwar noch der konjunktivische Charakter des Begriffsverbs gewahrt, aber die Formen können von der ersten Serie abgeleitet sein: *čven ar vambobt, rom isini k'iloze unda lap'arak'obdnen* 'wir sagen nicht, dass sie im Dialekt sprechen sollen'; *is q'oveldyirad unda sc'avlobdes enis k'anonebs* 'er muss täglich die Gesetze der Sprache studieren'. Auch bei *šeižleba* verwischen sich bereits die Grenzen, sobald es sich um Passivformen handelt. 3) *unda* kann durchaus, seiner ursprünglichen Bedeutung entsprechend, als Vergangenheitsform angesehen werden und fordert dann das Nachfolgeverb im Plusquamperfekt: *egeve unda gvetka* 'dasselbe müssten wir sagen'; *es o tavdap'irvelad c'odebitis nišani unda q'opiliq'o* 'dieses o muss ursprünglich Vokativzeichen gewesen sein'.

Wenn wir auf die hauptsächlichen Tendenzen sehen, die sich bei *šeižleba* und *unda* abzeichnen, so ist zu bemerken, dass sich im Indogermanischen ähnliche Entwicklungen feststellen lassen. Das Russische hat zur Bezeichnung der Modalität neben den konjugierbaren Verben eine Reihe von nicht konjugierbaren Formeln; die germanischen Sprachen kennen bei einigen Modalverben die Verschiebung von ehemaligen Vergangenheitsformen zu präsentischer Bedeutung. Aber die Art der syntaktischen Fügung

⁷ G. Deeters, *Das kharthwelische Verbum*, Leipzig 1930.

ist in beiden Sprachfamilien grundsätzlich unterschieden, da das Georgische das Begriffsverb niemals im eigentlichen Infinitiv auftreten lassen kann.

Das Verbalnomen im Georgischen scheint ängstlich bemüht, sich von jeder Funktion fernzuhalten, die ihm eine verbale Färbung geben könnte. Im Russischen kommt es häufig vor, dass Artikelüberschriften infinitivisch gefasst werden. Z.B. *изучать, пропагандировать, организовать*. Bei der Übernahme und Übersetzung solcher Texte werden die Infinitive regelmässig in finite Formen umgewandelt: *sevisc'avlot, gavavrceLOT, movac'q'ot*. Dagegen kann das Verbalnomen jede syntaktische Funktion übernehmen, die dem Substantiv zukommt. Daraus ergibt sich die Möglichkeit, dass derselbe Inhalt, der durch die Fügung Modalverb + finites Begriffsverb ausgedrückt wird, auch wiedergegeben werden kann durch Modalverb + Verbalnomen als Subjekt: *damat'eba araprisa unda* 'nichts braucht angefügt zu werden'; *romlebtanac sazogadod tandebulis dartva seizleba* 'bei denen im allgemeinen das Anfügen einer Präposition möglich ist'; *rom aseti pormis c'armoeba ar seizlebodes* 'dass die Bildung einer solchen Form nicht möglich wäre'.

Nach diesem Ergebnis sei nochmals ein Rückblick auf das Altgeorgische gestattet. Auch hier haben wir das Verbalnomen in allen substantivischen Bezügen. Aber der Finalis-Adverbialis fällt aus dem allgemeinen Rahmen und hebt sich in seiner syntaktischen Funktion scharf von den Kasus ab, die als Subjekt, Objekt oder genitivisches Attribut die substantivischen Grundzüge des Satzmodells bestimmen. Er ist als Versuch zu werten, verbale Aspekte des Verbalnomens zu realisieren. Doch wurde dieser Weg wieder verlassen zugunsten der scharfen Trennung von verbaler und nominaler Sphäre. Der Verlust wurde ausgeglichen durch die sich entwickelnde Möglichkeit, zwei finite Verben zusammenzufügen, die im Altgeorgischen nur äusserst selten als besonderes Stilmittel Verwendung findet: *ek'rzalenit nu šeuracx hq'opt cavete ne condemnatis* (Mt 18, 10). Im Prinzip, wenn wir von einigen historischen Veränderungen im Gebrauch der Konjunktionen und der Tempora absehen, ist die dritte Fügungsweise, die das zweite Verb dem Nebensatz zuweist, wiederum für Altgeorgisch und Neugeorgisch gemeinsam zu konstatieren. Die Verwandtschaft solcher Bildungen mit der konjunktionslosen Verbindung erweist sich darin, dass beide Gruppierungen die gleiche Abfolge der Tempora fordern: *šeizleba, rom orive nišani iknes šenaxuli* 'es ist möglich, dass beide Zeichen erhalten bleiben'; *šeizleba, rom zmnaxi marto erti mimarteba iq'os* 'es ist möglich, dass am Verb nur eine Relation vorhanden ist'. Die Zusammengehörigkeit der verbalen Sphäre und ihre Abgrenzung vom substantivischen Anwendungs-

bereich des Verbalnomen im Neugeorgischen wird aus den verschiedenen Modellen unübersehbar deutlich.

Wir haben also, wenn wir von nichttypischen Einzelformen absehen, folgende Entsprechungen in der Zuordnung zweier Verben, von denen eins vorzugsweise als Modalverb zu fassen ist :

finites Verb + Verbalnomen als Objekt Subjekt

identisch im Alt- und Neugeorgischen

finites Verb + Konjunktion + Finalsatz

identisch im Alt- und Neugeorgischen

finites Verb + Verbalnomen im Finalis

altgeorgisch

finites Verb + finites Verb

neugeorgisch — von hier Weiterentwicklung zu

Partikel + finites Verb

Aus der letzten Möglichkeit ergibt sich ein Problem, das noch eingehender zu untersuchen wäre : wie der Zusammenhang zu deuten ist, wenn eine solche zur Partikel versteinerte Form mit einem Verbalnomen zusammentrifft. Wir haben letzteres als Subjekt aufgefasst, sind uns aber der Fragwürdigkeit dieser vorläufigen Behauptung bewusst und haben sie gewagt in der Annahme, das sich etwas herauszukristallisieren beginnt, das einer Art prädikativer Fügung mit Prädikatsnomen gleichkommt.

Es mag zum Schluss noch auf eine Erkenntnis hingewiesen werden, die sich auf die Forschungsmethode bezieht. Es ist unmöglich, durch eine rein morphologische Zergliederung der Sprache die Bedeutung und Funktionsweise der einzelnen Formen richtig zu erfassen. Ohne dass wir nochmals ausdrücklich darauf zurückgekommen sind, hat der Gang der Untersuchung gezeigt, dass die Identifizierung der aus dem syntaktischen Verband losgelösten georgischen Form mit dem Supinum oder französisch *pour* + Infinitiv nicht aufrechtzuerhalten ist, da die Anwendungskreise in den verschiedenen Sprachen nicht konzentrisch zur Deckung zu bringen sind. Eine Konfrontation des Georgischen und Deutschen als Form zu Form führt erst recht in vielen Fällen zu falschen Schlussfolgerungen und erschwert das Verständnis bis zur Unmöglichkeit. Dagegen erleichtert die Untersuchung syntagmatischer Gruppierungen die Auffindung des Spezifischen und schafft Voraussetzungen für übergreifende Gesichtspunkte. Vielleicht lässt sich auf diese Weise auch eines Tages das Problem der Mittelverben lösen, das in jeder eingehenderen Grammatik mit seiner verwirrenden Fülle und Zersplitterung bislang noch das steinigste Stück des Studienweges ist.

Gertrud PÄTSCH,
Universität Jena

INDOGERMANISCHES MEDIUM UND SATAVISO IM GEORGISCHEN

Verglichen mit dem indogermanischen macht das georgische Verbum einen komplexeren Eindruck. Ausser den auch aus idg. Sprachverhältnissen bekannten Kategorien von Person, Numerus, Aspekt, Tempus, Modus und Diathese inkorporiert die georgische Verbalform weitere, dem Idg. grundsätzlich fehlende, Relationen. Dazu gehören einmal die objektiven Personalpräfixe, die in der Regel auf ein im Dativ stehendes indirektes Objekt hinweisen¹. Zum andern zeigt sich ein gewisser Zug von Polysynthese darin, dass der Numerus des direkten Objektes — Singular oder Plural — unter bestimmten Bedingungen bereits an der Verbalform zu erkennen ist². Beide Phänomene komplizieren die georgische Grammatik einerseits, während der durch sie bewirkte redundante Effekt zum andern die Verständigung zwischen Sprecher und Hörer fördert. Der proleptische Hinweis auf das Objekt führt zu einer stärkeren Verklammerung von Verbum und Objekt als dies in der idg. Syntax möglich ist.

Genau in diesen Zusammenhang gehört auch die Verwendung der sog. Charaktervokale³, mit deren Hilfe angezeigt wird, ob das direkte Objekt transitiver Verben indirekt auf niemand, auf den Täter der Handlung oder auf eine dritte Person bezogen wird. Diesen Sachverhalt hat A. Schanidze⁴ zur Grundlage der grammatischen Terminologie gemacht, indem er jetzt drei « Versionen »⁵ unterscheidet : 1) *saarviso* « für niemand » (Charaktervokal *a* oder Null) : z.B. *saxls vašeneb* « ich baue ein Haus », 2) *sataviso* « für sich selbst » (Charaktervokal *i*) : z.B. *saxls višeneb* « ich baue (mir)

¹ G. Deeters, Das Kharthwelische Verbum (Leipzig 1930) 34 f.

² K.H. Schmidt, Eine südkaukasische Aktionsart? (MSS 10, 1957, 9-24).

³ Cf. die Definition von Deeters, l.c. 70 « Unter Charaktervokalen (CV) versteht man bestimmte Vokale, die in Verbalformen zwischen Personalpräfix und Wurzel stehen und die Beziehungen zwischen Täter und Ziel oder zwischen näherem und fernerem Ziel zum Ausdruck bringen ». A. Schanidze und die georgischen Grammatiker gebrauchen für die durch Charaktervokale ausgedrückte Kategorie den Terminus « Version » (= geo. *keva* oder *versia*).

⁴ Vgl. letztlich A. Schanidze, Kartuli enis gramatiķa I. morfologia (Tiflis 1902) 182 ff.

⁵ In BUT 6, 314 f. (mir z.Zt. nicht zugänglich; vgl. jedoch Deeters, l.c. 70 f.) unterschied er noch 5 Versionen; die drei im folgenden angeführten, und dazu : *satanao* « mit jemand » und *sazedao* « auf ihm ».

⁶ Kartuli enis gramatiķa 182.

ein Haus, 3) *εαχριστο* 'für jemand anders' (Charaktervokal *u*): z. B. *εαχλο ενεσεν* 'ich baue (ihm) ein Haus' *. Der georgische Gelehrte hat weiter die drei 'Versionen' als 'neutral' †, 'subjektbezogen' ‡ und 'objektbezogen' § bestimmt ††.

Bei einer Konfrontation mit dem idg. Verbum ergibt sich, wie bereits Declers (Lc. 70) festgestellt hat, eine auffällige Übereinstimmung zwischen der *εαταριστο*-Version im Georgischen und dem idg. Medium, das am vollständigsten noch im Griechischen und Indo-Iranischen erhalten ist. Beide Verbalkategorien sind subjektbezogen. Für das Idg. waren sich darin die im einzelnen z.T. weit auseinandergehenden Meinungen der Gelehrten in der Regel einig. Die indischen Grammatiker nannten das Medium *ātmanopadaḥ* 'Wort für sich selbst' und stellten ihm das Aktiv als *parasamāpadam* 'Wort für einen andern' gegenüber. E. Benveniste definiert beide Diathesen folgendermaßen ††: « Dans l'actif, les verbes dénotent un procès qui s'accomplit à partir du sujet et hors de lui. Dans le moyen, qui est la diathèse à définir par opposition, le verbe indique un procès dont le sujet est le siège; le sujet est intérieur au procès ». Und J. Gonda †‡ sieht die wichtigste Funktion des Mediums darin, « to denote that a process is taking place with regard to, or is affecting, happening to, a person or a thing ».

A. Schandako (Lc. 185 f.) unterscheidet fünf Anwendungsbereiche der *εαταριστο*-Kategorie, deren wenigstens ersten drei man direkte Parallelen aus der Indogermania an die Seite stellen könnte: a) Die *εαταριστο*-Version zeigt an, dass sich die Handlung des Subjektes auf seinen eigenen Körper oder dessen Teile bezieht, z. B. *εαχλο εαεβανα* 'er wusch sich den Körper', *εαχλο εαεαεαεα* 'er spülte sich den Mund aus', *εαχλο εαεαεαεα* 'er schnitt sich das Haar ab', *εαχλο εαεαεα* 'er verstauchte sich den Fuß'. Vergleichbare Beispiele finden sich in der Indogermania, etwa im Griechischen. Schwyzler †§, dem auch die folgenden Beispiele entnommen sind, deutet 'das Medium zusammen mit dem Akk. eines Körperteils des Subjekts als gleichwertig einem *σχήμα καθ' ὄλον καὶ μέρος*': o.g. *εαεαεα εδ' αὐτὸς χεῖρας* (II 230) 'er wusch sich die Hände', *εαεαεα εδ' αὐτὸς ὀμματα* (A 527) 'sie wuschen sich die Tränen ab'.

* *εαταριστο* (neutralis) prima...

† *εαταριστο* (subjektiv) prima...

‡ *εαχριστο* (objektiv) prima...

§ Diesem Übersetzung durfte der Sachverhalt günstiger treffen als *εατα* = 'neutral', 'subjektiv', 'objektiv'.

†† Actif et moyen dans le verbe, in: Journal de Psychologie 43 (Paris 1936) 121-123 vgl. besonders 123.

‡‡ Lingua = (Amsterdam 1900) 50 ff. und 175 ff.; vgl. besonders 66.

§§ E. Schwyzler, Griechische Grammatik II 1.2 (München 1957) 230 f.

b) Die *satavisio*-Version schließt ein Objekt an, das Kopfschmuck, Kleidung, Fußbekleidung und Waffen, die der Mann am Körper trägt, bezeichnet: *kačs daixura* »er setzte sich die Mütze auf«, *perangi daixra* »er zog sich das Hand an«, *carčgšs čairča* »er gürtete sich den Gürtel um«, *χmal čičiča* »er entblößte den Säbel«.

Ganz entsprechend vermerkt Schwyzler (Lc. 231) zum Medium: »Der Akk. ist eine Kleidung u.ä., ein (persönliches) Besitztum überhaupt: z. B. *πνύρα δὲ ἴστο χάρυρα* (w 227) »er trug einen schmutzigen Leibrock«, *φάσγανον ὄψι ἐρυσσάμενος παρὰ μηροῦ* (A. 180) »sein scharfes Schwert von seiner Spitze ziehend«. Es ist nicht zu bezweifeln, dass der hier vorliegende Gebrauch des Mediums bzw. der *satavisio*-Version seinen Ausgangspunkt von dem auf den Körper bezogenen Verwendungsbereich genommen hat.

c) Die *satavisio*-Version zeigt an, dass die Handlung für das Subjekt bestimmt oder darauf gerichtet ist, z. B. *puš čaxra* (ohne Charaktervokal) »er verlieh Geld« gegenüber *puš čaxra* (mit Charaktervokal *i*) »er ließ Geld«, *čignš čaxra* »er hat das Buch verliehen« gegenüber *čignš čaxra* »er hat sich das Buch ausgeliehen«. In diesen Zusammenhang gehören auch die von Tschackel¹⁴ zitierten Verba, bei denen die Differenzierung zwischen Charaktervokal *a* und Charaktervokal *i* einen Bedeutungsunterschied des Verbums impliziert: *pačeb* »verlieren«: *mačeb* »gewinnend«, *gačeb* »aufmachen, öffnen«: *mičeb* »bekommen, erhalten, empfangen«, *pačeb* »reklamieren, bekannt machen«: *pačeb* »kennenlernen, kennen«. Typisch ist die Unterscheidung von »nehmen« (mit Charaktervokal *i*) und »geben« (mit Charaktervokal *a* oder Null), für die Desters (Lc. 83) Beispiele gibt: *mičirtuam* »ich nehme entgegen«: *mičirtuam* »ich überreiche«, *vičid* »ich kaufe«: *vičid* »ich verkaufe«. Die Opposition von »nehmen« und anderen Verbalhalten liegt vor bei *čavčignareb* »ich nehme an«: *čavčignareb* »ich beruhige«, *čavčignareb* »ich linge«: *čavčignareb* »ich strecke zu ihm aus«. Aus dem von Desters (Lc. 84) gegebenen Material für andere Bedeutungsunterschiede im Zusammenhang mit dem Verhältnis von Charaktervokal *i* zu anderen Versionen sei hier schließlich zitiert: *čičičaxra* »ich lese«: *čičičaxra* »ich frage«, *vičaxra* »ich hole«: *vičaxra* »ich bitte, segne«, *vičaxra* »ich bewahre, laide«: *vičaxra* »ich verberge, begrabe«, *vičaxra* »ich bewahre«: *vičaxra* »ich sehe«.

Von den vergleichbaren griechischen Wendungen kommen dem georgischen Typus diejenigen am nächsten, von denen es bei Schwyzler (Lc. 231) heisst: »Das Akk.-Obj. geht in neuen Heilts über u.ä.« Direkte Gleich-

¹⁴ K. Tschackel, *Einführung in die georgische Sprache I* (Zürich 1963) 260.

chungen mit dem georgischen Bestand stellen dar (gortyn.) *ὠνήν* « verkaufen » (Aktiv) : *ὠνεῖσθαι* (*πρίασθαι*) « kaufen » (vgl. geo. *vǫǫid* : *vǫǫid*, *δανείζειν* (vgl. auch *κίχρημι*) « sich mit einem Darlehen beschäftigen, Geld ausleihen » : *δανείζεσθαι* (vgl. auch *κίχραμαι*) ein Darlehen aufnehmen, sich borgen lassen » (vgl. geo. *puli asescha* : *puli isescha*). Die für das Georgische typische Opposition von « geben » und « nehmen » liegt aber auch bei andern griechischen Diathesendifferenzierungen zwischen Medium und Aktiv vor : *ἐγγυᾶν* « als Pfand geben, (eine Tochter) verloben » : *ἐγγυᾶσθαι τινα* « sich für jemanden verbürgen » gehört wenigstens auf der Aktivseite in diesen Zusammenhang, *μισθοῦν* « in Miete, Pacht geben » : *μισθοῦσθαι* « in Miete, Pacht nehmen » entspricht dagegen genau. Aus dem bei Schwyzer (l.c. 231) gegebenen Material sei hier weiter angeführt : *τίνειν* « eine Busse bezahlen » (*θωήν* « eine Strafsumme bezahlen », *ὑβριν* « einen Frevel büßen ») : *τίνεσθαι* « sich eine Busse bezahlen lassen », d.h. « jemanden (*τινά*) bestrafen ». In diesem Zusammenhang dürfte eine Bemerkung Wackernagels¹⁵ von Interesse sein, der « als dritte Nuance » für den Unterschied zwischen Aktiv und Medium den Fall anführt, « dass das Aktiv ein Hergeben aus eigenem Besitz, das Medium ein in Besitznehmen ausdrückt ».

d) Für den hier von Schanidze angeführten Gesichtspunkt waren bereits im vorhergehenden zwei Beispiele gegeben worden : *vikítχav* « ich lese » : *vhkítχav* « ich frage », *vimarχav* « ich bewahre, faste » : *vhmarχav* « ich verberge, begrabe ». Beide Beispiele zeigen, dass die durch das objektive Personalpräfix *h* ausgedrückte Verknüpfung mit einem indirekten Objekt bei der *sataviso*-Version unterbleibt. Von den bei Schanidze (l.c. 185) gegebenen Mustersätzen seien noch zitiert : *katami mohpara* « er stahl ihm ein Huhn » : *katami moipara* « er stahl sich ein Huhn », *puri stχova* « er bat ihn um Brot » : *puri itχova* « er erbettelte sich Brot », *kali mostaca* « er raubte ihm das Mädchen » : *kali moitaca* « er raubte (sich) das Mädchen ». Die mit diesen Beispielen gegebene Differenzierung ist logisch verständlich. In welchem Umfange ihre Relevanz auch für die Indogermania gilt, vermag ich jedoch z.Zt. aus Mangel an Belegen nicht zu bestimmen.

e) Dagegen dürfte der letzte Gesichtspunkt von Schanidze (l.c. 186) in der Indogermania seine Bestätigung finden, und in der Übernahme der *sataviso*-Version durch ältere Verba ohne Charaktervokal können wir eine Parallele zu der sekundären medialen Umgestaltung aktiver Verba sehen. Georgisch zeigt sich der Wandel etwa bei *rovna* « finden » e.g. altgeo. *rovna erti moquasi twisi* (Matth. 18,28) « *εὑρεν ἕνα τῶν συνδούλων αὐτοῦ* », *romeli eziebdes, povos* (Matth. 7, 8) « *ὁ ζητῶν εὕρισκει* ». Dagegen wird

¹⁵ J. Wackernagel, Vorlesungen über Syntax I (Basel 1920) 125 f.

«finden» im Neugeorgischen mit dem Charaktervokal *i* gebraucht : *ipova* «er fand». Im Griechischen sollte das sog. «intensive» oder «dynamische» Medium (vgl. Schwyzer, l.c. 232) weitgehend auf einer analogischen Ausbreitung der subjektbezogenen Diathese beruhen ¹⁶.

Ein interessanter Unterschied zwischen der georgischen *sataviso*-Version und der medialen Diathese im Indogermanischen scheint jedoch bei der Verteilung beider Kategorien in Hinblick auf transitive bzw. intransitive Verbalstämme zu bestehen : Die subjektbezogene Version «steht im wesentlichen bei transitiven Verben» (Deeters, l.c. 82), das Medium nicht. In den Kartvelsprachen kann der Charaktervokal *i* allerdings auch auf intransitive Verbalstämme übertragen werden, so besonders bei neugeo. *idga* «er stand», *ižda* «er sass», denen altgeo. *dga* bzw. *žda* entspricht. Die Ausdehnung des Charaktervokals erfolgte hier «offenbar nach Analogie der transitiven Verben mit Charaktervokal *i* für Tätigkeiten, die sich auf den eigenen Körper beziehen» (Deeters, l.c. 82). Die gleiche Erklärung muss wohl auf die *i*-Präsentien angewandt werden, «die immer den Charaktervokal *i* haben und die sich nicht als Reflexiva von Transitiven auffassen lassen» (Deeters, l.c.) : *violti* «ich fliehe», *vinani* «ich bedaure», *vismi* «ich bin zu hören», *vikadi* «ich rühme mich», *viyuci* «ich bemühe mich, vollbringe Heldentaten», *vicini* «ich lache» *vižmni* «ich trenne mich, verleugne». Der subjektbezogene Charakter dieser Intransitiva ist unverkennbar und liesse sich bei einigem Suchen auch durch idg. Parallelen mit Mediaflexion erhärten : So flektieren altindisch *smáyate* «lächelt» ebenso wie griechisch *φέβομαι* «fliehe» medial. Für das südkaukasische Svanische stellt Deeters (l.c. 82) bereits eine weitergehende Verbreitung des Charaktervokals *i* bei intransitiven Verben (allerdings nicht bei den sehr alten intr. pass. Formen ablautender Verben) fest : *izgeç* «sie leben», *izeläl* «er geht», *imëräl* «es bewölkt sich», *iwže* «er schläft», *iqvni* «er liegt» u.a.

Dass es sich bei der Ausdehnung des Charaktervokals *i* auf intransitive Verbalstämme um einen sekundären Vorgang handelt, geht einmal daraus hervor, dass im Georgischen weder die primären noch die mit dem Suffix *-en/d* gebildeten Passiva das *i* zeigen (Deeters, l.c.). Zum andern ist auch die Herleitung des Passivs aus der *sataviso*-Version nur über die Zwischenstufe einer transitiven — mit *tavi* «Kopf» gebildeten — Reflexivkonstruktion möglich : *mat ganimzadnes tavni matni brzolad* «sie rüsteten sich (= *tavni matni*, wörtl. «ihre Köpfe) zum Kampf» wurde verkürzt zu *mat ganimzadnes*, was später unter der Einwirkung eines Agens beim Passiv intransitiv als *igini ganimzadnes misgan* «sie wurden von ihm (aus)gerüstet»

¹⁶ Wackernagel, l.c. 127; Schwyzer, l.c. 232, Fussnote 1.

aufgefasst werden konnte¹⁷. Eine Beantwortung der Frage, inwieweit das System der (*saarviso-* und *saxviso-*) Versionen auch für die subjektbezogene Kategorie den transitiven Ausgangspunkt fordert, übersteigt im Augenblick meine Möglichkeiten, da sie eine vollständige Behandlung des Problems von « transitiv und intransitiv in den Kartvelsprachen » impliziert. Dagegen ist es aus logischen Gründen möglich, für die dem Reflexivum nahestehende subjektbezogene Version eine Nähe zum Transitivum festzustellen, da ja selbst das Reflexivum offenbar allgemeinsprachlich ein transitives Moment enthält, das auch in idg. Sprachen in der Regel durch das beigefügte Reflexivpronomen bezeichnet wird (z.B. im Deutschen « ich wasche mich » usw.).

Und damit sind wir bei der Schlussfrage angelangt, die eigentlich eine längst fällige Behandlung im einzelnen verdiente: Können wir auch im idg. Sprachbereich vorhistorisch mit dem Ausgangspunkt des Mediums bei transitiven Verbalstämmen rechnen? Diese Vermutung erscheint reichlich kühn, wenn man die Verteilung der Diathesen in historischer Zeit in Betracht zieht. Wir finden hier eine Gruppe von Verben, bei denen transitive Aktiva mit intransitiven Media in Opposition stehen (Schwyzer, l.c. 230): e.g. griech. ἔχω « halte »: ἔχομαι « halte mich »; ἄπτω « knüpfe an » ἄπτομαι « hefte mich an, fasse, berühre ». Doch könnte man dem hierdurch ausgedrückten Einwand damit begegnen, dass es sich bei Beispielen dieser Art um sekundäre Ausgleicherscheinungen handeln mag, zumal wir eine alte Gruppe intr. Activa tantum haben, die bedeutungsmässig besonders körperliche Funktionen (Bewegungen, essen, trinken) ausdrücken (Schwyzer, l.c. 225 f.).

Schwerer wiegen würde der Einwand des idg. Medio-Passivs, worunter man die bekannte Erscheinung versteht, dass in der älteren Indogermania die mediale Diathese zur Bezeichnung passivischer Aussagen verwandt werden konnte¹⁸. Einmal lässt sich eine dem Georgischen vergleichbare transitiv-reflexive Zwischenstufe für idg. Sprachen nicht nachweisen. Zum andern würde deshalb die Entstehung des Medio-Passivs relativ-chronologisch erst nach der Ausdehnung des primär nur reflexiv-transitiv verwendbaren Mediums auf intransitive Zustandsverben erfolgen können. Doch auch diesen Argumenten ist zu begegnen, wenn man bedenkt, dass sich in dem einheitlich nicht bestimmbar idg. Medium wahrscheinlich frühzeitig verschiedene, primär getrennte, Verbalkategorien gemischt haben. Eine davon wird die von intr. Zustandsverben gewesen sein, die

¹⁷ Vgl. Verf., *Bedi Kartlisa* 13-14 (1962) 123 f.

¹⁸ Vgl. Verf., *Bedi Kartlisa* 13-14 (1962) 116 ff.

sich später z.T. auch im sog. Perfekt ¹⁹ niedergeschlagen hat. Die den oben gegebenen georgischen Beispielen *idga* und *iŷda* direkt vergleichbaren medial flektierenden altindisch-griechischen Isoglossen *āste* = ἵσται «er sitzt» und *sete* = κείται «er liegt» könnten auf das voreinzelsprachliche Alter dieser Prozesse hinweisen ²⁰. Bei der Klärung der Frage nach der vorhistorischen Ausdehnung einer reflexiv-transitiven Mediaflexion auf subjektiv-intransitive Zustandsverben in der Indogermania sollten geg. falls die oben gegebenen kartvelischen Parallelentwicklungen gewisse Hilfe leisten.

Karl Horst SCHMIDT

Universität Münster

¹⁹ Vgl. Verf., *Glotta* 42 (Göttingen 1964) 1 ff.

²⁰ Vgl. hierzu auch die Mediaflexion von beth. *kittari* «liegt» und *edari* «sitzt» und die bei Verf., l.c. 4 gegebene Literatur.

IBEROKAVKASISCH UND DRAWIDISCH (Vorläufiger Bericht)

Die Verwandtschaftsbeziehungen der iberokaukasischen Sprachen zählen seit geraumer Zeit zu den umstrittenen Problemen der Sprachwissenschaft. An Versuchen, genealogische Verbindungen zwischen den iberokaukasischen und anderen Sprachen herzustellen, hat es nicht gemangelt. Unter den Wissenschaftlern, die sich mit diesem Thema befassten, besteht keine einheitliche Meinung. Im Gegenteil, die einzelnen Ansichten sind oftmals sehr gegensätzlich im Inhalt, wozu sich noch die unterschiedliche Methodik der Sprachforscher gesellt, von denen die einen nur lexikalische Größen verglichen, während die anderen wieder nur grammatische Belege anführten. An der mangelhaften Vergleichsmethode, an der Voreingenommenheit der einzelnen Wissenschaftler, die oftmals eine schon vorher gebildete Meinung stützen wollten, und dem lückenhaften sprachlichen Material lag es, dass die meisten Versuche, genealogische Verbindungen zu anderen Sprachfamilien nachzuweisen, gescheitert sind.

Franz Bopp, der Vater der historisch-vergleichenden Sprachwissenschaft, hatte keinerlei Bedenken, die Kartvelsprachen der indoeuropäischen Familie anzugliedern. M. Brosset verband das Georgische mit dem Indoiranischen. Fr. Müller dagegen erklärte, die kaukasischen Sprachen seien nicht verwandt mit anderen Sprachfamilien.

Diametral entgegengesetzt laufen die Ansichten von Trubetzkoy und Trombetti. Während Trubetzkoy nur die Verwandtschaft der Abchasisch-adygeischen mit den Dagestansprachen anerkennt, die beiden Gruppen aber für nicht verwandt mit den südwestkaukasischen Kartvelsprachen hält, erklärt Trombetti, alle Sprachen der Welt seien miteinander verwandt.

R. v. Erckert verwies auf Parallelen zu den hamitisch-semitischen Sprachen. N. Marr spricht von Verwandtschaft mit den semitischen Sprachen.

Alle diese Versuche müssen als gescheitert angesehen werden. Ausdruck der ablehnenden Haltung gegen die obigen Meinungen ist der erste Satz des Sammelbandes « Voprosy izučenija iberijsko-kavkazskich jazykov »: « Auf dem Territorium des Kaukasus sind über 30 iberokaukasische Sprachen vertreten, die weder mit den indoeuropäischen, noch den turk-tatarischen, noch mit den semitischen Sprachen in genealogischer Verbindung stehen »¹.

¹ Voprosy izučenija iberijsko-kavkazskich jazykov. Moskva. 1961, S. 3.

Heute wird im allgemeinen nicht mehr bestritten, dass die iberokaukasischen Sprachen eine selbständige Familie verwandter Sprachen darstellen. Die Untersuchungen der Einzelsprachen und die Zusammenstellung in Gruppen sind soweit gediehen, dass die Frage nach den weiteren Beziehungen wieder stärker in den Vordergrund tritt.

Schon seit langem wurde auf die grammatischen Übereinstimmungen zwischen dem in Westeuropa isoliert stehenden Baskisch und dem im Pamir isoliert stehenden Burushaski mit den iberokaukasischen Sprachen hingewiesen. Deeters forderte aber für den Beweis verwandtschaftlicher Beziehungen neben den grammatischen Belegen vor allem den etymologischen Nachweis, den Bouda für das Baskische liefert. Schuchardt dagegen sprach von baskisch-hamitischen Relationen.

Allmählich beginnt sich der Gedanke von der asianischen Sprachfamilie durchzusetzen. Tseretheli brachte die georgische Sprache mit dem Sumerischen in Verbindung. Pätsch unterstützt Tserethelis Beweisführung durch weitere Belege struktureller Gemeinsamkeiten. Meščaninov spricht von strukturellen Ähnlichkeiten zwischen den iberokaukasischen Sprachen und dem Urartäischen.

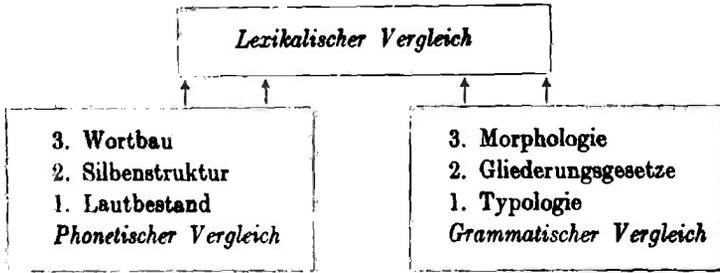
Die postulierte asianische Familie, zu der neben den iberokaukasischen Sprachen viele heute tote Sprachen Vorderasiens und des Mittelmeerraumes gehört haben sollen (Sumerisch, Elamisch, das sogenannte Protohattisch, Hurritisch, Urartäisch u.a.), reicht in ihrem geographischen Ausmass wesentlich weiter nach Westen, Süden und Osten als die lebenden iberokaukasischen Sprachen in der Moderne.

Bis zur drawidischen Sprachfamilie allerdings, deren nächster Vertreter das Brahui ist, ist der Weg weit. Doch die grosse Entfernung zwischen den iberokaukasischen Sprachen und den drawidischen kann allein nichts über die Beziehungen aussagen, liegen doch zwischen dem Kaukasus und den Pyrenäen heute gleichfalls Gebiete mit indoeuropäischen Sprachen, ohne dass man die verwandtschaftliche Beziehung Iberokaukasisch zu Baskisch von der Hand weisen könnte.

Über die Relationen Kaukasisch-Drawidisch müssen bereits Arbeiten vorliegen. Allerdings waren sie mir weder dem Namen noch dem Inhalt nach bekannt. Wenn hier von den Beziehungen der iberokaukasischen zu den drawidischen Sprachen die Rede ist, so wird das Thema auf diese beiden Sprachfamilien begrenzt. Es wird nichts ausgesagt über das Verhältnis der iberokaukasischen Sprachen zu anderen Sprachen, ebenso wie jede Stellungnahme zu dem Verhältnis der drawidischen Sprachen zu anderen Sprachen fehlt, das heisst, die Inbezugsetzung des Drawidischen mit dem Altaischen, wie sie Menges im Auge hat, wird durch die Aussage dieser Arbeit nicht beeinflusst.

Lassen wir die Sprachen selbst zu Wort kommen. Einzig und allein das sprachliche Material soll aussagen. Dass die Gemeinsamkeiten zwischen zwei Sprachfamilien natürlicherweise zahlenmässig geringer sind als die zwischen den Einzelsprachen ein und derselben Familie, braucht nicht besonders hervorgehoben zu werden.

Der Vergleich der beiden Sprachfamilien ist folgendermassen aufgebaut :



Phonetischer Vergleich

1. Lautbestand

Die Beschaffenheit der Lautsysteme der einzelnen iberokaukasischen und drawidischen Sprachen weicht mitunter beträchtlich voneinander ab. Trotzdem lassen sich allgemeine Züge festlegen. Für die iberokaukasischen Sprachen ist Vokalarmut und Konsonantenreichtum charakteristisch. Im Verhältnis zu ihnen zeigen die drawidischen Sprachen relativ mehr Vokale und relativ weniger Konsonanten. Das will noch nichts besagen, bestehen doch unter den einzelnen iberokaukasischen Sprachen selbst riesige Unterschiede. So sind die abchasisch-adygeischen Sprachen ausgesprochen vokalarm, während die gunsibische und die tschamalinische Sprache vokalreich sind. Die gunsibische, tschetschenische und tschamalinische Sprache unterscheiden sogar kurze und lange Vokale wie die drawidischen Sprachen.

Was die Konsonanten angeht, so verfügen die iberokaukasischen Sprachen über die Abruptivlaute, die den drawidischen Sprachen fehlen. Die drawidischen Sprachen dagegen besitzen retroflexe Laute, die den iberokaukasischen Sprachen fremd sind. Aber neben diesen Unterschieden, deren es noch eine ganze Reihe gibt, bestehen auch wichtige Gemeinsamkeiten. Alle Konsonanten der iberokaukasischen und der drawidischen Sprachen lassen sich der Artikulationsstelle nach in folgende Gruppen gliedern :

- Gutturalverschlusslaut
- Labialverschlusslaut
- Dentalverschlusslaut
- Dentalreibelaute

m
n
r, l

Der Tatbestand ergibt Gleichheit oder Ähnlichkeit der Artikulationsstelle, aber Verschiedenheit der Artikulationsart. Im Georgischen beispielsweise ist der Gutturalverschlusslaut durch eine lange Reihe stimmhafter, stimmlos behauchter und abruptiver Laryngal-, Pharyngal- und Gutturallaute vertreten : g, k, ḳ, γ, x, q, h. Dass diese Laute ursprünglich engen Kontakt miteinander hatten, beweisen die Konsonantenwechsel verwandter Wörter : grova - xrova, tkma - siqva - motxroba. Im Tamil dagegen gibt es nur einen einzigen Gutturalverschlusslaut k. Das Telugu hat den Gutturalverschlusslaut in zwei Varianten zu bieten : k und g. Gemeinsam ist den beiden Sprachfamilien die gegenseitige Zuordnung der Laute nach der Artikulationsstelle in die obigen Kategorien.

In beiden Sprachfamilien begegnen der Wechsel vom Dentalverschlusslaut zum Dentalreibelaute einerseits und der Wechsel vom Gutturalverschlusslaut zum Dentalreibelaute andererseits. Aber diese Erscheinungen, die auch in anderen Familien auftreten, können nur sehr bedingt mit herangezogen werden.

2. Silbenstruktur

Der Silbenbau weist auf beträchtliche Gemeinsamkeiten zwischen den iberokaukasischen und den drawidischen Sprachen hin. Hier soll das beiden Gemeinsame aufgeführt werden.

Mit Abstand häufigster Anlaut ist der Gutturalverschlusslaut. Es folgen der Häufigkeit nach im Silbenanlaut : Labialverschlusslaut, Dentalverschlusslaut, Dentalreibelaute, m, n, r (l). Vom vokalischen Anlaut sei hier Abstand genommen, da er wegen seiner relativen Instabilität schwer einzuordnen ist.

Im Silbenauslaut ist r (l) am häufigsten vertreten. Es folgen an zweiter Stelle der Dentalverschlusslaut und an dritter Stelle der Häufigkeit nach der Gutturalverschlusslaut. Sehr selten ist m im Silbenauslaut zu finden. Auch n ist verhältnismässig selten.

Im Silbenanlaut kann nur ein Konsonant oder ein Vokal stehen. Treffen zwei Konsonanten im Silbenanlaut zusammen, was im Georgischen besonders häufig ist, so ist der ursprünglich vorhanden gewesene Vokal ausgefallen.

Der mit Abstand zahlreichste Silbentyp ist : KVK (Konsonant-Vokal-Konsonant). Wichtig sind auch die Silben mit dem Bau KV und ihre Umkehrung VK.

Da der Haupttyp des Silbenbaus KVK ist, ist es interessant zu wissen, ob jeder konsonantische Anlaut mit jedem konsonantischen Auslaut kombiniert werden kann. Eine Tabelle veranschaulicht die Kombinationsmöglichkeiten des Silbentyps KVK am besten :

		AUSLAUF						
		r,l	Dental explosif	Guttural explosif	Dental spirans	Labial explosif	n	m
ANLAUF	Dental- explosif		■					
	Guttural explosif			■				
	Dental spirans				■			
	Labial- explosif					■		■
	n						■	
	m						■	■

Leerkästchen = Silbentyp möglich

volles Kästchen = Silbentyp nicht möglich

Aus der Tabelle ist ersichtlich, dass Anlaut und Auslaut beim Silbentyp KVK nicht gleich sein können. Tritt doch einmal die Struktur KVK mit gleichen Anfangs- und Endkonsonanten auf, so handelt es sich um Reduplikation des Typs KV mit Schwund des Endvokals.

Ebenfalls nicht möglich sind die Kombinationen m - Vokal - Labialverschlusslaut und Labialverschlusslaut - Vokal - m.

Andere Kombinationen sind zwar anzutreffen, aber zahlenmässig sehr gering : m - V - n, n - V - Labialverschlusslaut und alle Kombinationen mit m als Silbenauslaut.

3. Wortbau

Ursprünglich waren Wort, Wurzel und Silbe ein und dasselbe. Die Wörter waren einsilbig, stellten reine Wurzeln dar, an die noch keine Formantien angefügt waren. Deshalb gilt vom Wortbau in hohem Mass dasselbe, was über die Silbe gesagt wurde.

Der Grundtyp des Wortes ist zweikonsonantisch.

Am häufigsten wurde der Silbentyp KV redupliziert. Doch auch der

Typ KVK wurde bisweilen verdoppelt, so dass KVKKVK entstand, dessen Konsonantengruppe an der Nahtstelle der beiden Silben weitere Veränderungen erfahren konnte : Assimilation oder Konsonantenvereinfachung, die zum Typ KVKVK führte.

Die wichtigsten Worttypen sind : KVK, KVKV, KVKVK.

Häufigstes Affix, das der Wortwurzel beigefügt wird, ist ein r, l - Suffix.

Auf die Untersuchung der Betonungsverhältnisse wurde verzichtet, da diese Probleme noch nicht endgültig geklärt sind².

Grammatischer Vergleich

1. Typologie

Das Hauptprinzip der Wortableitung ist in beiden Sprachfamilien die Agglutination. Daneben existiert in weit geringerem Ausmass die Wurzelflexion.

Beide Sprachfamilien bevorzugen zur Darstellung grammatischer Bezüge die synthetische Ausdrucksart.

2. Gliederungsgesetze

Die gewöhnliche Folge der Satzglieder ist : Subjekt - Objekt - Prädikat. Der synthetische Charakter beider Familien bringt es mit sich, dass diese Reihenfolge verändert werden kann, wenn es die Hervorhebung eines Satzteils oder andere Umstände erfordern.

Das Determinans steht vor dem Determinandum. Dieser Fakt gilt für die drawidischen wie für die iberokaukasischen Sprachen. Wenn bereits im Altgeorgischen nachgestellter Genitiv auftritt, so muss man auf die noch älteren Familiennamen verweisen, die Frontstellung des Genitivs erkennen lassen : *imnaišvili, čavčavaze*. Das determinierende Adjektiv hatte auch im Altgeorgischen seine Stelle vor dem Bezugswort.

Das Verb ist scharf in Transitiv und Intransitiv getrennt.

In den iberokaukasischen Sprachen kann das Objekt bzw. das Subjekt im Verb formal gekennzeichnet sein. Dasselbe trifft für das Kui zu, das zu den nördlichen Vertretern der drawidischen Familie zählt. Winfield bezeichnet das Kui als eine Sprache, deren Grammatik nicht von fremden Einflüssen verändert wurde. Er analysiert als Beispiel die Form *sahtatenju* (er schlug mich) :

sah — Verbalwurzel

² Rogava G. : *maxvilis saqitxisatvis kartulši* (in : *kartvelur enata strukturis saqitxebi*, t. III, Tbilisi 1963).

- ta — Transitätspartikel, die anzeigt, dass die Handlung des Verbs sich auf eine 1. Person bezieht.
 t — Vergangenheitspartikel
 enju — Bezeichnung von anju, das die 3. Person anzeigt.

Das Konjugationssystem ist morphologisch stark entwickelt.

In vielen iberokaukasischen und drawidischen Sprachen gibt es eine besondere negative Konjugation.

Der Infinitiv fungiert in einer Reihe von Sprachen als Nomen (Georgisch, Malayalam, Telegu, Kui, Brahui).

Der Imperativ der 2. Person Singular bietet die reine Verbalwurzel (z. B. im Batsischen und im Malayalam).

Die iberokaukasischen Sprachen und das drawidische Brahui zeigen resultatives Sprachdenken, d. h., dass das direkte Objekt im transitiven Satz als Nominativ erscheint. Interessant ist in diesem Zusammenhang eine Stelle aus Subrahmanya Sastri : * Der Autor von * Ändhraśabdacin-tāmaṇi * sagt, dass der Nominativ gebraucht wird anstelle des zweiten Falles bei unbelebten Objekten * *. Der zweite Fall aber bezeichnet im Tamil das Objekt.

Es gibt nur eine Deklination der Nomina. Die Nomina unterscheiden Singular und Plural, aber keinen Dual.

Numerus und Kasus des Nomens haben jeweils eigene Affixe.

Zur Kasusbezeichnung werden Suffixe verwendet.

Der Nominativ hat in beiden Sprachfamilien keine eigene Kasusbezeichnung.

Der Akkusativ kann fehlen. Typisch ist das besonders für die iberokaukasischen Sprachen, doch auch das Brahui und das Gondi kennen keinen Akkusativ.

Der Dativ wird bisweilen (z. B. Georgisch, Kurukh) in lokativischem Sinn verwendet.

Die Substantive sind in zwei Klassen eingeteilt : a) Vernunftbegabt, b) Nichtvernunftbegabt. Caldwell (S. 220) berichtet, dass in den drawidischen Sprachen diese Klasseneinteilung wirksam ist. Dieses Prinzip der Klasseneinteilung der Nomina ist nicht immer klar zu erkennen. In der georgischen Sprache lässt sich dieses Klassifizierungsschema nur noch an der Veränderung einer bestimmten Art von Adjektiven feststellen :

kartveli mçerali, aber kartuli çigni

megreli kali, aber megruli sopeli.

In anderen iberokaukasischen Sprachen deutet alles darauf hin, dass hier

* Subrahmanya Sastri P. S. : Comparative Grammar of the Tamil Language. Trichinopoly 1947, S. 217.

allenthalben die Klasseneinteilung in Rational - Irrational geherrscht hat (Čikobava). Heute gibt es in einigen Sprachen, beispielsweise im Lesginischen, nur noch Reste ehemaliger Klassen. Andere haben die Zweiteilung der Klassen beibehalten : Kabardinisch, Abasinisch, Tabasaranisch. Die beiden ursprünglichen Klassen können weiter aufgespalten werden, so gibt es im Avarischen 3, im Lakischen 4, im Tschamalinischen 5 und im Tschetschenischen 6 Klassen, die aber alle auf die grundlegenden zwei Nominalklassen zurückzuführen sind, wie A. Čikobava überzeugend nachgewiesen hat.

Bezeichnungen von Lebewesen, aus denen nicht hervorgeht, welchen Geschlechts sie sind, werden zur Kennzeichnung des natürlichen Geschlechts Zusatzwörter angefügt, georgisch : važišvili - Sohn, kališvili - Tochter, Kui : mreha mīda - Junge, šaa mīda - Mädchen.

Das Zahlssystem beider Sprachfamilien war, wie Kluge feststellt, ursprünglich vigesimal⁴. Noch heute haben die meisten iberokaukasischen und drawidischen Sprachen das Vigesimalssystem beibehalten. Einige aber haben unter dem Einfluss anderer Sprachen das Dezimalsystem übernommen.

Zwischen den Zahlen 6 und 7 besteht grosse lautliche Ähnlichkeit. Das gilt für die drawidischen Sprachen ebenso wie für einen Teil der iberokaukasischen Sprachen, (avanisch, tschetschenisch, avarisch, darginisch, gun-sibisch, beschitinisch, ginuchisch, chvarschimisch, zesisch u. a.).

Distributivzahlen bildet man durch Verdopplung der Grundzahl.

Bei Pronomen und Adverbien treten Vokale in entfernungsangebender Funktion auf, z. B. Malayalam : ivan - dieser, avan - jener, lesginisch : imi - dieser, ama - jener.

Echte Personalpronomen gibt es nur für die 1. und 2. Person, in der 3. Person verwendet man Demonstrativpronomen.

Zahlreiche drawidische und iberokaukasische Sprachen unterscheiden in der 1. Person Plural des Personalpronomens Exklusiv- und Inklusivformen, z. B. Tamil, Kannada, Tulu, Telugu, Gondi, Kui, Kurukh, Svanisch, Tschetschenisch, Tschamalinisch, Tabasaranisch, Bataisch, Avarisch.

Als Possessivpronomen dient der Genitiv des Personal- oder Reflexivpronomens.

Ursprünglich fehlte das Relativpronomen, in vielen iberokaukasischen und drawidischen Sprachen existiert auch weiterhin kein Relativpronomen.

Zur Darstellung räumlicher, zeitlicher und kausaler Verhältnisse gebraucht man Postpositionen.

⁴ Kluge Th.: Die Zahlenbegriffe der Dravida, der Hamiten, der Semiten und der Kaukasier, ein vierter Beitrag zur Geistesgeschichte des Menschen. Berlin 1941.

3. Morphologie

Im südkaukasischen Georgisch und im norddrawidischen Kui begegnet der Charaktervokal a als Transitätsanzeiger im Verb.

In zahlreichen drawidischen und iberokaukasischen Sprachen findet sich die Verneinung mit ar/al, z. B. Tamil al-, Kannada alla, Brahui all-, georgisch ar, avarisch -aru.

Ein dentales Element verwendet man zur Bezeichnung der Vergangenheit (Tamil, Malayalam, Parji, Kui, georgisch).

Der Infinitiv endet auf a (Kui, georgisch, gunsibisch, batsisch).

Ein Verbalsuffix, bestehend aus Vokal + n, tritt im Kota, Tulu, Georgischen, Lasischen, Lesginischen, Avarischen, Lakischen, Tschetschenischen, Adygeischen und Kabardinischen auf.

Ein anderes Verbalsuffix p/b/v ist im Georgischen und in vielen drawidischen Sprachen anzutreffen.

Ein Suffix aus den Bestandteilen Vokal + l/r leitet Adjektive von Substantiven ab, z. B. im Malayalam, Georgischen und Darginischen.

Bereits Caldwell wies darauf hin, dass die Endung n für das Maskulinum und die Endung l für das Feminum, die im Tamil, Malayalam und Kannada erscheinen, Parallelen in kaukasischen Sprachen, z. B. im Avarischen, haben ⁵.

Ein Suffix ub im Parji, das inzwischen unproduktiv geworden ist, steht dem Suffix ob der georgischen Sprache gegenüber. Parji : uykub - Schlangenhaut, polub - Dorf, kedub - Messer. Georgisch : axalgazrdoba - Jugend, šenoba - Gebäude. In beiden Fällen werden mit diesem Suffix Nomina von Verbalwurzeln abgeleitet.

Ein Genitivsuffix -n liegt im Tamil, Kannada, Telugu, Parji, Gondi, Kui, Brahui, Tschetschenischen, Tabasaranischen und Lesginischen vor.

Der Dativ bzw. Akkusativ hat oft vokalischen Auslaut, z. B. Tamil (Akkusativ) ai, Kui (Akkusativ) i, Brahui (Dativ) e, gunsibisch (Dativ) Längung des Stammenvokals, tschamalinisch (Affektiv) bisweilen ö.

Im Kurukh, Gondi, Malto und Kannada und im Lakischen bildet man den Dativ bzw. Akkusativ auf -n.

Die Mehrzahl der drawidischen Sprachen hat im Dativ als Kasusendung ein Suffix mit einem Gutturalverschlusslaut. Im Tschamalinischen endet der Affektiv auf xe.

Instrumentalsuffix t/d tritt in vielen drawidischen und iberokaukasischen Sprachen auf : Tamil, Malayalam, Toda, Tulu, Telugu, Parji, Brahui. Georgisch, Gunsibisch, Tschamalinisch, Zesisch.

⁵ Caldwell R. : A Comparative Grammar of the Dravidian or South-Indian Family of Languages. London 1913, S. 228.

Eine Lokativendung *l* ist in vielen Sprachen beider Familien nachweisbar,

Die georgische Sprache und das Brahui haben ein Suffix *-t* bei den obliquen Pluralkasus : georgisch : *-ta*, Brahui : *-t-* und *-te-*. Das Parji schliesst sich mit *-t* und *-ta* an.

Ein gutturales Pluralsuffix ist für viele drawidische Sprachen und im iberokaukasischen Bereich besonders für die Sprachen der abchasisch-adygeischen Gruppe charakteristisch.

Ein nominales Pluralzeichen *r* lässt sich in den drawidischen und in den Dagestansprachen beobachten. Dabei ist festzustellen, dass mit grosser Wahrscheinlichkeit ein vokalisches Element dem *r* vorangeht, wodurch das Suffix lautliche Ähnlichkeit mit dem Zahlwort zwei erhält. Diese lautliche Ähnlichkeit des Suffixes mit dem Zahlwort zwei veranlasste Caldwell zu der Vermutung, dieser Plural könne ursprünglich ein Dual gewesen sein ⁶.

In manchen iberokaukasischen Sprachen so im Lakischen ist es schwierig, die Pluralzeichen zu analysieren, da hier Pluralzeichen und Klassenelemente zu einer Einheit zusammengewachsen sind. Die Beispiele von Žirkov aber zeigen, dass bei aller Kompliziertheit der zusammengesetzten Einschübel vor der Kasusendung wahrscheinlich doch ursprünglich ein Plural auf *-r* anzusetzen ist. (?)

Ein Pluralsuffix *eb/ev/b* beim Nomen führen die Sprachen der didoischen Gruppe, das Darginische und das Georgische. Im drawidischen Sprachgebiet ist vor allem das Parji zu nennen.

In der batsischen Sprache (*-ila*), im Georgischen (*-al*) tritt ein Suffix, das aus einem vokalischen Element und *l* besteht, in der Funktion auf, Nomina von Verben abzuleiten. Im Malayalam heisst dieses Suffix *-al*.

Der Vokal *i* zur Bezeichnung der Nähe tritt im Zusammenhang mit Demonstrativpronomen und Lokaladverben auf. Er wird stets präfigiert. Man findet ihn in allen drawidischen Sprachen mit Ausnahme des Brahui und in zahlreichen iberokaukasischen Sprachen, z. B. im Lesginischen und im Batsischen.

Im Gegensatz zum Vokal *i* bezeichnet der Vokal *a* die grosse Entfernung. Interessant ist in diesem Zusammenhang, dass im Georgischen die Funktionen der beiden Vokale ausgetauscht sind, hier bezeichnet *a* die Nähe, während *i* zum Ausdruck der Ferne dient.

Der Vokal *e* hat in den drawidischen Sprachen mit Ausnahme von Gondi,

⁶ Caldwell R. : A Comparative Grammar of the Dravidian or South-Indian Family of Languages. London 1913, S. 239-244.

⁷ Žirkov L.I. : Lakskij jazyk. Fonetika i morfologija. Moskva 1955, S. 31.

Malto und Brahui eine interrogativische Funktion. In derselben Bedeutung erscheint er in der tschamalinschen Sprache.

Die avarische Sprache und das Kui verwenden beide ein gutturales Zehlsuffix bei den Grundzahlen von 1-10 : avarisch go, Kui gi.

Lexikalischer Vergleich

Die Frage ist, ob es bei der begrenzten Anzahl von Lauten überhaupt möglich ist, tiefe historische Verbindungen aufzuklären, oder ob nicht stets eine gewisse zufällige Lautähnlichkeit ähnlicher oder gleicher semantischer Gruppen entstehen kann, die dann fälschlicherweise als Verwandtschaft gewertet wird, in Wirklichkeit aber sekundär ist.

Dazu ist zu sagen, dass zufällige Lautähnlichkeit mit hoher Wahrscheinlichkeit beim gemeinsamen Auftritt folgender Fakten ausgeschaltet werden kann :

1. Vergleich von Wörtern, die zum semantischen Elementarbestand einer Sprache zählen
2. semantische Gleichheit oder Ähnlichkeit der verglichenen Wörter
3. Existenz von regelmässigen Lautentsprechungen
4. grosse Zahl von regelmässigen Lautentsprechungen

Von der Vergleichsmethode des Sino-Tibetischen kann man einen weiteren Punkt für den Vergleich der iberokaukasischen und drawidischen Sprachen entlehnen. Von der Gabelentz schreibt : « Von grossem Nutzen sind hierbei Gruppen solcher lautähnlicher Wörter, welche ihrer Bedeutung nach untereinander nicht wohl genetisch zusammengehören können. So in unserem Falle die Gruppe « ich, fünf, Fisch », chinesisches ngu, iü, in fast allen übrigen Sprachen nga, gna, nya, und ähnlich ; ferner « du, zwei, Ohr », chinesisches rī, ni, bei den Anderen na, no usw. Ein solch' gruppenweises Zusammenreffen kann kaum auf Zufall beruhen, am wenigsten, wenn magere Vocabularien genügen, um es nachzuweisen »⁸.

Gerade das aber ist für die iberokaukasischen und die drawidischen Sprachen charakteristisch. Einige Beispiele :

Gruppe : Faust, Hund. Tamil : piṭi, paṭṭi. chvarschinisch : besa, boča.

Gruppe : rot, schlecht, Tropfen. Tamil : cēttu, cittai, coṭṭu. georgisch : citeli, cudi, cveti.

Gruppe : kämmen, Schwert, Schaufel. Tamil : vār, vāl, vāru. georgisch : varcxna, varzi, bari.

Gruppe : Grube, Stange, Adler, Haufen, Wind, Widder, Topf, Ohr, lieben.

⁸ Gabelentz G. v. der: Chinesische Grammatik. Vierte Auflage. Halle 1930, S. 103/04.

- Tamil : kuri, ka_{ri}, ka_{ru}, ku_{ru}, ka_{rru}, ko_{ri}, kalam, ku_{rai}, k_{ur}.
georgisch : xaro, γero, kor, xrova, ka_{ri}, q_{uro}, xalani, q_{uri}, qvar.
- Gruppe : Kuh, Fluss. Tamil : kāli, kāri. ginuchisch : g'vero, koro.
- Gruppe : Harz, Bauch, Haar, Nagel. Telugu : pisuni, bojja, boccu, vasi.
georgisch : pisi, pašvi, beçvi, bizi.
- Gruppe : gross, Hüfte, Lippe. Kannada : doḍḍa, toḍe, tuṭi. georgisch :
didi tezo, tuḍi.
- Gruppe : knüpfen, dunkel, Fluss. Kannada : peṇe, bānal, ponal. georgisch :
bma, bneli, bana.
- Gruppe : beißen, Korb, Hammer, kehren, Ferse. Tamil : kaṭi, koṭṭam,
kūṭam, kūṭtu, kuti. georgisch : yeča, quti, xveda, xveṭa, kusli.
- Gruppe : beißen, bedecken, Eidechse, Haufen. Tamil : kappu, kappu,
kavuli, kuvavu. georgisch : ḳbena, xupi, xvliḳi, xvavi.
- Gruppe : Eule, Haken. Tamil : kūkai, kokki. georgisch : ḳaḳaḳa, ḳaḳvi.
- Gruppe : Mond, Berg, bis. Tamil : mati, meṭṭu, -maṭṭum. georgisch : mze,
mta, -mde.
- Gruppe : Zeit, Fuchs, Stroh, hohl, schneiden, Kannada : taruṇa, tōla,
tār, turuvu, tari. georgisch : dro, ṭura, čala, čruvi, čra.
- Gruppe : gehen, Wurzel, Hals. Kui : salba, siru, sērki. georgisch : alva,
ziri, zurgi.
- Gruppe : sieben, Kreis, Euter. Tamil : cali, curru, curai. georgisch : cra, çre,
curi.

Die angeführten Beispiele, die sich noch wesentlich vermehren liessen, zeugen vom Vorhandensein ebensolcher Wortgruppen in den iberokaukasischen und drawidischen Sprachen, die von der Gabelentz für die sinotibetischen Sprachen als wichtiges Kriterium für genetische Verwandtschaft betrachtete.

Die Wahrscheinlichkeit der Richtigkeit der lexikalischen Zuordnung steigt, wenn den drawidischen Sprachen nicht nur Entsprechungen einer kaukasiachen Gruppe, sondern mehrerer, möglichst aller vier gegenüberstehen.

Ein weiteres Moment, das die Wahrscheinlichkeit tiefer sprachlicher Bezüge erhöht, sind die lautlichen Synonymenentsprechungen :

- Feld. Kannada : maḍi, baylu. georgisch : mdelo, veli.
Haar. Tamil : poccu, vālam. georgisch : beçvi, balani.
Berg. Telugu : guṭṭa, meṭṭu. georgisch : γadiri, mta.
Tür. Kannada : paḍi, kada. georgisch : bče, ḳari.
Gefäss. Kannada : bōki, koḍa. georgisch : baḳo, kotani.

Der lexikalische Vergleich von Iberokaukasisch und Drawidisch ist nach dem Wortanlaut gegliedert. Für die drawidischen Sprachen war es leichter,

das Wortmaterial aufzufinden, da das umfangreiche DED eine unschätzbare Hilfe darstellt. Für die iberokaukasischen Sprachen war es hingegen ungleich schwerer, das geeignete Material zu erhalten, denn hier gibt es meist nur Einzelwörterbücher oder Versuche, einzelne Gruppen zusammenzufassen. Die Wörterbücher für die iberokaukasischen Sprachen waren schwer zu erreichen. Dies und die Tatsache, dass es viele iberokaukasische Sprachen mit nur wenigen Sprechern gibt (gunsibisch - 600), sind die Ursache, dass das Material für diese Sprachen dürftiger ist. Für das Georgische dagegen, die Sprache eines alten Kulturvolkes mit langer schriftlicher Tradition, sind die Belege wesentlich häufiger, so dass sie allein schon ausreichen, die historischen Beziehungen der beiden Sprachfamilien zu beweisen.

Was die Transkription betrifft, stimmt die Umschrift für die drawidischen Sprachen völlig mit der des DED überein. Für die georgische Sprache gilt die allgemein übliche Transkription, für die anderen iberokaukasischen Sprachen wurden die lateinischen Schriftzeichen gewählt. Formales Übereinstimmen der Zeichen bedeutet also keineswegs immer lautlichen Gleichklang. Tamilisches t ist auf keinen Fall mit dem georgischen t lautlich identisch, was nicht heisst, dass es einem georgischen t nicht zugeordnet werden kann. Über die Lautwerte der einzelnen Zeichen ist in speziellen Abhandlungen nachzulesen. Am Ende ist eine Reihe von Grammatiken angeführt.

Die Reihenfolge der Sprachen bei der Wiedergabe der einzelnen lexikalischen Zuordnungen entspricht ihrer geographischen und gleichzeitig genealogischen Gruppierung. Die Aufzählung beginnt im Süden der drawidischen Sprachen, setzt sich bis an die Nordgrenze des drawidischen Bereichs, dargestellt durch das Brahui, fort und springt dann über auf die südkaukasischen Kartvelsprachen, denen sich weiter im Nordosten die Dagestansprachen, die nachischen Sprachen und im Nordwesten die Sprachen der abchasisch-adygeischen Gruppe anschliessen. Die Namen der drawidischen Sprachen werden durch grosse Buchstaben, die der iberokaukasischen dagegen zur besseren Unterscheidung mit kleinen Buchstaben wiedergegeben. Hier sind ihre Abkürzungen nach ihrer Reihenfolge im lexikalischen Vergleich :

Ta	Tamil	Br	Brahui	gi	ginuchisch
Ma	Malayalam	g	georgisch	le	lesginisch
Ko	Kota	l	lasisch	ta	tabasaranisch
To	Toda	m	mingrelisch	ru	rutulisch

Ka	Kannada	s	svanisch	za	zachurisch
Kod	Kodagu	av	avarisch	ar	artschinisch
Tu	Tulu	bo	botlichisch	kr	krysisch
Te	Telugu	k	karatinisch	bu	buduchisch
Kol	Kolami	ti	tindalisch	chi	chinalugisch
Nk	Naiki	ach	achvachisch	ud	udisch
Pa	Parji	čam	tschamalinisch	da	darginisch
Ga	Gadba	an	andisch	la	lakisch
Go	Gondi	go	godoberinisch	čəč	tschetschenisch
Kon	Konda	kv	kvanadinisch	in	inguschisch
Kui	Kui	ze	zesisch	ba	batsisch
Ku	Kuwi	chv	chvarschinisch	abch	abchasisch
Kur	Kurukh	be	beschitinisch	ka	kabardinisch
Malt	Malto	gu	gunsibisch	ab	abasinisch
				ad	adygeisch
				ub	ubychisch

Fehlt nach einem Wort die Bedeutungsangabe, so ist die vorausgehende gültig.

Vokalischer Anlaut.

1. Ta oru (eins), Ma oru, Ka or, Kod orī, Tu or, Kui ro, Ku rondi, Kur ort, Malt ort, Br asiṭ. g erti (eins), l ar, m arti.
2. Ta iraṇṭu (zwei), Ma raṇṭu, To e.ḡ, Ka ir, Tu irū, Te renca, Pa ir (zweimal), Ga ir (zwei), Go raṇḡ, Kon rundi, Kui ri, Ku rī, Br irā. g ori (zwei).
3. Ta āru (sechs), Ma āru, Ko a.r, To o.r, Ka āru, Kod a.rī, Tu āji, Te āru, Kol ār, Go sārung, Kui saḡi. ze il'no (sechs), chv ej'na, be il'na, gu il'no, gi il'no, ta jirḡub, la rjaxva.
4. Ta ēru (sieben), Ma ēru, Ko e.y, To öw, Ka ēru, Kod ēji, Tu ēlu, Te eḡu, Kol eḡ, Go eḡung, Kui odgi. ze ḡol'no (sieben), chv ol'a, be al'na, gu al'no, gi ol'no, ta ūrg'ub, la arulva.
5. Ta eṭṭu (acht), Ma eṭṭu, Ko eṭ, To öt, Ka eṇṭu, Kod eṭṭi, Tu eṇuma, Kol enumadi, Go armur. g rva (acht), l ovro-, s ara-.
6. Ta al- (nicht sein), Ma alla (nicht so), Ko ala. (nicht sein), Ka alla, Kod alla, Go hal (nicht), Br all- (nicht sein). g ar (nicht), ara (nein), av -aru (nicht).
7. Ta erumai (Büffel), Ma erima, Ka emme, Kod emme, Tu erme, Te enuma, Go armī. g iremi (Hirsch), l irem-, m irem-, be irmaṭo (Esel), gu yrmaṭu, la börni (Hirsch).
8. Ta iral (Leber), Ma iral. čam jela' (Leber). Das tschamalinische Wort enthält ein versteinertes Klassenpräfix.

9. Ta *irāl* (Garnele), ka *elyr-h'āšš* (Krebs).
10. Ta *irai* (Futter), Ma *ira*, Ko *er*, Ka *ere*, Te *era* (Essen), Br *iragh*. čam *ōla* (Essen).
11. Ta *ār* (Schärfe), Ma *a.l.* ba *iri* (Schärfe).
12. Ta *eruvai* (Blut), Ka *ere* (dunkelrot), Te *erra* (rot), Kol *eroḡi*. ta *ūru* (rot).
13. Ta *oluŋku* (Moskito), Kod *olaŋji* (Fliege). Ka *arg'uej* (Mücke), ad *arg'oj*.
14. Ka *emike* (Knochen), Te *emuka*. chi *inḡ* (Knochen). Das chinalugische Wort zeigt Vokalausfall zwischen den Konsonanten und nachfolgende Assimilation des Nasals.
15. Ta *eḡ* (sagen), *nā* (Zunge), Ma *na* (Zunge), Ko *in-* (sagen), To *in-*, Ka *en*, Kod *emb-*, Tu *anpini*, Te *anu*, Kol *en-*, Nk *nālka* (Zunge), Pa *en-* (sagen), Ga *in-*, Go *indānā*, Kon *in-*, Kui *inba*, Ku *innai*, Kur *ānnā*, Malt *áne* (denken, sagen). *g ena* (Zunge, Sprache), *l nena-*, *m nina-*, *s nin-*.
16. Ta *añnai* (Mutter), Pa *añna* (Vaters Schwester). *g nana* (Wiegenlied), *l nana-* (Mutter), *m nana-*, *ze eniju*, *la ninu*, *čeč nāna*, *abch nan*, *ka anā*, *ab any*, *ad ny*, *nan*.
17. Ta *āyi* (Mutter), Ka *āyi*, Kol *ay*, Pa *iya*, Ga *aya*, Go *yāyo*, Kon *aya*, Kui *ia*, Ku *iya*, Kur *ayō*, Malt *ayya*. *chv išu* (Mutter), *be ijo*, *gu iju*, *gi ijo*, *chi āžā* (Grossmutter).
18. Ta *āccāl* (Mutter), Pa *ayal* (Frau), Ga *ayal*, Kui *ijali* (Mutter, Frau), *g asuli* (Tochter), *l osur-*, *m osur-* (Frau), *s asuš* (Tochter).
19. Kui *osa* (nähen, weben), Kur *ōjnā* (spinnen, flechten), Malt *ōje* (flechten). *čam issla* (weben), *ze -išā*, *gu -eča*.
20. Ta *uṭan* (mit, zusammen mit), Ma *uṭan*, Ka *oḡan*. *g -tan* (mit, bei), *čam san* (zusammen).
21. Ta *āṭu* (bewegen, gehen), Ma *āṭṭu* (Tanz), Ko *a.ṭ*, To *o'd-* (tanzen), Ka *āḡu* (bewegen), Kod *a'd-*, Tu *āḡuni*, Te *āḡu* (spielen, tanzen), Kol *a'd-* (spielen), Nk *āṭ-*. *le atun* (gehen), *ad eš'ān*.
22. Ta *āṭu* (Ziege, Schaf), Ma *āṭu*, Ko *a'r* (ziege), To *o'd*, Ka *āḡu*, Kod *a'di*, Tu *ēḡu*, Go *ēṭi* (weibliche Ziege), Kui *ōḡa* (ziege), Kur *ēṭā* (weibliche Ziege), Malt *ēre*, Br *hēt*. *ar čaj* (Ziege), *ab uasa* (Schaf), *ad ač'ā* (Ziegenbock).
23. Ko *et* (Bulle), To *ešt*, Ka *ettu* (Ochse, junger Bulle), Kod *ētti* (Bulle), Te *eddu* (Ochse, Bulle), Kol *eḡ* (junger Bulle), Nk *hedḡ*, Kur *aḡḡō*. *g vaci* (Widder), *l oč-*, *m oč-*, *s ḡvaš* (Bergziegenbock), *av oc* (Bulle), *ze is*, *chv es*, *be os*, *gu os*, *gi ūš*, *le jac*, *ta ic*, *ru jac*, *ar ans*, *da unc*, *la nic*, *abch a-cə*, *ad cu*.

24. Ta appu (Vater), Ma appan, Ka appa, Kod appë, Tu appa (Affix in Männernamen), Te appa (Vater, Mutter), Go äpöräl (Vater), Kui äpo (Junge, Sohn), Ku appa (Grossmutter). ze obiju (Vater), chv obu, be abo, gu äbu, gi obu, le buba, ta aba, chi aba (Grossvater), la ppu (Vater), ab aba.
25. Ka aykil (kalt). ta äx'ju (kalt).
26. Kur ükhā (dunkel), Malt úqe. ab uax'y (Nacht).
27. Ta ukkal (Seite), Ma ukkam (Hüfte, Seite), Tu okka (Hüfte). čëč ägö (Seite).
28. Ta akarän (Feldratte). chv ah'va (Maus), be ah'o, gi ah've.

Lateral als Anlaut

29. Ta iru (existieren), Ma irikka (seiend), Ko ig- (existieren), To ir- (sitzen, wohnen), Ka ir (sein, existieren), Kod ir- (an einem Platz sein), Tu ippunu (sein, existieren), Te iravu (Stelle), Kui rinda (fest sein). g -ar- (sein), s -r- (sein), la ur (ist).
30. Ka loļ (bellen), Te lolu, g lal- (zanken, streiten), l lal- (bellen), m lal- (bellen).
31. Ta eru (eine Art Waffe), Ma eruku (Keule). g iarayi (Waffe).
32. Ko irg (Holz zum Feueranzünden). g roki (Ast).
33. Ta iracci (Fleisch), Ma iracci, Kod eraci, Te eraci. g leši (Fleisch).
34. Te lëdi (Antilope). ze l'id (Hirsch), be led (Hirsch), gu lëd.
35. Ta al, rä (Nacht), Ma al, Ko irl, To i'l, Ka irul, Kod iri, Tu irkū, Te rëyi. čam jel'a (Nacht). Die tschamalinische Entsprechung ist mit einem Klassenpräfix versehen.
36. Ta äru (Fluss, Bach), Ma äru (Fluss), Te ëru, Kon ër (Wasser), Kui ësu (Wasser), Ku ëju. g ru (Bach), čam l'i (Wasser).
37. Ta arai (sprechen, Wort), Ka aracu (laut schreien), Te rajju (unnütz reden), Kol raz- (sagen, sprechen), Kui raspa (klingen). ze roži (Wort), chv loža (Wort), be jaže, gu räže, gi roži.

Anlaut : m

38. Ta muļ (Dorn), Ma muļ, Ko muļ, To muļ, Ka muļ, Tu muļu, Te mulu, Ku mullu (Nadel), ze muri (Nadel).
39. Ta mori (Sprache), Ma mori (Wort), Kol muđ- (sprechen), Nk mur- čëč mott (Sprache).
40. Ta marai (Grosswild), Ka mare (Hirschart), le mal (Tier).
41. Ta maram (Baum), Ma maram (Baum, Holz), Ko marm (Baum), To me.ñ, Ka mara, Kod mara, Tu mara, Te mrānu, Kol ma.k, Nk māk, Pa meri, Ga mar, Go mařá, Kon maran, Kui mrahu, Ku mrānu, Kur mann, Malt manu. g mori (Holz), la murč (Baum).

42. Ta māri (Wasser, Regen), Ma māri (Regen), Ko may (Regen), To maw, Ka mare, Kod male, Tu male, le marf (Regen).
43. Kon mōro (Schnabel). ze mali (Nase), be ma, gu maru, gi mālu, čeč mara, ba marl'.
44. Ta maru (anderer), Ma maru, Ko mar, To marč (wieder), Ka matta, Tu maru (folgende, nächste), Te mari (wieder, und), Kol mari (dann, demnächst), Nk mari (wieder), Pa mari. le masa (anderer), mad (wieder).
45. Ta mucal (Hase), Ma muyal, Ko molm, To mü.s, Ka mala, Kod mona, Tu mola (grosser Hase), Go malöl (Hase), Kon morol (Hase), Kui mřāđu, Ku mřālū, Br murū. g mela (Fuchs), l mel-, m mela, s mal-.
46. Tu mamma (Brust), Pa mama (Kinderwort für Milch). le mam (Brust), čeč māmāg (Frauenbrust).
47. Ta māmā (Mutterbruder, Schwiegervater), Ma māman (Mutterbruder), Ka māma (Onkel), Tu māme (Mutterbruder), Te māmā (schwiegervater), Kol ma.mak, Nk māma (Mutterbruder), Go māmā (Gatte von Vaters Schwester), Kon māmā (Schwiegervater), Kui māmā (Onkel mütterlicherseits), Ku mama, Kur mamus, Malt mama (Mutterbruder), Br māmā (Onkel mütterlicherseits). g mama (Vater), m muma, s mū-, av ämen (Vater), le imi, la mjanma.
48. Ta macaňkal (Dämmerung), Ma mai (Schwärze), To moy- (dunkeln), Ka masi (Schwarz), Tu maskuni (dunkeln), Te masaka (Dunkel), Kui mahuri (düster), Kur mařs (Tinte). le miči (dunkel), chi mičā (schwarz), ad mązāxā (dunkel).
49. Ta micai (Speise), Kod me'ci (Futter), Te mesavu (essen). čam mačca (Essen).
50. To mo'y (Bart). čeč maž (Bart).
51. Ta maccam (Stück Gold), Ma meccam, Ka maccu, Tu macca, Te mačcu (Spur von kostbarem Metall), av mesed (Gold), čam musud, ze mesed, be mesed, gu mesed, ar misirttu, da musi, la musi.
52. Ta maccu (Schandfleck), Ko mat (Fleck), To mař, Ka macca, Te macca, čeč moda (Fleck).
53. Ta -mařum (bis, zu), g -mde (bis, zu), čeč miča (wohin).
54. Ta mati (Mond), Ma mati, Ko muřm (Neumond), To muř. g mze (Sonne), l mžo(r)a-, m bža-, s miž-, av močč (Mond), čam bočč, da badz, čeč butt, abch -mza, ka mazā, ab mzy, ad mazā .
55. Ta meř (Fusssohle), To möř (Holzsandale), Ka meřtu (schub), Kod mořti (Fussstapfe), Te meřtu (Hausschuh), Malt mařye (Tritt) čeč. māča (Schuh).
56. Ta metu (Saftigkeit), Ka medu (Saft), Tu mettena, Te metta, Nk mette, čeč mutta (Saft).

57. Ta maṭṭu (Honig, süsser Saft), Ma maṭu (Süßigkeit, Honig), Tu miṭṭi (Süßigkeit). čam miçcab (süss), čeč moz (Honig).
58. Ta mūñci (Gesicht), Ma motti, Ko mo'nd, To mu'n, Ka mūti (Gesicht, Mund), Kod mu'di (Gesicht), Tu mōnè, Te mūti (Mund), Kol mu'ti (Mund, Schnabel), Nk mūti, Pa muydur (Lippe), Go mosor (Nase), Kui muḍra (Schnauze), Ku munzu (Stirn), Kur moccā (Mund). gu maṭa (Stirn), ta maš (Gesicht), ar muč (Nase).
59. Ta muṭṭu (Knie, Ellenbogen), Ma muṭṭu, Ka maṇḍi (Knie), Tu maṇḍi, Te maṇḍi (knien), Pa maḍtel (Knie), Go menḍā (Knie), Kon meḍa, Kui menḍa, Ku menda. gu mična (Knie), le met.
60. Ta miṭaru (Hals), Ma miṭila (Kehle), Ko miṛ (Hals), To miṛ, Ka metre (Kehle), Te meḍa (Hals, Schultern). ze meč (Hals), chv mič, gi moč.
61. Ta muṭai (Korb), Ma mūṭa (Last, Ballen), To muṭy (voller Beutel), Ka maṭte (Lederbeutel), Tu motṭe (Bündel), Pa mūṭa (Korb). ab martan (Korb), ad mat.
62. Ta maṭai (Höhle), Ma maṭa, Ka maḍe (Kanalöföffnung), Te maḍa. ka maššā (Grube), ab maša, ad mašā.
63. Ka maḍi (Gartenbeet), Te maḍi (Feld, Gartenbeet). g mdelo, mṭili (Feld), av meč (Wiese), be mače (Feld), gu māče, gi moči, la mač (Wiese).
64. Ta muṭi (Haardutt), Ma muṭi (Kopfhaar), Ko mury (Haarknoten) Ka muḍi (Haarknoten), Te muḍi, Kol muḍi, Br muṭṭukḥ. gu muč (Frauenhaar), gi mus (Haar), čeč mas.
65. Ta meṭṭu (Damm, Erdhaufen), Ma māṭu (Hügel), Ka mēdu (Höhe, Hügel), Tu miṭṭe (hervorragend), Te meṭṭu (Damm, Erdhaufen), Kol meṭṭā (Berg), Nk meṭṭ (Berg, Gebirge), Go maṭṭā (Gebirge). g mta (Berg), gu maru.
66. Ta māṭu (Ochse), Ma māṭu, Ko maṛ (grosses Tier). kā myššā (Bär), ab māvvy, ad myšā.
67. Ko miṭl (Heuschrecke), To muṭṣṣ, Ka miḍice, Tu monṭe, Te miḍata, Kol miṭte, Pa miṭaka. ka mačā (Heuschrecke), ab mača, ad mač.
68. Ta murañ kāl (Knie), Ma murañ kāl, Ko moga'l, Ka mora kāl, Te mō kāl, Kur mūkā, Malt mūke. g muxli (Knie).
69. Ta mā (Tier), Ma mān, Ko ma.v, To mo.f, Te māvu (Pferd), Kol māg (Tier) Go máok (Sambarhirsch), Kui māju (Elch), Kur māk (Antilope), Malt máku (Hirsch). g mxeci (wildes Tier).
70. Ta mūñkai (Stummer), Ko mu'ng (stumm), Ka mūnga (stumm), Te muga. g munži (stumm).
71. Kur mūkhā (Frosch), Malt múqe. g mqvari (Kröte).
72. Br maga, magar (aber). g magram (aber).

73. Ta maka (Kind, Junges), Ma makan (Sohn), Ko mog (Kind, Frau), To mox (Kind), Ka maga (Sohn), Kod makka (Kinder), Tu mage (Sohn), Te maga (männlich), Kol magvan (Ehemann), Pa mayid, Ga maggind, Go miyār (Tochter), Malt maqe (Junge), g meqvi (Verwandter), maqe (trächtig).
74. Ta mükku (Nase, Schnabel), Ma mükku, Ko mu.k (Nase), To mu.k, Ka mügu (Nase, Schnabel), Kod mu.ki (Nase), Tu müku (Nase, Schnabel), Te mukku, Kol mukkū (Nase), Nk muḡgar, Pa muvād, Ga muḡan, Kui mungeli, Ku mungeli, Kur mui, Malt munyu. čam maj (Nase), chv mani (Nase), gu mok'o (Schnabel), kr menel (Nase), la maj (Nase).

Anlaut n

75. Ta nīru (Asche), Ma nīru, Ka nīru, Te nīru, Pa nīd, Go nīr. ze nol'u (Asche).
76. Ta neruppu (Feuer), Ma nerippu, Te nippu, Go nirwānā (brennen), Malt nare (Flamme). ad nāfyn (Licht).
77. Ta nama (dunstig oder feucht werden), Te nemmu (Feuchtigkeit, Dunst). g nami (Tau).
78. Ta nāṅ (ich), Ma nān, Ko a'n, To o'n, Ka ān, Kod na', Tu yānu, Te nēnu, Kol a'n, Nk ān, Pa ān, Ga ān, Go nanā, Kon nān, Kui ānu, Ku nānū, Kur ēn, Malt én. la na (ich).
79. Ta uṅ (du), Ma nī, Ko nī', Ka nīn, Kod nī., Te nīvu, Kol nī'v, Nk nīv, Pa īn, Ga īn, Go nīme, Kin nīn, Kui īnu, Ku nīnū, Kur nīn, Malt nīn, Br nī. la ina (du).
80. Ka nusi (Motte), Te nusuma (Mücke), Malt nuto (Mücke). čeč neca (Motte).
81. Ta noci (dünn), Ma nuśu (klein), Ko noca'k (ein bisschen), Ka nasu (Kleinheit), Te nusi (klein). ze niši (klein), chv nišu (dünn).
82. Ta nutal (Stirn), Ma nutal, Ko nec, To nity, Ka nosal, Kod netti, Tu nesalḡ, Te nuduru, Kol netti, Nk netti, Go nēc (Krone), Kon neda, Malt nitlu. av nodo (Stirn), ta unṡ, ar nado, da anda, la nentta, ka naṡā, ad naṡā.
83. Ta nāy (Hund), Ma nāy, Ko na'y, To no'y, Ka nāy, Kod na'y, Tu nāyi, Pa netta, Ga nēte, Go nai, Kon nukuṛi, Kui nakuṛi. Ku nehudi. g nagazi (Kettenhund).
84. Ta ney (Butter), Ma ney (Fett, Öl), Ko nay (zerlassenes Fett), To nīy, Ka ney, Kod ney, Tu nēyi, Te neyyi (zerlassenes Fett, Öl), Kol ney (Butter), Nk ney (zerlassenes Fett), Pa ney (Ol, Fett), Ga neyyū (Öl), Go nī, Kui nīju, Ku nīyū. av nax (Butter), ar inx, da nerx, la naq.
85. Ta nāñcil (Pflug), Ma nēññil (Pflugschaft), Ko ne'lg (Pflug), Ka nēgal,

Kod ne.ŋgi, Tu nāyeru, Te nāgali, Kol nāŋeli, Nk nāŋgar, Pa nāgil, Ga nāngal, Go nāngél, Kon nāngel, Kui nāngeli, Ku nangelli (Pflug-schar). čeč nox (Pflug).

86. Ta nānkūr (Regenwurm), Ma nākku pāmpu, Tu nakkuru, Pa nevaka, Ga navake, Go narwānj, Kon navri. čeč n'āna (Wurm).

Dentaler Reibelaut im Anlaut

87. Ta ti (Feuer), Ma ti, Ka ti, Tu tū, sū, čam čā (Feuer), ze či, čhv ča, be čo, gu ča, gi če, le čaj, la ču, čeč če, ba če. Dazu die reduplizierten Formen : Ta kiccu (Feuer), Ko tic, To tit, Ka kiccu, Kod titti, Tu kiccu, Te ciccu (Feuer, Flamme), Kol kis (Feuer), Nk kicc (Feuer, Flamme), Pa kic, Ga kis, Go kis, Kon sisu, Ku hīcū (Feuer), Kur cicc, Malt cicu. g cecxli (Feuer), l dačxir-, m dačxər-.
88. Ta cappu (kauen, saugen), Ma cappuka (saugen), Ko cap-, To sop-, Ka jabbu, Kod caven -(kauen), Te cappu (saugen), Nk savs- (kauen), Pa cavl-, Malt copye. g čova, čba (saugen), l čv-, av čçun-k-, ach čçon-, čam čçūna, abch čəa-, ka ššāfyn.
89. Kol si- (geben), Nk śi, Pa cī, Ga si-, Go siānā, Kon śi-, Kui śiva, Ku hīnai, Kur ci'inā, Malt ciye (weggeben). g cema (geben), l č-, m č-, le tun, ka tyn, tān, ad tyn.
90. Br zī (Höhe, Gipfel), -zī (auf, über). g -ze (auf), l ži (oben), m ži, s ži.
91. Ta cilati (Vertraute, Genossin), Te celi (Freundin, Frau), Kol sellay (jüngere Schwester), Pa cālal (Schwester), Ga sēlal, Go sēlār. g coli (Frau), l zura- (Weibchen), m zura- (Feigling), s zurāj- (Weibchen), la žura (Hündin), čeč zuda (Frau).
92. Ta cēru (Schlamm, Sumpf), Ma cēru (Sumpf, nasse Erde), Ko ce.r (Schlamm), To kō.r (See), Ka kesar (Schlamm, Sumpf), Tu kēdu (Schlamm). gu kara (See), la x'x'iri (Meer), ka guāl (See).
93. Kui sērki (Halsrücken), Ku hērki (Hals). g zurgi (Nacken), čam žajl' (Hals).
94. Ta culli (trockene Zweige, kleiner Stock), Ma culli (trockner Zweige), Ko culk (langer Stock, Stengel). g čveli (Stengel), želi (Holz), l ču (Stengel), m ču (Stroh), ab čla (Baum).
95. Ta curru (Bewegung im Kreis), Ma cūra (Kreis, Ring), to tūt- (rundherum gehen), Ka suttu (umgeben), Kod cutt (herumwinden), Tu sutta (rund), Te cuttu (Rundung), Kol suč- (winden), Nk sučč-, Pa cutt- (umwinden), Ku sūtū (ringsjerum). g čre (Kreis), le čar (Kreis).
96. Ta cali (sieben), Ma callača (grosses Sieb), Ka jarače (sieben), Te jal-leča (Sieb). g gacra (sieben), l (n)čor-, m čur-, s nčur-, av čçu-, ach čçor-, le cun, ab čryčvara.

97. Ta curai (Euter), Ma curannal, Ko corv- (aus dem Euter strömen), To twar (Milch im Euter), Ka sore, Kui jrāmbu (Euter). g curi (Euter).
98. Ta cōr (tropfen), Ma cōrkka (durchtropfen), Ka sōr (tropfen), Tu sōruni (rinnen), Te toragu (fließen), Ga sōrp- (giessen), Go tōrānā (Wasser ausgiessen), Kur curkhnā (tropfen), Malt curge, Br curring (fließen, auströmen). g cvari (Tropfen), čam tēla (tropfen).
99. Ta ir (Nisse), Ma ir, Ko ci'r, To ti'r, Ka sir, Kod ci'ri, Tu ti'ru, Te i'ru, Kol si'r, Nk śir, Go si'r (Laus), Ku hiru (Nisse), Kur ci'r. g čili (Nisse).
100. Go si'r (Wurzel), Kui siru, Ku hirū. g žiri (Wurzel), l žiž-, m žinž-.
101. Ta curi (Spirale, Kurve, Locke), Ma curiyal (runder Korb), Pa cir- (umdrehen). g žari (Wagenkorb).
102. Ta cel (gehen), Ma celavu (hereinkommen), Ka sal (eintreten), Kol ser- (gehen), Nk śer-, Kon sol, Kui salba, Ku hajjali, Kur calrnā. g alva (gehen), ab cara.
103. Ta cūl (ausgraben), Ma cūluka (aufschneiden). ab žra (graben).
104. Ta cimiri (blinkern), Ma cima (Wimper), Ka ime, Tu simè, Te cimūtu (winken). g čamčami (Wimper), l kamčam-, le ry-čam, ta ul-čvam, la itta-čami, ab ž'ymsa.
105. Ta ciņa (klein, jung), Ma cinna (klein), Ka cina (Kleinheit), Kod ciņpi (klein), Te cinna (klein, jung), Kol sinnam, Nk śinna (klein), Pa cin, Ga sini vande (kleiner Finger), Br cunak (klein). čeč žima(jung).
106. Ma cuna (Saft), Ka sone, Te sona. g čveni (Saft).
107. Te cēnu (Feld), Kol kēn, Nk kēn, Pa kēn. g qana (Feld), l qona, m 'vana-, la k'an (Waldwiese).
108. Ta cāci (Muttermilch), Ka cāci (Kinderwort für Frauenbrust), Te cāci (Frauenbrust). g zuzu (Saugwarze, Brust), m zuzu- (Frauenbrust) čam čača (Frauenbrust), ka žāzu (Brust).
109. Ta cuņtu (Schnabel, Unterlippe), Ma cuņtu (Schnabel, Lippen), Ka cuņdu (Vogelschnabel), Pa conđ (Mund, Schnabel), Kui suđa. av kveř (Lippe), ta kvanř (Lippe), ar kveř, da ķent, la x'viř (Schnabel).
110. Ka ceřpi (Sperlingsweibchen), Te jitta (Vogelname). ab čis (Sperling).
111. Ta cittai (Schlechtigkeit), Ma citta. g cudi (schlecht), čam šiřub, gu cad.
112. Nk šitte (Abend), Pa citta (Nacht). ka žāšš (Nacht), ad čāššy.
113. Ta cořtu (Tropfen, tröpfeln), Ko coř- (tropfen), To swiř-, Ka tořtu (Tropfen), Tu tařakū, Te tořtu (rinnen), Go cōđ cōđ (Tropfen um Tropfen), Br cuř (Tropfen). g čveti (Tropfen), m čvat-, čeč řadam.
114. Ka jidđu (ölige Substanz), Te jidđu (Öligkeit), Kui jindru (Gummi, Harz). g zeti (Öl).

115. Ka jađipa (Vogelschrei), Te sađi (Lärm), le sea (Geräusch), ta sea (Stimme, Laut).
116. Kol siđde (Eichhörnchen), Nk siđde, Go ciđrāl, Kui siruni, Kur ciđrā. ad cyzā (Eichhörnchen).
117. Ta cuđu (heiss sein), Ma cuđuka, Ko cuṛ (Hitze), To tuṛ- (brennen), Ka suđu (brennen, braten, backen), Kod cuḍ- (brennen), Tu cūđu (Hitze), Te suđiyu (brennen), Kol cuṛ- (backen), Go surrānā (kochen, backen), Ku hūdali (brennen), Kur kurnā (warm werden), Malt kuṛo (brennen). ab šuara (heiss), ad z'orh' (heiss).
118. Ta ceṭi (Strauch), Ma ceṭi, Te ceṭṭu, Kol ceṭṭ, Nk šeṭṭ (Baum). ka šycā (Strauch).
119. Ta cēttu (rot), Ma cāya, Ko ke't, To kö-, Ka ke-, Kod co'ndē, Tu canna, Te kempu, Pa key (dunkelrot), Kur kḥēao (rot), Malt qōso, Br kḥisun. g cīтели (rot), l (m)ḥita-, ze čuda, be čuddo, gu čundu, gi čuddu.
120. Ta cital (Termite), Ma cital, To kezal, Ka gedal, Kon kede (weisse Ameise), Te ceda (weisse Ameisen), Kol ceda (weisse), Nk šedal, Pa codda (Ameise), Ga konḍki (schwarze Ameise), Kui sođro. šam žuža (Ameise), chv žuža, be quča, gu quco.
121. Tu jēvu (Kind), Pa cēpal (Junge), Ga šēpal. ka sabij (Kind), ab sabi, ad sabyj.
122. Ta cavaṭu (Alkalisalz), Kol sup (Salz), Nk supp, Pa cup, Ca cuppu, Go sawwor, Kui sāru, Ku hāru. l (n)šumu- (Salz), m šimu-, s šim-, av ččan, šam čča, an ččon, da dzi, la čvu, ub šī.
123. Ma ceppi (Wange), Tu kebbu (Wange, Schlafen), Te cempa (Wange). g qba (Kiefer, Mund), s qab- (Kiefer), le siv (Mund).
124. Ka jave (Pferdeschwanz), Te javvi. g zua (Schwanz).
125. Ma cāmpu (Länge, Ausdehnung), Ka cāpu (Strecken, Länge), Te cāpu (strecken, ausdehnen), Kui sāhpa (ausstrecken, spannen). g zabva (spannen).
126. Ma cikkiṇi (jung, klein), Ko cikn (Maus), Ka cikka (klein, jung), Tu cikka, Te cikiciki (klein). ka čyķu (klein), ab čķvyn, ad čyķu.
127. Kur tigā (Ratte), osgā (Ratte), Malt osge (Maus). g tagvi (Maus), l mtug-, s šdugv-, šeč daxk, ba daxk, ka zyġ'uā, ad cyġ'o.
128. Ta cekil (Schulter), Ka tegal (Schulter), Kui sukoli (Schulterblatt). chv čag'a (Schulter), ab žvġva.
129. Te cikurāyi (Fledermaus). ka zyġ'uānāf (Fledermaus).
130. Ka jāyila (Hund), Tu jāvala-nāyi (Wolfshund), Te jāgilamu (Jagdhund). g šayli (Hund), l šoyo(r), m šoyor-, s zey-, šeč ž'āla.

131. Ta cokkan (Affe), Ma cokkan (Affe, Hund), g zuḵna (Hündin), ru siḵ (Fuchs), ar çik' (Leopard), ab cgvv (Katze).
132. Ta ciyya (Fleisch), Ga seg. čėč žižig (Fleisch).
133. Ko cek (Floh), ze çiki (Floh), chv çeke, be çike, gu çige, gi çiki, da çika, čėč sagal, ka çakä (Nisse), ab çakja, ad çakä.
134. Ka cukke (Punkt), Te cukka (Stern), Kol sukka, Nk cukka, Pa cukka, Go sukkum, Kon suka, Kui suka, Ku hūka. la çuku (Stern), čėč sek (Fleck), ab ž'uag'o (Stern), ad ž'uag'o.

(Fortsetzung folgt.)

Heinz FÄHNRICH
Universität Jena

AN ABAZA TEXT

Introduction.

The text here published is taken from a recording made in 1955 by Major Husein Kumuz (*q'aməz*), a speaker of the *t'ap'anta* dialect. He spoke from his own notes, and not from a published Abaza text. The current official orthography is based on the Russian alphabet, with digraphs and trigraphs for the more complex consonants; but it does not indicate stress (which is phonemic), and has certain morphophonemically undesirable features which make it unsuitable for the morphemic analysis here undertaken. The Roman transcription employed has a close affinity with that used by G. Dumézil in his various Ubykh texts, and by H. Vogt in his *Dictionnaire de la langue oubykh*. The phonemic inventory in terms of this transcription is as follows (' = palatalized; ° = labialized; ' = glottalized) :

Labial :	<i>p, p', b; m̄</i>
Labio-dental :	<i>f, f'</i>
Dental :	<i>t, t', d; n</i>
Alveolar :	<i>c, c', j; s, z</i>
Pre-palatal :	<i>č, č', č°, č', č'', č°, č, č', č°; š, š', š°, ž, ž', ž°</i>
Palatal :	<i>ç, ç°</i>
Velar :	<i>k, k', k°, k', k'', k°, g, g', g°; x, x', x°, γ, γ', γ°</i>
Uvular :	<i>q, q°, q', q'', q°'</i>
Pharyngal :	<i>h, h°, ʒ, ʒ°</i>
Glottal :	<i>'</i>
Semivowels :	<i>y, w</i>
Liquids :	<i>r, l</i>
Lateral fricatives :	<i>λ, λ'</i>
Vowels :	<i>ə, a</i>

In proper names there also occur the vowels *e* and *o*, and the lateral affricate *λ'*.

An account of Abaza grammar may be found in A.N. Genko, *Abazinskij Jazyk* (Moscow, 1955), and certain aspects of the verbal structure have been described by W.S. Allen in *Transactions of the Philological Society*, 1956. There is also a Russian-Abaza dictionary published by the Čerkesskij naučno-issledovatel'skij institut (Moscow, 1956).

In the present study the text is set out paragraph by paragraph (A — I), each being treated in the following manner :

1. *Text* : each word is numbered, and is divided into its constituent morphemes by points. The allocation of the vowel ə¹, which is largely a function of word rather than morpheme structure (cf. TPS 1956, 141 f.) is sometimes arbitrary. A hyphen between words indicates that the speaker applied internal juncture between them².

2. *Analysis* : follows the same presentation as the text, with each morpheme represented either by an English translation or by an abbreviated grammatical label (in italics); where a morpheme is represented by zero in the text, it is set in parentheses in the analysis.

3. *Notes* on items marked with an asterisk in the analysis.

4. *Translation* (of a rather literal type).

For ease in following the analysis, the systems of verbal pronouns are set out below :

	Initial	Non-initial
1 sing.	<i>s</i>	<i>s</i>
2 » masc.	<i>w</i>	<i>w</i>
2 » fem.	<i>b</i>	<i>b</i>
3 » masc.	<i>d</i>	<i>y</i>
3 » fem.	<i>d̥</i>	<i>l</i>
3 » irrational	<i>y</i>	(<i>n</i>) <i>a</i>
1 plur.	<i>h</i>	<i>h̄</i>
2 plur.	<i>ʒ^o</i>	<i>ʒ^o</i>
3 plur.	<i>y</i>	<i>r/d</i>
Relative	<i>y</i>	<i>z</i>

An initial *y* is however generally omitted if the noun or expression to which it refers immediately precedes. Thus 'she saw the dog' = *a.là l.ba.d* (but *a.là waxč^oà y.l.ba.d* 'she saw the dog to-day').

For the 3 sing. irrational *a* is found in second position, *na* in later positions (cf. TPS 1956, 156 ff.). For the 3 plur. *r* is the basic form, with *d* as a morphophonemic variant if an *r* follows in certain cases (cf. TPS 1956, 149 f.).

The non-initial system of verbal pronouns is identical with the system of personal possessive prefixes — e.g. *d.a.bà.d* = 'it saw him/her' : *a.q'arəw* = 'its strength'; *y.l.ba.d* = 'she saw it/them' : *l.q'arəw* = 'her strength'.

It may also be helpful to mention that Abaza verbs fall into classes as follows :

(1) *static* and *active*, each of which has a different set of suffixes — e.g.

¹ Always stressed, and so unaccented, if no other stress is marked.

² Note that *a + a, ə + a, a + ə* all = [a] in internal juncture.

d.gola.b 'he is standing' : *d.gol.yd* 'he stands up'. The static verb suffixes also serve to express the copula — e.g. *d.nart.b* 'he is a Nart'.

(2) *simple* and *compound*; in the latter certain elements, especially pronouns, may be infixed in the verb-stem instead of preceding it. Thus e.g. *y.s't'ə[ll]z.d* 'she lifted it' (compound stem *s't'əx*); cf. *s.čəž'ol.d* 'I mounted', but negative *s.g'.čəž'[m]l.d* (where *m* is part of the negative morpheme). In such cases the infixed element is indicated, both in the text and analysis, by being enclosed in square brackets. In many cases an etymological analysis of compound stems is possible — but many also remain doubtful, and the practice is here usually adopted of not dividing such stems morphemically (except by the indication of infixed elements).

In intransitive verbs the subject pronoun of course occurs in initial position — e.g. *s.ca.d* 'I went'. But in transitive verbs a distinction has to be made between those in which, as more commonly, the direct object pronoun comes first, and those in which the subject comes first. Thus e.g. *s.l.ba.d* = 'she saw me' but *s.l.əs.d* = 'I hit her' ('she hit me' = *d.s.əs.d*). The latter type of verb is generally interpreted as an intransitive verb with *indirect* object (cf. *s.a.pša.d* 'I looked at it'; *s.y.šh'a.d* 'I begged of him', etc.); but this is not descriptively applicable in all cases.

Grammatical abbreviations

<i>adv</i>	adverbial	<i>ipf</i>	imperfect
<i>aor</i>	aorist	<i>neg</i>	negative
<i>conc</i>	concessive	<i>nom</i>	nominal
<i>cond</i>	conditional	<i>num</i>	numeral
<i>cs</i>	causative	<i>pc</i>	participle
<i>dep</i>	dependent	<i>pl</i>	plural
<i>f</i>	future	<i>pot</i>	potential
<i>imp</i>	imperative	<i>pr</i>	present
<i>inf</i>	infinitive	<i>pt</i>	past
<i>int</i>	interrogative	<i>sup</i>	supine

A : Text

(1)*yansa.sk'šə* (2)*'wašha.maç'ə* (3)*a.x'ə.waž'rl'* (4)*a.qàx'* (5)*a.pnə*
 (6)*a.nč'ə.k'ə* (7)*y.ayzza.wn* . (8)*y.ayzza.wà* (9)*a.nč'ə.k'ə.g'əy* (10)*aràt*
 (11)*r.ak'ə.n* : (12)*a.nc'rà* (13)*a.nč'ə* (14)*psàtha* , (15)*à.bna* (16)*a.nč'ə*
 (17)*mazətha* , (18)*à.rax'* (19)*r.nč'ə* (20)*aməš* , (21)*a.bàž'ə.ra* (22)*a.nč'ə*
 (23)*thaž'olej'* , (24)*awəy* (25)*a.àmš'tax'* (26)*sozrèš* — (27)*yš'tay* (28)*l'epš.*
y . (29)*y.ayzza.wn.š'ta* (30)*sàna* (31)*rə.ž'ə.wan* . (32)*o* (33)*sàna* (34)*y.*

qazà.š'ta (35)y.mč'ə.š'ta (36)q'at (37)za.w.nà.t.wa , (38)a.nč'ə.k'ə
 (39)rə.ž'ə.ra . (40)yansə.sk'əš.g'əy (41)sanà.ž'ə.ra — (42)a.zamàn (43)a.
 nč'ə.k'əà (44)awzà (45)q'arəw.la.y (46)qàc'a.ra.la.y (47)r.apqà — (48)y.
 gəla.w (49)zaj'ə (50)sasə.š'ta (51)d.zč'ə[r]t.wan . (52)d.z.zč'ə[r]t.waz.g'y
 (53)a.nč'ə.k'əà (54)d.š.d.rə.sas.z.y (55)sana (56)š.y.d.rə.ž'ə.z.y (57)awzà
 (58)y.r.a.y.h'ə.x.nəs (59)a.ak'ə.n . (60)a.nč'ə.k'əà (61)y.d.rə.sas.z (62)à.
 z'č'ə'z'əs.g'y (63)nàrt.rza (64)r.çak'ə (65)a.pnə (66)waz'rl'ə.š'ta (67)d.r.
 àta.wn.

A : Analysis

(1)every.year (2)Elbruz (3)the.hill.happy* (4)its.top (5)its.place* (6)the.
 god.pl (7)they.meet.ipf . (8)who.meet.pr-pc (9)the.god.pl.and* (10)these
 (11)they.be.pt* : (12)the.life (13)its.god (14)Psatha , (15)the.forest
 (16)its.god (17)Mazitha , (18)the.cattle (19)their.god (20)Amish , (21)the.
 plenty.nom* (22)its.god (23)Tha'wolej , (24)that (25)its.after (26)Sozresh
 (27)and* (28)Tlepsh.and . (29)they.meet.ipf.adv* (30)sana* (31)they.
 drink.ipf . (32)o (33)sana (34)which.sweet.adv (35)which.strong.adv
 (36)power (37)hither*.you.it.give.pr-pc , (38)the.god.pl (39)their.drink.
 nom . (40)every.year.and (41)sana.drink.nom (42)its.time (43)the.god.pl
 (44)the-people (45)strength.by.both* (46)man.nom.by.and* (47)their.
 before (48)who.stand.pr-pc (49)one-person* (50)guest.adv (51)him.[they]
 invite.ipf . (52)him.why.[they]invite.ipf-pc.and (53)the.god.pl (54)him.
 how.they.cs.guest.aor-pc.both (55)sana (56)how.him.they.cs.drink.aor-pc.
 and (57)the-people (58)it.them.to.he.tell.again.sup (59)it.be.pt . (60)the.
 god.pl (61)whom.they.cs.guest.aor-pc (62)the.mortal.and (63)Nart.race*
 (64)their.country (65)its.place (66)fortunate.adv (67)him.they.consider.
 ipf.

A : Notes

* (3) Analysis in Abaza of the Kabardian name of Elbruz (2).

* (5) The postposition *pnə*, here translated by 'place', is used in a variety of locative functions.

* (9) *g'(ə)y* = sentence-connective 'and' (not necessarily following the first word).

* (11) If, as usually, there is only one overt pronoun in this verb, it is always of the non-initial system, indicating the omission of an initial *y* (= 'it' in the English translation).

* (21) The suffix *ra* forms nouns from verb, adjective, and noun stems (having in the last case usually an abstract or collective function). It may

in some cases be distinguished by stress from the infinitive suffix *ra* (e.g. *š'ára* 'seat' : *š'arà* 'to sit'); cf. Genko, 64.

*(27) Emphatic word-connective (the usual rendering of 'and' is by the enclitic *y*, here used pleonastically in (28)); its further analysis is uncertain, but presumably involves the 'adverbial' *š'ta* (cf. Genko, 183).

*(29) The suffix *š'ta*, labelled throughout as 'adverbial', performs various adverbial functions in connexion with adjectives and nouns. With a verb it has the function of subordinating it in some way to another verb in the sentence (cf. Genko, 174). It is often simply translatable, as here, by a conjunction.

*(30) *sána* : archaic term for intoxicating liquor.

*(37) The prefix *za*, rendered conventionally throughout as 'hither', expresses movement in some sense towards the speaker (here from 3rd to 2nd person). For further details cf. TPS 1956, 164 ff.

*(45, 46) Enclitic *y* repeated in successive words = 'both... and', like Latin *-que ... -que*.

*(49) As opposed to *zak'a* 'one-irrational'.

*(63) The race of heroes in Caucasian mythology.

A : Translation

Every year on the top of Elbruz, the 'happy hill', the gods used to meet. And the gods who used to meet were these : Psatha, the god of life; Mazitha, the god of the forest; Amish, the god of cattle; Tha'wolej, the god of plenty; and also Sozresh and Tlepsh. They used to meet and drink *sana*. O *sana*, which is sweet and strong and gives you power, the drink of the gods! And every year at *sana*-drinking time the gods used to invite as a guest the man who stood before the people in strength and manliness. And the reason why they used to invite him was so that he should repeat to the people how the gods made him their guest and how they gave him *sana* to drink. And the mortal whom the gods made their guest they used to consider fortunate in the land of the Narts.

B : Text.

(1)š'ta , (2)anč'ak'a (3)awasa (4)y.ala.č'ò'à.š'ta (5)y.š.rə.ž'ə.waz
(6)rə.thamada (7)psàtha (8)d.za.gəld . (9)nàrt.rza (10)d.r.əwa.š'ta
(11)snč'ò'a (12)h.sàna (13)z.h.rə.ž'ə.waš (14)dəzda . (15)nàrt.rza (16)qàc'a.
ra.la (17)r.apqà — (18)y.gəla.w (19)dəzda , (20)y.h'ə.n (21)d.r.c'za.d .
(22)nàrt.rza (23)rə.thamada (24)nasrən (25)žak''a.dəw (26)y.ək'ò'a.b
(27)h.sàna (28)z.h.rə.ž'ə.waš , (29)y.h'ə.d (30)sozrèš . (31)maw.màw ,
(32)nàrt.rza (33)r.š'aràc.3'ò (34)q'ànj'a (35)y.pa (36)šawà (37)y.ək'ò'a.

b , (38)y.h^oa.d (39)mazətha . (40)sarà (41)g^oorg^oonə.ž^o (42)nàrt.rza
 (43)r.h^oa.xč'a (44)rəc'a (45)d.za.əl[s]x.yd , (46)y.h^oa.d (47)à.rax^o (48)r.
 nč^oa (49)aməš . (50)h.sàna (51)z.h.rə.ž^o.waš (52)xməš (53)nàrt.rza (54)r.
 č^oay^oa.č^o'ə (55)y.àk^o'a.b , (56)y.h^oa.d (57)thaz^oolěj' .

B : *Analysis.*

(1)well , (2)the.god.pl (3)thus (4)they.together.sit.adv (5)it.as.they.
 drink.ipf-pc (6)their.leader* (7)Psatha (8)he.hither.stand.aor . (9)Nart.
 race (10)he.them.out-of.adv (11)this-year (12)our.sana (13)whom.we.
 cs.drink.f-pc (14)who . (15)Nart.race (16)man.nom.by (17)their.before
 (18)who.stand.pr-pc (19)who , (20)he.say.dep* (21)he.them.ask.aor .
 (22)Nart.race (23)their.leader (24)Nasren (25)beard.big (26)he.be.pr
 (27)our.sana (28)whom.we.cs.drink.f-pc , (29)he.say.aor (30)Sozresh .
 (31)no.no , (32)Nart.race (33)their.hunt.er (34)Qanja (35)his.son (36)Sha-
 way (37)he.be.pr , (38)he.say.aor (39)Mazitha . (40)I (41)Gworgwoni.
 old (42)Nart.race (43)their.swine.herd (44)more (45)him.hither.[I]select.
 pr . (46)he.say.aor (47)the.cattle (48)their.god (49)Amish . (50)our.
 sana (51)whom.we.cs.drink.f-pc (52)Khmish (53)Nart.race (54)their.
 plough.man (55)he.be.pr , (56)he.say.aor (57)Tha'wolej .

B : *Notes.*

*(6) More specifically 'toastmaster', 'symposiarch'.

*(20) The suffix *n*, here labelled as 'dependent', implies that some other action takes place simultaneously or immediately afterwards. Often it is simply translatable, like š'ta_x by the conjunction 'and' (cf. Genko, 163).

B : *Translation.*

Well, as the gods were drinking whilst sitting together thus, their leader Psatha stood up. « Who is it from among the Narts to whom we shall give our sana to drink this year? Who is it who stands before the Narts in manliness? » he asked. « It is Nasren of the big beard, the leader of the Narts, to whom we shall give our sana to drink », said Sozresh. « No, no, it is Shaway the son of Qanja, the huntsman of the Narts », said Mazitha. « I prefer old Gworgwoni, the swineherd of the Narts », said Amish the god of cattle. « It is Khmish, the ploughman of the Narts, to whom we shall give our sana to drink », said Tha'wolej.

C : *Text.*

(1)šk^oətwg'y (2)r.àmš'tax' (3)l'epš (4)d.gəl.n (5)awàsa (6)y.y.h^oa.d :

(7)wa (8)a.nč°a.k°à , (9)a.àdg'əl (10)a.pnə (11)zaj° (12)d.za.d.rəy.d .
 (13)awəy (14)y.za.d.rəy.z (15)yə.x'z (16)an.r.həa.rà (17)wž°ə (18)arà'a
 (19)zə.wnaš°a (20)š°.č'pa.z (21)šk°ətwg'y (22)y.gəl.yd . (23)wa (24)a.
 nč°a.k°à , (25)š°o.za.jərg°ə . (26)närt.rʒa (27)r.çak° (28)a.pnə (29)qac'a.
 c'abrgək' (30)d.za.nšà.d . (31)d.c''k°ən.rk°a.b (32)awàsa (33)awəy
 (34)yə.mč' (35)yə.mč'.š'ta (36)wž°o.zanjära (37)närt.rʒa (38)qac'a (39)d.
 g'.za.r.əl[m]c'.d . (40)a.àdg'əl (41)a.bž'.q'àt (42)y.əla.z (43)s.psgəla
 (44)za.əl[y]ž°a.n (45)a.àdg'əl (46)a.ž°o.q'àt.k' (47)y.ata.əla[y]c'a.x.d .

C : *Analysis.*

(1)all (2)their.after (3)Tlepsh (4)he.stand.dep (5)thus (6)it.he.say.aor :
 (7)o (8)the.god.pl , (9)the.earth (10)its.place (11)someone* (12)him.
 hither.they.bear.aor* . (13)that (14)whom.hither.they.bear.aor-pc*
 (15)his.name (16)when.they.speak.f-pc* (17)now (18)here (19)whose.
 mention (20)you.make.aor-pc (21)all (22)they.stand.pr . (23)o (24)the.
 god.pl , (25)you.hither.listen(.imp) . (26)Nart.race (27)their.country
 (28)its.place (29)man.true.a (30)he.hither.appear.aor . (31)he.child.
 still.pr (32)but (33)that (34)his.strength* (35)his.strength.adv* (36)now.
 until* (37)Nart.race (38)man (39)he.neg.hither.them.[neg]come-out-of.
 aor* . (40)the.earth (41)its.seven.layer (42)which.be-in.pt-pc (43)my.
 anvil (44)hither.[he]pull-up.dep (45)the.earth (46)its.nine.layer.num*
 (47)it.back.[he]push-in.again.aor* .

C : *Notes.*

*(11) Weak form of *zafə*.

*(12) = 'he has been born'. Passive is expressed by 3 pl. active. Aorist has also perfect function. *za* presumably implies 'into the world'.

za.rəy is perhaps to be further analysed as causative (*ra*) of *zay* 'come'.

*(14)The aorist participle has forms with *z* and zero suffix. The *z*-form seems often to be used, as here, with perfect function.

*(16) The more usual future suffix is *w(a)š*; the form *ra* seems to be taken over from the static verbs (cf. Genko, 138), but here has indefinite rather than future function.

*(34, 35) Idiomatic expression = 'with strength such as his'.

*(36) Presumably related to the verb *naja* 'reach'.

*(39) In a number of verb-forms negation is expressed by two discontinuous elements, here *g'...m* (cf. French *ne...pas*).

*(46) The suffix *k'* alone indicates 'one' (and also performs the function

of indefinite article). But it may also be used in connexion with other numerals as *hara*, with a collective function.

*(47) Referring to an episode which forms part of another text.

C : *Translation.*

After them all Tlepah stood up and spoke thus : 'O gods, someone has been born on the earth. When they speak the name of that one who has been born, all those of whom you have made mention here just now rise to their feet. Listen, o gods. A true man has appeared in the country of the Narta. He is still a child, but until now no man has emerged from among the Narta with strength such as his. He pulled up my anvil which was set in seven layers of the earth, and thrust it back into nine layers of the earth.

D : *Text.*

(1) *a.nđ'a.k'a* (2) *rha.n* , (3) *d.zač'o.ya* (4) *awəy* , (5) *r.h'a.n* (6) *l'epā*
(7) *y.o'ya.d* ; (8) *soarəq'o.b* (9) *awəy* (10) *yə.x'z* , (11) *y.h'a.d* (12) *l'epā* ,
(13) *h'a.na* (14) *z.k'naga.wā* (15) *awəy* (16) *y.āk'o.a.b* . (17) *a.qāc'a* (18) *arā'n*
(19) *l.yad* , (20) *y.h'a.n* (21) *paṭha* (22) *l'epā* (23) *wnāḥ'a* (24) *y.za.y.č'pa.*
d . (25) *a.f'oy.k'a* (26) *r.nč'a* (27) *l'epā.g'y* (28) *d.ca.n* (29) *soarəq'o* (30) *a.*
nđ'a.k'a (31) *r.pno* (32) *d.ya[y]d.d* .

D : *Analysis.*

(1) *the.god.pl* (2) *fear.dep* , (3) *he.what* (4) *that* , (5) *they.say.dep* ,
(6) *Tlepah* (7) *they.him.ask.aor* . (8) *Soarəqwo.pr* (9) *that* (10) *his.name* .
(11) *he.say.aor* (12) *Tlepah* , (13) *our.asna* (14) *who.deserve.pr-pc* (15) *that*
(16) *ha.be.pr* . (17) *the.man* (18) *here* (19) *him.bring(simp)* , (20) *he.say.*
dep (21) *Paṭha* (22) *Tlepah* (23) *order* (24) *him.to.he.make.aor* . (25) *the.smith.*
pl (26) *their.god* (27) *Tlepah.and* (28) *he.go.dep* (29) *Soarəqwo* (30) *the.*
god.pl (31) *their.place* (32) *him.[he]bring.aor* .

D : *Translation.*

The gods were afraid and asked Tlepah, 'Who is he?'. 'Soarəqwo is his name', said Tlepah, 'It is he who deserves our *asna*'. 'Bring the man here', Paṭha ordered Tlepah. And Tlepah, the god of the smiths, went and brought Soarəqwo to the place of the gods.

E : *Text.*

(1) *h'a.na* (2) *w.a.pā* (3) *so.č'k'o.ni* , (4) *y.h'a.d* (5) *ā.thamada*; (6) *nart.*

rya (7)g'a.la.y (8)md'a.la.y (9)r.apqà — (10)y.gala.w (11)warà (12)w.àk'o.a.
 b . (13)a.dwnây (14)y.àk'o.w (15)awya.k'à (16)aroy (17)a.apà (18)sàna
 (19)g'.r.oma.m . (20)à'arà (21)sàna (22)g'.à'o.za.ð'pa.wm . (23)aroy
 (24)a.àpà.à'ia (25)ana.md'o (26)ana.qayà (27)a.nd'a.k'à (28)r.àk'o'.
 mk'o'a (29)za'g'oy (30)y.g'y.za.ð'pa.wm . (31)à.thamadn (32)awot.
 k'à (33)y.h'a.n (34)à.ð'o'g'a (35)sàna (36)àzna.l'ia (37)soaruq'o (38)y.
 y.z.y.raw.d . (39)soaruq'o (40)à.ð'o'g'a (41)an.la (42)y.an.ta(y)rd'a (43)y.
 g'o (44)ya.bzoy.xa.n (45)a.dwnây.g'y (46)roc'a (47)hààra.à'ia (48)y.y.
 za.l.d . (49)ahà . (50)wí'o (51)a.àdg'ol (52)a.pno (53)w.à.à'ia (54)h.
 sàna (55)z.apà.w (56)awya (57)y.r.a.h'o . (58)y.h'a.d (59)paàtha . (60)a.
 nd'a.k'à (61)awàsa (62)y.r.h'a.zdh'a (63)soaruq'o (64)d'.a.gala.z (65)d.
 yanxà.d . (66)a.sàna (67)z'àra (68)y.yan(m)za.wà.à'ia (69)y.'a[y]h'.à.
 d . (70)a.dwnây (71)roc'a (72)y.pà'z.z.à'o (73)ya.mèd'.g'y (74)roc'a (75)y.
 a.alaha.z.à'o (76)y.y.ba.wà (77)d.àlaga.d .

E : *Analysis.*

(1)our.sana (2)you.it.try(imp)* (3)my.bay . (4)he.say.àor (5)the.
 leader ; (6)Nart.race (7)heart.by.both (8)strength.by.and (9)their.
 before (10)who.stand.pr-pc (11)you (12)you.be.pr . (13)the.world (14)who.
 be-on.pr-pc (15)the.people.pl (16)this (17)it.like (18)sàna (19)neg.they.
 have.pr-neg . (20)you (21)sana (22)neg.you.prd.make.pr-neg . (23)this
 (24)it.like.adv (25)sana.strong (26)sana.sweet (27)the.god.pl (28)they.
 be.neg-adv* (29)anyone.even (30)it.neg.he.prd.make.pr-neg . (31)the.
 leader (32)those.pl* (33)he.say.dep (34)the.horn (35)sana (36)full.adv
 (37)Soaruqwo (38)it.him.to.he.hand.àor* . (39)Soaruqwo (40)the.horù
 (41)once.by (42)it.when[he]train-down(àor-pc) (43)his.heart (44)hither.
 good.become.dep (45)the.world.and (46)more (47)bright.adv (48)it.him.
 appear.àor . (49)aha . (50)now (51)the.earth (52)it.place (53)you.go.
 adv (54)our.sana (55)what.like.pr-pc (56)the.people (57)it.them.to.tell(imp) ;
 (58)he.say.àor (59)Peath . (60)the.god.pl (61)thus (62)it.they.say.conc
 (63)Soaruqwo (64)be.where.stand.pr-pc (65)he.stop.àor . (66)the.sana
 (67)anywhere* (68)it.[neg]stop.pr-pc.adv* (69)it.[he]marvel.àor . (70)the.
 world (71)more (72)it.beautiful.pr-pc.as-if (73)his.strength.and (74)more
 (75)it.it.grow.pr-pc.as-if* (76)it.he.see.pr-pc (77)he.begin.àor .

E : *Notes.*

* (2) *pà* = lit. 'look at'.

* (28) i.e. 'without it being them' = 'except for them'.

* (32) *awd* is itself the plural corresponding to *awya*; *k'o* is thus pleonastic.

* (38) *raw* is perhaps to be analysed as causative of *awə* 'long', i.e. lit. 'extend'.

* (67, 68) i.e. 'without it stopping anywhere' = 'infinitely'.

* (75) 'to grow' is regularly expressed impersonally, with initial pronoun *y* = 'it'; thus e.g. 'I grew' = *y.s.əlaha.d*.

E : Translation.

« Try our *sana*, my boy », said the leader; « You are the one who stands before the Narts in courage and strength. The peoples who are on earth do not have *sana* like this. You cannot make *sana*. Except for the gods no-one can make strong *sana*, sweet *sana* like this ». Having said this, the leader handed the horn full of *sana* to Sosruqwo. Immediately Sosruqwo drained the horn, his heart grew glad and the world appeared brighter to him. « Aha, now go to the earth and tell the people what our *sana* is like », said Psatha. But although the gods spoke thus, Sosruqwo remained where he was standing. He marvelled infinitely at the *sana*. He began to see the earth as more beautiful and his strength as increasing.

F : Text.

(1)wa (2)a.nč'a.k'a , (3)amàl' (4)a.əma.ztn (5)wž'ə.g'y (6)č'o'z'a.k'
 (7)àzna (8)ʒa.sə.š'ə.t . (9)arəy (10)zač'o'[sana.j'aš'əq'a]ya . (11)y.g'.aw.
 wəšm , (12)h.çàbza (13)g'.h.z.h'əàj'.wəšm ; (14)à.ʒ'oč'o'z'ə.s.k'a (15)y.
 d.h.rə.ž'o.wa (16)č'o'z'a (17)zaj'ə.k' (18)a.ək'o'a.b , (19)y.h'a.d (20)à.
 thamada . (21)l'əpš (22)sosrəq'o (23)bzəy (24)d.y.ba.wn . (25)d.y.
 ày.g'əry'a.n (26)awàsa (27)y.y.h'a.d : (28)y.y.h.rə.ž'o.b (29)wž'ə.g'y
 (30)č'o'z'a.k' ; (31)y.yə.k'naga.yd . (32)h.sàna (33)š.ə'a.w (34)antag'ət
 (35)r.ac'k'ə.s.g'y (36)rəc'a (37)bzəy.š'ta (38)awzà (39)y.r.a.y.h'o.b . (40)y.
 y.h.rə.ž'o.b (41)wž'ə.g'y (42)č'o'z'a.k' , (43)y.h'a.d (44)thəz'olej' ,
 (45)y.š.š'o.taqə.w (46)y.h.č'pa.b . (47)awàsa (48)h.çàbza (49)h.h'əaj'.
 š'ta (50)a.nč'a.k'a (51)r.nč'a (52)y.h.z.y.r'z'a.rəma . (53)y.h.z.y.r'z'a.
 b , (54)r.h'a.d (55)a.nč'a.k'a (56)šk'ət'w'g'y .

F : Analysis.

(1)the.god.pl , (3)possibility (4)it.have.cond* (5)now.even (6)horn.
 a (7)full (8)hither.me.you.give(.imp) . (9)this (10)[sana.marvellous]what .
 (11)it.neg.be.possible.f-neg , (12)our.custom (13)neg.we.pol.change.f-neg ;
 (14)the.mortal.pl (15)which.them.we.cs.drink.pr-pc (16)horn (17)single.
 one* (18)it.be.pr , (19)he.say.aor (20)the.leader . (21)Tlepsh (22)Sos-
 ruqwo (23)good (24)him.he.see.ipf . (25)he.him.towards.be-pleased.dep
 (26)thus (27)it.he.say.aor : (28)it.him.we.cs.drink.f* (29)now.even

(30)horn.a ; (31)it.he.deserve.pr . (32)our.sana (33)how.be.pr-pc (34)others
 (35)their.than.even (36)more (37)good.adv (38)the-people (39)it.them.
 to.he.tell.f . (40)it.him.we.cs.drink.f (41)now.even (42)horn.a , (43)he.
 say.aor (44)Tha'wolej , (45)it.as.you.require.pr-pc (46)it.we.do.f . (47)but
 (48)our.custom (49)we.change.adv (50)the.god.pl (51)their.god (52)it.us.
 to.he.forgive.f-int* . (53)it.us.to.he.forgive.f , (54)they.say.aor (55)the.
 god.pl (56)all .

F : Notes.

* (4) = 'if there is' (cf. French *il y a*, German *es gibt*).

* (17) In this sense *zaf^o* is not restricted to persons (cf. A.49).

* (28) The active future suffix *b* (contrasting with *w(a)šd*) is identical in form with the present of static verbs, and is used particularly of immediate or certain future actions, and in agreeing to requests.

* (52) Corresponding to the positive future in *b* (contrasting with *w(a)šma*).

F : Translation.

« O gods, if it is possible, give me yet another horn full. What marvellous sana this is ». « It will not be possible, we cannot change our custom; it is a single horn that we give mortals to drink », said the leader. Tlepsh loved Sosruqwo. Being pleased with him he spoke thus : « We will give him yet another horn to drink. He deserves it. He will tell the people even better than the others how our sana is ». « We will give him another horn to drink », said Tha'wolej. « We will do as you wish. But if we change our custom, will the god of the gods forgive us ? » « He will forgive us », said all the gods.

G : Text.

(1)awəy (2)a.əmš'tax' (3)à.bna (4)r.nč'a.mšrq'o.a.ʒ'oə (5)à.č'o'ʒ'oə (6)na
 [y]x'o.n (7)a.sàna (8)z.ta.z (9)a.bq'o'al (10)d.a.ədgəl.d . (11)sosraq'o.g'y
 (12)d.yo.š'taca.n (13)a.bq'o'al (14)a.ərg'an (15)d.ca.d . (16)mazətha
 (17)y.y.h'o.a.n , (18)arəy (19)a.bq'o'al (20)a.nč'a.dəw (21)y.y.č'o'a.b .
 (22)h.sàna.g'y (23)awəy (24)y.ta.b . (25)y.zač'o'[bq'o'al.j'aš'əq'o'a]ya ,
 (26)y.h'o.a.d (27)sosraq'o . (28)à.j'aš'aq'oə (29)a.bq'o'al (30)g'.a.ak'o'.m ,
 (31)y.h'o.a.n (32)thaʒ'oləj' (33)r.àž'a (34)d.a.ələl.d ; (35)y.j'aš'əq'o.a.w
 (36)a.bq'o'al (37)à.c'ʒ'oə (38)y.a.k'nə.w (39)a.ək'o'.n.b ; (40)a.sàna (41)à.
 ž'o'a (42)a.ək'o'.a.b . (43)sarà (44)a.q'arəw (45)a.ək'o'.a.b (46)a.sàna.g'y
 (47)z.r.š'o.wə .

G : Analysis.

(1)that (2)its.after (3)the.forest (4)their.god.jest.er* (5)the.horn (6)[he]-

take.*dep* (7)the.sana (8)which.be-down-in.*pr-pc* (9)the.barrel (10)he.it.
 approach.*aur* (11)Sosruqwo.and (12)he.him.follow.*dep* (13)the.barrel
 (14)its.near (15)he.go.*aur* (16)Mazitha (17)it.he.say.*dep* , (18)this
 (19)the.barrel (20)the.god.great (21)it.him.belong-to.*pr* (22)our.sana.
 and (23)that (24)it.be-down-in.*pr* (25)it.[barrel.marvellous]what , (26)he.
 say.*aur* (27)Sosruqwo : (28)the.marvel (29)the.barrel (30)*neg.it.be.pr-neg* ,
 (31)he.say.*dep* (32)Tha'wolej (33)their.conversation* (34)he.it.enter.*aur* ;
 (35)which.marvel.*pr-pc* (36)the.barrel (37)its.bottom (38)what.it.adhere.
pr-pc (39)it.be.*pr* ; (40)the.sana (41)its.seed (42)it.be.*pr* . (43)me* (44)my.
 strength (45)it.be.*pr* (46)the.sana.and (47)which.cause.ripen.*pr-pc* .

G : Notes.

* (4) Plural possessive pronoun referring to singular noun, presumably with reference to the trees of the forest.

* (33) lit. 'word'.

* (43) Disjunctive pronoun used for emphasis.

G : Translation.

After that the jester-god of the forest took the horn and approached the barrel in which the sana was. And Sosruqwo followed him and went near the barrel. Mazitha said. « This barrel belongs to the great god. And our sana is in it ». « What a marvellous barrel it is », said Sosruqwo. « The marvel is not the barrel », said Tha'wolej, entering their conversation; « It is what adheres to the bottom of the barrel that is marvellous. It is the seed of the sana. And it is my strength that causes the sana to ripen ».

H : Text.

(1)soŋrəqo'ò (2)awat.k'òà (3)y.an.y.aʒà (4)a.bq'əl (5)d.a.z.cà.n (6)d.a.
 pà.wàz.ð'ò (7)ð.y.č'pà.w.mɔara (8)a.bq'əl (9)ʒa.š't'ə[y]č'ò'à.n (10)'wašha-
 wàç'a (11)y.ʒa.k'n[y]ç'ò'à.n (12)a.çàg'ò (13)y.ʒa.ta[y.rə]š'ò.d (14)qàc'a
 (15)ʒa'ə.k' (16)g'.a.ak'ò.m , (17)awʒà (18)šk'ət'wg'y (19)y.rə.ž'ò.rʒad
 (20)a.nð'ə.k'òà (21)r.màna . (22)a.bq'əl (23)a.çàg'ò (24)y.an.najà (25)y.
 pòs.d (26)a.sana.qaʒa.g'əy (27)y.ʒa.tʒ'ə.n (28)a.jə — (29)a.àpš.š'ta
 (30)nàrt.rʒa (31)r.çak'ò (32)y.tal.d . (33)a.bq'əl (34)à.c'ʒ'a (35)y.a.k'nə.z
 (36)à.ž'ò.la.g'y (37)a.àd'g'al (38)y.an.a.əlal (39)zn.la (40)y.ʒayə.n (41)y.
 dəw.xu.d . (42)a.sàna (43)a.'arama.qaʒa.k'òà (44)y.a.č'à.š'ta (45)awʒà
 (46)y.an.r.bà (47)y.a.zə.r.w.ra (48)r.m.dər.wa (49)a.'aràma.k'ə (50)satanay.
 g'òbzəya (51)l.pnə (52)y.r.ga.d .

H : Analysis.

(1)Sosruqwo (2)those.*pl* (3)them.when.he.hear(*aur-pc*) (4)the.barrel

(5)he.it.to.go.dep (6)he.it.look-at.pr-pc.ns-if (7)self.he.make.pr-pc.whilst
 (8)the.barrel (9)hither.[he]seize-up.dep (10)Elbruz (11)it.hither.[be]throw.
 dep (12)the.plain (13)it.hither.[he.cs]fall-down.aor (14)man (15)single.
 one (16)neg.it.be.pr-neg* (17)the-people (18)all (19)it.they.drink.imp
 (20)the.god.pl (21)their.sana (22)the.barrel (23)the.plain (24)it.when.
 reach(aor-pc) (25)it.break.aor (26)the.sana.sweet.and (27)it.hither.
 overflow.dep (28)the.water (29)its.like.adv (30)Nart.race (31)their.country
 (32)it.come-down-into.aor (33)the.barrel (34)its.bottom (35)which.it.
 adhere.pr-pc (36)the.seed.and (37)the.earth (38)it.when.it.enter(aor-pc)
 (39)once.by (40)it.grow.dep (41)it.great.become.aor (42)the.sana (43)its.
 bunch.sweet.pl (44)them.it.be-on.adv (45)the-people (46)it.when.they.
 see(aor-pc) (47)what.it.with.they.do.f-pc (48)they.neg.know.pr-pc (49)the.
 bunch.pl (50)Satanay.wise* (51)her.place (52)it.they.carry.aor.

H : Notes.

* (16) i.e. 'it is not a matter of one single man'.

* (50) Satanay : mother of Sosruqwo.

H : Translation.

When Sosruqwo heard these things he went to the barrel, and whilst pretending to look at it he seized the barrel and threw it down Elbruz and caused it to fall to the plain. • Not just one man, but let all the people drink the sana of the gods! • (he said). When the barrel reached the plain, it broke. And the sweet sana overflowed like water and descended to the land of the Narts. And when the seed which adhered to the bottom of the barrel entered the earth, it immediately grew and increased. When the people saw the sana(-plant) with its sweet bunches, not knowing what to do with it they brought the bunches to the wise Satanay.

I : Text.

(1)tamàmta (2)awəy (3)àzan (4)sosruq'o.g'y (5)d.zay.x.d . (6)y.yə.
 ž°.z (7)a.sàna.mč' (8)y.q'arəw (9)š'abž (10)y.a.əla[nə.r]ba.d . (11)arəy
 (12)a.ək°a.b (13)a.nč°a.k°à (14)rə.ž°.zal'amat (15)za.z.əl[ɾ]x.wa
 (16)waxč°à (17)'wəšhamàç°a (18)u.qàx' (19)y.s.d.rə.ž°.d . (20)satanàý
 (21)a.wəš (22)zə.la (23)g°ə — (24)a.l.t.d . (25)a.'aràma.k°a (26)byq°əl.k'
 (27)y.ta[l]c'ə.n (28)a.qurpa.g'əy (29)abrahàq° (30)a.ək°[l]c'ə.x.d . (31)sk°əš.
 k' (32)az°ə[m]s.k°'a (33)a.sàna (34)y.awə.n (35)y.za.šə.n (36)abrahàq°
 (37)z.ək°z (38)a.qarpa.g'əy (39)za.ək°[nə.rə]š°t.d . (40)nàrt.rza (41)a.
 sàna (42)an.rə.ž° (43)a.dwnàý (44)y.a.ày.g°ory'a.wa (45)y.a.č'pà.d .
 (46)sosruq'o (47)y.hatar.la (48)a.nč°a.k°à (49)r.sàna (50)awzà (51)y.
 r.č°'xa.d .

I : *Analysis.*

(1)just (2)that (3)moment (4)Sosruqwo.also (5)he.come.back.aor . (6)which.he.drink.aor-pc (7)the.sana.strong (8)his.strength (9)greatly (10)it.it.[it.cs]grow.aor . (11)this (12)it.be.pr (13)the.god.pl (14)their.drink.wonderful (15)hither.which.[they]extract.pr-pc . (16)to-day (17)Elbruz (18)its.top (19)it.me.they.cs.drink.aor . (20)Satanay (21)the.matter (22)once.by (23)heart (24)it.she.give.aor . (25)the.bunch.pl (26)barrel.a (27)it.[she]put-down-in.dep (28)the.lid.also. (29)Boulder* (30)it.[she]put-on.back.aor . (31)year.a (32)[neg]pass.adv (33)the.sana (34)it.ripen.dep (35)it.hither.ferment.dep (36)Boulder (37)which.be-on.pt-pc (38)the.lid.even (39)hither.[it.cs]fall.aor . (40)Nart.race (41)the.sana (42)when.they.drink (.aor-pc) (43)the.world (44)them.it.towards.be-pleased.pr-pc (45)them.it.make.aor . (46)Sosruqwo (47)his.service.by (48)the.god.pl (49)their.sana (50)the-people (51)it.them.possession.become.aor .

I : *Notes.*

*(29) Proper name of a particular great rock which also appears in another episode.

I : *Translation.*

Just at that moment also Sosruqwo returned. The strong sana which he had drunk had greatly increased his strength. « It is this from which the gods extract their wonderful drink. To-day they gave me it to drink on the top of Elbruz ». Satanay immediately attended to the matter. She put the bunches in a barrel and on the lid she also (re-)placed The Boulder. Before a year had passed the sana matured and fermented and even threw off the lid on which The Boulder was. When the Narts drank the sana, it made them pleased with the world. Thanks to Sosruqwo the sana of the gods came into the possession of the people.

W. Sidney ALLEN
Trinity College,
Cambridge

NUMISMATIC DATA FOR THE HISTORY OF GEORGIA *

One of the valuable lessons which I learnt from my American colleagues is the importance of coin data for many problems of the history and economic development of Eastern countries. My own apprenticeship was carried out under the direction of Dr. George C. Miles, Chief Curator of the American Numismatic Society's Museum in New York, under whose guidance I wrote and published a monograph describing that Society's Georgian holdings, most of which come from the collection of General Vaeolod Staroselsky, Commander of the Cossack Brigade in Persia after World War I¹. I have also had the great advantage of contact with specialists in the Soviet Union, notably the distinguished E.A. Pakhomov of Baku², and David Kapanadze, Curator of the Coin Cabinet of the State Museum of Georgia, Tbilisi³. I am grateful to the authorities at the University of California, Los Angeles and at Columbia University and the American Numismatic Society, who have now made it possible for me to renew my work at the ANS Museum, New York, which has lately acquired several scores of new and inedited pieces which we hope soon to publish in the journal *Museum Notes*.

The numismatic history of Georgia, already studied in the last century by pioneer scholars such as M.-F. Brosset, Victor Langlois and General J. de Bartholomaei, extends over a period of almost 2500 years. Its roots go back to the semi-mythical realm of Colchis, land of Medea and the Golden Fleece. Archaeology confirms mythology, providing clear evidence of gold prospecting and silver mining in Colchis and adjacent regions in the Caucasus from the early Bronze Age onwards. Greek colonies established on the Black Sea shores of Colchis — the modern Mingrelia — minted silver coins from about 500 B.C. onwards, doubtless at Phasis, the present-day Poti, and also at Dioscurias (Sukhumi) in Abkhazia. This transition from barter to a fully-fledged money economy had important effects on the social and economic evolution of the Georgian lands. The Colchian coinage circulated intensively in Western Georgia and occasionally in other Black Sea coastal

* Paper delivered at the American Oriental Society, Western Branch, meeting at Los Angeles, 9 April 1965.

¹ D.M. Lang, *Studies in the Numismatic History of Georgia in Transcaucasia*, New York 1955. (Numismatic Notes and Monographs, n^o. 130).

² See E.A. Pakhomov, *Monety Gruzii*, pt. 1, St. Petersburg, 1910. (*Zapiski Num. Otdel. Imp. Russk. Arkheol. Obschestva*, I, fasc. 4).

³ D.G. Kapanadze, *Gruzinskaya Numizmatika*, Moscow, 1955.

areas as far afield as the Crimea, though rather seldom in Armenia and Eastern Georgia (Iberia); it is Hellenistic in style, though the weight standard was adapted to the Perso-Achaemenian monetary system. Denominations were hemidrachms, drachms, didrachms and, rarely, tetradrachms. The most common variety is the small silver hemidrachm showing on the obverse a female head, sometimes supposed to be that of either Medea or the wood goddess Dali, facing to the right; the reverse shows a bull's head, representing one of the main branches of the national economy of Georgia, cattle-breeding, unless we have here one of the fire-belching bulls of King Aëtes, father of Medea. One unusual design, belonging this time to the larger didrachm, features a crouching hermaphrodite lion, with long mane and prominent teats, and on the reverse, a kneeling human figure with a bull's head, somewhat resembling the legendary minotaur.

Following the epoch of Alexander of Macedon, whose conquests had far-reaching effects in Anatolia and Transcaucasia, barbarous local imitations of gold staters of Alexander and of Lysimachus were manufactured and circulated both in Colchis and in Eastern Georgia. The Alexander staters are more commonly found in eastern parts of Georgia, the Lysimachus ones in Colchis and western, Black Sea areas. During the time of King Mithradates Eupator of Pontus, about 100 B.C., the city of Dioscurias (Sukhumi) began issuing a local bronze coinage showing the caps of Castor and Pollux, and when the country fell to Pompey's Roman legions, silver coins were minted in the name of Aristarchus, Roman dynast of Colchis. In Iberia, silver coins of the Roman emperor Augustus later became common, as well as those of the Parthian kings of Iran; crude local imitations of these were made and circulated, the Roman denarii being in heavy demand for paying local Roman garrison troops.

During Sassanian and early Islamic times, the Georgians took advantage of coin designs to give vent to their aspirations towards independence. The conflict between Christianity and Mazdeism in Georgia is exemplified in the coinage of the 6th and 7th century princes of Iberia, Guaram I and Stephen I and II. The silver pieces issued by these rulers are all derivations from the drachm of the Sassanian monarch Hormizd IV (A.D. 579-90). They show a steadily increasing tendency towards independence, beginning with the addition of the Georgian prince's personal monogram to the obverse design, and ending with the substitution of the Christian cross for the sacred flame portrayed upon the fire-altar on the reverse⁴. A similar situation was reflected, some four centuries later, in the coinage of King Bagrat III

⁴ See the latest discussion in C.L. Toumanoff, *Studies in Christian Caucasian History*, Georgetown, 1933.

(975-1014), the unifier of the Georgian lands, who issued imitations of an obsolete type of early 'Abbasid dirhem as struck by the caliphs of Baghdad, but with a legend in *asomt'avruli* reading : 'O Christ, exalt Bagrat, king of the Abkhazians'.

Close, though not always friendly relations with Byzantium are well exemplified in the coinage of Bagrat IV (1027-72) and his immediate successors, whose silver coins portray on the obverse the Virgin Mary, patron of Georgia, and bear on the reverse a pious formula embodying the king's Byzantine title - *Nobilissimus*, *Sebastos* or *Caesar*, as the case might be. A few years ago I had the good fortune to discover in the British Museum a unique, hitherto unknown and unpublished copper coin of King David the Builder (1089-1125), just one hundred years after its presentation to the national collection by the Earl of Enniskillen in 1857⁴. The authenticity of this truly remarkable piece has apparently been questioned by the distinguished Soviet numismatist Dr. Pakhomov, who is rumoured to consider it a forgery planted in the British Museum by Georgian émigrés! David Kapanadze has kindly pointed out an error in my interpretation of the Georgian marginal legend on this piece, the correct reading of which should be :

'O Christ! Davit', king of the Abkhazians, the K'art'lians, the Ranians, the Kakhet'ians and the Armenians (*Somekht'a*).

Subsequently the Georgian kings and queens assumed titles, inscribed on their copper coins in Arabic, such as 'Sword of the Messiah' and 'Champion of the Messiah', thus underlining Georgia's historical role as bulwark of Christendom in the East — a role whose importance is stressed by the Latin chroniclers of the Crusades and by Arabic authorities such as al-'Umari and al-Qalqashandi. Professor V. Minorsky discovered and published a highly interesting text from the 12th century Arabic historian Ibn al-Azraq, who spent a long time in Georgia and the Caucasus in the personal service of King Dimitri I of Georgia (1125-55). Describing David the Builder's reconquest of Tbilisi from the Muslims in 1122, Ibn al-Azraq wrote : 'He guaranteed to the Muslims everything they wished... and stipulated that pigs should not be brought over to the Muslim side... He struck dirhams for them, on one side of which stood the names of the sultan and the caliph, and on the other side of them the names of God and the Prophet, on him be peace, whereas the king's own name also appeared on one side of the dirham...' This description closely matches a type of copper coin of King Dimitri I, which has the royal initial 'D' on the obverse, and the name of the Seljuk Sultan Mahmūd ibn Muhammad (A.D. 1118-31) on the reverse;

⁴ D.M. Lang, 'Notes on Caucasian Numismatics', in *Numismatic Chronicle*, 8th series, vol. XVII, London, 1957, pp. 137-46.

a specimen of this remarkable series has recently been acquired by the American Numismatic Society and will, it is hoped, shortly be published.

Georgia's 'Golden Age' coincided with the reign of the able and brilliant Queen T'amar (1184-1213). It has never been adequately explained why Georgia's coinage at this period should have been so abysmally poor. T'amar never struck any gold or silver coins — only copper, much of it being crude in design and workmanship. This is partly due to the well-known famine of silver which affected the Near East at this time, largely, so it seems, owing to the existence of a substantial trade deficit with Russia and Scandinavia, to which countries large quantities of silver coinage were attracted and hoarded. Even so, the rough planchets and irregular modules of the Georgian coinage of T'amar and Giorgi Lasha — some of them struck in fantastic shapes, resembling fish — are highly disappointing. When the Sultan of Khwarazm, Jalāl al-Dīn Menkūberti, captured Tbilisi in 1226, he overstruck with his own device the large quantities of Georgian irregular coppers which fell into his hands when he took over the royal treasury, thus adding to the monetary confusion of the period.

The Mongol occupation, which destroyed Georgia's independence, paradoxically improved the coinage. A number of hybrid Hulaguid-Christian dirhems, with the Christian religious formula, were struck in Georgia under the early Il-Khans, who made a show of respecting the principles of their Christian subjects. After the reign of Ghazan Khan (1295-1304), standard, Muslim types only were allowed to circulate. Ghazan's own coinage is interesting for its attempt to introduce a special secret anti-counterfeiting mark, which may perhaps be an imitation of the ḥP'ags-pa script. The economic decline of Persia and Caucasia under the later Il-Khans is clearly reflected in the debasement of the coinage, as I have tried to demonstrate in an earlier study⁶. At the same time, the close relations of Imeret'i with the Empire of Trebizond are reflected in the imitations of silver aspers of Emperor John II (1280-97), which circulated in Georgia under the name of *Kirmaneuli*, after another ruler of Trebizond, Kyr or King Manuel I (1238-63).

The fragmentation of the Georgian kingdom and the emergence of petty, struggling feudal principalities is featured in the low-quality, rather obscure local coinage of the 15th and 16th centuries. The Safavi conqueror Shah 'Abbas I (1587-1629) inaugurated the striking at Tbilisi of a handsome, standardised series of silver coinage, modelled on that issued at his own capital of Isfahan. At the same time, a certain individual character is

⁶ D.M. Lang, 'Georgia in the reign of Giorgi the Brilliant (1314-1346)', in *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, XVII, London, 1955, pp. 74-91.

noticeable in the Tbilisi copper coins of the period. This is especially the case under the able, Westernizing ruler Vakhtang VI, regent from 1703 to 1711 and king, nominally, from 1711 to 1724. Vakhtang was the first Georgian ruler to strike coins with the date in Western numerals and according to the Western calendar, rather than according to the Hijra or the Georgian *K'oronikon* or Paschal cycle. His desire for trade with Europe, to which he sent Sulkhan-Saba Orbeliani on a diplomatic mission, is symbolized by his adoption of a ship as the design for his coins.

The 18th century brought to Georgia fresh vicissitudes and many tribulations. The Ottoman Turks occupied Tbilisi in 1723 and struck both silver and gold there in the names of Sultans Aḥmad III and Maḥmūd I, until Tbilisi was recaptured by the Persians under Nādir Shah in 1735. Nadir's distinctive silver coins include a variety with the grandiloquent distich :

'Over Sultans of earth is Sultan,
Nādir, Shah of Shahs, Saḥibkerān'.

The re-establishment of Georgian independence in the second half of the 18th century by T'eimuraz II and his son Erekle II brought about the issue of several interesting series, including one with the regal insignia of the Bagratid dynasty — the royal crown, scales of justice, globus cruciger, and swords. In 1783, Erekle signed the Treaty of Georgievsk, accepting the suzerainty of Catherine the Great of Russia, and subsequently striking coins showing the Russian double-headed eagle. When Alexander I finally swallowed up Georgia in 1801, he tried to spare the feelings of his Georgian subjects by minting at Tbilisi a series of copper and silver coins in which there would be 'nothing Russian', and this was done. The minting of distinctive Georgian coinage was discontinued by Tsar Nicholas I in 1834, in favour of standard imperial types. During the period of Georgian independence, from 1918 to 1921, many types of bank-notes, both national and local, circulated in Georgia, and their designs and inflated denominations provide valuable data on the political and economic history of this troubled era.

Alongside *K'art'lis tskhovreba*, the coinage of Georgia offers significant data on the country's ancient and modern history — data which the historian of the Caucasus cannot afford to ignore.

D.M. LANG

LUDOVICO DA BOLOGNA AND THE GEORGIAN AND
ANATOLIAN EMBASSY OF 1460-1461

Western scholars, from Pope Pius II onwards, have tended to cast doubt upon the credentials of the embassy which Ludovico da Bologna brought to Europe in 1460 on behalf of the rulers of Georgia, Trebizond and certain parts of Anatolia¹. Yet Georgian scholars, such as Kekelidzé², Tamarati³, Djavakhishvili⁴ and Manvelichvili⁵, and all historians of Trebizond (Fallmerayer⁶, Finlay⁷, Uspenskij⁸, Miller⁹ and Chrysanthos¹⁰), have accepted the embassy, almost without question, as genuine. But the history of the negotiations of 1459-1461 has not been examined fully and a final assessment must be made of how far Ludovico da Bologna and his ambassadors actually represented the Georgian and Anatolian rulers.

The leading figure in the affair is a Franciscan Observatine called Ludovico. Over a period of almost forty years, this singular friar seems to have taken upon himself the task of organising eastern help for a crusade, where Popes Nicholas V, Calixtus III, Pius II, and Sixtus IV, the Emperor Frederick III of Germany, King Charles VII of France and Duke Philip the Good of Burgundy, had all failed. By prodigious travelling in the East — although perhaps not so extensive as he made out — he attempted to arrange successive leagues against the Turk. Every few years he turned up in Rome to expound his latest achievements, sometimes bringing some outlandish ambassador to prove his points. We cannot deny his energy or sincerity, but he seems

¹ E.g. G. Voigt, *Enea Silvio de' Piccolomini, als Papst Pius der Zweite, und sein Zeitalter*, Berlin 1863, iii, pp. 643-4, 649; Ludwig Pastor, *The History of the Popes from the close of the Middle Ages*, iii, London 1894, pp. 246-9; W. Heyd, *Histoire du Commerce du Levant au Moyen-Age*, ii, Leipzig 1886, pp. 363-4; C.-J. Hefele, *Histoire des Conciles*, vii (2), Paris 1916, pp. 1343-4; and F. Babinger, *Mahomet le Conquérant et son temps (1432-1481)*, Paris 1954, pp. 222-7.

² K. Kekelidzé, «Répercussions provoquées en Géorgie par la chute de Constantinople», *Bedi Kartlisa*, xv-xvi (1963), 72-77.

³ Michel Tamarati, *L'église géorgienne, des origines jusqu'à nos jours*, Rome 1910, pp. 453-5, 459.

⁴ J. Djavakhichvili, *History of the Georgian Nation* (in Georgian), Tblisi 1928, iv-1.

⁵ Alexandre Manvelichvili, *Histoire de Géorgie*, Paris 1951, pp. 258-260.

⁶ Jac. Ph. Fallmerayer, *Geschichte des Kaiserthums von Trapezunt*, Munchen 1827, pp. 265-272.

⁷ G. Finlay, *A History of Greece*, Oxford 1877, iv, p. 419.

⁸ Th. Uspenskij, *Outlines of the History of Trebizond* (in Russian), Leningrad, 1929, p. 135.

⁹ William Miller, *Trebizond, the last Greek Empire*, London 1926, pp. 98-99.

¹⁰ Mgr. Chrysanthos, Metropolitan of Trebizond, *Archeion Pontou*, iv and v (1933), p. 368.

to have been too glib and later obsessed with something of the attitude of a Baron Corvo towards the Church, which failed to take his personal ambitions seriously. The whole story is an example of how defective communications with Europe could become and is a reminder of the embassies which passed between the Mongols and the West in the second half of the thirteenth century. Ludovico da Bologna was advocating a joint crusade against the infidel, a simultaneous attack from the West and East, just as the Ilkhan Arghun had arranged with Edward I and St. Louis IX. In both cases, Western, or at least Christian, ambassadors were employed, whose anxiety to please their masters was equalled only by their patent sincerity. In both cases one finds that wishful thinking on the part of the papacy obscured the fact that the aims of either side of the alliance were essentially disparate: Arghun Khan did not want to see the Franks in Constantinople or Jerusalem any more than did Uzun Hassan. Finally the thirteenth century ambassadors — Rabban Sauma, Buscarelli di Gisolfi and Geoffrey of Langley¹¹ — encountered the same hospitality, and heard the same promises, of Western princes as did Ludovico da Bologna — only to learn that they meant nothing. The difference between the negotiations of 1245 - 1303 and those of 1453 - 1475 is that in the fifteenth century the Ottoman threat to Europe was felt much more keenly than had been the Seljuk and Mameluke threat to the Holy Land: thus Ludovico da Bologna was listened to with attention. But it was partly because of the character of «that errant, rather sinister legate in the East»¹² that the alliance, once again, never materialised.

We first hear of Ludovico in 1438, the year in which Western interest in Eastern Christendom was at its height in Florence¹³. But it was not until the year after the fall of Constantinople that Nicholas V sent him on his first mission to Ethiopia and India¹⁴. How far, in the fourteen months between his leaving Rome and his reappearance there in May 1455, he actually had time to travel, is a matter of conjecture: we know at least that he did not reach Ethiopia¹⁵. But this did not prevent him from holding forth to the newly elected, but aged, Pope Calixtus III at great length about his travels in Ethiopia, India and the Holy Land. The friar is described as the Pope's familiar and counsellor: his words fell on eager ears for Calixtus

¹¹ See Anthony Bryer, «Trebizond and Rome», *Archeion Pontou*, xxvi(1964), pp. 293 and 295.

¹² W.E.D. Allen, *A History of the Georgian People*, London 1932, p. 340.

¹³ Ed. Ulrich Hüntemann OFM, *Bullarum Franciscanum*, NS i (1431-1455), Quaracchi (*Ad Claras Aquas*), 1929, p. 162 n° ccclii: see also p. 201 n° ccccxxxii.

¹⁴ *Bull. Franc.*, NS i, p. 862 n° mdccxxviii and Wadding, *Annales Minorum*, Roma 1733-1735, xii, p. 292 n° cxxx.

¹⁵ *Bull. Franc.*, NS ü, p. 15 n° xxxiii.

had declared his intention to organise a crusade on his accession the month before and Ludovico was already recognised as a leading authority on Eastern matters ¹⁶.

Calixtus III gave Ludovico introductions and recommendations to communities in the Holy Land and the friar once again set off for Ethiopia and India, characteristically « cum multis et magnis muneribus » ¹⁷. Further recommendations followed him, to Zara-Jacob, King of Ethiopia (1438-68), to the prince of Gondar, to the rulers of India and to the monks of Mount Sinai ¹⁸. By the end of 1457 however, Ludovico was back in Rome. His interests had by now significantly moved north, for although he once more obtained a recommendation to the King of Ethiopia (whom he does not seem to have succeeded in ever reaching) he asked for letters as Papal Legate to the Christians of Georgia and Persia ¹⁹.

Ten months later, in October 1458, presumably after further travels, Ludovico's aims had become clearer and more detailed. The new Pope Pius II sent him as his Legate to the Greeks, Armenians, Maronites, Babylonians and Chaldeans of the Patriarchate of Antioch, to the Greeks of Jerusalem, to the Jacobites (sic) of Alexandria, and to the Christian leaders of Georgia, Persia, 'Mengarabia' and Trebizond. He was to return with representatives to discuss action against the Turk. Pius, the most fervent of the crusading Popes under whom Ludovico served, was soon to call the princes of Europe to the Council of Mantua and was evidently impressed by the friar who had told him he had met in Persia many Christians and friends of Christians who hated the Turks ²⁰. As apostolic nuncio, Ludovico's privileges were confirmed and the Christian 'franchi' of Persia and Georgia ordered to elect him 'in vestrum omnium caput' ²¹. It is this bull of 5th

¹⁶ Wadding, xii, p. 290 n° lxxvii, « ... semper de hac expeditione loquitur, semper cogitat sanctus iste papa novellus. Frater Ludovicus de Bononia Laicus, qui nunc venit de Hierusalem, bene versatus in rebus Turcicis, multoties loquitur cum Papa, & aliquando per duas oras & frater Vallentinus de Tauriso familiarem quotiescumque vult, habet ad illum accessum, quem audit libenter, & consulit frequenter bene & perite de his rebus loquentum... » « Omnes mirantur in homine longa aetate confecto tantam circa arduum & molestum hoc negotium assiduam ».

¹⁷ *Bull. Franc.*, NS ii, p. 15 n° xxxiii; Wadding, xii, p. 292 n° cxxx, p. 420 n° cxvii.

¹⁸ *Bull. Franc.*, NS ii, p. 60 n° cxii; Wadding, xii, p. 292 n° cxxx.

¹⁹ *Bull. Franc.*, NS ii, p. 203 n° cccxiv, p. 205 n° cccxiv, p. 207 n° cccxiii; Wadding, xiii, p. 26 n° xlvii.

²⁰ F.A. Gragg (tr.) and L.C. Gabel (ed.), *The Commentaries of Pius II*, Northampton Mass. 1947 (Smith College Studies in History, xxx), p. 371.

²¹ *Bull. Franc.*, NS ii, p. 250 n° cccxcix and dii, p. 252 n° dv and dvi; Wadding, xiii, p. 60 n° xi. Since the Reunion of Florence of 1439, Latin Bishops in the East could claim only the Franks who followed the Latin rite as their legitimate flock. In Trebizond the succession of Latin Bishops appointed in rivalry to the Orthodox Metropolitan ends in 1427.

October 1458 which seems to have encouraged Ludovico to cause Pius so much trouble about the friar's exact ecclesiastical status later.

The new Pope was aware of the tentative alliances between Uzun Hassan and the rulers of Georgia, Sinope and Karamania, in which the Grand Komnenos John IV of Trebizond had been playing a prominent part. With his customary panache Ludovico attempted to confirm this league — or at least say that he had done so. Two years later he returned with spectacular proof of his work.

Towards the end of his tour of the courts of Europe, Ludovico had no fewer than six Eastern ambassadors in his train, but he seems to have brought only two with him from the Caucasus, whence he set off in about January 1460, travelling through Colchis and Scythia, then across the Don and the Danube to Hungary and Germany²². In October 1460 he arrived at the Emperor Frederick's court with a 'Persian' and a 'Georgian' with him. It later becomes evident that the 'Persian' was the ambassador of George VIII 'Rex Persarum', or more accurately of the united Georgian kingdom of Imeretia and Khartli, and that the 'Georgian' was the ambassador of Qwarqware II, duke of Zamtche. The Holy Roman Emperor, although Pius II had been his protégé and Michael Apostolis had written a panegyric on his crusading spirit²³, was one of the least likely of European princes to provide help in the East: his later title of 'Pacific' is not undeserved and he had failed to attend the Council of Mantua. However Frederick III seems to have taken Ludovico's report of a league of 150,000 men ready to fight the Turk seriously and was impressed by the fact that the 'Persian' ambassador kissed his feet, saying that it was the custom of his country. The Emperor promised to raise an army and indeed a draft of a letter from him to the King of 'Persia' was discussed on 17th October 1460²⁴.

The authenticity of the two original, Georgian, ambassadors of Ludovico's party is the most puzzling to determine of the six. George VIII's ambassador was called Nicholas of Tblisi. He is later described as «chevallier, bel homme, grand, anchien et de belle fachon»²⁵. It was slightly surprising to

²² Ludovico's claim agrees with other facts. The letters from the two Georgian rulers are dated in November 1459: when he arrived in Burgundy in May 1461 du Clercq learnt that Ludovico had spent seventeen months travelling. See ed. J.A. Buchon, «Les Mémoires de Jacques du Clercq» in the *Chroniques d'Enguerrand de Monstrelet*, Paris 1828, xiv, p. 121.

²³ See Marquand Freher, *Rerum Germanicarum Scriptores*, ii, Argentorati 1717, pp. 47-50, 83-170; D.J. Geanakoplos, *Greek Scholars in Venice*, Cambridge, Mass. 1962, pp. 96-99.

²⁴ Pius, *Commentaries*, p. 372; Babinger, pp. 224-5.

²⁵ Du Clercq, 121. Cf. the *Dagboek der Gentsche Collatie berallende een Nauwkeurig verhal van de Geheurlenissen te Gent, en elders in Vlaenderen, voogerallen, van de jaren 1446 tot 1515*, ed. A.G.B. Schayes, Gent-Rotterdam 1842, p. 441; and M.B. de Barante, *Histoire des Ducs de Bourgogne*, Bruxelles 1836, ii, p. 179 n. 4.

find that this knight « had his head shaved except for a small ring of hair like our monks »²⁶. George VIII (1446-1466), who is variously described in our sources as being King of Persia, Greater Armenia and Lesser Iberia, and as being the son of Alexander the Great (1412-1443), was in fact the last king of united Georgia : he was to lose Imeretia in 1462. He was the brother-in-law of John IV of Trebizond and it is possible that one of his daughters married George, son of David Komnenos²⁷. To the alliance he offered 60,000 men.

The ambassador sent by 'Gorgora, Dux Georgiæ', or Qwarqware II, ruler of Zamtche (1451-1498) is variously called in our sources 'Custopa', 'Costopa', 'Custoda', 'Chastodines,' 'Cossodam', and in one supreme latinization 'Quosquodam'. He was one of the most striking members of the party, surpassing the other Georgian ambassador by having *two* tonsures, rings in his ears and « le visage et la barbe rez comme ung marmot ». The general opinion was that he was an « homme merveilleux et de merveilleuse façon, grand et gros ». (Incidentally, the size of these ambassadors was a source of continuous wonder among the people they met. In Rome, « it was said that some of them ate every day as much as twenty pounds of meat apiece »²⁸ — at public expense, it was noted.) Despite this, however, Qwarqware's ambassador was a « douche personne à veoir »²⁹.

Qwarqware's descendants ruled until 1828 over the province of Zamtche, that is to say, David Komnenos's *thema* of Greater Lazia. But there is evidence that Qwarqware II himself was in 1460 ruler only of Akhaltsikh, and his letter to Philip of Burgundy was written from Batoumi, the capital of the lesser province³⁰. He offered an army of 20,000 for the alliance.

Only two Georgian rulers sent envoys, but in their letters, or in Pope Pius's *Commentaries*, there is mention of four others : 'Bendia, Rex Mingraëliae cum suo filio', 'Rabia cum suo fratre', 'Panchratius Rex Iberorum' and 'Mania, marchio Goriae'. 'Bendia' is derived from the Georgian for 'duke' : the *dadian* Liparit (1414-1466) was ruler of Mingrelia : his only known son was his successor Chaman-Dawle I. He offered 60,000 men

²⁶ Pius, *Commentaries*, p. 371.

²⁷ Babinger, p. 224, seems to be mistaken over this point : see M. Brosset, *Histoire de la Géorgie depuis l'antiquité jusqu'au XIX^e siècle*, St-Petersbourg 1849, viii, p. 121 n. 2. On George Komnenos, see Theodoro Spandugnino, ed. C.N. Sathas, in *Documents inédits relatifs à l'histoire de la Grèce au Moyen Age*, ix, Paris 1890, pp. 151, 155.

²⁸ Pius, *Commentaries*, p. 372.

²⁹ Du Clercq, p. 121 : cf. *Dagboek*, p. 441 and Barante, 179 n. 4.

³⁰ M. Brosset, *Additions et éclaircissements à l'histoire de la Géorgie depuis l'antiquité jusqu'en 1469 de J.-C.*, St-Petersbourg 1851, p. 409. On the *thema* of Greater Lazia, see Anthony Bryer, 'The littoral of the Empire of Trebizond in two fourteenth century portolano maps', *Archeion Pontou*, xxiv (1962), 118-121.

to the alliance. Rabia, of 'Anogazia', 'Avugasia' or 'Anocasia' (in other words, Abkhazia), is not otherwise known, but was presumably a member of the ruling Charwachidze family²¹. 'Panchratius' is the future Bagrat I, and VI, who in 1462 was well established in Imeretia and founded that kingdom's dynasty. 'Mania', marquis of Guria, was the ruler of the small lordship of Guria, which lay between Trapezuntine Lazia and Mingrelia. This Georgian state was within the sphere of the Empire's influence: Gurieli, the eponymous ruler of Guria had submitted as a vassal to the Grand Komnenos Alexios III in 1370. In 1445 the ruler of Guria surprised a Burgundian attack upon Bathys (Bautomi), then a Genoese trading station, and imprisoned its leader, Geoffroi de Thoisy, throughout the month of May. Thoisy was released through the intercession of the Grand Komnenos John IV and his Genoese *Protovestiaris* and reported that he had been treated well, but that the Mingrelians and Gurians were « estranges gens et d'estrage vie ». Thoisy's captor may have been this same 'Mania', or Mamia. David Komnenos was so closely allied to Mamia of Guria that he sent his wife, Helena Kantakouzenê, to him for safety just before the Ottoman fleet began their siege of Trebizond in the summer of 1461. The rulers of Guria do not appear in the Georgian Annals until 1483²².

In the letters of the Georgian envoys are also mentions of three Caucasian tribes who were willing to give help to the alliance — the 'Sasoni', or Souanes²³,

²¹ Brosset, *Additions et éclaircissements*, pp. 408-410.

²² Ed. Odysseus Lampaides, *Michael tou Panaretou peri tón Megalíon Komnenón*, Athens 1958, p. 77; N. Iorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des Croisades au XV^e siècle*, Paris-Bucarest 1899-1916, iii, pp. 203 and 259. On the Burgundian expedition see Jehan de Wavrin, ed. Mlle Dupont in *Anciennes Chroniques d'Angleterre*, Paris 1863, ii, 95-97; iii, 151-159; Jehan de Wavrin, ed. William Hardy and Edward Hardy, in *Recueil des Croniques et anciennes istoies de la Grant Bretagne*, London 1891 (Rolls Series), v, 19-37 (three different recensions); and N. Iorga, « Les aventures « Sarazines » des Français de Bourgogne au XV^e siècle », in *Mélanges d'Histoire Générale*, Cluj 1927, pp. 7-56. On Mamia, see Chalkokoudyles, ed. Bekker, Bonn 1843, pp. 467, 495. Miller, pp. 103-4, interprets this as « the Georgian city of Mamia ». There is no such city. In the *Lettre de Démétrius Comnène à M. Koch, sur l'éclaircissement d'un point d'histoire relatif à la fin tragique de David Comnène, dernier Empereur de Trébisonde*, Paris 1807, p. 29, the author suggests that Mamia should be read as Mania, and that the last of the Grand Komnenoi fled to Mani, in the southern Peloponnese. This has led to a great deal of nonsense which is based on the theory, e.g. in J.C. Hobhouse, *A Journey through Albania and other provinces of Turkey in Europe and Asia to Constantinople during the years 1809 and 1810*, London 1813, i, 233, and Patrick Leigh Fermor, *Mani*, London 1958, pp. 101-2, 108-9. Mamia is neither a city in Georgia nor Mani, but the name of the ruler of Guria. Indeed, the name was to become almost synonymous with the lords of Guria, who bore the name Mamia in 1512-1634, 1600-1625, 1689-1714 and 1774-1810, when the last Mamia of Guria submitted to Russia — see Frédéric Dubois de Montpéroux, *Voyage autour du Caucase*, iii, Paris 1839, p. 96 n. 2.

²³ Brosset, *Additions et éclaircissements*, p. 409.

and the 'natio Githorum et Aranorum'. The last may be identified with the Djik, or Circassians and with the Alans, or Ossetians — both coming from the north-west of the Caucasian mountains. The Circassians and Ossetians come under the banner of George VIII and 'Githi' cannot refer to the Goths of the Crimea ³⁴.

What are we to make of the credentials of the ambassadors of George VIII and Qwarqware II? They both gave letters to Philip of Burgundy which reveal a detailed knowledge of political conditions in Georgia. But it is clear that both letters were written by the same person. They begin with a description of how Ludovico da Bologna 'our patriarch' had pacified the fratricidal Georgian kingdoms and go on to list the numbers of men that the now united states can put into the field. In the view of Brosset the letters were « très probablement écrites sous l'inspiration de l'envoyé du pape, comme toutes celles de ce genre qui fourmillent dans l'histoire ecclésiastique... » ³⁵ This seems true enough. Ludovico cannot have actually written them himself, because we will later learn that despite his titles of 'professor' and 'doctor', he knew no Latin, but that they were written at his dictation seems clear from the immense political role in Georgia with which he is credited and the laudatory references to him. We must also agree that the Latin texts we have of the letters are not translations of Georgian originals, or at any rate they are at best heavily edited versions.

This would not, however, necessarily invalidate the credentials of the two Georgian ambassadors. Since 1438 there had been a number of papal contacts with Georgia ³⁶; Georgian rulers were in fact involved in the alliance against the Turk and, above all, the two Georgian ambassadors seem to be the only ones who actually travelled with Ludovico from the Caucasus. Their letters are dated in November and November 5th, 1459, respectively, two months before the date on which we know Ludovico must have left for the West. But the fact that both ambassadors had tonsures is disturbing. Is it possible that they came from one of the Franciscan missionary outposts in the Caucasus and were Georgian converts to the Roman rite?

After seeing Frederick III, Ludovico and his party went on to Venice, where they were received with honours by the Senate. As Pius II observed, « this caused them to be accepted as genuine ambassadors, for Venice had commercial relations with the East » ³⁷. Either in Venice, or in Florence

³⁴ Brosset, *Additions et éclaircissements*, p. 408 n. 9; A.A. Vasiliev, *The Goths in the Crimea*, Cambridge Mass. 1936, p. 281.

³⁵ Brosset, *Additions et éclaircissements*, p. 409.

³⁶ Michel Tamarati, *L'église géorgienne, des origines jusqu'à nos jours*, Rome 1910, pp. 453-5, 459.

³⁷ Pius, *Commentaries*, p. 372. There were a number of Franciscan and Dominican houses in the Caucasus, the Pontos and in northern Persia. See P. Giralamo Gulobovich OFM, *Bibli-*

where they next went in December 1460, Ludovico added a new ambassador to his entourage : Michael Alighieri, envoy of the Grand Komnenos David of Trebizond.

With Michael Alighieri, the atmosphere of unreality which surrounds the history of Ludovico's tour is broken, for we know about him from sources unrelated to it. He was a descendant of the poet Dante Alighieri³⁸, and the most prepossessing of the ambassadors. Du Clercq found him « ung beau chevalier, grand et vénérable, sage, et de belle contenance »³⁹, whilst the Flemish burghers of Ghent thought he was « schoon rudderer, groot, eerbaer, wys ende van scoonder manieren, ende sprack zeer wel ende vriedelic de tale van Ytalien »⁴⁰. As well as Italian, he spoke Latin. Ludovico da Bologna had mysteriously forgotten all his Latin during his travels, and could, besides Italian, speak only some Oriental languages unknown in the West, so Michael Alighieri played the leading part in Florence, delivering a Latin oration to the government of the city. The elders were impressed and drafted letters to David of Trebizond and to the two Georgian rulers, promising to send help if other powers made the first move⁴¹.

The most interesting feature about the embassies' visit to Florence, however, is that Michael Alighieri signed on behalf of David of Trebizond a treaty dated 15th December 1460 granting to the city of Florence a consulate, *fondaco* and trading terms (principally a 2% levy on exports) in Trebizond on exactly the same terms — as the treaty stipulates — as were enjoyed by the Genoese and Venetians in Trebizond. Since 1406, when Florence had annexed Pisa and its overseas interests, she had been attempting to build up a network of bases in the Levant on the lines of the long-established Venetian and Genoese trading stations. In 1429 the first Florentine municipal trading ship was sent to Constantinople and a regular service was established by 1436. Three years later, John VIII Palaiologos finally granted the city the consulate, sovereign area, church and privileges in Constantinople, which it had inherited from Pisa. The customs dues were, as usual, fixed at 2%. In the years after the fall of Constantinople, the Florentines suffered the same disabilities under Mohammed II as did the other Frankish mer-

oteca Bio-Bibliografica della Terra Santa e dell'Oriente Franceseano, Roma 1906-1913, ii, p. 265 and P.R. Loenertz, « Les Missions Dominicaines en Orient au XIV^e siècle et la Société des Frères Pérégrinants pour le Christ », *Archivum Fratrum Praedicatorum*, ii (1932), pp. 22-69.

³⁸ Scipione Ammirato, *Istorie Fiorentine*, Firenze 1641, ii, p. 90, writes « Era uno de detti ambasciatori (venuti con Ludovico da Bologna) de discendenti del Poeta Dante Alighieri; perche fu da Fiorentini volentieri veduto e accarezzato ».

³⁹ Du Clercq, p. 121.

⁴⁰ *Dagboek*, p. 442.

⁴¹ Ed. Giuseppe Muller, *Documenti sulle relazioni delle città toscane coll'Oriente Cristiano e coi Turchi*, Firenze 1879, pp. 187-9 n^o. cxxix.

chants of Pera, and there is some evidence that the city was looking for more convenient outlets for trade. Negotiations were started with the Despotate of the Morea in 1446 and continued in 1450, but it is not known whether Florence established herself in the Morea before Mohammed's invasion of the Despotate in 1460. On the 24th July of that year, however, the city sent its first, and so far as we know its last, galley to Trebizond⁴². The treaty signed by « Iho miser Michiel d'Aligieri, hanbasadore della ... Maiestà de lo Imperador Davit de Trabisonda », could well be the conclusion of a deliberate policy on the part of the Florentine government⁴³. There is no evidence, however, that the Signory tried to take up the terms of the treaty and establish a colony in Trebizond, before the fall of the city in the following year.

What is the position of Michael Alighieri? We suggest that, like his ancestor, he was a Florentine and that he had been trading on his own account in the Black Sea. On 28th April 1470 — almost nine years after the fall of Trebizond — the Protectors of the Bank of St George at Caffa gave Michael Alighieri, (described as a merchant of Trebizond) a ten year safe conduct which also covered his children and subordinates⁴⁴. Michael Alighieri was clearly a merchant of some importance. It was customary for Florentine merchants who were established overseas in a place which did not have a Florentine consulate to enjoy the protection of the resident representative of Genoa or Venice⁴⁵. But this had its drawbacks and Michael Alighieri may well have been negotiating with the Signory in 1460 for his own convenience and quite probably with David's authority.

How did a merchant like Michael Alighieri allow himself to be involved in Ludovico da Bologna's rather equivocal plans? Pastor writes that « we may at least affirm that Michele degli Alighieri ... was no deceiver, it can hardly be supposed that a man of his stamp would have travelled through Europe in the company of impostors »⁴⁶. It seems likely that Michael only joined the party at Venice or Florence, where he was doing legitimate business on behalf of the Emperor of Trebizond. Certainly a merchant of Trebizond would not have cared to make the ten month overland journey which Ludovico undertook, while Italian ships to Venice and Genoa were available to him. From the time he joined the party, observers regarded him as the most creditable and credible of Ludovico's ambassadors : in all but one of the lists we have of them he is placed first. He also presented

⁴² Müller, p. 206 n°. xii; D.A. Zakythinos, *Le Despotat grec de Morée*, ii, Athènes 1953, pp. 261-2

⁴³ Heyd, ii, pp. 297-302.

⁴⁴ *Atti della Società ligure di Storia patria*, vii, p. 677 n°. dccc cv.

⁴⁵ Iris Origo, *The Merchant of Prato*, London 1963, p. 127 quotes an example.

⁴⁶ Pastor, iii, pp. 248-9.

to the Duke of Burgundy the longest and most detailed of the three letters (see Appendix). Its style is no different from the letters supposedly from the Georgian rulers, and it no more looks the genuine epistle of David than the others of their alleged signatories, but it stands out from the others in two points. The first is that it gives a different figure for the men the ruler of Lesser Armenia is to send to the alliance, and it is dated 22 April 1459, whilst the others are dated in November 1459. The second and most striking point is that there is no mention of Ludovico da Bologna in it, whilst the others are fulsome in his praise. Could the letter be Alighieri's own work?

Before Ludovico da Bologna reached Rome, on the night of 26 December 1460⁴⁷, he had added two more envoys to his party. The ruler of Lesser, or Cilician, Armenia, variously called 'Dardebech', 'Verturech', 'Ubercht', 'Urtebek', 'Verthbech' and 'Verbrecht' sent an envoy whose name seemed equally difficult to hear aright: this man is known as 'Morato', 'Morathum', and 'Mommart'. He was an Armenian, but his master — who, if he existed, was probably the Ramazan emir of Adana — offered only 10 or 20,000 men to the alliance and sent no letter. However his ambassador made up for this by his pleasant appearance (wrapped up in an enormous cloak and with a very tall pointed hat) and by his skill at playing all sorts of musical instruments⁴⁸. The other ambassador to appear at this stage was from a much more important ruler, Uzun Hassan, Chief of the Turkoman tribe of the White Sheep (Ak Koyunlu), son-in-law of John IV of Trebizond, ruler of most of northern Persia and eastern Anatolia and the most formidable member of the alliance. He is usually called the 'Little Turk' in our sources. His ambassador promised 50,000 men, but brought no letter: his name was Mohammed the Turkoman. Whether Mohammed was in fact Uzun Hassan's ambassador or not, we have excellent proof that until 1475 the Turkoman chieftain had never seen or heard of Ludovico da Bologna, in an eyewitness account of their first meeting then⁴⁹. The ambassador of Uzun Hassan had, curiously enough, the same tonsure as the Georgian envoys « except that on the very crown of his head was a little tuft of hair such as they say the heathen flamens used to wear on their caps »⁵⁰. One wonders whether Mohammed the Turkoman was not also a tonsured friar in disguise; at any rate neither of the two new additions to the party are very convincing.

⁴⁷ Pastor, iii, p. 246 and note *.

⁴⁸ Du Clercq, p. 121.

⁴⁹ Edd. Ramusio and Charles Grey, « The travels of the Magnificent M. Ambrosio Contarini », in *A Narrative of Italian Travels in Persia in the Fifteenth and Sixteenth Centuries*, London 1883 (Hakluyt Society 1st Series Vol. xlix), pp. 134-5.

⁵⁰ Pius, *Commentaries*, pp. 371-2.

The arrival of Ludovico da Bologna and his entourage in Rome created a sensation. Wherever they went, people stared at them and they were continually followed by a crowd of gaping children. Pope Pius II received them in Consistory and the ambassadors were royally entertained out of public funds. The envoys themselves did not have much to say beyond a few brief and solemn words, largely in praise of Ludovico da Bologna. There is mention, however, of two more potentates who had promised help : Ismael Isfendiyaroglu Bey of Kastamonu (whose name is corrupted to 'Spediar', 'Dispendiar' and 'Stipendiar' in our sources), and the Grand Karaman. In fact Ismael's city of Sinope fell the next year to Mohammed II a few weeks before Trebizond itself. Ibrahim Bey of Karamania and his family had long been enemies of the Ottomans, and Pius II was already in communication with him⁵¹. The ambassadors ended their address by asking, on behalf of the two Georgian and two Muslim rulers they represented and also on behalf of the four Georgian and two Muslim rulers who had omitted to send ambassadors, above all to « appoint Ludovico, who has brought us here, Patriarch over those who observe the ritual of the Roman church in the East and are loyal to your See »⁵². Only Michael Alighieri conspicuously disassociated himself and the Empire of Trebizond from this request. Nevertheless, Ludovico da Bologna was appointed Patriarch of Antioch, a titular see at this period, usually reserved for Franciscans, on 9 January 1461⁵³. Ludovico's private aims, so laboriously promoted, were now satisfied.

Pius II combined both acute realism, and, in his crusading ventures, idealism which sometimes clouded his better judgement. As a realist, he recognised that the Council of Mantua had been a failure and that Ludovico's ambassadors were not all that they made themselves out to be. From his *Geography*, it is clear that Pius was well aware of the political situation at the eastern end of the Black Sea⁵⁴, and he was convinced that a joint

⁵¹ Pastor, iii, p. 247.

⁵² Pius, *Commentaries*, pp. 371-4.

⁵³ *Bull. Franc.*, NS ii, p. 440 n^o. dcccclxvi and n. 2.

⁵⁴ Pii II Pon. Max. *Asiae Europaeque elegantissima descriptio*, Paris 1534, p. 136. Pius was also well informed by Cardinal Bessarion, a native of Trebizond who never lost his love for, or interest in, his old city : one of the most detailed accounts of the fall of Trebizond is in a letter sent by George Amiroutzes, *Protovestiarior* of the Empire and once its representative at the Council of Florence, to his old friend Bessarion - see Chrysanthos, pp. 321-2. But Europeans in general were not so well informed about the world which hovered between fact and fancy in eastern Anatolia. The stories about Trebizond which circulated, by real and supposed travellers were bizarre in the extreme. In fourteenth century Marocco it was even believed that the Grand Komnenoi wore short tails. Thus it is not surprising that the Burgundians should later accept the ambassadors of Trebizond and of Prester John as being equally genuine. For popular tales about Trebizond, see *Geoffrey de Mandeville's Travels*, tr. P. Hamelius, London 1900 (Early

attack from the West and from Uzun Hassan's alliance, would humble Mohammed II and save Europe, long before Ludovico da Bologna came with tales of 120,000 men-at-arms who were waiting for the signal beyond the Euphrates. He had written « Do not believe that all Asia will be thus submitted to Mohammed, that he will not find there a great number of Christ's servants. There are many, but they groan under the yoke of servitude in Cilicia, in Bithynia, in Cappadocia, in the Pontus, in Syria. The Iberians, also called Georgians, the Trapezuntines, the Armenians, still serve Christ, and will not hesitate to take up arms ... »⁵⁵ Evidence for this came from many sources, besides Ludovico da Bologna : in 1460, for instance, a certain Archdeacon Moses Giblet had come on behalf of the Patriarchs of Alexandria, Antioch and Jerusalem, proffering their obedience in return for allied action against the infidel⁵⁶. For, since the Council of Florence, not only had the Turk brought a very real threat to Europe itself, but the sufferings of Eastern Christendom had been brought very much closer home to Rome. Pius II felt a deep obligation towards those Christians who had in 1439 submitted to his Church. Therefore, after Ludovico da Bologna's speech (made in Italian) which followed the laconic remarks of his ambassadors, Pope Pius, in his own words, « applauded the desires of the princes and made it clear that he considered their offers of great importance. He recounted what had taken place at Mantua, saying that he had done his best but that the Christian princes had not assembled there. Nevertheless he hoped they would assemble if they learned of the purpose of the eastern nations. He thought it would be helpful if the ambassadors themselves should proceed through Italy across the Alps into France and tell King of France and Duke of Burgundy what they had told him. Without the French it would be hard to make any crusade that would be worth while »⁵⁷.

The Pope gave letters of recommendation to Ludovico addressed to the Signory of Florence (which he seems to have revisited with his now enlarged

English Text Society), i, 90-8 (who gains much of his 'information' from the legends of the *fée Mélusine*); Odoric de Pordenove, ed. Manuel Komroff in *Contemporaries of Marco Polo*, London n.d., 213-4; *The Bondage and Travels of Johann Schillberger*, London 1879, pp. 41-3 and M. Quatremère, « Notice de l'ouvrage qui a pour titre : Mesalek Alabar fi Memalek Alamsar (Mesa' lak-al-absâr), Voyage des yeux dans les Royaumes des Différentes contrées », in *Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, xiii (1) (1839), pp. 379-380.

⁵⁵ Enee Silvij *Epistole*, Nuremberg 1496, n°. cxxxi. It must be remembered that the chief support for the league came not from oppressed Christians but from the independent emirates of Anatolia. Sultan Bayezid I had all but suppressed these before he was defeated by Timur at Angora in 1402. Timur had restored the emirates before he left Anatolia, and Sultan Mohammed II was repeating the annexations made by Bayezid over seventy years before.

⁵⁶ Hefele, vii (2), p. 1343.

⁵⁷ Pius, *Commentaries*, p. 372.

entourage) and to Duke Philip the Good of Burgundy, on 13 January 1461. The same day Ludovico was confirmed as Apostolic Legate⁵⁸. The ambassadors were nothing loth to go, so long as they were granted travelling expenses. The only evidence we have that Pius had begun to suspect the genuineness of the party, when it left Rome in the second week of 1461, is that he « stipulated that Ludovico should not sign or style himself Patriarch till he returned and should not carry the credentials of that office with him but leave them in the keeping of the Cardinal of St Peter so that meantime they might get more information about the territory to be included in the Patriarchate »⁵⁹.

It is at this stage, after Ludovico's ambassadors had been recognised by Rome, that things started to get out of hand. The party began to resemble a circus, paraded by Ludovico from court to court. To the French and the Burgundians, the show must have seemed like the tales of Mandeville come alive. Not only did Qwarqware's ambassador obligingly display his double tonsure to the accompaniment of the Lesser Armenian envoy's music, but by the time they reached Charles VII's court at Paris early in May 1461, Ludovico had added a final and most spectacular attraction to his cast — the representative of Prester John himself. This man, called Mr Hanse, was a « merueilleusement grand clercq »⁶⁰: his special and appropriate accomplishment was a profound knowledge of astrology. It is at this point that one begins to despair of the authenticity of any of the ambassadors, but Michael Alighieri still figures prominently among them and Charles VII fêted the party.

Ludovico told the French monarch, whom his Oriental ambassadors insisted on calling the 'King of Kings', that the very sight of the banner with the lilies of France upon it was enough to terrify the Turk: by sending

⁵⁸ *Bull. Franc.*, NS ii, p. 451 n^o. dcccixviii and dcccclxix; p. 452 n^o. dcccclxx; and Pius, *Epist.* n^o. cccxc.

⁵⁹ Pius, *Commentaries*, p. 373.

⁶⁰ There are five chief sources for Ludovico's travels in France and Burgundy, apart from Pius, *Commentaries*, p. 373. They are Enguerrand de Monstrelet, or rather, his continuator, *Chroniques*, Paris 1595, f. 85b; du Clercq, pp. 120-2; *Dagboek*, pp. 441-2; Barante, ii, 179 n. 4 (a note by Barante's editor, M. Gachard, quoting a Burgundian register called *Wetvernieuwingen van 1443-1480*); and the *Memorieboek der Stad Ghent van 't J. 1301 tot 1737*, Gent 1852, i, 258. Except for the short reference in the *Memorieboek*, the accounts in the sources are very similar, especially in their lists of the ambassadors and their attributes. It is possible that a common source was used — perhaps the *Dagboek*, which has the fullest list. The account which follows differs slightly in chronology from Babinger, pp. 226-7 and Kervyn de Lettenhove, *Histoire de Flandre*, v, Bruxelles 1850, 47-8. Lettenhove however attributes the story about the French army being worth 100,000 men in prestige to the alliance, to the Duke of Burgundy. He finds that the banner of Robert and Godefroy will be worth more than 100,000 men beyond the Bosphoros.

an army in his name with a French commander the venture would be worth 100,000 men (which was, after all, a fair estimate of what Marshal Boucicaut had been worth to Manuel II Palaiologos in 1399). We do not know Charles's reply : he was an old man with an undistinguished crusading record and had never been greatly impressed with Pius's schemes. After a few days spent at « bien ayses », the party moved on to Philip of Burgundy's court at Brussels. Although the ambassadors had told Charles that their masters were not in need of financial support, they had themselves managed to scrape together « a considerable amount of money ».

Duke Philip the Good offered the most serious hopes of help in the East. A dedicated crusader, successive Popes had turned to him for support. However, his one move in the direction of the Caucasus had ended in ludicrous disaster. A Burgundian expedition had set out in 1443 with the ostensible intention of assisting the crusade which was to end in defeat at Varna the following year. The Burgundians hired Venetian ships, which were presumably commanded by Venetians, for when the expedition eventually entered the Black Sea in the spring of 1445, it developed into a barely disguised attack on Genoese shipping. The expedition divided into two : Valerand de Wavrin took part to Caffa where he did some damage to Genoese commerce in the Crimea, and Geoffroi de Thoisy took the other part along the Trapezuntine coast in pursuit of a Genoese merchant vessel. They burned Oinaion (Ünye) and visited the Grand Kommenos John IV on the way. At the Genoese port of Bathys (Batoumi), which he was attacking at the time, Geoffroi de Thoisy was surprised by the lord of Guria and a party of ferocious Mingrelians. He was only released through the good offices of the Trapezuntine government. The Genoese Doge immediately took the case up with Philip of Burgundy and the argument dragged on for years after the Burgundian expedition had been ordered out of the Black Sea as a menace to Christendom, by Pope Eugenius IV and the Doges of Genoa and Venice. Valerand de Wavrin was still asking Duke Philip for the expenses he had incurred on the trip as late as 1458. But the Duke had not been deterred by the fiasco of 1445. The year after the fall of Constantinople he had once more taken the cross, although his plans had always been frustrated by the ambitions of Charles VII who was for almost half a century his contemporary and rival. By 1457 he had received a detailed report from a committee of experts as to how to attack the Turk and had started to organise his followers and appropriate the funds needed for a landing at Gallipoli and a subsequent march on Constantinople⁶¹. But the Duke was even older

⁶¹ See note 32 and Jules Finot, « *Projet d'Expedition contre les Turcs préparé par les conseillers du Duc de Bourgogne Philippe-le-Bon (Janvier 1457)* » in *Mémoires de la Société des Sciences, de l'Agriculture et des Arts de Lille*, 4^e série, xxi (1885), pp. 179-191.

than Charles VII. Pius II had promised that « Philip the Good, Duke of Burgundy, although aged more than sixty years, not only promises to go in person, but also will use all means to encourage others to take part »⁶². Once again, it was Charles VII whose threats to Burgundy thwarted the enterprise, just as it was the French King's successor, Louis XI, who provided the excuse for the Duke's failure to join Pius II at Ancona two years later.

Duke Philip as not at Brussels, but the ambassadors met him at St Omer where he was holding a chapter of the Order of the Golden Fleece. They arrived on Saturday 23 May 1461 and were introduced to the Order at eight o'clock that evening. In all the accounts of their travels, we find that Ludovico da Bologna was prematurely claiming that he was Patriarch of Antioch, « eslu par toutes les Nations d'Orient » : Michael Alighieri had meanwhile become « conte palatin » of Trebizond. Ludovico made an impressive speech : « Here are the Magi come from the East towards the star they have seen in the West, that is to say, towards you, whose puissance shines today so brightly, as far as the shores of the Orient, illuminating there princes and nations and guiding them towards the true image of God ». This provoked further festivities, and Philip accepted the three letters which survive.

At the beginning of June they travelled, praising the good Duke, to Brussels, where Philip « les recoeilla et festoya moult honourablement et leur fait de beaux dons ; mais de ce quils proposèrent devers ledit duc, ny de ce que le dit duc leur respondit », Du Clercq and our other chroniclers did not know.

On 4 July 1461 the ambassadors visited Ghent for two days. The burghers of Ghent noted the more bizarre features of the party carefully, but no serious business seems to have been done. A further blow was the news that Charles VII of France had died on 22 July. The ambassadors attended his funeral and went on to Reims where his successor Louis XI was crowned on 13 August 1461. The new king seems to shown no interest at all in Ludovico's propositions. The party left for Italy having accomplished nothing and unaware that Trebizond, abandoned by Uzun Hassan, had already fallen that month.

The rest of the story is best told by Pius II. « In the meantime many reports had come to the Pope which made him suspicious of this embassy.. It was said that Ludovico was a liar and a deceiver ; the men from the East had come with him for the sake of gain pretending to be royal ambassadors and bringing forged letters from princes. Furthermore Ludovico had already disregarded the Pope's instructions by having himself addressed as Patriarch wherever he went and accepting greedily the honours shown

⁶² Pius, *Epist.*, n° cxxxi.

him as such. It was a matter of general knowledge too that in Hungary and Germany he had granted dispensations which even legates *de latere* would not have dared to grant without special instructions. For all these reasons, when he returned from France he did not find the same favour for himself or the ambassadors that they had been shown before. When the Pope reproved him for disregarding the Apostolic commands, he had no answer, but the only punishment he received was that he could not obtain his credentials as Patriarch and narrowly escaped imprisonment. The Pope's forbearance was not so much for him as for the companions he had brought with him, since it was still a question whether they were genuine or pretended ambassadors, and on this account he gave them money for their return journey»⁶³. This still remains a question: Ludovico was undoubtedly a charlatan, but he had in fact travelled in the East. We can dismiss the ambassador of Prester John immediately. The envoys of Uzun Hassan and of the ruler of Lesser Armenia arrived suspiciously late in Ludovico's tour for them to be considered seriously. The Georgian ambassadors had in fact come with Ludovico from the Caucasus, and they brought letters. But the nature of their letters suggests that, although they could well have been Georgian, they were not the genuine ambassadors of George VIII and Qwarqware II. Michael Alighieri could well have been in Florence on official business for David of Trebizond, but it seems more likely that, although he was the most serious ambassador Ludovico had, his aims were purely those of a private merchant who had concerns in the Black

⁶³ Pius, *Commentaries*, p. 373. The chronology of the fall of Trebizond has been much discussed, but the date of 15 August 1461 of local tradition seems adequate. The date of when the news was first received in Italy is also in dispute: Spyridon P. Lambros, «Hé alósis tés Trapezountos kai hé Benetia», *Neos Hellénomnómón*, ii (1905), 325-6, claims it to have been on 26 October 1461. F. Babinger, «La date de la prise de Trébizonde par les Turcs», *Revue des Etudes Byzantines*, vii, (1949), 205-7, maintains that it was on 27 October 1461. The real date can be put back rather further, the sequence starting with letter sent from Asia Minor to the Senate of Venice by Niccolo Sagundino (an eye-witness of the fall of the city) on 21 September 1461—see Lambros, 331-3. The news was received in Venice before 20 October 1461, on which day the Venetian ambassadors to France were told that «nuper litteras accepimus a capitaneo nostro maris quibus certiores facti sumus. Turcum ipsum fuso et fugato Ossone Cassano civitatem Trapeunde occupavisse» — see Pastor, iii, 255 n., quoting from the unpublished *Deliberazione Secreti*, reg. 21, f. 63. The news was received in Rome before 26 October 1461, on which day B. Bonatto wrote to the Marchioness of Mantua about the fall of Trebizond. This letter, in the unpublished archives of the Gonzaga family, is quoted in Pastor, iii, 255 n. On the same day Pius II wrote to Hungary with the news (quoted by Lambros) and on the following day 27 October 1461, the news was mentioned in a letter from Pisa (Volterra) to Milan (quoted by Babinger). Cherubino Ghirardacci, *RIS* (NS), xxxiii, p. 178, the historian of Bologna states that he first heard the news of the fall of Trebizond on Bologna on 23 March 1462.

It is likely, therefore, that Pius had not heard of the fall of Trebizond when Ludovico da Bologna saw him for a second time, but Ludovico would have heard it in Venice when it came a little before 20 October 1461.

Sea. At any rate, nothing was accomplished, and indeed the Eastern alliance was probably discredited by the whole business. Worse, it has been suggested that news of Ludovico's tour was one of the factors which decided Mohammed II to attack Uzun Hassan, the Isfendiyaroglu of Kastamonu and Sinope and the Grand Komnenos of Trebizond in the summer of 1461 ⁶⁴.

One of the more remarkable features of Ludovico's character was his resilience. Having seen Pius he went straight to Venice where he got himself consecrated Patriarch of Antioch after all, by priests who were ignorant of the story. For the first time in his life Ludovico became a priest. When Pius II «learned of this, he wrote to the Patriarch of Venice to put the cheat in prison, but Ludovico was warned by the Doge and fled precipitately. Where he or his companions went, or what they did afterwards has never been learned from that day to this» ⁶⁵. In fact we do know a little about his subsequent career. Michael Alighieri returned, as we have seen, to his trading in the Black Sea, but Ludovico, undaunted, continued his career as self-appointed Patriarch and ambassador. He appeared once again, this time at the court of King Casimir IV of Poland, in 1465. The 'Patriarch of Antioch', as he still styled himself, now claimed to be the ambassador extraordinary of Pope Paul II and the Emperor Frederick III to the Mongol Khan 'Ezigere'. The Khan had charged him to negotiate an alliance with Casimir, but when Ludovico asked the Polish king for some suitable presents to take back to Tatar, Casimir lost interest in the matter ⁶⁶. There is no record of Ludovico's appointment as papal or imperial ambassador — or, for that matter, as Patriarch.

It was not until 1471 that Ludovico ventured to appear in Italy again — this time as Uzun Hassan's ambassador. Remembering his previous reception, Ludovico was well prepared this time. He produced the witness of several honourable Genoese that they had actually seen Uzun Hassan give him a letter for Pope Paul II (who had in the meantime died), as well as a notary's affidavit, sworn before the Bishop of Caffa, that interpreters had translated the letter from Arabic into Italian ⁶⁷. It so happened that the Senate of Venice was at this time in serious negotiation with Uzun Hassan ⁶⁸, whose diplomatic language was probably Persian and not Arabic, but there is no record of how Ludovico's protestations of sincerity were received.

The friar actually met Uzun Hassan for the first time on 30 May 1475. A Venetian ambassador called Ambrosio Contarini was in Tabriz at the

⁶⁴ Pastor, iii, 249.

⁶⁵ Pius, *Commentaries*, 373-4.

⁶⁶ Martin Cromer, *De origine et rebus gestis Polonorum libri xxx*, Basiliae s.d. (1554-5), pp. 584-5.

⁶⁷ Wadding, xiv, p. 144 n^o. i.

⁶⁸ V. Minorasky, *La Perse au XV^e siècle entre la Turquie et Venise*, Paris 1933 (Société des études Iraniennes et de l'art Persan, n^o. 8), p. 20 n. 21.

time⁶⁹. He writes that « a certain friar Ludovico da Bologna, accompanied by six horsemen, who called himself the Patriarch of Antioch, and said that he was sent as ambassador from the Duke of Burgundy », arrived at Uzun Hassan's court. « The Shah immediately sent to ask us whether we knew him, on which we gave a favourable report of him to His Majesty ». Ludovico proceeded to tell Uzun Hassan « that he had been sent by the Duke of Burgundy in whose name he made great offers. He made a long speech, which seemed to have little effect upon the Shah, and which it is unnecessary here to repeat ». There is no record that Charles the Bold (1467-1477), the new Duke of Burgundy, ever appointed Ludovico da Bologna as his ambassador, or indeed had any contact with Uzun Hassan. However, Ludovico was sent back to Duke Charles with what may well have been the first genuine letter of his life. He travelled with Contarini, but on 27 July 1475 announced that he had decided not to go to Burgundy after all, and that he would abandon the Venetian ambassador in Georgia, going by way of Circassia and Tataria to Russia, « as he appeared to have some knowledge of the way ». Contarini goes on to say that « He himself had several times proposed that we should abandon each other, and of this I reminded him, and begged him that we might perform the journey in company. He replied, however, that it was time for everyone to take care of his own safety. This appeared to me a strange and iniquitous reply, and I again begged him not to be so cruel, but it was of no avail ». Ludovico abandoned Contarini on 6 August 1475, « and after making me some excuse, started with his people ... I thus remained alone with my attendants — five of us in all — utterly abandoned, without money, without hope of safety, neither knowing which way to go nor what course to adopt ». Contarini in fact got back to Venice after a hazardous journey of two years. He went *via* Moscow, but there is no mention of Ludovico's arrival at the court of Ivan III. With this final, and most characteristic, example of evasion, Ludovico da Bologna passes out of our record.

As Pius II wrote in 1461, « In matters carried on from a distance there is abundant opportunity for deception and the truth can seldom be discovered. From that time the Pope was suspicious of any communications from the East, especially when they were brought by men who were poor and unknown »⁷⁰. Whatever streak of psychology lay behind Ludovico da Bologna's extraordinary career, it is certain that he did a great disservice to the alliance against Mohammed II and may even have hastened the destruction of Trebizond itself.

Anthony BRYER,
University of Birmingham,
England

⁶⁹ Contarini, pp. 134 and 140-1.

⁷⁰ Pius, *Commentaries*, p. 374.

APPENDIX

THE SUPPOSED LETTER FROM THE EMPEROR DAVID,
GRAND KOMNENOS OF TREBIZOND, TO DUKE PHILIP THE
GOOD OF BURGUNDY

The letter which Michael Alighieri gave Philip of Burgundy on behalf of David of Trebizond has been reprinted a number of times¹. The letters of George VIII and Qwarqware II are usually given after David's letter. The Trapezuntine letter differs, however, from the other two in a number of respects. It is much longer and more detailed. It is dated 22 April 1459², whereas the other two letters are dated, respectively, November and 5 November 1459. It estimates at 10,000 the number of men which the ruler of Cilician Armenia can offer to the league, whereas the letter of George VIII gives the figure as 20,000. It does not mention Ludovico da Bologna, whilst the other two letters are loud in his praise as the 'Patriarch' who had united the league. But in all other respects it resembles the two Georgian letters, and its author, if he was different from that of the other two letters, must have known of and about them. Ludovico, we know, knew no Latin. We suggest that the letter attributed to David of Trebizond was written by Michael Alighieri himself. He was proficient in Latin and he had also excused himself from the recommendations which the other ambassadors had made to Pius II on Ludovico's behalf. There is rather more conviction in the Trapezuntine letter than in the other two.

There are several indications, apart from that of style, that this is not a translation of a letter originally written in Greek. David is referred to as the « Emperor of the Trapezuntines », as most papal and other Italian documents called the Grand Komnenos of Trebizond, and as he never called himself³. David offers the Duke of Burgundy the throne of Jerusalem. This lure can hardly have been considered in Trebizond, and whilst it may well have been in the hopes of Pius II, of the Italian merchant cities and of Philip himself, it seems a highly improbable promise for a Byzantine ruler to make. Like the other letters, David's is full of exaggeration. For instance, it is unlikely that the Trapezuntine fleet should in 1459 have numbered thirty galleys when even in the heyday of Alexios III in the second half of the fourteenth century, it counted no more than two galleys and forty skiffs⁴. Nor is David Komnenos

¹ E.g. in Pius, *Epist.* cccxci; Fallmerayer, pp. 265-272 and in Nicholas Reusner, *Epistolarum Turcicarum variorum et diversorum auctorum, libri v.* Francofurti ad Mœnum 1598, v, pp. 191-2.

² Reusner, p. 192, has 12 April 1459.

³ E.g. in Wadding, vii, p. 100 n^o. xi, John XXII to « magnifico viro Imperatori Trapezuntidarum ». The correct title of the Emperors of Trebizond was « Faithful in Christ the God, Emperor and Autocrat of All the East, the Iberians (Georgians) and the Lands Beyond the Sea (the Crimea), the Grand Komnenos » — see Chrysanthos, p. 362.

⁴ Lampsides, *Panaretos*, pp. 70 and 77. But in 1402, Timur ordered Manuel III to prepare twenty galleys against the Turks : there is no evidence that he ever did this — see Sanuto, ed. Muratori, *RIS*, xxii, coll. 797-8, 806.

likely to have had 20,000 armed men at his disposal (almost the size of the population of Trebizond itself) when the most that Alexios III had been able to field was 600 men, with a few more troops from the *banda* (provinces) ⁵. It is interesting to see, however, that in about 1450 it was believed in Venice that the Emperor of Trebizond had 25,000 cavalry at his disposal, 15,000 of which would be prepared to fight abroad ⁶. This sort of exaggeration suggests that the letter was written in Italy. But its author was aware, clearly, of David's immediate relatives and makes no mistakes, whilst in many European sources it was believed that John IV was the last Emperor of Trebizond. Indeed, in this respect, the one error of fact — that it was David and not John IV who had married Theodora to Uzun Hassan — tends to confirm the view that the author knew of Trapezuntine affairs at first hand. Only a visitor to Trebizond could have obtained the mistaken impression from David that it was he who arranged the marriage — all other Italian sources give the better known John IV the credit for this. But Laurent has argued that it was David who, as Despot, had escorted Theodora to Diyarbekir ⁷.

We can conclude that the letter was written, if not in Italy, from an Italian point of view, and by someone who knew Trebizond well and had recently seen David Komnenos as the new Emperor. Both factors point to Michael Alighieri as the author of the letter. A translation of it follows :

« DAVID EMPEROR OF THE TRAPEZUNTINES TO PHILIP DUKE OF BURGUNDY

« Most illustrious Duke of Burgundy : I, David Emperor of the Trapezuntines gladly write to you with warmest greetings, about what has happened to us, so that, knowing this more exactly, you can consider how to act for the sake of your piety and through love for our faith ⁸. For, now, I and the other Christian princes who are in these parts have formed an agreement and alliance between us to wage against the Turks; and I have given as wife to Assembech ⁹ the daughter of my brother and predecessor Caloianis ¹⁰. Assembech was the son of the most powerful Prince Carailuch ¹¹. And I have done this to secure him and make him faithful to us in the league which we made together; and so that he

⁵ Lampsides, *Panaretos*, p. 79.

⁶ Sanuto, xxii, col 962 and n. *infra* col. 960.

⁷ V. Laurent, « David II » in the *Dict. Hist. et Géogr. Eccl.*, xiv (1959). Theodora outlasted both the death of David (in 1463) and of her husband Uzun Hassan (in 1478). Her daughters were living in Damascus in 1512, where they still spoke the Pontic dialect. There is evidence that Theodora was in touch with the Senate of Venice on her own account in 1466-6 — see Charles Diehl, « Catherine ou Théodora ? », *Byzantinische Zeitschrift*, xxii (1913), 88-9.

⁸ It is possible that the news of the revocation of the Reunion of Florence had not yet reached Trebizond.

⁹ Uzun Hassan, Chieftain of the White Sheep (Ak Koyunlu) (1449-1478).

¹⁰ Kaloïānēs, or the Grand Komnenos John IV of Trebizond (1429-1459).

¹¹ Kara Yuluk, or the Black Leech, father of Uzun Hassan and son-in-law of the Grand Komnenos Alexios III of Trebizond (1349-1390).

should persevere in fighting against the Turk, who holds Constantinople. And now the alliance has begun operations and has captured in battle many of the Turk's lands and fortresses which lay on his borders, and now he has retired into his own country. Therefore we are, ourselves, ready : and we await your arrival against the infidels, about which the Pope wrote to us and informed us through his Ambassador; and which you Latin Princes went to discuss in the Council of Mantua, so that you could organise an army against the infidels.

« If you do this, we shall be prepared : I with thirty *biremes* and with 20,000 men : Assembech is ready to go to war with 50,000 men to attack and subject Bursa and all Anatolia. Hence I ask Your Most Enlightened Lordship that it may please you to make a start in the region of Hungary. Not if you can contribute any hindrance against the Turk, however minor, so that he is harried on several sides, then we will press upon him from our front so that it will be easy to destroy and conquer him.

« And if Your Lordship considers doing this and comes, or sends any of your men, all of us, the Oriental Princes, promise to send you help and aid and whatever we have for the recapture of Jerusalem, and — know you — we shall make you King of it, for we are confederates and promise you this. First of all, there is I, ready with 30 *biremes* and 20,000 men, as I said. Georgius King of the Persians¹² is prepared with 60,000 men. Gorgora Duke of Georgiana¹³ is ready with 20,000 horse. Bendiam King of Mingrelia¹⁴ with his son is prepared with 60,000 men, which will be easy for him. Rabia¹⁵ with his brother and his Barons has 30,000 men. The Gith and Aron race¹⁶ promise to fight under the banner of Georgius King of the Persians. Dardebech Lord of Lesser Armenia¹⁷ has 10,000 men. Assembech my relative, as I said, has promised to give us rights of passage over the infidel lands and will come in person with 50,000 men. There are also in league with us two other infidel rulers, Caromanus¹⁸ and the lord of Sinope¹⁹ : who are continually asking how they can claim Constantinople from the Turk and recapture their lands. At present I shall write no more to Your Lordship, for I commend to you Michael de Algeory, my Baron and Ambassador, whom I send to you. Give him full confidence in these matters : he will explain to you all our aims and deliberations. I pray to you again not to let our pious negotiation and plan to be in vain, for we believe it to be God's work. For since that time when I established cordial relationships with your men who reached these parts, I have always acknowledged you and have, and ever will be, devoted to your honour and dignity.

« Farewell in Christ.

Given in Trapesunda, in the Palace our residence.
In the year of the Lord 1459, the 22nd day of April ».

¹² George VIII, King of Kharthli-Imerethia (1446-1466).

¹³ Qwarqware II, ruler of Zamtche (1451-1498).

¹⁴ Liperit I, *dadian* of Mingrelia (1414-1466).

¹⁵ Rabia, ruler of Abkhazia.

¹⁶ Circassians and Ossetes.

¹⁷ The Ramazan emir of Adana.

¹⁸ Ibrahim Bey, the Grand Karaman.

¹⁹ Ismael Isfendiyaroglu Bey.

LES ÉTUDES GÉORGIENNES EN FRANCE

C'est un lieu commun de dire que la langue géorgienne et, en général, la kartvélogie étaient *terra incognita* pour les Français du début de ce siècle. Et cependant, dès la première moitié du XIX^e siècle, M.F. Brosset s'était distingué en ce domaine. On lui doit, entre autres, toute une série d'articles dans le *Journal Asiatique*, à partir de 1827; l'édition, avec traduction française, de la *Chronique géorgienne*, 1829-1830 et, en 1837, les *Éléments de la Langue Géorgienne*. Mais, dans l'Introduction à ce dernier ouvrage, Brosset ne se faisait pas d'illusions. Il disait de la littérature géorgienne que « probablement (elle) aurait peu d'ardents sectateurs ». Il voyait juste : il n'eut pas de disciples. Aussi, en 1875, Villeneuve, dans sa Préface de *Mtzhketh et Ibérie, notices sur la Géorgie*, pourra-t-il écrire : « L'Occident, jusqu'ici, n'a point accordé son attention à la Géorgie ».

Située sur les pentes du Caucase, la Géorgie apparaissait à beaucoup comme une province russifiée de l'empire des tsars. Ceux qui reconnaissaient son individualité et qui auraient pu être tentés d'en étudier la littérature et l'histoire, devaient être rebutés par une langue bien différente des langues classiques auxquelles ils étaient habitués. Le géorgien n'appartenant pas au groupe indo-européen était négligé par nos linguistes et il n'eut pas, comme l'arménien, la chance de trouver un Hübschmann. L'essentiel de la littérature concernant la kartvélogie était écrit en russe, à une époque où cette langue n'avait pas encore la vogue que les circonstances historiques lui vaudront après la première et surtout après la deuxième guerre mondiale. C'est pourquoi, malgré la grammaire de Brosset, les vocabulaires géorgien-français et français-géorgien de Klapproth et le grand dictionnaire géorgien-russe-français de Tchoubinof, mais faute d'un enseignement suivi de la langue, aucun Français ne se leva pour prendre la relève du pionnier.

Mais, cent ans après le premier article de Brosset, la situation va changer. En effet, sans doute mis en éveil par la publication, dans sa *Revue de l'Orient chrétien*, à partir de 1922, par Robert P. Blake, des catalogues des manuscrits géorgiens de la bibliothèque patriarcale de Jérusalem et de la Laure d'Iviron, Mgr Graffin souhaitait voir le professeur Nicolas Marr venir en France pour initier à cette langue. Or, en 1926-1927, puis en 1928, les cours de géorgien étaient inaugurés par ce savant aux Langues Orientales Vivantes de Paris à l'avantage de quelques disciples de choix. Ces leçons ont été décisives

should persevere in fighting against the Turk, who holds Constantinople. And now the alliance has begun operations and has captured in battle many of the Turk's lands and fortresses which lay on his borders, and now he has retired into his own country. Therefore we are, ourselves, ready : and we await your arrival against the infidels, about which the Pope wrote to us and informed us through his Ambassador; and which you Latin Princes went to discuss in the Council of Mantua, so that you could organise an army against the infidels.

« If you do this, we shall be prepared : I with thirty *biremes* and with 20,000 men : Assembech is ready to go to war with 50,000 men to attack and subject Bursa and all Anatolia. Hence I ask Your Most Enlightened Lordship that it may please you to make a start in the region of Hungary. For if you can contribute any hindrance against the Turk, however minor, so that he is harried on several sides, then we will press upon him from our front so that it will be easy to destroy and conquer him.

« And if Your Lordship considers doing this and comes, or sends any of your men, all of us, the Oriental Princes, promise to send you help and aid and whatever we have for the recapture of Jerusalem, and — know you — we shall make you King of it, for we are confederates and promise you this. First of all, there is I, ready with 30 *biremes* and 20,000 men, as I said. Georgius King of the Persians¹² is prepared with 60,000 men. Gorgora Duke of Georgiana¹³ is ready with 20,000 horse. Bendiam King of Mingrelia¹⁴ with his son is prepared with 60,000 men, which will be easy for him. Rabia¹⁵ with his brother and his Barons has 30,000 men. The Gith and Aron race¹⁶ promise to fight under the banner of Georgius King of the Persians. Dardebech Lord of Lesser Armenia¹⁷ has 10,000 men. Assembech my relative, as I said, has promised to give us rights of passage over the infidel lands and will come in person with 50,000 men. There are also in league with us two other infidel rulers, Caromanus¹⁸ and the lord of Sinope¹⁹ : who are continually asking how they can claim Constantinople from the Turk and recapture their lands. At present I shall write no more to Your Lordship, for I commend to you Michael de Algeory, my Baron and Ambassador, whom I send to you : give him full confidence in these matters : he will explain to you all our aims and deliberations. I pray to you again not to let our pious negotiation and plan to be in vain, for we believe it to be God's work. For since that time when I established cordial relationships with your men who reached these parts, I have always acknowledged you and have, and ever will be, devoted to your honour and dignity.

« Farewell in Christ.

Given in Trapesunda, in the Palace our residence.
In the year of the Lord 1459, the 22nd day of April ».

¹² George VIII, King of Khartli-Imerethia (1446-1466).

¹³ Qwarqware II, ruler of Zamtche (1451-1498).

¹⁴ Liparit I, *dadian* of Mingrelia (1414-1466).

¹⁵ Rabia, ruler of Abkhazia.

¹⁶ Circassians and Ossetes.

¹⁷ The Ramazan emir of Adana.

¹⁸ Ibrahim Bey, the Grand Karaman.

¹⁹ Ismael Isfendiyyaroğlu Bey.

LES ÉTUDES GÉORGIENNES EN FRANCE

C'est un lieu commun de dire que la langue géorgienne et, en général, la kartvélogie étaient *terra incognita* pour les Français du début de ce siècle. Et cependant, dès la première moitié du XIX^e siècle, M.F. Brosset s'était distingué en ce domaine. On lui doit, entre autres, toute une série d'articles dans le *Journal Asiatique*, à partir de 1827; l'édition, avec traduction française, de la *Chronique géorgienne*, 1829-1830 et, en 1837, les *Éléments de la Langue Géorgienne*. Mais, dans l'Introduction à ce dernier ouvrage, Brosset ne se faisait pas d'illusions. Il disait de la littérature géorgienne que « probablement (elle) aurait peu d'ardents sectateurs ». Il voyait juste : il n'eut pas de disciples. Aussi, en 1875, Villeneuve, dans sa Préface de *Mtzhketh et Ibérie, notices sur la Géorgie*, pourra-t-il écrire : « L'Occident, jusqu'ici, n'a point accordé son attention à la Géorgie ».

Située sur les pentes du Caucase, la Géorgie apparaissait à beaucoup comme une province russifiée de l'empire des tsars. Ceux qui reconnaissaient son individualité et qui auraient pu être tentés d'en étudier la littérature et l'histoire, devaient être rebutés par une langue bien différente des langues classiques auxquelles ils étaient habitués. Le géorgien n'appartenant pas au groupe indo-européen était négligé par nos linguistes et il n'eut pas, comme l'arménien, la chance de trouver un Hübschmann. L'essentiel de la littérature concernant la kartvélogie était écrit en russe, à une époque où cette langue n'avait pas encore la vogue que les circonstances historiques lui vaudront après la première et surtout après la deuxième guerre mondiale. C'est pourquoi, malgré la grammaire de Brosset, les vocabulaires géorgien-français et français-géorgien de Klaproth et le grand dictionnaire géorgien-russe-français de Tchoubinof, mais faute d'un enseignement suivi de la langue, aucun Français ne se leva pour prendre la relève du pionnier.

Mais, cent ans après le premier article de Brosset, la situation va changer. En effet, sans doute mis en éveil par la publication, dans sa *Revue de l'Orient chrétien*, à partir de 1922, par Robert P. Blake, des catalogues des manuscrits géorgiens de la bibliothèque patriarcale de Jérusalem et de la Laure d'Iviron, Mgr Graffin souhaitait voir le professeur Nicolas Marr venir en France pour initier à cette langue. Or, en 1926-1927, puis en 1928, les cours de géorgien étaient inaugurés par ce savant aux Langues Orientales Vivantes de Paris à l'avantage de quelques disciples de choix. Ces leçons ont été décisives

pour les études de kartvélogie en France et, en partie, à l'étranger, en suscitant la vocation de géorgisant de celui qui allait fonder la première chaire de géorgien dans notre pays. En effet, N. Marr n'ayant pas pu revenir en France, son élève, le chanoine Brière, dès la rentrée d'octobre 1928, allait continuer son enseignement : aux Langues Orientales Vivantes jusqu'en 1939, puis à l'École des Langues Orientales Anciennes de l'Institut Catholique, jusqu'en 1951. De 1928 à 1951, malgré cinq ans de guerre, il formera plus de trente élèves, dont plusieurs venus de l'étranger. Nous ne citerons que quelques noms. Le professeur H. Vogt, Norvégien, qui publiera entre autres, en français, une excellente *Esquisse d'une grammaire du géorgien moderne*, et une série d'articles, en français également, dans la *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap*, notamment, *Le Système des cas en géorgien ancien*, qui éclaire la déclinaison géorgienne, et les *Suffixes verbaux en géorgien ancien*. A Rome, le P. Lyonnet enseignera à son tour le géorgien et étudiera, du point de vue de la critique textuelle, les versions arménienne et géorgienne du Nouveau Testament pour le grand ouvrage du P. Lagrange, *Critique Textuelle*, II, *La Critique Rationnelle*. A Londres, mais spécialisé depuis lors en arménien, C. Dowsett, professeur à la *School of Oriental and African Studies*. Après la retraite du chanoine Brière, un de ses disciples a pris sa succession, assurant ainsi la continuité de l'enseignement du géorgien en France. L'un de ses anciens élèves achève une thèse sur les cultes païens dans la montagne géorgienne.

Pour donner aux étudiants l'outil de travail indispensable qu'est une grammaire, le chanoine Brière, utilisant les cours de Marr et en se livrant, pour la syntaxe, à une analyse minutieuse d'une cinquantaine de pages de géorgien, publiait, en 1931, *La Langue géorgienne*. Malgré certaines faiblesses, sensibles surtout dans la théorie des verbes et auxquelles on peut remédier grâce au bel ouvrage de Gerhard Deeters, *Das Kharthwelische Verbum*, elle permet une initiation sérieuse au géorgien. L'avant-propos est un bon résumé d'histoire.

Parallèlement à la composition de cette grammaire et à l'enseignement, il se faisait, à partir de 1928, un travail d'édition dû principalement à Robert P. Blake, d'Harvard, soit seul, soit en collaboration avec le chanoine Brière. Une grande collection semblait attendre ces travailleurs : la *Patrologia Orientalis*. Blake y éditait, avec traduction latine, Marc et Matthieu ; puis, Jean, en collaboration avec le chanoine Brière, qui publiera, seul, Luc. Auparavant, N. Marr, en 1927, avait donné, dans la même collection, avec une traduction française qui demande à être contrôlée, *Le Synaxaire géorgien*, d'après le manuscrit d'Iviron du Mont-Athos. En 1954, Maurice Brière, Louis Mariès et Ch. Mercier y éditaient *Hippolyte de Rome, Sur les*

Bénédictions d'Isaac, de Jacob et de Moïse, dans l'original grec pour la première partie et avec les versions arménienne et géorgienne pour l'ensemble du traité. De 1961 à 1963, toujours dans la *Patrologia Orientalis*, paraissait *The Old Georgian Version of the Prophets*, texte géorgien et traduction latine, fruit de la collaboration de M. Brière et de Robert P. Blake.

À la même époque, des articles étaient publiés dans la *Revue de l'Orient chrétien*; R.P. Blake, *Une page de saint Hippolyte retrouvée* (MS. HIB. HIÉROS. 44), XXV (1925-1926), p. 225-231. Z. Avalichvili, *Géographie et Légende dans un écrit apocryphe de saint Basile*, XXVI (1927-1928), p. 279-304; du même, *Notice sur une version géorgienne de la Caverne des Trésors*, XXVI (1927-1928), p. 381-405. A. Takhaïchvili, *L'Inscription d'Epiphane*, *Catholicos de Géorgie*, XXX (1935-1936), p. 216-224.

En dehors de l'équipe groupée autour de la *Patrologia Orientalis* et de la *Revue de l'Orient chrétien*, le professeur G. Dumézil publiait en 1933 ses *Recherches comparatives sur le verbe caucasien*. Les études géorgiennes étaient bien implantées en France.

Une nouvelle impulsion allait leur être donnée par la création d'une revue réservée à ce domaine de la science. En 1948, M. Salia lançait, en géorgien, la revue *Bedi Kartlisa*, qui continue à paraître à un rythme assez lent. Mais, depuis 1957, elle est doublée, en français et autres langues européennes, par *Bedi Kartlisa*, revue de Kartvélogie, dont le Centre National de la Recherche Scientifique a reconnu l'importance et la qualité, puisqu'elle est publiée avec son concours. Elle répondait à un besoin et à une attente : tout ce que l'Europe compte de géorgisants s'y est donné rendez-vous. La France y est représentée notamment par le professeur R. Lafon, qui travaille à faire mieux connaître le géorgien. Par des extraits ou des Comptes-Rendus, elle tient ses lecteurs au courant de tout ce qui se publie en Géorgie, où l'on travaille beaucoup. Ainsi, l'avenir des études de Kartvélogie semble bien assuré.

On ne peut que s'en réjouir, quand on sait combien il reste à faire en kartvélogie dans tous les domaines : linguistique, littéraire, historique. Qu'on lise, par exemple, la *Geschichte der kirchlichen georgischen Literatur* du regretté Père M. Tarchnichvili et l'on verra la contribution que la littérature géorgienne peut apporter à la connaissance de la littérature chrétienne.

Ce serait sortir de mon sujet que de dresser un tableau du travail qui se fait dans le reste de l'Europe en ce domaine. Mais qu'on me permette de citer quelques noms : les professeurs Molitor et Assfalg en Allemagne; Lang en Angleterre; M. Tsereteli également en Allemagne; en Suisse, Tschenkéli, malheureusement, décédés tous les deux, et surtout notre collègue

de l'Université de Louvain, le professeur Gérard Garitte. Nous souhaitons que d'autres chercheurs s'intéressent à la kartvélogie pour assurer la relève. Le chantier est vaste : on embauche.

Ch. MERCIER
Professeur à l'Institut
Catholique de Paris

LE GÉORGIEN EN SUISSE

L'Université de Zurich a vu la création en 1948 de cours de langue géorgienne. Le Dr Kita Tschenkeli, qui fut chargé de cours, les poursuivit jusqu'en 1963, c'est-à-dire jusqu'au moment où il dut renoncer à l'enseignement pour des raisons de santé.

Depuis le semestre d'hiver 1964, Yolande Marchev (agrégée de français et de latin), qui fut l'assistante du Dr Tschenkeli, est chargée de cours à l'Université de Zurich (2 heures par semaine). Il s'agit pour le moment d'un enseignement théorique et pratique de la langue, qui sera suivi plus tard de lecture de textes littéraires.

Rappelons que K. Tschenkeli, Dr hon. causa de l'Université de Zurich, est l'auteur d'un ouvrage monumental : « Einführung in die Georgische Sprache », t. I et II.

D'autre part, son dictionnaire « Georgisch-Deutsches Wörterbuch » voit se poursuivre son élaboration grâce aux efforts de ses collaboratrices, parmi lesquelles nous citerons tout particulièrement Lea Flury, sans l'opiniâtre labeur de laquelle l'œuvre du Dr Tschenkeli n'aurait pu voir le jour.

Georgisch-Deutsches Wörterbuch est publié avec le concours de la Fondation Universitaire de Zurich.

ÜBER DIE GEORGISCHEN STUDIEN IN DEUTSCHLAND

(KURZER ÜBERBLICK)

Die Beschäftigung mit georgischen Studien lässt sich in Deutschland bis in das 18. Jahrh. hinauf verfolgen. Freilich handelt es sich zunächst nur um vereinzelte Erscheinungen. Erst von der 2. Hälfte des 19. Jahrh. an bildet sich eine geschlossene Kette heraus, die seitdem nicht mehr abgerissen ist.

Einer der ersten Deutschen, die sich mit georgischen Gegenständen befasst haben, ist wohl J.G. Chr. Adler, der in einem 1792 in Rom erschienenen Werk¹ einige Seiten der georgischen kirchlichen Chronologie, dem georgischen Alphabet und dem georgischen Buchdruck widmete. 1798 liess F.C. Alter in Wien sein Buch «Über die georgianische Litteratur» erscheinen, den ersten, noch recht unvollkommenen Versuch einer georgischen Literaturgeschichte in deutscher Sprache. In den nächsten Jahren war es dann vor allem der französische Gelehrte M.-F. Brosset, der Georgien in Westeuropa durch zahlreiche Werke bekannt machte und dadurch auch das Interesse deutscher Forscher wachrief. Nach der Eingliederung Georgiens in das russische Reich (1801) setzte eine intensive Erforschung des Landes ein, die vor allem in zahlreichen Reisebeschreibungen deutschstämmiger Forscher, die z.T. längere Zeit in Russland und Georgien lebten, ihren Ausdruck findet. Es genügt, hier an einige Namen zu erinnern, wie etwa die Forschungsreisenden J.A. Gildenstädt (um 1800) und J. Klaproth, der durch seine kaukasische Reisebeschreibung (1812-14, 3 Bde., deren 3. den kaukasischen Sprachen gewidmet ist) bekanntgeworden ist, ferner den Zoologen E. Eichwald (um 1830), A. Haxthausen und K. Koch. F. Bopp, der Begründer der indogermanischen Sprachwissenschaft, befasste sich auf Grund der damals bekannten Sprachmaterialien mit den kaukasischen Sprachen, unter denen er «kaukasische Glieder des indoeuropäischen Sprachstammes» zur erkennen glaubte (1847). In der 2. Hälfte des 19. Jahrh. hat in Deutschland vor allem A. Leist in zahlreichen Werken Land und Leute, ausgewählte Stücke der georgischen Literatur, georgische

¹ Um diesen kurzen Überblick von Literaturangaben zu entlasten, sei für die genauen Buchtitel verwiesen auf die vorzügliche Zusammenstellung von H. Rohrbacher, «Materialien zur georgischen Bibliographie. Teil 1: Deutsches Schrifttum», in dieser Zeitschrift Nr. 32-33 (1959) 105-144; und auf die umfassende Bibliographie D.M. Lang, *Catalogue of Georgian and Other Caucasian Printed Books in the British Museum*, London 1962.

Sprichwörter und anderes mehr in deutscher Übersetzung bekanntgemacht. In Tbilisi lebten um dieselbe Zeit lange Jahre hindurch der gebürtige Danziger G. Radde, von dessen hervorragender Landeskenntnis seine zahlreichen Schriften zeugen, und C.v. Hahn, der an einer Tbiliser Schule wirkte und dem vor allem die Geographie des Kaukasus viel verdankt, während R.v. Erckert Land, Leute und Sprachen des Kaukasus und H. Abich die Geologie dieses Gebietes erforschte. Das von vielen Reisenden beschaffte linguistische Material und einige von ihm erworbene georgische Handschriften (heute in der Universitäts-Bibliothek Graz) regten den österreichischen Sprachforscher H. Schuchhardt zur Beschäftigung mit der georgischen Sprache an. Unter seinen einschlägigen Arbeiten ist besonders seine Akademieabhandlung « Über den passiven Charakter des Transitivs in den kaukasischen Sprachen » (1895) zu nennen. In Deutschland war der Linguist Fr. N. Finck in das Georgische eingedrungen, hatte 1906 in einem Sammelwerk einen kurzen Überblick über die georgische Literatur gegeben und 1910 die georgische Sprache in seinen « Haupttypen des Sprachbaues » als Vertreterin eines eigenen Sprachtypus herausgestellt. Das war die Zeit, in der auch der bekannte Theologe A.v. Harnack mit Nachdruck auf die Bedeutung der alten georgischen Literatur für die Patrologie hinwies. Und von jetzt beginnt der Aufschwung der georgischen Studien in Deutschland.

Grosse Verdienste hat sich hier der vielseitige A. Dirr mit zahlreichen Arbeiten erworben, unter denen seine « Grammatik der modernen georgischen (grusinischen) Sprache » (1904) und seine grosse « Einführung in das Studium der kaukasischen Sprachen » (1928) zu nennen sind. Die von ihm begründete Zeitschrift « Caucasia » (1924-1934) entwickelte sich zum Zentralorgan für kaukasische Forschungen in Europa.

In Berlin hatte sich Th. Kluge zunächst vor allem mit der georgischen Baukunst befasst, aber sein Interesse bald auch der georgischen Sprache und Literatur zugewandt. In Strassburg förderte J. Karst die georgischen Studien durch seine Arbeiten über die georgischen Rechtsbücher und seine knappe, aber inhaltsreiche « Littérature géorgienne chrétienne » (1934), wodurch er, sich auf die Arbeiten von K. Kekelidze stützend, weitere Kreise mit der georgischen Literatur vertraut machte. Der früh verstorbene, sehr vielseitig begabte O.G. von Wesendonk, von 1922-1925 deutscher Generalkonsul in Tbilisi, beschäftigte sich vorwiegend mit religionsgeschichtlichen Fragen Georgiens, wie sein Werk « Über georgisches Heidentum » (1924) zeigt. Die 1. Grammatik des Altgeorgischen in deutscher Sprache verdanken wir Fr. Zorell (1930), der sich damit ebenso um die Förderung der georgischen Studien im deutschen Sprachraum verdient gemacht hat,

wie R. Meckelein mit seinem georgisch-deutschen und deutsch-georgischen Wörterbuch. Mit Hilfe dieser Bücher konnten sich Forscher wie G. Graf und S. Euringer, beide Dillingen, — der letztere interessierte sich besonders für die georgische Übersetzung des Hohenliedes — und Pfarrer I. Rucker, Oxenbrunn, der « Ephesinische Konzilsakten in armenisch-georgischer Überlieferung » (1930) untersuchte, in das Georgische einarbeiten.

Ein besonderes Verdienst um die Förderung der Kartwelologie in Deutschland erwarben sich aber auch Georgier, die entweder in Deutschland studiert hatten oder sich sonst bei ihren Veröffentlichungen der deutschen Sprache bedienten. Ich greife nur einige bekannte Namen heraus : Gr. Peradze förderte die georgischen Studien an der Universität Bonn, wo er unter A. Baumstark wirkte. M. Tarchnišvili², der erste Leiter der georgischen Sektion im Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium, ist als Herausgeber zahlreicher altgeorgischer Texte und Bearbeiter der « Geschichte der kirchlichen georgischen Literatur » (1955) hochverdient um die georgischen Studien. Nach seiner Ausbildung in Ettal und Mödling wirkte er lange Jahre in Rom. Der Arbeitskraft von K. Tschenkéli³, der zunächst an der Universität Hamburg gewirkt hatte, verdanken wir die zweibändige « Einführung in die georgische Sprache » (1958), ein noch nicht abgeschlossenes « Georgisch-deutsches Wörterbuch » (1960 ff.), sowie die Verdeutschung des georgischen « Wisramiani » (1957). M.v. Tseretheli, der kürzlich in München verstorben ist, untersuchte das Verhältnis des Georgischen zum Sumerischen und verdeutschte, abgesehen von zahlreichen wissenschaftlichen Arbeiten, « Die Weisheit der Lüge » von Sulchan-Saba Orbeliani (1933). In seinem Nachlass fand sich eine vollständige deutsche Prosaübersetzung des georgischen Nationalepos « Der Mann im Tigerfell ». Es wäre sehr zu wünschen, dass sich der Druck dieses Werkes ermöglichen lässt. Ferner wäre hier zu nennen A. Nikuradze, der Verf. wichtiger Werke zur georgischen Geschichte, der den Lesern dieser Zeitschrift durch seine interessanten Beiträge bestens bekannt ist. Der heutige Direktor des Instituts für georgische Kunstgeschichte in Tbilisi, Prof. G. Tschubinaschvili⁴, hat einige seiner wichtigsten Werke in deutscher Sprache geschrieben, und

² Nachruf : J. Aassfalg, P. Michael Tarchnišvili, in dieser Zeitschrift Nr. 32-33 (1959) 56-64 (mit Bibliographie).

³ Nachruf : J. Aassfalg. Kita Pierre Tschenkéli, in dieser Zeitschrift Nr. 45-46 (1964) 188-190.

⁴ Ars Georgica 4, Tbilisi 1955, als Festnummer zum 70. Geburtstag von G. Tschubinaschvili erschienen, bringt S. 1-11 seine Biographie aus der Feder von V. Beridze und S. 13-21 seine Bibliographie zusammengestellt von S. Kincurašvili; ferner G. N. Čubinašvili, Dostizenija sovetskoi Gruzii v oblasti istorii iskusstv, Tbilisi 1959; und V. Beridze, Giorgi Čubinašvili, Tbilisi 1963.

so wäre in diesem Zusammenhang noch mancher Name georgischer Gelehrter zu nennen.

In unserem Jahrhundert fanden die georgischen Studien Eingang an mehreren deutschen Universitäten. Freilich besteht in Deutschland kein Lehrstuhl für georgische Sprachwissenschaft oder Kaukasologie insgesamt. Das Georgische wurde und wird vielmehr im Rahmen anderer Fächer, etwa der allgemeinen Sprachwissenschaft, der Philologie des Christlichen Orients oder der Theologie, gepflegt.

Besonders günstig lagen die Verhältnisse für die georgischen Studien zunächst an der Universität Bonn, seit A. Baumstark⁵, der vielseitige Erforscher des christlichen Orients, hier wirkte. 1911 hatte er bereits eine knappe Darstellung der georgischen Literatur veröffentlicht. Nach dem 1. Weltkrieg kam er immer wieder auf georgische Themen zurück. Besonders beschäftigten ihn die Probleme der georgischen Bibelübersetzung und die Denkmäler der georgischer Liturgie. Lange Jahre wirkte neben ihm als Lehrbeauftragter H. Goussen⁶, ein guter Kenner der georgischen Sprache und leidenschaftlicher Sammler christlich-orientalischer und besonders georgischer Bücher, der aber leider nur wenig veröffentlicht hat. Neuen Auftrieb bekamen die georgischen Studien, als der Georgier Gr. Peradze in Bonn mit einer Arbeit über die Anfänge des georgischen Mönchtums⁷ promovierte, als Lehrbeauftragter für Georgisch an der Universität tätig war und seine Arbeiten vor allem in der von A. Baumstark geleiteten Zeitschrift «Oriens Christianus» veröffentlichte. Mit dem Linguisten G. Deeters⁸ zählte die Bonner Universität zur gleichen Zeit den seinerzeit wohl besten Kenner der kaukasischen Sprachen in Deutschland zu ihren Professoren. Vor allem seine Arbeiten «Armenisch und Südkaukasisch» (1927) und seine Habilitationsschrift «Das kharthwelische Verbum» (1930) sind Marksteine der deutschen Kharthwelologie. Ein hoffnungsvoller Deetersschüler, W. Peschen, der sich mit seiner Dissertation «Die Charaktervokale des altgeorgischen Verbums» (1939) bestens in der gelehrten Welt eingeführt hatte, wurde ein Opfer des Krieges. Ein weiterer Deetersschüler, Prof. K.H. Schmidt, wirkt heute in Münster. Auch Prof. J. Molitor empfing seine Ausbildung in Bonn. So konnte Bonn in jenen Jahren als Mittelpunkt der georgischen Studien

⁵ Nachruf: In *Oriens Christianus* 37 (1953) 2 f (G. Graf); Th. Klausner-H.E. Killy, Anton Baumstark, in *Ephemerides Liturgicae* 63 (1949) 185-207.

⁶ Nachruf: A. Baumstark, Heinrich Goussen, in *Oriens Christianus*, 3.Serie, Band 2 (1928) 20-24.

⁷ Gr. Peradze, *Die Anfänge des Mönchtums in Georgien*, Gotha 1927 [= *Zeitschrift für Kirchengeschichte* 46 (1928) 34-75].

⁸ Nachruf: H.K. Schmidt, Gerhard Deeters (1892-1961), in *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft* 113 (1963) 24-33 (mit Bibliographie).

in Deutschland gelten. Heute allerdings, nach dem Tode von Goussen, Peradze, Baumstark und Deeters und nach der Übersiedelung von J. Molitor und K.H. Schmidt an andere Hochschulen, ist Georgisch an der Universität Bonn nicht mehr vertreten.

An der Phil.-theol. Hochschule Bamberg hat das Altgeorgische eine neue Pflegestätte gefunden, seitdem hier der Exeget Prof. J. Molitor wirkt, der seine unermüdliche Arbeitskraft der Erforschung der georgischen Bibelübersetzung widmet. Von seinen Forschungen zeugen zahlreiche Werke, darunter viele Aufsätze in dieser Zeitschrift und im « Oriens Christianus », sein kürzlich erschienenenes « Glossarium Ibericum in quattuor evangelia et actus apostolorum » (Louvain 1962-64) und seine « Synopsis latina evangeliorum ibericorum antiquissimorum » (Louvain 1965). Gegenwärtig arbeitet er an einem weiteren Band seines « Glossarium Ibericum », das noch fehlende Teile des georgischen Neuen Testamentes (Katholische Briefe und Apokalypse) umfassen wird.

Die Universität Hamburg hat schon eine gewisse Tradition hinsichtlich der georgischen Studien : Zwischen den beiden Weltkriegen wirkte Dr. K. Tschenkéli dort als Lehrbeauftragter für Georgisch. Jetzt hält der Orientalist Prof. B. Spuler, ein bekannter Fachmann auch für die Kirchen des Orients, bei Bedarf Vorlesungen über die georgische Sprache. Zudem wirkt als Lehrbeauftragter für Neugeorgisch an der Universität der gebürtige Georgier N. Dschanelidse.

An der Universität Jena wird das Georgische im Rahmen der allgemeinen Sprachwissenschaft von Frau Professor G. Pätsch geb. Kettler, vertreten, die schon mit mehreren Arbeiten zur georgischen Sprachwissenschaft, darunter auch in dieser Zeitschrift, hervorgetreten ist.

Eine neue Heimstatt gewinnen die georgischen Studien eben an der Universität Marburg, wo der Semitist Prof. O. Rössler, als Schüler von R. Bleichsteiner (Wien), neben den semitischen Sprachen auch das Georgische pflegt. Es ist sehr zu hoffen, dass auch mancher Student des dortigen Seminars für Ostkirchengeschichte (Prof. P. Kawerau) von der günstigen Gelegenheit, die georgische Sprache zu lernen, Gebrauch macht.

An der Universität München wurde das Altgeorgische lange Jahre von Prof. G. Graf⁹, der vor allem als bahnbrechender Erforscher der christlich-arabischen Literatur bekanntgeworden ist, und von Prof. W. Hengstenberg¹⁰, meinem Lehrer, vertreten. Heute wird das Altgeorgische im

⁹ Nachruf : H. Engberding, Georg Graf, in Oriens Christianus 40 (1956) 138-141 ; A. Bigelmair, Georg Graf, in Historisches Jahrbuch der Görres-Gesellschaft 75 (1956) 516-519.

¹⁰ Nachruf : A. Spitaler, Wilhelm Hengstenberg (9.4.1885-31.5.1963), in Ludwig-Maximilians-Universität, Jahres-Chronik 1962-1963, München 1963, 17f.

Rahmen der Philologie des Christlichen Orients von Dozent J. Assfalg gelehrt, der sich mit einer Arbeit über die altgeorgischen Übersetzungen der kleinen Propheten habilitiert und einen Katalog der georgischen Handschriften in Deutschland (1963) veröffentlicht hat. Einer seiner Hörer arbeitet an einer Dissertation über eine interessante Gruppe georgischer Homilien. Das Fach «Philologie des Christlichen Orients» ist an der Phil. Fakultät der Universität München als Promotionsfach zugelassen. Als Lehrbeauftragter für Neugeorgisch wirkt an der Universität der gebürtige Georgier A. Metreweli.

Die Universität Münster hat kürzlich mit Prof. K.H. Schmidt, einem Deeters-Schüler, einen Fachmann für Alt- und Neugeorgisch erhalten, der sich mit «Studien zur Rekonstruktion des Lautstandes der südkaukasischen Grundsprache» (1962) habilitiert hat und nun das Georgische im Rahmen der vergleichenden Sprachwissenschaft vertritt.

Als Lehrmittel beim Georgischunterricht werden an den deutschen Universitäten meist verwendet: Für Altgeorgisch die Grammatik von Fr. Zorell, die sich, trotz mancher Schwächen, durch ihre knappe und pädagogisch geschickte Art für den Anfängerunterricht empfiehlt, und für Fortgeschrittene die Grammatik von N. Marr und M. Brière; für Neugeorgisch wird meistens die 2-bändige Einführung in die georgische Sprache von K. Tschenkéli benützt. Als Wörterbücher stehen nun die altgeorgischen Glossare von J. Molitor zur Verfügung, die besonders die Analyse des altgeorgischen Verbums erleichtern und neben G. Deeters, «Das kharthwelische Verbum», zum unentbehrlichen Handwerkszeug eines jeden gehören, der sich ernstlich mit Altgeorgisch befasst. Für das Neugeorgische sind die Wörterbücher von R. Meckelein, E. Cherkesi und neuerdings das noch nicht abgeschlossene georgisch-deutsche Wörterbuch von K. Tschenkéli zu empfehlen, deren letzteres sich durch Materialreichtum und eingehende Behandlung des schwierigen georgischen Verbums auszeichnet. Zur Einführung in die Geschichte der georgischen Literatur stehen die kurze Darstellung von J. Karst und besonders M. Tarchnišvili, «Geschichte der kirchlichen georgischen Literatur» zur Verfügung. Eine Geschichte der weltlichen georgischen Literatur (in der Hauptsache beruhend auf dem 2. Band der georgischen Literaturgeschichte von K. Kekelidze) wird von † J. Jedlička, Prag, und J. Assfalg, München, vorbereitet.

Von grosser Bedeutung sind für unsere georgischen Studien die Zeitschriften, die Artikel über georgische Themen bringen. Von 1924-1934 erschien die von A. Dirr gegründete und zum Schluss von G. Deeters geleitete Zeitschrift «Caucasica», die sich grösste Verdienste um die Pflege der kaukasischen Studien in Deutschland und weit darüber hinaus erworben hat.

Heute bringt die «Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft» mitunter Beiträge, die Georgien berühren. In weitaus höherem Masse gilt das aber vom «Oriens Christianus» (seit 1. Januar 1965 unter der Leitung von Prof. J. Molitor), der regelmässig Georgisches bringt und damit eine Tradition fortsetzt, die schon auf A. Baumstark, Th. Kluge, H. Goussen, Gr. Peradze und M. Tarchnišvili zurückgeht.

Daneben gewinnt speziell für alles Georgische die in Paris erscheinende «Revue de kartvélogie Bedi Kartlisa», die sich ausschliesslich der Pflege der georgischen Studien im weitesten Sinne widmen kann, immer grössere Bedeutung auch für die Kartvelologie in Deutschland. Diese Zeitschrift bringt nicht nur Beiträge fast aller westlichen Gelehrten, die sich mit Georgien befassen, sondern informiert auch über wichtige Neuerscheinungen in Georgien und macht schliesslich in Übersetzungen und Zusammenfassungen manche wichtige georgische Arbeit bequem benutzbar, die sonst unzugänglich bleiben würde. So ist sie heute auch in Deutschland zu einem unentbehrlichen Hilfsmittel für die georgischen Studien geworden.

Julius ASSFALG
Universität München

GEORGIAN STUDIES IN THE U. S. A.

Georgian studies have long been represented at leading Universities in the eastern states of America — notably by the late Robert Blake at Harvard, and now by Professor Cyril Toumanoff at Georgetown and Dr. Giorgi Nakashidze at Columbia. There was also at one time a Georgian programme at Cornell. Until recently, however, none of the universities of the Middle and Far West took any interest in Georgian, though Armenian was always well represented at Berkeley, Los Angeles and Fresno in California.

During the academic year 1964-65, a programme in Georgian studies was established at the University of California, Los Angeles, under the auspices of Dr. Gustav von Grunebaum, Director of the Near Eastern Center, and Dr. Wolf Leslau, Chairman of the Department of Near Eastern and African Languages. Professor David Lang of the School of Oriental and African Studies, London University, was invited over for the year to inaugurate the course, which began with an introductory survey of the Georgian language — elementary reading, writing and conversation — also background material, with an outline of history, culture and literature. A public lecture on « Georgia since Stalin » was given by Dr. Lang at UCLA, another on medieval Georgian and Caucasian ceramic art by the archaeologist and art historian Jay D. Frierman.

The opportunity was taken to build up in the Los Angeles University Research Library a reference collection of Georgian texts and historical and archaeological works relating to the Caucasus. Valued support was received from the Central Scientific Library of the Academy of Sciences of the Georgian S.S.R., Tbilisi. The texts used in the course included Kita Tachenkeli, *Einführung in die georgische Sprache*; E. Cherkesi, *Georgian-English Dictionary*; D.M. Lang, *Lives and Legends of the Georgian Saints*, and *A Modern History of Georgia*.

During the year Dr. Lang revisited the American Numismatic Society, New York, to catalogue a large number of Georgian coins acquired since publication of his monograph, *Studies in the Numismatic History of Georgia in Transcaucasia*, in 1955. He lectured at Columbia University on « Christian Culture in Medieval Georgia »; at Yale University on « The Social Evolution of Soviet Georgia »; at the University of California, Santa Barbara, on « Current Problems of the Soviet Caucasus »; at the University of California, Berkeley, on « Barlaam and Josaphat (Balavariani) : A Christian Legend of the Buddha »; at the University of Southern California on « The Orthodox Church of Georgia »; at the American Oriental Society, Western Branch, on « Numismatic Data for the History of Georgia »; at the American Oriental Society, Chicago meeting, on « Shota Rustaveli and the Georgian medieval epic ».

The University's present hope is to appoint a permanent instructor in Georgian language at Los Angeles. Meanwhile, the programme is to be maintained in 1965-66 by another visiting scholar, Dr. J. Neville Birdsall,

of the University of Birmingham, whose interests include the study and publication of early and medieval Georgian texts.

It must be stressed that the publication *Revue de Kartvélogie: Bedi Kartlisa* is rightly regarded in America as an indispensable adjunct to serious study in the languages and civilizations of Caucasia. Numerous Library and other institution subscribe to the *Revue*.

D.M. LANG

STEVENSON, R. H. : AMIRAN-DAREJANIANI.— A Cycle of Medieval Georgian Tales traditionally ascribed to Mose Khoneli. Oxford : Clarendon Press 1958. XXXIII, 240 S. 8°. Lw. 42 s. — Bespr. von Gertrud Pätach, Jena.

Mit dem Erscheinen der vorliegenden Übersetzung hat eine heftige Debatte ihren Anfang genommen, die bis heute andauert, wie der letzt-erschienene Band von *Bedi Kartlisa* (Paris 1963) beweist. Der Streit geht um die Entstehung des Originals. Das älteste Manuskript, das wir kennen, stammt aus dem 17. Jh., während das Werk unter Tamar zum ersten Male erwähnt wird. Die Schlussbemerkung nennt Mose Khoneli als Verfasser, der aber nicht weiter greifbar ist, da jede biographische Einzelheit fehlt. Auf Grund vor allem sprachlicher Kriterien stimmen die Übersetzer und die georgischen Literaturwissenschaftler darin überein, dass das Werk dem 12. Jh. angehört. Damit ist es als eine der ältesten profanen Dichtungen in georgischer Sprache charakterisiert. Die einfache, kraftvolle Sprache wie der Inhalt heben sich scharf ab von der klerikalen Tradition, die bis dahin das georgische Schrifttum beherrschte.

Die Frage, die sich angesichts dieses ziemlich unvermittelten Aufblühens einer neuen Kunstgattung erhebt, lautet nun : wo ist die Quelle, aus der ein solcher Reichtum von Motiven und Gestalten geflossen ist ? Entsprechend allgemeiner literarischer Prinzipien neigte man um die Jahrhundertwende dazu, nicht nur Amiran Darejaniani, sondern auch andere bemerkenswerte Schöpfungen des georgischen Mittelalters aus dem Persischen herzuleiten. 1934 bot J. Karst in seiner *Littérature géorgienne chrétienne* gewissermassen einen Kompromiss an : die Fabel sollte in der Hauptsache dem Persischen entlehnt sein, doch sie sei durch einheimische Legenden und Mythen ergänzt, und er gab sogar die Möglichkeit einer Verbindung zum alten Amiran-Prometheus-Komplex zu. Vor allem aber hob er hervor, dass aus diesen Erzählungen eingehende Kenntnisse des vorchristlichen georgischen Denkens und Lebens zu gewinnen seien.

Auf Grund dieser von Karst zuletzt angeführten Tatsachen setzt sich seit einigen Jahrzehnten immer mehr die Überzeugung durch, dass wir es im wesentlichen mit einem einheimischen Themenkreis zu tun haben. Und zwar sollten die Wurzeln in die vorfeudale Vergangenheit hinabreichen bis zu dem Mythenkranz um Amiran-Prometheus. Dieser Ansicht, die in erster Linie von den georgischen Wissenschaftlern vertreten wird, haben sich auch Experten wie R. Bleichsteiner und R.H. Stevenson selbst angeschlossen. D.M. Lang und G.M. Meredith-Owens jedoch beharren in ihrer Problematik auf dem Standpunkt, dass die Sagen um den Recken Amiran

nichts mit den alten Mythen zu tun haben, und dass Mose Khoneli kein anderes Verdienst zukomme, als die Geschichten aus dem Iranischen gewonnen und für den Geschmack seines Volkes zubereitet zu haben.

T.N. weist in seinem Artikel (Bedi Kartlisa 1963) auf einige einschlägige georgische Arbeiten hin, die leider nicht eingesehen werden konnten. Doch der Charakter des Werkes widerspricht schon auf den ersten Blick der Annahme einer blossen Entlehnung, wobei die Aufnahme einzelner Elemente aus dem Persischen nicht in Abrede gestellt zu werden braucht. Es ist zu vielschichtig und auch in seiner Tendenz oft widersprüchlich, sodass es eher die Arbeit eines Sammlers als eines übersetzenden Romanciers ist. Das Wahrscheinlichste ist, dass es sich um Volkserzählungen handelt, wobei alte Mythen jüngeren feudalen Vorstellungen angepasst wurden. Wir wissen heute, dass die Tendenz zur strengen Bewahrung der Mythen keineswegs so stark ist, wie wir bisher glaubten.

Sicher sind in Kap. VII die sieben Töchter des Sternkönigs als die Plejaden zu deuten. Und es fällt schwer, in dem Sonnenhelden, der durch Verrat fällt, nicht eine Jahresmythe zu sehen. Vielleicht darf man diese Gestalt sogar als Verdoppelung und Wiederholung von Amiran fassen. Beide tragen dasselbe Gepräge, ihnen werden nicht nur dieselben Tugenden, sondern auch eine Reihe ähnlicher Abenteuer zugeschrieben.

Natürlich sind diese Tugenden und Abenteuer zumeist ins Ritterliche übertragen: Treue dem Lehnsherren und den Waffengefährten, Schutz für bedrohte Kaufleute, Rache für räuberische Überfälle, Beistand für Witwen und Jungfrauen. Aber es fehlt auch nicht an Kritik für das Nur-Ritterliche, das seine Berufung als Beschützer aus dem Auge verloren hat und sich in falschem Ehrgeiz brüestet. Das kommt vor allem im Kap. X zum Ausdruck. Der junge Ritter Omad fordert einen Recken nur um des Ruhmes willen zum Kampf, und dieser fragt ihn erstaunt: „Welchen Grund sollten wir haben, miteinander zu fechten?“ Der wiederholten Aufforderung kann er sich nicht entziehen, ohne der Feigheit beschuldigt zu werden. Um Omad zu beschämen und ihm das Verwerfliche solchen Aufspiels vor Augen zu führen, ersticht er sich selbst. Unübertroffen und sogar in psychologische Personenbeschreibung überleitend ist in der Fortsetzung die Begegnung Omad's mit dem berühmten Sepedavle. Omad will auch dieses Mal unbedingt fechten. Zunächst wird ihm die Geschichte dieses Helden erzählt, offenbar mit der Moral: ein wahrhafter Ritter kämpft nicht ohne einen vernünftigen Grund. Dann fordert ihn Sepedavle auf, sich an einem Heereszug zum Schutze Bedrängter zu beteiligen. Aber je mehr Omad hört, desto mehr wendet sich sein Ehrgeiz zum Neid, so dass er den, der ihm Freundschaft bot, töten möchte. Doch dieser beweist seine ganze Untadeligkeit und besiegt ihn ohne Waffen. Diese Geschichte ist mit geradezu realistischer Meisterschaft erzählt.

In den durch eine Rahmenhandlung zusammeng gehaltenen Erzählungen widersprechen sich zuweilen auch die einzelnen Motive. So stimmt das Anfangsmotiv, das Bild der Helden, das den König von Indien veranlasst, sich deren Geschichte erzählen zu lassen, nicht mit der Darstellung dieses Bildes und seines Fundortes in Kap. IX überein. Der Übersetzer weist auf die Abweichung hin, kann sich aber nicht entschliessen, sie, wie es der

Charakter des Werkes nahelegt, als Varianten aus verschiedenen Erzählkreisen zu werten. Auch die wiederholten Heiraten Amiran's sind nicht als Polygamie zu deuten, die im georgischen Kulturkreis undenkbar ist, sondern als unterschiedliche Ausschmückung desselben Themas. Auffallend ist auch, dass in einer Reihe von Erzählungen mythische Ungeheuer wie Eisenmänner, Einhörner, Drachen usw. auftreten, während andere Geschichten von derartigen mythischen Einschlägen völlig frei sind. Es ist daraus zu schliessen, dass sich Mose Khoneli auf eine breite Volkstradition stützen konnte.

Der georgische Ursprung des Werkes kann auch nicht durch die Tatsache in Frage gestellt werden, dass Amiran als Vasall von Bagdad auftritt und die Ereignisse sich in allen möglichen Ländern, Arabien, Indien usw. abspielen. Eine solche Verlegung des Schauplatzes in andere Länder finden wir auch sonst. Ausserdem wird deutlich, dass es sich keineswegs um die realen geographischen Gegebenheiten handelt, sondern die Ferne gibt die Möglichkeit, die Phantasie in aller erdenklichen Pracht schwelgen zu lassen, wie es immer wieder anlässlich der Beschreibung von Hochzeiten und anderen Festlichkeiten geschieht. Ebenso ist es durch diesen Kunstgriff möglich, die Heere und ihre Kämpfe ins Unwahrscheinlichste zu steigern, sodass das Bild des sagenhaften Heldentums in vollem Glanze aufluchtet. Trotzdem ist das Lokalkolorit nicht zu verkennen, das sich auch in den späteren Epen des georgischen Mittelalters wiederfindet.

Dem Übersetzer ist es vortrefflich gelungen, dem Geist der Heldendichtung und ihrem Stil in der sprachlichen Wiedergabe Rechnung zu tragen. Seine Arbeit wurde dadurch erschwert, dass ihm lediglich die Ausgabe des georgischen Textes von 1896 zur Verfügung stand, die zahlreiche Mängel hat und ein hohes Mass an textkritischer Arbeit verlangt. Wieweit die vom Verfasser angebrachten Korrekturen mit den neueren und verbesserten georgischen Ausgaben von Kakabadze (1939) und Kubaneischvili (1949) übereinstimmen, liess sich nicht feststellen, da die genannten Werke auch für Rez. nicht erreichbar waren.

Gertrud PÄTSCH

RUSSISCH - ABCHASISCHES WÖRTERBUCH.

Zwei längst erwartete, im Abchasischen Institut zu Suchumi entstandenen Werke sind soeben erschienen, nämlich das russisch-abchasische Wörterbuch und eine gründliche Monographie über den Bzyb-Dialekt der abchasischen Sprache.

Aurzs'ap'suata žear. Akua. Russko-abchazskij slovar'. Suchumi 1964. 632 S.

Das Wörterbuch, dessen Redakteur Ch.S. Bğažba ist, soll lediglich den Abchasen das Lesen der russischen klassischen Literatur und Periodica «erleichtern». Der Abchasologe findet hier die ersehnten finiten Formen des Verbums nur in den kargen phraseologischen Beispielen, die bei der strengen Normierung auf 16.000 Wörter das Notwendigste selten überschreiten. Das Buch lässt uns wenigstens hoffen, dass wir auch bald ein abchasisch-russisches Lexikon bekommen.

Ch.S. BĞAŽBA, *Bzybiskij dialekt abchazskogo jazyka*. (Issledovanie i teksty), Tbilisi 1964. 457 S.

Die ersten Versuche zur Bildung der abchasischen Schriftsprache, bei welchen der aacinsche oder genauer der gumsche Dialekt (Suchumi und Umgebung) verwendet wurde, standen phonetisch unter dem Einfluss des Bzyb-Dialekts. Erst die Aussiedlung der Bevölkerung, die einen fast leeren Raum zwischen den beiden leitenden Dialekten hervorbrachte, hat den Schwerpunkt auf den Abžuj-, oder genauer Kodor-Dialekt übertragen, der besonders dank den Werken von D. Gulia die feste Grundlage der jetzigen abchasischen Schriftsprache bildet. Der Bzyb-Dialekt wird im nordwestlichen Teil der abchasischen ASR gesprochen, dessen Zentrum — aber nicht geographischer Mittelpunkt — die Stadt Gudauta ist, wogegen der Abžuj-Dialekt im südwestlichen Teil Abchasiens sich erstreckt. Viel Raum wird im Buche dem phonetischen System, seinen Änderungen und der Geschichte seiner Umschriften gegeben. Aus der Morphologie wird nur das hervorgehoben, worin sich der Bzyb-Dialekt vom Abžuj-Dialekt unterscheidet. Lexikalische Eigentümlichkeiten werden in den lexikalen Gruppen gezeigt. Ch.S. Bğažba verspricht in der Einleitung, ein Dialekt-Wörterbuch herauszugeben, das die in der Schriftsprache nicht verwendeten Wörter enthalten soll. Wertvoll sind seine Kapitel über die Geschichte der abchasischen Studien, über die Beziehung des Bzyb-Dialektes zu den anderen Mundarten und zur Schriftsprache und eine synoptische Tafel der abchasischen Alphabete. Alle enthaltenen Texte, die alten (Uslar, Marr, Genko usw.), sowie die neuen (Bğažba), insgesamt 52, begleitet der Autor mit einer russischen Uebersetzung. Am Schluss des Werkes befindet sich ein reicher, nützlicher Wortindex. Wenn der Autor die abchasischen Schriftsteller auffordert, ihren Wortschatz aus den Dialekten zu ergänzen und zu bereichern, wie überall dort, wo er die lexikalischen Reserven der Dialekte und das Verhältnis des Dialekts zur Schriftsprache vor Augen hat, so überragt sein Werk mit seiner lokalen Aktualität noch die wertvollen dialektologischen Arbeiten von Frau K'. Lomt'at'idze, die leider bisher nur georgisch erschienen sind.

† Jaromír JEDLIČKA

XVI. DEUTSCHER ORIENTALISTENTAG

Vom 2. bis 5. August 1965 fand in Heidelberg der 16. Deutsche Orientalistentag statt. Die wissenschaftliche Arbeit des von deutschen und ausländischen Gelehrten gut besuchten Kongresses spielte sich in 10 Sektionen ab. Da keine eigene Sektion für Kaukasologie vorgesehen war, nahmen die Vertreter der georgischen Studien an den Arbeiten der Sektion 4 « Christlicher Orient und Byzanz » (Leitung J. Assfalg) teil in der sich über 30 Orientalisten zusammengefunden hatten. Die Kartwelologie war mit zwei interessanten Referaten vertreten :

Frau Prof. G. Päscht, Jena : « Die Nachwirkung der sprachlichen Vorlage in den altgeorgischen Übersetzungen des Alten und des Neuen Testaments ».
 Prof. J. Molitor, Bamberg : « Neuere Ergebnisse zur Textgeschichte des georgischen Neuen Testaments ».

Beide Referate werden in erweiterter Form in der nächsten Nummer dieser Zeitschrift erscheinen, sodass sich hier ein näheres Eingehen auf ihren Inhalt erübrigt.

Eine besondere Ehre und Freude war für die Sektion die Anwesenheit und Mitarbeit von Prof. R. Draguet, Herausgeber des Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium, Louvain, und Prof. F. Graffin, Herausgeber der Patrologia Orientalis, Paris, die beide in ausführlichen Referaten über Stand und Pläne Ihrer wichtigen, grossangelegten Reihenwerke berichteten. Beide Gelehrte haben sich durch die Aufnahme kritischer georgischer Textausgaben mit Übersetzung in das CSCO bzw. die Patrologia Orientalis grösste Verdienste um die georgischen Studien erworben und sind auch in Zukunft gern bereit, georgische Texte in die von ihnen betreuten Reihen aufzunehmen.

J. Assfalg.

TRAVAUX DE LA CHAIRE DE GÉORGIEN ANCIEN DE L'UNIVERSITÉ
 D'ÉTAT DE TBILISI

(Dzveli kartouli enis katedris šromebi)

t. 9-1964

consacrés à la mémoire de N. Marr à l'occasion du centenaire de sa naissance.

M.A. Chanidzé. Pour l'identification d'un extrait du Mravaltavi d'Oudabno (résumé)

On indique dans l'article que le Mravaltavi d'Oudabno (A-1109) comporte un extrait d'une homélie de saint Jean Chrysostome, « Sur l'entrée du Seigneur à Jérusalem », qui n'a pas été mentionné dans la description de ce manuscrit. La comparaison de cet extrait avec la partie correspondante de cette même homélie de saint Jean Chrysostome, qui s'est entièrement conservée dans le Mravaltavi du Mont Sinai, fait apparaître une différence importante entre eux, du point de vue de la rédaction.

K.D. Danélia — Les versions géorgiennes anciennes des prophéties de Jérémie et la question de leurs origines (résumé).

Trois versions géorgiennes anciennes des prophéties de Jérémie nous sont parvenues : A (dans le manuscrit d'Ochki, de 978 qui se trouve au Mont

Athos); J (dans le manuscrit de Jérusalem du XII^e siècle); G (dans le manuscrit de Ghelati des XII^e - XIII^e siècles). La version de Xan-meti, dont on possède des extraits et qui se rapporte au VI^e siècle, est la plus ancienne.

Pour élucider la question de l'origine des versions géorgiennes, nous avons confronté leurs textes avec les textes grecs et en partie avec les textes hébreux.

Cette confrontation a montré que la source initiale du texte des versions géorgiennes ne pouvait pas être la septante grecque; cela est indiqué par une série d'indices : succession différente des chapitres et des versets, contenu du texte (additions ou omissions), reproduction des noms propres.

Plus tard le texte des prophéties de Jérémie fut confronté (probablement à plusieurs reprises) avec le texte de la septante grecque et corrigé. L'influence du texte grec se manifeste dans le vocabulaire, la dérivation, les quiproquos et les erreurs de lexique, et enfin dans la construction des phrases. La version de Ghelati, en particulier, fourmille de mots grecisés, ce qui frappe particulièrement l'attention.

Les éléments non grecs, contenus dans les versions géorgiennes, ne trouvent qu'un soutien partiel dans le texte arménien. Il y a, en général, peu d'arménismes dans notre monument. Il est évident que, lors de la confrontation, on s'est efforcé de rapprocher au maximum le texte géorgien du texte grec, mais parfois (peut-être dans le but de contrôler la traduction) on s'est adressé aussi au texte arménien. Malheureusement l'appréciation des rapports mutuels entre les textes géorgien et arménien ne peut être catégorique, dans la mesure où le texte arménien, d'après les éditions que nous possédons, a conservé son aspect ancien à un degré moindre que le texte géorgien. La question suivante s'impose : le texte syriaque n'a-t-il pas été la source initiale du texte géorgien? Les recherches ultérieures peuvent fournir une réponse à cette question.

RUSTVELIANA.

« TIGER » OR « PANTHER », « KNIGHT » OR « SWORDSMAN » !

Such is the title of a lively article printed on the second page of the Tbilisi *Literaturuli gazet'i* of 9 July 1965, in which Mr. Niko Qiasashvili, Professor of English at Tbilisi State University, gives an account of his conversations with the Oxford scholar Robert Stevenson and the famous poet and novelist Robert Graves on various questions relating to Rustaveli studies. These exchanges took place in October and November, 1964, when Mr. Qiasashvili, a leading Shakespeare scholar who served with distinction for four years at the Soviet Embassy in London, attended the celebrations at Stratford-on-Avon to mark the 400th anniversary of Shakespeare's birth.

From Mr. Qiasashvili's article we learn that two new English renderings of *Vep'khistqaosani* are currently in progress. One, in prose, is being prepared by Mr. Stevenson under the auspices of UNESCO; it is designed to supersede the classic version by Marjory Wardrop published by the Royal Asiatic Society over a century ago, and later reprinted in Moscow. The other, in verse, is being made by the Tbilisi poetess and accomplished English scholar Venera Urushadze, with help and advice from the British poet Alan Sillitoe.

Mr. Qiasashvili gives the substance of a far-ranging discussion which took place in an Oxford restaurant between himself and Mr. Stevenson, concerning the poetic imagery of *Vep'khistqaosani*. 'Would Rustaveli's comparison of a fair lady with a tiger (*vep'khi*) be acceptable to the English reader?' Stevenson wondered. 'Might it not be better to substitute «panther» (*jik'i*) throughout, on stylistic grounds?' The debate ended on an inconclusive note, as did another held in London between Qiasashvili, Robert Graves, and Alan Sillitoe and his wife Ruth, in which further problems of Rustaveli's interpretation were raised. For some reason, the participants took exception to use in the title of the poem in English of the word 'knight, (*raindi*) to denote Tariel (—but compare the use of *chevalier* in the title of Sergo Tsouladze's recent and highly successful translation, *Le Chevalier à la peau de tigre*, Gallimard, 1964.) The word *knight*, it was thought, conveyed a type of chivalry peculiar to Western Europe, and did not correspond to the reality of Georgian conditions in the Middle Ages' — ...*k'art'ul natsarmoebs ar sheesatqvisebao.*' It passes our comprehension how Mr. Qiasashvili could have let pass such a fantastic assertion. It is well known that the chivalry of Georgian knights under David the Builder and Queen Tamar was renowned throughout the East. Around 1180, the Latin patriarch of Jerusalem, Jacques de Vitry, refers to the Georgian knights as 'very warlike and valiant in battle, being strong in body and powerful in the countless numbers of their warriors', while the Arab writer al-'Umari states that the Mameluke Sultans of Egypt

used to address the Georgian king as 'protector of the homeland of the knights' and the anointed leader of Christian heroes'. (see D.M. Lang, *Lives and Legends of the Georgian Saints*, pp. 11-12). Mr. Graves wanted to substitute 'swordsmen', for 'knights', as Tariel's designation. Speaking personally, this would seem to convey the impression of some humble corporal in the medieval infantry, rather than a prince and field-marshal of India, as Tariel really was, and would be out of keeping with Tariel's noble lineage and exalted role in the epic.

However this may be, the fact that Georgian scholars and writers are coming freely to England to discuss technical questions of Rustaveli scholarship with their English colleagues is a development of vast significance, and augurs well for the future of Georgian studies in the Soviet Union and in the West. We would only remind Mr. Qiasashvili with respect that Mr. Stevenson's translation of *Amiran-Darejaniani* was published by the Oxford and not the Cambridge University Press, and that the translator of Omar Khayyam was Edward Fitzgerald (1809-1883), and not, as he wrongly states Scott Fitzgerald, the modern American novelist and talented but dipsomaniac author of *The Great Gatsby*.

David M. Lang.

COLLEGIUM MAGISTRORUM

(Kreis Münchner Gespräche)

Ce cercle, composé d'éminents savants, a organisé à Munich, le 5 août 1965, à l'initiative du Pr Al. Nikuradzé, notre collaborateur, un colloque à l'Académie des Sciences de Bavière sur le thème : « Zur Ortsbestimmung der Gegenwart im Vollzug der sich in rascher Folge wandelnden Welt und im Lichte der Geschichte, insbesondere im Lichte der Welt-Kommunikationsgeschichte ». A. Nikuradzé a fait un exposé sur « Argonauten-Okeanonauten-Kosmonauten ».

RENE LAFON

À L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a, dans sa séance du 15 janvier 1965, élu parmi ses correspondants français M. René Lafon. Notre collaborateur est titulaire de la chaire de langue et littérature basques à la Faculté des Lettres et Sciences humaines de l'Université de Bordeaux. Il est membre titulaire de l'Académie de la langue basque. Ses travaux portent sur la langue et la littérature basques, la langue aquitaine, qui est une forme ancienne de la langue basque, la langue ibère, enfin sur les langues caucasiennes. C'est un grand ami des Géorgiens, de leur langue et de leur pays.

La rédaction de Bedi Kartlisa lui adresse ses sincères félicitations.

BIBLIOGRAPHIE 1964 DES ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DES
SCIENCES DE LA R.S.S. DE GÉORGIE CONCERNANT LA
CAUCASOLOGIE (bibliographie partielle)

Institut d'Histoire I. Džavachvili

Science historique géorgienne (en langue géorgienne).

Ce recueil met en lumière les questions d'actualité de l'historiographie de la Géorgie de la première époque féodale (V^e-X^e siècles), du XIX^e siècle, ainsi que les questions relatives à l'historiographie soviétique. A la fin du recueil figure une analyse critique des travaux des historiens étrangers concernant la Géorgie.

Géographie historique de la Géorgie (en géorg.).

Ici sont présentées les études particulières d'un groupe d'auteurs sur les questions de géographie historique des différentes provinces de la Géorgie. Ces études ont une grande valeur pour l'étude du passé historique du peuple géorgien.

Matériaux d'archéologie de la Géorgie et du Caucase (en géorg.).

Publication régulière de matériaux, consacrée aux résultats obtenus par des fouilles archéologiques effectuées pendant de nombreuses années dans les villes des rives géorgiennes de la Mer Noire. Ce fascicule publie principalement les matériaux de l'expédition de Bitchvinta, en particulier la célèbre mosaïque de Bitchvinta, de l'époque tardive de l'histoire antique, et aussi la reproduction d'objets servant à la défense, aux soins ménagers, au culte, mis au jour par l'expédition, ainsi que de nombreux échantillons de céramique à vernis rouge, de monnaies, etc. Les matériaux publiés serviront de base à la reconstitution de l'histoire de la vie urbaine de la « Grande Pitiunta », une des villes les plus importantes des rives géorgiennes de la Mer Noire, pendant l'antiquité et au début de la féodalité. Le livre est illustré.

N. BERDZENICHVILI. — *Etude des monuments de l'époque du début du paléolithique supérieur en Géorgie* (en russe).

L'auteur de cet ouvrage s'est donné pour but de systématiser et de généraliser les matériaux paléolithiques qu'il a rassemblés lui-même au cours des treize dernières années, lors de fouilles archéologiques et d'explorations en territoire géorgien. La place essentielle est réservée dans cet ouvrage aux monuments paléolithiques des couches inférieures de la caverne de Sagvardjilé, qui comporte de nombreuses couches. Ces matériaux englobent la période allant du moustérien inférieur à la fin de l'étape du début du paléo-

lithique supérieur, c.-à-d. de cette période de transition qui joue un rôle important dans la question de la genèse de la culture du paléolithique supérieur dans son ensemble. Toutes les stations paléolithiques de cette période, découvertes au cours des années précédentes par d'autres chercheurs sont incluses dans l'ouvrage, ainsi que les résultats des travaux des archéologues soviétiques qui ont étudié les monuments de l'âge de pierre du Caucase. A la lumière des nouvelles découvertes de monuments paléolithiques géorgiens est faite une critique des auteurs qui lient le développement de la culture du paléolithique supérieur à ce que l'on appelle la culture capsienne et qui nient le caractère local du paléolithique géorgien, caractère bien retracé, qui s'observe dans les nouveaux matériaux découverts dans notre pays.

D.A. XAXUTAICHVILI. — *La Ville caverne d'Uplistsize* (en géorg.).

Cet ouvrage présente une étude scientifique des dernières et des plus importantes sources relatives à cette question d'actualité de l'historiographie géorgienne soviétique qui est l'histoire des villes et de la vie urbaine de l'Ibérie (Kartlie) esclavagiste. L'auteur s'occupe de cette question depuis de nombreuses années; une partie des résultats de ses travaux est exposée dans l'ouvrage en question.

I.D. GZELICHVILI. — *Histoire de la fonderie du fer dans la Géorgie antique*. (en géorg.).

Monographie basée sur les matériaux réunis lors de fouilles effectuées sur l'emplacement d'anciens ateliers de fonderie, allant du début de la pré-histoire jusqu'à la période féodale tardive inclusivement. L'ouvrage comprend 7 chapitres qui mettent en lumière les questions relatives à la fonte du fer par le procédé de soufflage et la technologie de la production.

G.A. LOMTATIDZÉ. — *Monuments de la culture matérielle du IV^e au XIII^e siècles* (en géorg.).

Cet ouvrage résume les principaux résultats des fouilles qui ont permis d'exhumer une série de monuments, étudiés au cours des quinze dernières années sous la directions de l'auteur : ateliers de céramique dans le vieux Tbilisi (deuxième campagne, 1949), ruines du château Udjarma (1950-52), ruines du palais Nadarbazévi (1949), ville de Rustavi (1949-51 et 1959-62) et ruines de la forteresse Axalkalaki en Djavaxétie (1960). L'âge de ces monuments englobe principalement la période allant des III^e-IV^e siècles de notre ère jusqu'au XIII^e siècle. Le but de l'ouvrage est d'esquisser une série d'aspects de la vie urbaine : production artisanale, construction de fortifications, de palais, etc. en Géorgie orientale, aux diverses étapes de l'époque féodale.

N.A. BERDZENICHVILI. — *Questions historiques géorgiennes. T. II* (en géorg.).

Ce tome comprend les articles inédits, précédemment publiés, écrits par l'auteur à diverses époques et relatifs aux questions générales de l'histoire

de la Géorgie. Les articles sont placés dans l'ordre chronologique, ce qui donne un exposé conséquent des questions sociales, économiques et politiques de l'histoire de la Géorgie féodale, depuis le début de la féodalité jusqu'au commencement du XIX^e siècle.

G.A. MELIKICHVILI. — *Questions relatives à l'histoire ancienne de la Transcaucasie et du Proche Orient* (en géorg.).

Dans cet ouvrage, fondé essentiellement sur des matériaux épigraphiques très anciens, sont examinées certaines questions relatives à l'histoire ancienne de la Transcaucasie et du Proche Orient : composition ethnique de la population, formation des principales unions politiques et ethniques, etc.

G.S. TCHITAIA. — *Edifices monumentaux de Svanétie du XIV^e au XVIII^e siècles* (en géorg.).

Les édifices monumentaux de la Svanétie des XIV^e-XVIII^e siècles : complexes d'habitations, constructions économiques et forteresses sont caractéristiques de la haute Svanétie et sont également répandus sur les deux versants du Caucase central. Pour la première fois dans l'historiographie soviétique, on a tenté de donner une étude monographique de ces monuments extrêmement rares de la culture matérielle du Caucase. Sur la base de nouveaux matériaux recueillis par les ethnographes géorgiens au cours des dernières années, et également au moyen de la méthode de détermination par radiocarbone de l'âge des substances organiques, on donne dans l'ouvrage précité la date des complexes mentionnés.

Recueil ethnographique caucasien (en russe).

Ce recueil est consacré au VII^e Congrès international des ethnographes et anthropologues. Il comprend des articles scientifiques consacrés à l'étude des questions suivantes : constructions d'habitations en bois des peuples montagnards du Caucase, formes des bourgades de Balkarie, histoire de la vie sociale des montagnards du Caucase, histoire de la vie agricole de la Kabarda, etc. Les résultats de ces recherches, qui ont une valeur théorique et pratique pour l'étude des rapports amicaux qui s'étaient créés au cours de l'histoire, seront présentés dans un atlas ethnographique et un ouvrage en plusieurs volumes concernant l'histoire de la Géorgie.

Bibliographie relative à l'ethnographie de la Géorgie (1921-1962) (en langues géorgienne et russe).

L'ouvrage présente une première tentative d'inventaire et de systématisation de la riche documentation relative à l'ethnographie, parue pendant la période soviétique, en langues géorgienne et russe. On y trouve également une bibliographie des ouvrages en langues étrangères. Ce travail apportera une aide précieuse tant aux spécialistes ethnographes qu'à un vaste cercle de lecteurs intéressés par les sciences historiques.

G.V. PUTURIDZÉ. — *Evlikia Tchélébi*. — « *Livre des voyages* » Tome II (en langues géorgienne et turque).

De l'ouvrage en dix volumes de l'auteur ture du XVII^e siècle, Evlikia Tchélébi, « *Livre des voyages* » ceci est le tome II; il comprend de très intéressants matériaux pour l'étude de l'histoire, de l'ethnographie et de la géographie historique de la Géorgie de la période correspondante. Ce livre comprend également de précieux renseignements au sujet des dialectes des langues géorgienne et tchano-mingrélienne. Ce livre sera d'un grand secours également pour l'étude des questions ethnographiques et architecturales de la Géorgie et de la Transcaucasie.

G.N. TCHUBINACHVILI. — *Découvertes relatives à l'architecture arménienne* (en russe).

Les « *Découvertes* » sont le résultat des nombreuses recherches, effectuées sur place sur des monuments architecturaux du début et de la période d'épanouissement du moyen âge arménien, recherches entreprises par l'auteur encore sous la direction de l'académicien N. Marr, sur les ruines de la ville d'Ani en 1915. Les renseignements concernant chaque monument sont accompagnés d'une analyse de l'architecture et du décor, d'une comparaison et de la détermination du moment chronologique. Cela permet de réviser certaines positions prise dans la documentation scientifique, de marquer les étapes fondamentales du développement de l'architecture arménienne de la période indiquée, c.-à-d. de déterminer son orientation et son déroulement même, la modification des procédés de construction, des formes architecturales et des motifs ornementaux et de déterminer ainsi ce qui, dans l'architecture médiévale arménienne, est spécifiquement arménien. A cette étude sont joints un indicateur alphabétique et un résumé en langue allemande qui systématise les résultats de l'étude et dont le but est de rendre accessible aux spécialistes étrangers de l'art de l'Orient chrétien les résultats des découvertes de la sciences soviétique, opposant celles-ci aux déformations étrangères. Ces études sont destinées non seulement aux spécialistes d'histoire et d'histoire de l'art, mais également à un vaste cercle de lecteurs intéressés par la culture des peuples de l'URSS.

R.O. SCHMERLING. — *Présentation artistique du manuscrit géorgien des IX^e-XI^e* (en russe).

Cet ouvrage est la première étude détaillée des procédés de décoration des manuscrits géorgiens et du caractère de l'écriture, du VII^e au XI^e siècles inclusivement, une attention particulière étant accordée à la période du IX^e au XI^e siècles. Cette étude comprend deux parties : une histoire du développement et de la modification des procédés de décoration du manuscrit géorgien et un examen de monuments particuliers. L'auteur examine le développement du décor du manuscrit sur le fond des conditions historiques et sociales qui ont présidé à sa création; il fait appel à d'autres auteurs pour l'examen de la présentation décorative des manuscrits et distingue la présence en Géorgie d'écoles ou d'orientations particulières. L'auteur définit les particularités des procédés de décoration des manuscrits, typiques

pour les diverses étapes du développement de cet art ; il réexamine les dates des divers monuments, ce qui a pour résultat de donner un tableau plus précis du développement de l'art de la décoration du livre manuscrit géorgien et de situer cette branche de l'art géorgien, qui n'avait pas, jusqu'à présent, été mise suffisamment en valeur par rapport aux autres domaines de l'activité créatrice géorgienne.

T.V. VIRSALADZÉ. — *Manuscrit de l'église d'Ateni* (en russe).

D'après l'analyse stylistique et iconographique des peintures décoratives, et en particulier des portraits des marguilliers, l'auteur établit que ces peintures furent exécutées dans le dernier quart du XI^e siècle, ce qui est confirmé par les données de l'inscription. L'auteur arrive à la conclusion que plusieurs artistes, dont l'un dirigeait l'ensemble du travail, ont travaillé à ces peintures. Ces artistes appartenaient à la brillante école de peinture de la capitale. L'importance de ce monument est accrue du fait qu'on peut, sous la peinture du XI^e siècle, observer les traces de peintures anciennes qui appartiennent, semble-t-il, à la décoration primitive de l'église.

N.G. TCHUBINACHVILI. — *Architecture de l'église de Samchvilde* (en russe).

L'église de Samchvilde n'est plus qu'une ruine. Lorsque les éboulis et la terre qui la recouvraient furent enlevés, les recherches effectuées permirent de reconstituer le plan du bâtiment. Sur cette base et à l'aide de fragments isolés, en tenant compte également de matériaux datant de l'époque de l'édification de l'église, c.-à-d. de la deuxième moitié du VIII^e siècle, on a essayé de reconstituer graphiquement l'ensemble de l'édifice à coupole. L'église de Samchvilde sert d'exemple pour souligner les tendances nouvelles de l'architecture, ainsi que les liens qui existent avec l'architecture de l'époque classique, allant de la fin du VI^e siècle jusqu'au milieu du VII^e.

La première partie du livre donne une idée d'ensemble de la ville de Samchvilde, de son plan et des sujets architecturaux particuliers.

R.V. MEPISACHVILI. — *L'ensemble architectural de Guélati* (en russe).

Étude consacrée à l'ensemble architectural de Guélati, composant l'examen de toutes les constructions du monastère conservées de nos jours : l'église principale, le bâtiment de l'académie, l'enceinte, le bâtiment situé au-dessus de la porte d'entrée et contenant la tombe de David le Constructeur, l'église St Georges, l'église St Nicolas, le clocher, etc. Cette étude donne une caractéristique des particularités architecturales de ces bâtiments, détermine quelles réparations et réfections ultérieures ont été effectuées, établit l'ordre chronologique des constructions (du XII^e au XIV^e siècles), donne une analyse de leurs formes artistiques. L'ouvrage examine en outre les renseignements historiques relatifs aux monuments, provenant tant de sources littéraires que des données épigraphiques. Abondamment illustré.

V. V. BERIDZÉ, R. V. MEPISACHVILI, E. D. RTCHEULICHVILI, R. O. SCHMERLING.
— *Le monument architectural « Metexi » à Tbilisi (en géorg.).*

L'objet de l'étude est un monument important de l'architecture géorgienne ancienne qui s'est conservé dans la ville de Tbilisi. « Metexi » n'avait jusqu'à présent fait l'objet d'aucune monographie. Ce monument présente cependant un grand intérêt, du fait qu'il a été édifié à la fin du XIII^e siècle, pendant l'occupation mongole, à une époque pénible pour la Géorgie, ce qui prouve que l'art architectural continuait à vivre et à se développer en Géorgie, malgré une crise politique et économique aiguë. Les formes architecturales et la sculpture de « Metexi » sont très intéressantes et caractéristiques; elles jouent un rôle essentiel dans l'architecture de l'ensemble de la vieille ville. L'ouvrage comprend une histoire du monument, établie d'après de nombreux documents écrits, et une analyse artistique de l'architecture du bâtiment. Le livre comprend des dessins et des tableaux photographiques.

R. V. MEPISACHVILI, V. TSINTSADZÉ. — *Guide des monuments architecturaux de la ville de Gori et de ses environs (en langues géorgienne et russe).*

Ce guide traite de tous les monuments importants de la ville de Gori et de ses environs. Dans l'introduction figure une brève histoire de la région et est indiqué le rôle joué par les monuments étudiés dans la vie politique et culturelle de la Géorgie. Ce guide examine une vingtaine de monuments — villes anciennes (Uplistsixé, Urbnisi), ensembles architecturaux (Zemo Nicosie, Kvemo-Tchala, etc.) et monuments isolés (Ruisi, Ikorta, etc.).

La poésie géorgienne soviétique (recueil d'articles en géorg.).

Le recueil contient les articles suivants : A. Mirianachvili, « Problème des traditions et de l'esprit novateur »; M. Abuladzé, « Les cornes bleues »; G. A. Kalandadzé, « Epanouissement de Tbilisi (G. Léonidzé) »; Guram Kankava, « La ballade géorgienne soviétique »; M. Kikvidzé « Particularité du style poétique de Galaction Tabidzé ».

N. MARR. *Questions de Rustvélologie et de littérature ancienne géorgienne (en géorg.).*

Le recueil contient des œuvres non publiées de N. Marr : 1) Rustaveli — « Le chevalier à la peau de tigre », chronique du texte A-72 (1918). L'ouvrage est une étude du texte du « Chevalier à la peau de tigre ». On y examine les strophes qui, d'après N. Marr, sont authentiques, c.-à-d. écrites par Rustaveli. N. Marr propose des commentaires scientifiques au texte du poème de Rustaveli. 2) Histoire de la littérature géorgienne (A-1581). L'ouvrage est une introduction à l'histoire de la littérature géorgienne. N. Marr s'attarde sur la signification de la littérature géorgienne ancienne et sur l'état de son étude. Il examine en détail le problème de l'origine de l'alphabet et de l'écriture géorgiens. Le recueil comprend aussi une préface et des notes des éditeurs.

S.I. Q'UBANEICHVILI. — *Un savant géorgien éminent (l'académicien Kornéli Kekelidzé (en géorg.)).*

Examen documentaire de l'activité scientifique de l'académicien K. Kekelidzé, ce livre sera d'un grand secours aux personnes qui s'adonnent à l'étude de l'héritage scientifique du savant et de l'histoire de la culture et de la littérature géorgiennes.

La littérature géorgienne du XVIII^e siècle (en géorg.).

Dans ce recueil thématique sont examinées, à la lumière de matériaux nouveaux, les questions liées à la vie et à l'œuvre des représentants de la littérature géorgienne du XVIII^e siècle. On détermine en particulier l'année de naissance de Teimuraz II, on examine l'œuvre artistique de l'un des célèbres écrivains de l'époque appelée « époque de la Renaissance » — I. Bagration, ainsi que l'activité scientifique de David le Recteur. L'une des sections du recueil est consacrée à l'étude des procédés artistiques de la satire géorgienne ancienne.

Le folklore géorgien, t. II (en géorg.).

Ce livre est le produit de nombreuses années de recherches. La méthode de l'analyse comparative permet d'examiner dans cette monographie les problèmes fondamentaux de l'époque classique géorgienne, et notamment : l'influence d'Amiraniani dans la littérature historique et artistique géorgienne ancienne, le thème du héros enchaîné dans le folklore des peuples du Caucase, les noms toponymiques dans Amiraniani, l'opinion des savants européens au sujet d'Amiraniani, etc. Le livre est destiné aux littérateurs, ethnographes, historiens et mythologues, de même qu'aux étudiants philologues et aux professeurs de lycée.

Institut de linguistique

Linguistique ibero-caucasique, t. 15 (en géorg.).

Ce recueil comprend plus de 30 études sur les problèmes d'actualité de la linguistique générale, relatifs aux questions de la structure grammaticale, du vocabulaire et de l'histoire des langues kartvéliennes (géorgienne, tchane, svane), ibéro-caucasiques, et aux questions de dialectologie des langues. Ce tome contient également des articles de caractère critique et bibliographique.

Questions de structure grammaticale des langues kartvéliennes, T. IV (en géorg.).

Recueil présentant 15 études sur des questions de phonétique, de morphologie et de syntaxe des langues kartvéliennes, de même que sur des sujets d'histoire et d'étude historique comparative de ces langues, ainsi que des études sur la dialectologie géorgienne et sur les questions d'actualité

relatives au développement de la langue littéraire géorgienne contemporaine.

V.N. PANTCHVIDZÉ. — *Analyse grammaticale de la langue oudine* (étude avec texte) (en géorg.).

Cet ouvrage est une étude monographique; il comprend la phonétique, la morphologie et la syntaxe de la langue oudine et est accompagnée de textes oudins.

Ch. G. GAPRINDACHVILI. — *Phonétique de la langue dargoua* (étude expérimentale) (en russe).

Analyse systématique du système phonétique et des processus phonétiques fondamentaux des dialectes dargoua. Les matériaux ont été réanalysés par les méthodes les plus nouvelles de phonétique expérimentale.

Institut des manuscrits K. Kekelidzé

Études paléographiques (recueil en géorg.).

Ce recueil examine certaines questions de paléographie géorgienne, et en particulier les questions se rapportant à l'écriture, aux signes d'abréviation, aux filigranes, au papier et aux scribes. Les travaux figurant dans ce recueil sont basées sur l'étude des livres manuscrits et des documents historiques de l'Institut des manuscrits.

Descriptions des manuscrits géorgiens de l'Institut des manuscrits, T. V (collection S) établie par T.M. Brégadzé, T.P. Enukidzé, L.A. Kiknadzé, M.A. Chanidzé et T.A. Tchankieva, sous la rédaction de I.V. Abouladzé (en géorg.).

Ce tome contient la description de 250 manuscrits (Nos. 3226-5975) de la collection de l'ancienne Société pour la diffusion de l'instruction parmi les Géorgiens. La description de la première partie de cette collection a été publiée dans les quatre premiers tomes. Cette collection de manuscrits est l'une des plus anciennes parmi celles de l'Institut. Malgré cela on n'en avait pas, jusqu'à présent, fait de description systématique. Ce tome, comme les tomes précédents, sera d'un grand secours pour de nombreux savants, grâce à la richesse et à la diversité de ses matériaux.

Quatre monuments de la littérature géorgienne ancienne (en géorg.).

Dans ce recueil thématique se trouvent des études relatives au texte, à la langue et aux sources de quatre importants monuments de la littérature géorgienne ancienne. Ici sont publiés pour la première fois les textes de ces manuscrits, établis par la critique, d'après les manuscrits des X^e-XI^e siècles.

Quelques documents historiques géorgiens des XIV^e-XVIII^e siècles (en géorg.)

Ce recueil thématique comprend trois articles dans lesquels est étudiée une série de questions importantes du système judiciaire, de la division administrative et militaire de la Géorgie orientale des XV^e-XVIII^e siècles. Ainsi sont pour la première fois révélés des documents d'origine relatifs à ces questions, établis par la critique.

I. DJAVACHIVILI. — *Matériaux relatifs à l'histoire de la culture matérielle de la Géorgie, t. II (en géorg.)*.

Cet ouvrage, qui couvre la période allant des temps les plus anciens jusqu'aux XVI^e-XVIII^e siècles, appartient à la série des éditions posthumes de l'auteur relatives aux matériaux de diverses branches de la culture matérielle du peuple géorgien, et comprend l'histoire du meuble, du lit et des étoffes de literie, de divers ustensiles de ménage et de branches de l'art et de la production artisanale. Les études sont essentiellement basées sur des matériaux linguistiques, des termes de la langue géorgienne ancienne et des dialectes, sur des données originales écrites, sur des documents historiques ou à caractère démographique et descriptif, etc... L'ouvrage est particulièrement précieux parce qu'il présente une suite de données et de questions relatives à l'histoire de la culture matérielle de la Géorgie mises en lumière pour la première fois, ainsi que divers matériaux qui révèlent le niveau élevé de la culture matérielle et spirituelle du peuple géorgien, dès les temps les plus anciens. L'ouvrage comprend des illustrations empruntées aux fresque géorgiennes, à l'art de la miniature, de la ciselure et aux données matérielles archéologiques et ethnographiques.

I.V. ABOULADZÉ. — *Les plus anciennes rédactions géorgiennes de l'«Hexaëmeron» de Basile le Grand et de «L'organisation de l'homme» de Grégoire de Nysse d'après les manuscrits des X^e-XII^e siècles (en géorg.)*.

Il existe deux traductions anciennes en langue géorgienne de ces œuvres. L'une d'elles appartient à la plume de l'écrivain bien connu du XI^e siècle Georges Mtatsmideli, tandis que l'autre, d'après les données connues, a précédé la première et a été effectuée au VIII^e ou au IX^e siècle, vraisemblablement en Palestine. Le texte de l'«Hexaëmeron» de Basile de Césarée appartenant à la première rédaction fut découvert récemment (en 1960) parmi les microfilms des manuscrits géorgiens de Jérusalem, qui ne sont devenus accessibles qu'à partir de 1956, tandis que l'œuvre de Grégoire de Nysse, qui est une suite à l'ouvrage de Basile de Césarée, était connue depuis 1889, grâce aux découvertes de N. Marr. Elles ont fait l'objet d'une édition, du fait de la grande valeur de la rédaction la plus ancienne (VIII^e-IX^e siècles) des œuvres indiquées, tant pour l'histoire de la langue et de la littérature géorgiennes que pour l'histoire des relations culturelles de l'ancienne Géorgie. Les textes des monuments sont accompagnés d'une analyse et d'un lexique.

T.V. GAMKRELIDZE, G.I. MATCHAVARIANI. — *Système des sonantes et des ablauts dans les langues kartvéliennes* (en géorg.).

On expose dans l'ouvrage les principes généraux de la description synchronique et diachronique des langues, appliqués aux langues kartvéliennes, indo-européennes et sémitiques, ce qui permet de reconstruire dans le système phonologique général kartvélien une classe particulière de phonèmes (appelés sonantes) qui fonctionnent d'après leur position dans le mot, en qualité d'éléments syllabiques ou non syllabiques. Le comportement des sonantes dans les langues kartvéliennes trouve un parallèle typologique presque complet dans les matériaux des vieilles langues indo-européennes. On examine divers modèles de séries d'ablauts des langues kartvéliennes, par opposition avec les modèles d'ablauts des vieilles langues indo-européennes. Une telle comparaison structurelle et typologique du système linguistique général kartvélien avec les systèmes indo-européen et sémitique permet une plus complète reconstruction de leurs plus anciennes structures.

V.S. FUTURIDZÉ. *Documents historiques persans dans les bibliothèques géorgiennes, Livre I, 3^e publication* (texte persan, traduction géorgienne).

L'ouvrage contient 40 firmans persans émanant des chahs séfévides : le sultan Hussein et Takhmash II, en 1701-1724. On donne le texte persan, la traduction géorgienne et la description archéologique des documents. Des fac-similés de firmans sont joints à l'ouvrage. Les documents fournissent de riches matériaux pour l'histoire de la Géorgie orientale et de l'Iran du XVIII^e siècle.

K.G. TSERETÉLI. — *Matériaux de dialectologie arméenne, T. I; dialecte ourmi, 1^e publication*. (traduction russe et commentaires).

Ce tome contient une traduction russe du texte de langue ourmi copié par l'auteur en territoire géorgien. La majeure partie du texte est de caractère folklorique et ethnographique. La traduction est accompagnée de commentaires dans lesquels se reflètent les particularités phonétiques, grammaticales et lexicographiques du dialecte. L'auteur examine aussi dans ses commentaires les cas d'emprunts de mots et indique leur origine. L'ouvrage a une valeur certaine pour l'étude des dialectes arméens contemporains.

Normes de la langue littéraire géorgienne contemporaine, vol 1 (en géorg.).

Normes relatives aux questions fondamentales discutées de l'orthographe, de la morphologie et de la syntaxe de la langue littéraire géorgienne contemporaine. Les normes sont examinées et confirmées par une Commission permanente pour l'établissement de normes de la langue littéraire géorgienne contemporaine près le Conseil des ministres de la RSS de Géorgie. Les normes de l'orthographe sont partout commentées et accompagnées d'illustrations. Un guide orthographique des formes examinées figure en annexe.

D.M. SONGULACHVILI. — *Nouveaux matériaux pour l'ethnographie de la Géorgie* (en géorg.).

Cet ouvrage, fondé sur l'étude de l'ethnographie de la Géorgie, a pour but de mettre en évidence les divers aspects et les particularités de cette branche, les habitudes de travail élaborées au cours des siècles et les traditions de production de la vie artisanale du peuple géorgien.

G.F. TSERETÉLI. — *Apollonius de Rhodes et « Argonautica* (en russe).

Écrit au III^e siècle avant notre ère, le poème d'Apollonius de Rhodes « *Argonautica* » est la première œuvre du monde antique qui ait traité, sous une forme artistique et en vers, le mythe de la « Conquête de la Colchide par les Argonautes ».

En plus de ses qualités littéraires, le poème est remarquable comme document pour l'histoire de la Géorgie et pour l'histoire des relations mutuelles gréco-géorgiennes.

La traduction effectuée en vers par le professeur Gr. Tseretéli est la première traduction en russe du poème d'Apollonius de Rhodes.

V.T. TOPURIA. — *La langue svane. I. Le verbe* (en géorg.).

Cette étude donne une analyse détaillée du verbe de la langue svane d'après ses dialectes. On a mis en évidence les catégories morphologiques du verbe (la personne, le nombre, le temps, le mode, la version, la voix, la causatif, etc.) et leurs indices par rapport aux données des langues géorgienne et tchane. On a accordé une attention particulière à la formation des mots et à la description des verbes défectifs en ce qui concerne le temps, la version, etc. Par la méthode de comparaison historique, on a déterminé la place de la langue svane parmi les autres langues kartvéliennes.

En annexe figurent des tableaux de conjugaison des verbes.

S.S. DJIKIA. — *Renseignements d'Ibrahim Petchévi sur la Géorgie et la Transcaucasie* (en langues turque et géorgienne).

L'ouvrage contient des renseignements concernant la Géorgie et la Transcaucasie, tirés de l'ouvrage en deux tomes de l'historien turc Ibrahim Petchévi. Ces renseignements se rapportent aux années 1520-1640, c.-à-d. à l'époque allant de l'accession au trône du sultan Suleiman jusqu'à la mort du sultan Murad IV. L'histoire de Petchévi est considérée comme étant « la meilleure source osmanlie » (Encyclopédie de l'Islam) dans laquelle ont été utilisés des manuscrits osmanlis non édités, de la première période, de même que des sources hongroises. Petchévi participa personnellement aux campagnes des Osmanlis, en particulier en Géorgie, et il décrit les événements en tant que témoin. Les renseignements de Petchévi ont incontestablement une grande valeur pour l'étude des questions des relations mutuelles historiques et politiques des peuples de Turquie et de Transcaucasie.

Le texte turc, sa traduction et des commentaires sont joints au livre.

I.N. MARR et I.V. MEGRELIDZÉ. — *Manuel pour les auteurs et les ouvriers compositeurs de caractères orientaux*. Édition « Naouka » (Science) Moscou 1964.

Ce manuel comprend tous les signes des alphabets géorgien et arménien sous tous leurs aspects et ceux de l'alphabet arabe avec les signes complémentaires pour les alphabets persan et turc, avec les correspondances de l'écriture analytique de Marr (fondée sur des lettres latines). On y examine les particularités et les procédés d'écritures des lettres particulières des alphabets énumérés; il s'y trouve des indications pour les auteurs, relatives à la préparation pour l'imprimerie de textes en langues orientales, et pour les ouvriers compositeurs, pour l'assemblage et la correction des textes orientaux (on énumère en particulier les fautes qui se reproduisent le plus souvent lors de la composition en caractères orientaux).

La brochure est parue pour la première fois en 1938 et elle a été réimprimée depuis sans aucune modification, par procédé photomécanique (édition stéréotypée). La presse académique soviétique écrivait alors : « Ce manuel a une grande valeur théorique et pratique pour les auteurs, et particulièrement pour les ouvriers compositeurs. Il sera utile aux orientalistes et à toutes les personnes qui utilisent pour leurs recherches des alphabets orientaux, et tous les typographes, tant ceux de notre Union que ceux d'Europe, voudront le posséder ». (Voir « Nouvelles éditions de l'Ac. des Sciences de l'URSS. — Bulletin d'Information » n° 10-11, Moscou 1937, p. 13).

Effectivement, ce manuel démontra parfaitement son utilité. Le tableau V « Alphabets analytiques, arabo-perso-turc, arménien et géorgien dans l'ordre de l'écriture analytique (tableau synoptique) » qui comporte, sur les casses, des chiffres arabes, permet aux compositeurs de composer un texte de façon presque mécanique; à moins que, lors de la distribution du plomb, un signe d'une autre lettre ait été mis par mégarde dans la casse, le compositeur ne pourra commettre aucune faute.

*

Don Giuseppe Giudice di Milano, *Lettres sur la Géorgie* (XVII^e siècle).

Traduction du texte italien avec préface et commentaire de Bejan Ghior-gadzé. Rédacteur S. Q'auxčšvili, Tbilisi 1964.

PUBLICATIONS RECENTES SE RAPPORTANT À LA KARTVÉOLOGIE :

- R. LAFON, A. Chanidzé. — *Kartuli enis gramatika, I Morpologia*, 2^e éd., corrigée, Tbilisi 1962, dans *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* Fasc. 2, 1964.
- R. LAFON, Iberiul — *Kavkasiuri enatmecniereba*, XIII, Tbilisi 1962. *Kartuli enis ganmartebiti Leksikoni*; t. VII, Tbilisi 1962 *Bulletin de la Société de Linguistique* Fasc 2, 1964.
- G. GARITTE, La version géorgienne du Pré Spirituel, *Mélanges Eugène Tisserant*, vol. II, (Studi e Testi) 1964.
- Jean MECERIAN, S.J. Expéditions archéologiques dans l'Antiochène occidentale, Imprimerie Catholique de Beyrouth, *Mélanges de l'Université Saint Joseph*, t. XL, Fasc. 1, 1964.

- G. PÄRSCH, Internationalismen in der modernen georgischen Sprache *Wissenschaftliche Zeitschrift der Friedrich-Schiller Universität Jena*, Jahrgang 13, 1964.
- H. FÄHNRIICH, Die Funktionen des Charaktervokals i im georgischen Verb, *Wissenschaftliche Zeitschrift der Friedrich-Schiller Universität Jena*, Heft 1 Jahrgang 14, 1965.
- J. MOLITOR, Synoptische Evangelienzitate im Sinai - Mravaltavi von 864, *Or Ch.* Band 48-1964
- J. JEDLIČKA, Schmidt Karl Horst. - Studien zur Rekonstruktion des Lautstandes der südkaukasischen Grundsprache, *Franz Steiner Verlag*, 1962.
- R. LAFON, La dialectologie et la méthode comparative dans le domaine du basque et dans celui des langues caucasiennes. Communication présentée au premier congrès International de Dialectologie générale à Louvain en 1960.
- D. M. Lang, A georgian embroidery Panel in Hull, in *BSOAS*, University of London, vol. XXVII part. 3, 1964.

Mémorial du cinquantenaire 1914 - 1964, Ecole des langues orientales anciennes de l'Institut Catholique de Paris. *Travaux de l'Institut Catholique de Paris*, 10. 1964, avec une « Brève Histoire de l'Ecole » par P. François Graffin, éditeur de l'ouvrage et une étude de G. Charachidzé sur « Survivances mazdéennes chez les montagnards géorgiens ».

K. TSCHENKELI, Georgisch-Deutsches Wörterbuch bearbeitet von Y. Marchev, Faszikel 8, *K, l, M*; *Amirani-Verlag*, Zurich. 1965.

CHOTA RUSTAVELI EN FRANÇAIS

Chota RUSTAVELI, « Le Chevalier à la peau de tigre », traduit du géorgien avec une introduction et des notes par Serge Tsouladzé. *Editions Gallimard*, Paris 1964.

Le poème de Rustaveli est très difficile à traduire en français. Tsouladzé a eu le mérite d'en donner une traduction agréable à lire, en particulier à haute voix et bien rythmée. Il manie bien la langue française. Il fera connaître Rustaveli à des lecteurs qui sans cela continueraient à l'ignorer. Son idée de traduire le poème en vers de même longueur que les vers de Rustaveli, dix-huit syllabes, est, dans son principe, heureuse. Mais il n'a pu la réaliser qu'au prix de beaucoup d'infidélités au texte.

René Lafon.

ŒUVRES ET OPINIONS

Cette revue littéraire moscovite, en langue française, consacre son numéro de juillet 1965 à la Géorgie, et publie des œuvres des plus grands écrivains et poètes géorgiens contemporains.

NOUVELLES DE GÉORGIE

Le centenaire de la naissance de Nicolas (Niko) Marr (1864—1964)

L'Académie des Sciences de la R.S.S. de Géorgie a organisé les 22—23 janvier 1964 une session scientifique spéciale consacrée à la mémoire de N. Marr, à laquelle ont participé : G. Tsereteli (Discours d'ouverture);

J. Megrelidzé — Vie et activité de N. Marr;

A. Čikobava — Les œuvres de Marr concernant les langues kartvéliennes et ibéro-caucasiennes — les idées et les faits;

A. Baramidzé — N. Marr et l'ancienne littérature géorgienne;

G. Tchitaïa — Marr et l'ethnographie du Caucase;

V. Doudoua — Marr et les sources de l'histoire de la Géorgie;

G. Lomtadzé — Marr et l'archéologie du Caucase;

Une session analogue a également été organisée à Léninegrad par la Section Caucasiennne de l'Institut des peuples d'Asie de l'Académie des Sciences de l'URSS, à laquelle ont pris part des savants de Moscou, de Léninegrad, de Kiev, de Tbilisi, d'Érivan, de Bakou, etc. Vingt-quatre conférences se sont tenues. A. Chanidzé, C. Kakabadzé, Doudoua, Gougouchvili, L. Dzotzenidzé et J. Megrelidzé ont participé à cette commémoration.

Signalons la communication de J. Megrelidzé sur le culte de Dionysos en Géorgie et l'origine géorgienne de ce culte.

Il a été élu une commission chargée de l'édition des œuvres inédites de Marr, ainsi que de la réédition de celles qui n'ont pas perdu leur importance scientifique.

PRIX RUSTAVELI

créé en Géorgie en 1965 pour récompenser les meilleurs ouvrages littéraires et d'art soviétiques géorgiens.

Le premier prix a été attribué au poète-académicien Irakly Abachidzé pour les célèbres vers *Palestine, Palestine*, du cycle de son poème *Sur les traces de Rustaveli*;

le deuxième prix au sculpteur Elgoudja Amachoukeli pour son œuvre *La mère géorgienne*;

le troisième à l'écrivain-académicien Constantin Gamsaxourdia pour son roman *David le Constructeur*;

le quatrième au peintre Lado Goudiachvili pour ses créations des deux dernières années.

Éditeur : K. Salia, 8, rue Belioz, Paris 16^e.

Imprimerie Orientaliste, s.p.r.l., Louvain (Belgique).